

Première
partie

LA KŪRA DE BEJA
ET LE TERRITOIRE DE MÉRTOLA

Chapitre I. BEJA ET MÉRTOLA: HISTOIRE ET TERRITOIRE

1. L' histoire de la *kūra* de Beja: continuités et ruptures (VIIIe -XIIIe siècles)

Vaste espace delimité à l' Est par les montagnes d' Aroche, au Sud par les montagnes de l' Algarve, à l' Ouest par la côte atlantique et au Nord par la ligne de séparation entre Beja et Évora, le territoire de Beja n' est que très peu mentionné dans les chroniques antérieures au VIIIe siècle. Si l' on se base sur les découvertes archéologiques, les trois sites de Beja, Mértola et Sines semblent avoir eu une certaine importance entre les Ve et VIIIe siècles, dans un espace dont l' occupation n' est ni continue ni linéaire⁵³.

Les éléments que l' on parvient à recueillir sont circonscrits, pour ce qui concerne cette époque, presque exclusivement aux domaines religieux et funéraires, révélant ainsi de façon généralisée le manque de données sur les espaces d' habitation et les fortifications. Du point de vue politique, le vide est presque total même si, en évaluant les éléments qui renvoient aux débuts de l' islamisation, nous pouvons suspecter la présence d' une classe de propriétaires solidement installée sur le territoire. C' est certainement ce groupe qui assure la vie de l' évêché de Beja pendant plusieurs siècles dans une évolution qui a connu des aspects singuliers. On peut signaler, par exemple, l' absence de frappe de monnaie et un certain éloignement par rapport à Tolède, et en contrepartie le contact proche établi avec Mérida et dont l' architecture du Haut Moyen-Âge du territoire de Beja nous apporte des témoignages évidents.

Bien que la présente étude soit, en grande partie, centrée sur la ville portuaire de Mértola, la destinée de cette localité est en effet souvent définie dans la relation de liaison/dépendance qu' elle établit avec Beja. Cet aspect est visible depuis la période romaine et se maintient jusqu' à la fin de l' époque islamique.

Les études concernant le territoire de Beja sont nombreuses et connues depuis longtemps, mais elles restent néanmoins limitées à certains domaines. Pour cette raison, nous faisons reposer cet approche sur les travaux effectués sur cette région, cités au cours du texte, et le tableau que je dresse est un bilan des connaissances évoquées. À ce sujet, plusieurs problèmes se posent et ne sont pas résolus, faute de sources.

Dans l' exposé qui suit nous aborderons, dans un premier temps, le problème du peuplement au début de l' islamisation en tentant de comprendre de quelle manière s' est faite l' occupation du territoire de Beja par les Arabes. Ont-ils procédé par conquête ou par traité?

53 Voir le sous-chapitre "Les environs de Beja"

Quels facteurs de continuité et de rupture peuvent être identifiés dans le processus d'islamisation par rapport aux époques antérieures? Puis, nous essayerons d'établir les types de cohabitation qui ont existé entre les forces dominantes et les oligarchies autochtones. Cette réflexion soulève la question des relations de force et de pouvoir établies entre les Arabes, les Berbères, les *muwalladūn* et les mozarabes et du poids relatifs de chacune des parties au cours de la période islamique. Finalement, seront étudiées les questions en rapport avec l'évolution culturelle vers l'arabisation et l'islamisation de notre territoire.

Ce sont sûrement trop de questions, aux réponses bien souvent difficiles, mais qui nous paraissent essentielles pour donner un cadre à cette période.

La continuité territoriale

Un des plus puissants éléments de continuité par rapport au passé romain est constitué par son héritage territorial. Le Ġarb al-Andalus s'est en grande partie superposé à l'ancienne Lusitanie et c'est à l'intérieur de cet espace que cinq zones géographiques vont s'organiser et survivre avec peu de changements jusqu'à la formation du royaume du Portugal: "le canton de Coimbra avec Montemor-o-Velho et tout le Bas Mondego; l'estuaire du Tage, constitué par les centres de Lisbonne-Sintra et Santarém; le Haut Alentejo qu'unifient Badajoz, Évora et Alcácer do Sal dans le même axe Est-Ouest; le Bas Alentejo avec Beja, Aroche et Mértola; et finalement l'Algarve, ancien territoire romano-tardif d'Ossonoba qui va se répartir plus tard entre Santa Maria de Faro et Silves"⁵⁴.

Le Ġarb al-Andalus correspond donc sensiblement au territoire de l'antique Lusitanie (fig. I.1), englobant la moitié Sud du Portugal actuel et une petite partie de l'Estrémadure espagnole⁵⁵. L'identification de cette région de la Péninsule avec la province ecclésiastique ayant Mérida pour siège et créé après la conversion de Constantin a constitué plus qu'une coïncidence et montre un principe de continuité entre le monde romain et la période islamique que l'on peut aussi constater dans d'autres domaines. Même du point de vue urbain, nous savons que les villes du Bas-Empire au lieu de perdre leur poids ont perduré comme des centres urbains politiquement importants. Les cités épiscopales comme Egitânia, qui en 284 h/897 ap. JC est encore le siège d'un évêché tenu par un personnage appelé Toniando⁵⁶, sont encore mentionnées

54 Torres, 1992b: 369, avec une argumentation étendue sur les frontières antiques et médiévales. Sur la liaison Badajoz/Évora, voir Abū l-Fiḍā, 1906: 93

55 Sur la frontière du Ġarb, voir Manzano Moreno, 1991: 184-204

56 Almeida, 1967: 65

à l'époque califale comme des villes importantes⁵⁷ et le souvenir de son évêché se maintient encore en plein XIe s.⁵⁸. La situation de la *kūra*⁵⁹ de Beja et de sa ville principale ne devait pas être très différente.

Cette continuité géographique particulière, qui va se refléter dans plusieurs domaines, nous permet de considérer le Ġarb al-Andalus comme une zone singulière, caractérisée par une évolution qui accompagne à son rythme propre les événements survenus dans les grands centres de décision. C'est un espace géographiquement éloigné des grandes villes, qui étaient les centres de gouvernement entre les VIIIe et XIIIe ss., mais qui a connu des événements qui ont marqué de façon décisive la vie des populations qui y résidaient et ont été souvent d'une extrême importance pour l'évolution de l'histoire politique de la Péninsule dans son ensemble. La *kūra* de Beja va jouer un rôle particulier au VIIIe s. marqué par des convulsions où se débattent les anciens seigneurs du territoire (même vague, la brève référence aux révoltes chrétiennes peut donner une certaine consistance à cette hypothèse) et les représentants des nouveaux venus arabes (les chefs arabes du *jund* notamment) disposés à exercer sur le territoire d'autres formes de contrôle.

Beja, centre territorial

En définissant le domaine de notre étude en deux registres, Mértola comme réalité proche et d'autre part la *kūra* de Beja qui en constitue le cadre historique et territorial, il est important de présenter les principaux aspects évolutifs que la région a connus d'un point de vue socio-politique entre les VIIIe et XIIIe ss., c'est-à-dire entre le début de l'islamisation et la conclusion de la Reconquête des terres connues plus tard comme l'Alentejo. Comme nous l'avons affirmé au début, et comme nous essayerons de le démontrer tout au long de l'étude, il y a simultanément dans la *kūra* de Beja des éléments de continuité avec l'Antiquité Tardive, dont l'importance est aujourd'hui admise comme ayant été décisive dans la création des caractères de la société andalouse, et des facteurs de rupture introduits par l'islamisation, des facteurs souvent négligés ou diminués par les thèses "continuistes".

Presque toujours centrées sur d'autres réalités historiques et sociales, les sources écrites ne font en général référence que de façon marginale à l'histoire du Ġarb al-Andalus et à la *kūra* de Beja. Les études qui portent sur ce territoire doivent donc se référer à d'autres domaines

57 Al-Rāzī, 1953: 89-90

58 Real, 2000: 45-46

59 L'expression est utilisée dans l'Āndalus apparemment à partir de 135 h/752 ap. JC. - Monés, 1957: 115

géographiques pour expliquer l'évolution de celui-là. En l'absence d'éléments écrits abondants et avec une recherche archéologique encore récente, ce sont les zones comme Mérida et Badajoz (en particulier à partir du IXe s.), Séville ou l'extrême Sud du Ġarb (aux XIIe/XIIIe ss.) qui sont utilisées pour faire la lumière sur la zone de Beja.

Les sources sont encore moins explicites en ce qui concerne l'évolution d'un site comme Mértola et il n'y a pratiquement rien sur les autres petites fortifications du territoire. Si nous nous reportons à Mértola, nous n'avons que trois brèves mentions, celle d' Ibn al-Jawwād (au IXe s.), celle d' Ibn Ṭayfūr (au XIe s.) et celle d' Ibn Qasī (au XIIe s.). Ces dernières sont importantes et significatives par le contexte où elles apparaissent mais elles restent limitées pour une quelconque exploitation plus approfondie. Cette rareté des sources spécifiques sur l'évolution historique du territoire de Beja ne permet pas dans plusieurs circonstances d'aller plus loin dans les conclusions⁶⁰.

Héritière d'un riche passé classique, Beja mérite une plus grande attention et sa vie politique, agitée pendant tout le VIIIe s., justifie l'importance qu'elle a gardé dans la transition de l'Antiquité Tardive à l'islamisation. Les différences par rapport à Mértola sont à plusieurs niveaux notoires, notamment quant au nombre de références dans les textes écrits et à l'importance de la vie culturelle et à la richesse de son territoire proche. Mais les deux villes n'ont jamais cessé d'être liées et Mértola semble avoir joué le rôle de ville portuaire de Beja mais aussi celui de lieu de refuge pour les élites locales et régionales aux époques de sédition.

D'une certaine façon, nous pouvons dire que ce sont deux villes qui, plus que liées, sont intimement dépendantes dans l'évolution qu'elles vont connaître entre les VIIIe et XIIIe ss. S'il est certain que Beja a maintenu un rôle moteur évident qui, à partir de la centralisation omeyyade a commencé à s'affaiblir, il n'en est pas moins vrai que les brèves apparitions de Mértola, presque toujours liées à des événements violents, sont le fruit des profondes contradictions dans lesquelles la *kūra* a évolué.

L'organisation administrative des villes islamiques, avec une hiérarchie qui comprenait le *ṣāḥib al-madīna*, le *qā'id al-kūra* et le *qādī*, charges aux compétences parallèles à celles des *comes civitatis*, du *dux provinciae* et du *judex*, présente, selon certains auteurs, des ressemblances claires avec l'administration wisigothe, mais ces thèses sont loin d'être acceptées unanimement⁶¹. Cependant, il ne faut pas négliger le rôle de l'islamisation pour des sites donnés

60 Voir la synthèse et l'évaluation globale des sources faisant référence au VIIIe s. par Chalmeta, 1994: 29-66

61 Vallvé, 1986: 182-183 et 210-211. Nous citons avec les réserves nécessaires ces thèses "continuistes" de Vallvé, dans la mesure où leur caractère systématique rend suspects ces rapprochements. Dans la *kūra* de Beja, il n'y a qu'une référence au *qā'id du jund* (rôle rempli par al-°Ala).

comme décadents et il faut souligner que les divisions administratives se sont fondées sur les anciens cadres wisigoths⁶². Le manque d'éléments concrets pour la ville de Beja et pour les sites dans sa dépendance comme Mértola ne nous permet pas d'avancer, ni même de présumer, des situations précises pour notre territoire. Ceci veut dire que sur le plan politique et administratif, on constate sans difficulté que l'année 92 h/711 ap. JC marque une rupture avec le passé mais qu'elle constitue aussi tant au niveau des divisions territoriales que de la structure interne de ces espaces, une continuité marquée entre le monde de l'Antiquité Tardive et la civilisation islamique⁶³.

Beja au lendemain de la Conquête

La zone occidentale de la Péninsule a été conquise par °Abd al-°Azīz, fils de Mūsā b. Nuṣayr entre les années 95 h/714 ap. JC et 97 h/716 ap. JC. À la facile incorporation des territoires méridionaux aux régions islamisées a correspondu un processus de négociation maintenant les populations indigènes, en particulier celles des territoires de Santarém et de Coimbra, dans un statut de grande autonomie; il est certain que *“les chrétiens ont conservé la propriété des terres et des vergers (...) avec le droit de les vendre ou de les faire don”* (d'après des savants des temps anciens, qui connaissaient bien la condition de l'Espagne, tout ce pays, à l'exception d'un petit nombre de localités bien connues, fut annexé à l'empire musulman par capitulation; car, après la déroute de Rodéric, toutes les villes capitulèrent avec les musulmans. Par conséquent, les chrétiens qui y demeuraient, restèrent en possession de leurs terres et de leurs autres propriétés, et ils conservèrent le droit de les vendre”⁶⁴. Les chrétiens conservèrent aussi leurs biens et l'usage de leur religion, contre le paiement du tribut, la *jizya* ou impôt de capitation et du *ḥarāj* ou contribution immobilière, qui englobait aussi les terres et les arbres fruitiers⁶⁵. Ce système de possession de la terre diffère de celui des régions plus au Sud où il était lié au contrôle du flux fiscal⁶⁶. Nous ne pouvons pas oublier que les régions au Nord du Tage étaient souvent presque exclusivement chrétiennes, au point que plusieurs évêques sont connus à Coimbra pour les IXe et Xe ss. ⁶⁷. Mais le recul progressif des chrétiens n'en est pas moins évident: “dans le Ġarb, ce recul est à mettre en relation avec la conversion

62 Guichard, 1976: 329

63 En réalité, la plus marquante de ces divisions aura été celle de Dioclétien, normalement dénommée “Division de Constantin” ou “Qīsmat Qustantin” - Monés, 1957: 87-93; Al-Bakrī, 1982: 15

64 Dozy, 1881a: 75

65 Ibn al-Qūṭīya, 1926: 172; Monés, 1957: 85

66 Picard, 1996: 486

67 Almeida, 1967: 78

des principales familles de la région qui cherchent à s' intégrer dans la société comme musulmans et non en tant que chrétiens"⁶⁸. Cependant, il nous semble important de rappeler que la chronique mozarabe de 754 affirme qu'un des premiers gouverneurs musulmans d'al-Andalus "a poursuivi les Sarrasins et les Maures d'Espagne pour avoir usurpé ce qui avait été antérieurement payé pour obtenir la paix et a rendu de nombreuses choses aux chrétiens"⁶⁹.

Un tel statut, ressemblant à celui négocié avec le *comes* Téodomir dans la région de Murcie, a laissé à la population ses biens et le libre exercice du culte contre le paiement d'un tribut. Plus qu'une raison d'ordre militaire, ce qui a pesé dans ce processus c'est le poids de l'aristocratie wisigothe qui a été maintenue dans la possession de ses biens et a continué à influencer le destin des régions occidentales. On peut souligner pourtant que les situations sont différentes au Nord et au Sud du Tage et qu'aux accords du type de celui de Tudmir, fait pour les régions de Coimbra, s'oppose une réalité marquée par une présence plus "militarisée" dans des régions comme celle de Beja, ce qui n'exclut pas des accords dont nous méconnaissons les contours.

La *kūra* de Beja va donc jouer un rôle plus visible lors des périodes qui suivent immédiatement les débuts de la conquête que pendant les siècles postérieurs au califat. Elle est citée au début de l'islamisation conjointement avec Lisbonne, Séville, Niebla ou Mérida comme l'une des villes les plus importantes à l'occident d' al-Andalus⁷⁰. La règle est que les anciens centres ont connu une expansion (ou rayonnement) qui n'est plus toujours centrée sur l'espace urbain proprement dit mais plutôt sur l'ensemble de la région. Il suffira de feuilleter rapidement les géographes et les historiens andalous du Moyen-Âge pour constater que le nombre des mentions les plus fréquentes de villes comme Beja, Idanha-a-Velha, Ossonoba ou Mérida diminueront sensiblement aux époques tardives lorsque apparaissent de nouveaux centres du pouvoir comme Silves ou Évora⁷¹.

Du point de vue physique, c'est comme nous le verrons un territoire qui hérite des limites de l'antique *Conventus Pacensis*, la ville de Beja gardant tout au long de la période islamique des relations de hiérarchie et de domination sur les populations situées dans les limites de son territoire, bien que celui-ci se restreigne progressivement au fur et à mesure que la capacité réelle de "centralisation" de la ville diminue.

Une telle situation semble se refléter dans le rôle joué par Beja pendant les moments

68 Picard, 2000: 43 et 184

69 Lopez Pereira, 1980: 91

70 Ya'qūbī, 1937: 219; voir Picard, 2000: 187

71 Ya'qūbī, 1937: 217-219; al-Muqaddasī, 1950: 11

perturbés qui ont suivi la prise de Séville. D’abord lorsque Beja est choisie comme lieu de refuge, plutôt qu’une quelconque autre ville, par les chrétiens venus de la ville du Guadalquivir⁷² après une révolte contre la garnison musulmane de Séville dans laquelle environ 80 soldats sont tués (95 h/714 ap. JC)⁷³; ensuite, les réfugiés sevillans appuient la population de Beja qui s’est révoltée. La présence musulmane - ou une certaine influence musulmane - dans la région de Beja est cependant attestée très tôt: aux environs de São Cucufate, dans une *villa* romaine à un peu moins de 20 km de la ville, a été prouvé l’existence d’une communauté chrétienne qui a subsisté sous l’islamisation. Par ailleurs on a trouvé à MacAbraão ou Malqabrão⁷⁴, dans une possible exploitation agricole, une monnaie arabe frappée en 109 h/727-728 ap. JC. Elle fut découverte en stratigraphie et correspond à un niveau d’occupation du site⁷⁵.

Les découvertes numismatiques de la période émirale dans le Centre et le Sud du Portugal sont du reste relativement communes⁷⁶. Le trésor le plus important de cette période a été retrouvé dans la zone d’Arraiolos au XIXe s. et était constitué de 150 dirhams⁷⁷, ce qui nous place devant l’existence concrète de contacts et d’échanges commerciaux depuis le début de l’islamisation⁷⁸. Plus importante encore a été la découverte à Conimbriga (Coimbra) de plus d’une dizaine de monnaies arabes (la plupart étant des *fulūs*) des quarante premières années de l’islamisation⁷⁹, ce qui introduit l’idée de contacts qui ont rapidement touché des régions situées plus au Nord. Il est intéressant de noter que cette situation contraste avec la rareté de monnaies de la période wisigothe dans la *kūra* de Beja. On doit en effet signaler l’absence de trésors “wisigoths” sur le territoire portugais, et aucune monnaie de cette époque n’a été trouvée dans les zones urbaines de Mértola et de Beja. On peut aussi indiquer que cette dernière n’a jamais

72 Lafuente y Alcántara, 1867: 29; Ibn °Idāri, 1904: 21

73 Al-Maqqarī, 1840: 285; Lafuente y Alcántara, 1867: 30; Ibn °Idāri, 1904: 23

74 Le nom est étrange et a donné lieu aux explications les plus fantasques. Je pense que le toponyme est lié au souvenir d’une zone d’inhumation d’époque islamique: al-maqbara > malqabrão.

75 Site 59 (ferme d’époque arabe) - Alarcão, 1990c: 267-268 et pl. CLIII. Dans la région de Beja il faut signaler les monnaies d’Alqueidão (153-236 h/ 770-851 ap. JC) – Marinho, 1993-1994: 407-409.

76 Plus de 6 kg. de monnaies trouvées à Elvas, avec un seul fragment de *dirham* émiral – Marinho, 1993-1994: 406. Trésors plus petits à Castro Marim (32 pièces: 162-271 h/ 778-885 ap. JC) et à Castelo de Vide (12 pièces: 173-245 h/ 789-859 ap. JC) – Marinho, 1993-1994: 407-410 et 447.

77 On en sait malheureusement assez peu sur cette découverte – Marinho, 1983: 349-350 et Marinho, 1984: 296

78 Voir les exemples des monnaies trouvées à Vaiamonte (Monforte), Almeirim et à Torre Bela (Bombarral) – je dois faire remarquer que ces sites sont localisés en dehors des limites de la *kūra* de Beja.. Sur le site archéologique de Cabeço de Vaiamonte, avec une importante occupation protohistorique, on a trouvé en plus de plusieurs pièces de céramique aujourd’hui dans les réserves du Museu Nacional de Arqueologia à Lisbonne) sept dirhams émiraux - Marinho, 1983: 350. À Almeirim, monnaies entre 192-261 h / 808-875 ap. JC – Marinho, 1993-1994: 407-409. À Torre Bela, on a recueilli un *dirham* d’argent daté de 230 h/845-846 ap. JC - Marinho, 1970: 293

79 Pereira, 1974: 313-315; Marinho, 1984: 295

été le siège d'un atelier de frappe de monnaie⁸⁰, situation qui ne peut être attribuée à une quelconque "décadence" mais plutôt au fait que la ville et sa région ont échappé au contrôle de Tolède.

Jusqu'à la prise de Beja par °Abd al-Raḥmān III, lors de ses campagnes militaires de consolidation territoriale, la ville, qui inclut aussi la région dépendante, c'est-à-dire non seulement les environs mais aussi d'autres villes plus petites et des villages⁸¹, a continué à jouer un certain rôle, politique et économique. Dans son territoire se mélangeaient les intérêts des élites locales, la résistance du mozarabisme et le maintien de la ville comme capitale d'une vaste région⁸². Quant à la vieille cité en elle-même, il nous manque des éléments pour connaître ses limites et son extension. En l'absence de données archéologiques pour des périodes plus reculées, nous sommes obligés de penser, vu le rôle joué par Beja dans les campagnes de °Abd al-Raḥmān III, que l'importance du centre urbain ne s'est pas complètement perdue⁸³.

Le statut de la terre

En ce qui concerne le cas concret du territoire de Beja, on a émis l'hypothèse que, dans un premier temps, on assiste à une capitulation négociée et pacifique qui serait suivie, après l'aide à la communauté sévillane, d'une autre intervention où le recours à la force serait déterminant⁸⁴. Plusieurs témoignages autant islamiques que chrétiens soulignent le caractère relativement pacifique de la "conquête" du Ġarb notamment à propos d'une partie importante du territoire au Nord du Tage⁸⁵. Muḥammad al-Wazīr al-Ghassanī au XVIIe s., qui a dû s'inspirer d'un texte d'Ibn Muzayn, auteur andalou du XIe s, mentionne l'existence de traités qui ont favorisé une telle situation⁸⁶. On ne peut donc pas analyser tout le Ġarb sous le même angle. Il reste pour le moment à éclaircir dans quelle mesure et jusqu'à quel point se sont déroulées d'éventuelles négociations dans la *kūra* de Beja. En l'absence de documents écrits contemporains des événements, une grande partie des hypothèses se base sur des rapports

80 Aucun trésor wisigoth n'a été trouvé au Portugal; la ville "portugaise" la plus au Sud qui frappait monnaie était Évora - Miles, 1952: 114-124 et 165-172 et Marques, 1995: 277-279. Il faut remarquer cependant que la distance entre lieu de frappe et l'endroit où les monnaies étaient cachées ou perdues varie entre 50 et 200 km - Metcalf, 1986: 314

81 Monés, 1957: 94 et 108

82 Débat sur les questions du "non-continuisme", de l'affaiblissement du mozarabisme et de la toponymie chez Bazzana, 1992a: 381

83 Sidarus, 1996; Marin, 2001

84 Picard, 2000: 22. À propos de cette dualité d'action, voir Sidarus, 1996: 28-29, on y souligne spécialement qu'il "y aurait eu une capitulation plus ou moins pacifique".

85 Picard, 2000: 22-23. Voir les pactes faisant référence à Laqant, Mérida et Lisbonne - Chalmeta, 1994: 214 et 219

tardifs et présentent de larges zones d'ombre. Dans les régions situées entre Séville et Beja, y eut-il des terres confisquées par la force dans une situation de conquête, ou prises par le trésor (constituant un cinquième des terres), ou acquises par les conquérants?

Pour le problème des mozarabes, la seule chose que l'on peut dire est la suivante: les indications sur les propriétés mozarabes sont essentiellement celles concernant les biens "*waqf*" possédés par les monastères, comme celui du Cap St. Vincent, décrit par al-Idrīsī au XIIe s., et les *fatwā-s* du XIIe s. qui traitent plutôt de la région de Séville-Niebla⁸⁷. Le plus intéressant, dans ces *fatwā-s*, c'est que les *qāḍi-s* établissent, à propos des mozarabes impliqués dans la campagne d'Alphonse le Batailleur d'Aragon (519 h/1125 ap. JC) qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes le statut des terres (acquises par vive force ou par traité) en al-Andalus, notamment dans la région occidentale. En outre, nous pouvons aussi signaler une inscription dédiée à une famille d'origine chrétienne au dessus des bains de Milreu (Faro)⁸⁸.

De tout cela, on peut affirmer le maintien durable d'une propriété mozarabe, d'autant plus importante aux premiers siècles qu'elle demeure significative encore au XIIe siècle dans le Ġarb. Maintenant, aucun lien n'est possible entre ce constat, fort imprécis, et les titulaires de ces terres : qui sont-ils, les plus nombreux, ceux qui se sont convertis (*muwalladūn*)? Quelles terres sont passées aux mains de Berbères ou d'Arabes et à quel titre ? Il faut rappeler la mention d'al-Ḥimyarī, probablement d'après Ibn Muzayn, selon laquelle le *jund*, dont le siège était à Beja, révolté à partir de 146 h/763 ap. JC contre °Abd al-Raḥmān Ier, avait été défait: quelle terre occupait-il? Déjà en 122 h/740 ap. JC, au moment de l'installation des *baladiyun* syriens à Beja, des terres (concedées ou données?) leur avaient été attribuées, très certainement aux dépens des mozarabes.

La possession de biens entre les mains des mozarabes s'est prolongée jusqu'au XIIe s., et une telle situation implique qu'une bonne partie des terres soit restée aux mains des autochtones et même sans tenir compte du cas particulier des descendants de Witiza. Dans la région entre Beja et Mérida qui englobe une bonne partie de la limite Nord-Ouest de l'ancien *conventus*, de grandes propriétés étaient encore en possession de populations locales (souvent *muwalladūn*) au moment de la *fitna* du IXe s., preuve qu'après la conquête ces terres sont restées majoritairement aux mains des Hispaniques bien que ce soit ensuite la conception "arabe" d'appropriation de la terre qui triomphe sur le système wisigoth/pré-féodal⁸⁹. On admet

86 Picard, 1986: 65 (note 2)

87 Picard, 1996

88 Sidarus, 1997: 182

89 Picard, 1996: 488

que les biens de l'Église, favorisée à la période wisigothe, ont pu jouer un rôle important dans ce processus de transmission, cette entité ayant détenu d'importants biens fonciers jusqu'à la période almohade. Bien que l'exemple normalement cité - celui du monastère du Cap St Vincent – soit en dehors des limites de la *kūra*, il est vrai que ses biens s'étendaient à d'autres zones du Ġarb. Les propriétés chrétiennes, laïques et ecclésiastiques ne seront confisquées qu'à partir de la deuxième moitié du XIIe s., avec l'arrivée des Almohades⁹⁰.

Malgré cette continuité, une première tentative d'imposer une oligarchie étrangère à la région date des années 40 du VIIIe s. °Abd al-Jabbar b. °Awf b. Abī Sālama al-Zuhrī, chef de ce clan, membre de la tribu qurayshite et général de l'armée de Mūsā b. Nuṣayr⁹¹ est alors désigné *wālī* de la région. La présence de cette famille dans cette dernière et spécialement à Beja semble s'être prolongée longtemps. Nous savons en effet qu'au XIe s. les Banū Zuhr étaient encore fixés dans la région de Beja et de Badajoz⁹² et que l' Abū Ṭālib al-Zuhrī qui a frappé monnaie au nom d' Ibn Qasī au milieu du XIIe s., faisait partie de cette famille⁹³. Pour la région de Beja, il y a encore une référence au clan des Banū Ma°āfirī, commandés par la famille des Banū Šarahil⁹⁴, et les Banū Mallāh⁹⁵, bien que, à part l'engagement des Ma°āfirī-s dans le domaine de la culture, de la religion et de l'administration, les données concrètes sur l'action de ces groupes familiaux nous manquent.

Le jund et l'arabisation du territoire

L'arrivée du célèbre *jund* d'Égypte à Beja en 124 h/742 ap. JC⁹⁶, constitué par un contingent qui ne dépassait certainement pas quelques centaines d'hommes (on estime entre 500 et 700 le groupe de guerriers installés dans la région de Beja⁹⁷), aurait fait partie d'une stratégie de consolidation territoriale. En effet, il est possible de penser que cette campagne visait à établir l'organisation fiscale de la zone et donc à régler le problème de la possession de la terre et de la perception des impôts⁹⁸. Les révoltes qui s'ensuivirent, et qui eurent Beja comme centre principal des confrontations, soulignent les difficultés rencontrées par le *jund* et révèlent, par ailleurs, les limites du pouvoir cordouan dans cette zone.

90 Picard, 1996: 481-482 et 485

91 Al-Maqqarī, 1843: 17

92 Terés, 1957: 86; Manzano Moreno, 1991: 213; Sidarus, 1996: 29; Picard, 2000: 25

93 Antunes, 1991-1992b: 28 et 31

94 Sidarus, 1996: 31 et 34

95 Picard, 2000: 60

96 Ibn °Idārī, 1904: 48

97 Sidarus, 1996: 30

Il est d'ailleurs possible que la militarisation ait été un phénomène restreint. Le rôle essentiel de cette garnison se limitait souvent à la protection des populations et, bien entendu, au recouvrement des impôts dus au gouverneur cordouan. Il n'est pas difficile d'imaginer la présence d'une petite garnison étrangère au territoire cantonnée dans une forteresse entourée par une population qui dans un premier temps s'est limitée à tolérer une présence qui faisait toujours l'objet de négociations permanentes⁹⁹. En effet, comme chaque ville avait dans sa dépendance une région, les villes¹⁰⁰ sont devenues des unités administratives avec un minimum de fonctionnaires, souvent à peine un gouverneur, supporté par une petite force armée. C'est une donnée (le processus d'appropriation centré sur le "rôle fiscal") sur laquelle on insiste particulièrement: les Yaḥṣubī sont pour Beja un exemple de ce système¹⁰¹.

Il est certain que le rôle des villes en tant que centres urbains pouvait s'être réduit et qu'une analyse détaillée est nécessaire pour chaque site de façon à pouvoir examiner toutes les nuances d'évolution qu'elles ont connues. Dans le cas spécifique de Beja, il nous semble qu'une occupation effective de l'espace urbain est prouvée. Au contraire de ce qui est survenu à Évora dont les murailles étaient, selon les chroniqueurs, en état évident de décadence au début du Xe s., à Beja, les défenses de la ville étaient en parfait état à l'époque¹⁰². D'un autre côté, si nous regardons la situation dans les campagnes, rien ne nous prouve une réoccupation généralisée des *villæ* romaines et nous n'avons pas, pour celles où la continuité a été prouvée, un style de vie proche de celui des élites locales.

Du point de vue archéologique, toutes les questions que nous pouvons formuler à propos de ces premiers temps de l'islamisation restent sans réponse:

Où sont les vestiges d'un peuplement généralisé, si les relevés sur le terrain nous prouvent pour les terres autour de Beja (les plus riches de la région), une rétraction évidente dans l'occupation de l'espace par rapport à l'Antiquité Tardive? On ne peut pas dire qu'il y a une présence massive des Arabes ou des Berberes (le "peuplement" généralisé), alors que les données de terrain nous montrent que les zones cultivées ont des aires plus petites. Il ne s'agit pas forcément d'un morcellement mais plutôt d'une diminution des aires cultivées.

Où sont les matériaux qui pourraient nous prouver cette occupation généralisée de l'espace agricole et surtout une colonisation massive? On peut aussi s'interroger sur le manque

98 Picard, 1996: 486

99 "En al-Andalus, le processus d'isolement des garnisons et du pouvoir nous est assez bien connu, et avait commencé très tôt" - Guichard, 1998a: 49

100 Le seul centre urbain à avoir gardé un statut d'une certaine importance semble avoir été Beja.

101 Picard, 1996: 486

102 Cf. infra – Première partie: chapitre III.1 (Beja)

de matériaux d'origine berbère, qui sont absents des fouilles faites dans tous les sites de chronologie émirale et califale.

On peut aussi affirmer que les groupes de guerriers arabes qui se sont établis dans les villes n'ont pas interféré dans leurs affaires¹⁰³. Il n'est pas difficile de penser à une relative continuité, aussi bien de la population que de l'organisation sociale et économique, dans ce territoire, supposition que les données archéologiques sont venues confirmer¹⁰⁴, comme nous le verrons ultérieurement.

La présence de groupes comme les Ma^cāfirī-s peut, en partie au moins, justifier les tensions permanentes vérifiées dans cette partie du territoire jusqu'au début du Xe s.. Il semble que ce soit une des lectures possibles pour les révoltes successives que la région de Mérida a connues et qui peuvent trouver une explication partielle dans le conflit entre les Banū Zuhr (et éventuellement d'autres familles), étrangers au territoire et à l'oligarchie locale, protagoniste d'une continuité héritée du monde romain.

Des faits comme celui-là nous obligent à souligner que s'il n'y a pas de doutes à propos de la présence arabe dans les villes importantes du Ġarb - celui-là et d'autres témoignages permettent de l'affirmer de façon claire - il est impossible de vérifier de façon évidente le poids de leur présence en termes quantitatifs ou même en termes de relations de pouvoir¹⁰⁵. Cette présence était sans doute minoritaire au sein d'une société majoritairement constituée par des autochtones mozarabes qui ont diminué sensiblement en nombre et en importance au fur et à mesure que l'islamisation avançait. De même, il semble clair que les groupes arabo-berbères représentaient, dans la meilleure des hypothèses, 10 à 15 % de la population de l'Andalus, mais il faut toujours prendre garde au fait que l'évaluation de l'élément oriental peut être inexacte¹⁰⁶. E. Dufourcq allait encore plus loin en affirmant que "l'apport ethnique aux VIIe et VIIIe siècles n'a guère été plus élevé en terre berbère que dans la péninsule : quelques dizaines de milliers d'hommes ici et là, perdus au milieu de millions d'indigènes. Aux IXe et Xe siècles, il n'y eut pas davantage de courant migratoire important de l'Orient vers les terres de l'Occident musulman"¹⁰⁷. Il nous semble important de rappeler que l'hypothèse selon laquelle ce sont des Yéménites qui ont assuré la transmission et la permanence de formes de vie islamiques est difficile à soutenir lorsque l'on constate par exemple l'existence de seulement un savant

103 Monés, 1957: 97 et 99

104 Sur la continuité du peuplement rural, voir Chalmeta, 1994: 234

105 Picard, 2000: 25

106 Guichard, 1976: 451-457

107 Dufourcq, 1968: 307

d'origine yéménite à Ossonoba¹⁰⁸. Pour la fin du IXe s., on considère que dans la zone de Marvão, un peu au-delà de la limite Nord de la *kūra*, il n'existait pas d'Arabes, la population étant constituée en ordre décroissant de Mozarabes, de *muwalladūn* et de Berbères¹⁰⁹. Mais, dans le registre archéologique du Šarq, inscrit dans un contexte méditerranéen, on remarque une acculturation intense et précoce de la culture matérielle de l'espace andalou suivant des modèles du Proche Orient, une acculturation qui a eu lieu par assimilation et non par transfert¹¹⁰.

VIIIe siècle – chronologie des événements

La chronologie des événements est connue et nous n'en retiendrons que les éléments principaux, avant et après l'installation du fameux *jund* :

1. Dès le début de la conquête, les chrétiens de Beja et de Séville ont joué un rôle important dans une résistance relativement organisée face aux nouveaux seigneurs. Beja était devenue un lieu de refuge pour des chrétiens venus de Séville, qui ont ensuite aidé les habitants à se révolter contre la garnison musulmane de cette ville. Il est certain que toutes les références se rapportent à la ville mais il est vrai que Beja comme centre principal de décision politique a polarisé en grande partie les faits survenus sur son territoire.

2. Après l'installation du *jund* à Beja, dans une rébellion contre l'émir commandée par Ṭawāba ibn Salama al-Judāmī en 125 h/743 ap. JC, ses fidèles y ont été convoqués, et parmi eux ceux des *kuwar* de Niebla, de Beja et d'Ossonoba¹¹¹.

3. Il y a ensuite la référence à un °Amir al-Abdari¹¹² qui aurait été envoyé pour étouffer la révolte d'un °Udrat al-Dimmī (?) dans la région de Beja¹¹³, avant le gouvernement de Yūsuf al-Fihri, c'est-à-dire avant la fin de 128 h/746 ap. JC.. Par ailleurs, en 127 h/745 ap. JC, un certain Abū l-Ḥaṭṭar, qui aurait occupé les fonctions de *wālī*¹¹⁴, se serait réfugié à Beja à la suite de luttes tribales¹¹⁵.

108 Marin, 1998: 366

109 Sidarus, 1991: 22. Sur le faible poids des Berbères le long du VIIIe s., voir Sidarus, 1996: 34

110 Bazzana, 1992a: 390

111 Guichard, 1976: 346-347

112 Lafuente y Alcántara, 1867: 67

113 Manzano Moreno, 1991: 210. Cet auteur n'indique pas la source d'information et nous ne retrouvons aucune autre référence à ce personnage que nous citons avec réserve.

114 Sidarus, 1996: 32

115 Ibn al-°Aṭīr, 1901: 107

4. De nouveaux et importants événements ont eu lieu en 132 h/750 ap. JC¹¹⁶ quand °Urwa b. al-Wālid “al-Ḍimmī”¹¹⁷, un chef militaire inconnu, se rebelle à Beja contre le gouverneur Yūsuf al-Fihri “aidé par des chrétiens et autres”¹¹⁸ ou par “des tributaires / *al-ḍimmī* et autres”, ce qui semble indiquer que la majorité de ses partisans seraient des indigènes ou des néo-musulmans¹¹⁹. Les versions sur les événements ne coïncident pas complètement vu que selon les uns ses partisans auraient été massacrés¹²⁰, alors que selon les autres °Urwa b. al-Wālid aurait pris Séville avant que Yūsuf ne parvienne à le mettre en déroute en obtenant l’appui de contingents d’autres régions d’al-Andalus¹²¹. Selon les *Aḥbār majmū‘a*, Yūsuf al-Fihri lui-même aurait été tué peu après à la suite d’une révolte qu’il aurait essayé de diriger¹²².

5. L’épisode suivant serait un des plus importants dans cette première phase de la consolidation de l’islamisation du Ġarb. Les diverses sources qui mentionnent ces événements font référence à un même épisode, unique dans l’histoire d’al-Andalus : en 146 h/763 ap. JC, al-°Alā b. Muḡhīt al-Yaḥṣubī se révolte à Beja, ce qui marque le point de départ de plusieurs soulèvements du même clan Yaḥṣubī jusqu’en 156 h/772-773 ap. JC¹²³.

Les textes diffèrent quelque peu sur le début de la révolte. Ibn al-°Atīr, suivant le récit du *Fatḥ al-Andalus*, écrit : “(...) *al-°Alā b. Muḡhīt al-Yaḥṣubī passa de l’ Ifrīqiya à la ville de Beja dans l’Andalus où il arbora la couleur noire des Abbassides et fit faire la ḥuṭba au nom d’ al-Manṣūr. De nombreux partisans se sont joints à lui rapidement*”¹²⁴. La même origine nord-africaine supposée sera reprise par d’autres auteurs¹²⁵, bien que la véracité de cette information mérite de grandes réserves. Selon une autre version, celle du *Behdjat en-nefs*, al-°Alā se serait révolté dans un endroit nommé Laqant appartenant à la *kūra* de Mérida¹²⁶ (toponyme non identifié de façon certaine bien qu’il y ait une proposition pour sa localisation à Fuente de Cantos ou dans ses environs¹²⁷) ayant ensuite marché sur Beja et s’étant rendu maître

116 Date proposée par Chalmeta, 1994: 344

117 Ce n’ est pas clair si c’ est le même que nous venons de mentionner.

118 Al-Maqqarī, 1843: 54

119 Chalmeta, 1994: 344

120 Ibn °Idārī, 1904: 57

121 Al-Maqqarī, 1843: 54

122 Lafuente y Alcántara, 1867: 91. Sur la présence des Banū Fihri dans la première phase de l’islamisation, voir Fierro, 1990: 54

123 Ibn al-Qūṭiya, 1926: 25

124 Version reprise plus tard par Ibn al-°Atīr, 1901: 106 et par Ibn Ḥaldūn, 1946: 150

125 Al-Nuwayrī, 1915: 226; Al-Maqqarī, 1843: 80; Molina, 1983: 122

126 Voir Hernández Giménez, 1961: 69

127 Roldan Castro, 1993a: 107 et 150 (note 303), basé sur Lafuente y Alcántara, 1867: 91-93. Sur la proximité entre Mérida et Laqant, voir Ibn al-Qūṭiya, 1926: 7 et Lafuente y Alcántara, 1867: 93. Hernández Giménez mentionne, à partir de Plin, Lacunimurgi et des toponymes dans la même région comme Cantalgallo et Gallicantia - Hernández Giménez, 1961: 111 et 112 (note 1). L’importance stratégique que Laqant avait dans la deuxième moitié du IXe s. mène Ibn Marwan à l’attaquer - Ibn Ḥaldūn, 1947: 157. À

de tout l'Ouest de la Péninsule¹²⁸. Pour al-Ḥimyarī “ce personnage (al-°Alā) qui était le chef (raʿīs) du jund de Beja, s’était en effet révolté dans cette dernière ville et y avait proclamé la souveraineté des Abbasides; il revêtait des vêtements noirs et déploya un drapeau de la même couleur”¹²⁹.

Bien que l’on dise toujours qu’il arbora l’étendard d’ al-Manṣūr et que l’on fasse mention de l’acte d’investiture dont il avait été muni (le calife lui avait envoyé une bannière noire à la pointe d’une lance, mise dans un panier et scellée¹³⁰), les autres versions connues n’évoquent pas “un déplacement préalable en Ifrīqiya et encore moins l’envoi d’un chef originaire du Mağreb”¹³¹.

Au début, les guerriers du *jund* le suivirent mais nous disposons de très peu d’informations sur le trajet et les conquêtes d’ al-°Alā jusqu’à Séville. Nous savons juste qu’il a occupé l’ensemble de la région entre Beja et Séville, et qu’il s’allia avec les “contribules arabes de la ville”, explication indirecte de la force numérique de l’armée qui a combattu °Abd al-Raḥmān¹³². Probablement des zones importantes du territoire entre les deux villes étaient entre les mains des Yaḥṣubī : aux temps de Yūsuf al-Fihri, Abū l-Ṣabbāḥ b. Yaḥyā al-Yaḥṣubī était le seigneur de la localité de Mūra et on le disait *ṣayḥ* des tribus du Yémen¹³³.

De Séville, al-°Alā se dirigea vers Carmona où °Abd al-Raḥmān s’était réfugié. Selon le *Bayān al-Muğrib*, “l’autorité de l’émir faillit périr, et son califat ¹³⁴ fut près de se perdre. Le prince, sortant de Cordoue à la tête de ses troupes et entouré de ses clients et de ses guerriers les plus sûrs, alla se fortifier à Carmona où al-°Alā l’assiégea de très près et le tint longtemps bloqué”¹³⁵. Dans la version d’Ibn al-°Atīr “l’émir omeyyade, °Abd al-Raḥmān lui livra, dans les environs de Séville (c’est à dire entre cette ville et Carmona distante d’une vingtaine de kilomètres) une bataille qui dura plusieurs jours et se termina par la déroute d’ al-°Alā et des siens, dont sept mille avaient péri dans la lutte”¹³⁶. Les auteurs sont unanimes pour noter la surprise de cette victoire finale, que la force de l’armée d’ al-°Alā ne laissait pas prévoir¹³⁷.

la fin du Xe s., la région de Laqant était encore mentionnée comme une des *kuwar* occidentales - Al-Rāzī, 1967: 128

128 Ibn °Idārī, 1904: 81-82

129 Al-Ḥimyarī, 1938: 45

130 Lafuente y Alcántara, 1867: 95

131 Picard, 2000: 30

132 Picard, 2000: 31

133 Ibn al-Qūṭīya, 1926: 16

134 Picard propose “gouvernement” comme traduction - Picard, 1986: 84 (note 2)

135 Ibn °Idārī, 1904: 81

136 Ibn al-°Atīr, 1901: 106

Après la déroute, tous les récits nous indiquent que les têtes du rebelle et des siens furent envoyées à Kairouan¹³⁸ ou à La Mecque, au calife lui-même, dans un coffre où étaient aussi le diplôme d'investiture et la bannière noire¹³⁹.

Comme une étude récente l'a affirmé, les raisons du soulèvement d' al-°Alā posent certains problèmes "dans la mesure où les luttes à caractère tribal n'apparaissent guère dans ces causes, alors que le rôle supposé de l'abbasside al-Manšūr ne semble pas essentiel"¹⁴⁰. Il ne semble pas inutile de souligner une fois encore la composante régionale de la révolte: les sources insistent sur le fait qu' al-°Alā se rendit maître de tout l'Occident de la Péninsule¹⁴¹ (le souvenir toujours présent du territoire du *Conventus*), profitant sans doute d'un sentiment latent et toujours présent de mécontentement par rapport au pouvoir cordouan.

La victoire de l'émir ne signifia pourtant pas la fin des hostilités plusieurs fois reprises par ce groupe familial supposément "tribal" mis en déroute. Plusieurs soulèvements eurent encore lieu tout au long de plus d'une décennie jusqu'à celui de 156 h/772-773 ap. JC.. Pour chacun, il met en évidence sinon le pouvoir du moins l'insatisfaction des régions occidentales¹⁴².

6. Tout de suite après eut lieu la révolte de Sa°id al-Yaḥṣubī al-Maṭarī en 146 h/763-764 ap. JC (ou en 148 h/765-766 ap. JC), qui commença à Niebla¹⁴³. Le prétexte aurait été de venger al-°Alā et ceux qui étaient morts avec lui¹⁴⁴ bien que les chroniques content qu' al-Maṭarī n'aurait lancé son cri de révolte qu'après s'être enivré: "*un jour qu'il était ivre, le souvenir de ses contribuables yéménites massacrés avec al-°Alā se présenta à son esprit et il se mit à nouer un étendard; revenu de son ivresse et ne se souvenant plus de rien, il voulut d'abord, quand on lui eut expliqué ce qu'était cet étendard, le faire enlever, puis il s'écria: Est-ce donc moi qui aurait noué un drapeau pour ensuite le dénouer sans rien faire? Et il se révolta*"¹⁴⁵. Bien que l'on ne sache pas, une fois encore, quel est le parcours qu'il suivit, c'est un fait qu'il parvint à conquérir Séville où il comptait des appuis importants¹⁴⁶. Il mourut près du fort de Zawir ou Rawak (Alcala de Guadaira?).

7. Cette puissance régionale fut encore une fois mise en évidence peu après, en 149 h/766 ap. JC lorsqu' Abū l-Ṣabbāḥ b. Yaḥyā al-Yaḥṣubī, nommé gouverneur des régions de

137 En tout cas, et s'agissant de panégyristes, cette affirmation doit être prise avec une prudence inévitable.

138 Picard, 2000: 30

139 Ibn al-Qūṭīya, 1926: 26; Ibn al-°Aṭīr, 1901: 106; Al-Nuwayrī, 1915: 227

140 Picard, 2000: 30. cf. infra

141 Ibn °Idārī, 1904: 82

142 Voir sur les Banū Yaḥṣubī, Fierro, 1990: 54

143 Al-Nuwayrī, 1915: 227-228

144 Ibn Ḥaldūn, 1946: 150

145 Ibn al-°Aṭīr, 1901: 109-110

Séville et Ossonoba, proposa à l'émir un partage territorial : l'Est de l'Andalus aux Omeyyades et l'Ouest aux Yaḥṣubī¹⁴⁷.

Il n'y a aucun doute que ce personnage était le chef de file du clan et qu'il s'était mis d'accord avec °Abd al-Raḥmān pour l'aider à lutter contre Yūsuf al-Fihri et lui avait permis d'accéder au titre d'émir après son débarquement en 138 h/755 ap. JC. Abū l-Ṣabbāḥ avait antérieurement fait partie de l'entourage de Mūsā en 94 h/712-713 JC, ayant été désigné comme *wālī* d'Ossonoba¹⁴⁸. Il aurait ensuite résidé à Mūra¹⁴⁹, lieu qui doit être identifié avec une *qarya* de l'Aljarafe dans les environs de Séville et non avec le petit *ḥiṣn* de Moura sur la rive gauche du Guadiana¹⁵⁰.

C'est cette position prédominante qui l'a amené à avancer la proposition de division de la Péninsule et à diriger peu après la révolte anti-omeyyade: “°Abd al-Raḥmān lui ayant envoyé son affranchi Tammām pour négocier, ce chef se rendit à Cordoue sans sauf-conduit mais à la tête de quatre cent hommes: il fut introduit par Tammām auprès du prince, qui lui adressa des reproches et qui, recevant des réponses grossières, le fit massacrer”¹⁵¹.

8) Une dernière révolte eut lieu en 156 h/772-773 ap. JC, alors qu' °Abd al-Raḥmān était occupé dans les régions orientales. Son protagoniste était °Abd al-Ghafar al-Yaḥṣubī qui prétendait venger Abū l-Ṣabbāḥ, assassiné par l'émir lui-même¹⁵². Selon Ibn al-Qūṭīya, cette révolte réunit tous les chefs yéménites du Sud du Ġarb parmi lesquels ceux de Beja (°Amrū ibn Ṭālūt et Kulṭūm ibn Yaḥṣub) et °Abd al-Ghafar, seigneur de Niebla, lui-même¹⁵³. Tous les deux, °Abd al-Ghafar et °Amrū ibn Ṭālūt, étaient cousins d' Abū l-Ṣabbāḥ du côté paternel¹⁵⁴. La rébellion se termina par le massacre du fleuve Bembezar avec la mort des principaux chefs de ce clan, bien qu'un autre texte indique “qu'ils réussirent à échapper au massacre et furent pardonnés par °Abd al-Raḥmān quelque temps après”¹⁵⁵. Pendant un siècle, on n'entendra plus parler d'eux bien que l'on soutienne qu'ils maintinrent le contrôle sur la région autant d'un point de vue économique que politique¹⁵⁶.

Indépendamment des questions claniques ou tribales qui ont pu être soulevées, ce qui est évident dans tout ce processus est le rôle de leader joué par les anciennes capitales régionales

146 Picard, 1986: 86

147 Ibn al-Qūṭīya, 1926: 19-20

148 Picard, 1986: 82 et 87

149 Ibn al-Qūṭīya, 1926: 16

150 Terés, 1957: 362

151 Picard, 2000: 32; Ibn °Idārī, 1904: 85

152 Ibn °Idārī, 1904: 87-88

153 Ibn al-Qūṭīya, 1926: 23; Guichard, 2002: 182

154 Fierro, 1990: 54

155 Al-Maqqarī, 1843: 84

romaines et par une oligarchie qui résiste de façon évidente au fait de se voir dépossédée de son pouvoir. Si la permanence d'une majorité nette de la population autochtone semble évidente au long des années, on peut penser que c'est cette population qui sera utilisée dans les jeux de pouvoir qui se prolongent pendant une partie substantielle du VIII^e s.. Les luttes, théoriquement tribales qui ont eu comme scénario - ou simplement point de départ - la ville de Beja (et parfois d'autres territoires de la région) semblent avant tout être un prétexte des représentants du pouvoir de la région pour montrer leurs droits et une tentative de l'aristocratie locale pour ne pas perdre ses privilèges. Ces luttes accompagnent à l'échelle régionale une époque chaotique dans tout l'Andalus, visible par exemple dans l'absence de frappe de monnaie entre 130 h/748 ap. JC et 145 h/763 ap. JC¹⁵⁷, fait qui souligne la crise de stabilité du pouvoir central.

Il ne faut pas non plus négliger les différentes références au rôle des chrétiens de Beja dans plusieurs événements comme l'accueil réservé aux Sévillans et l'aide à l'attaque menée par ceux-ci contre la garnison de la ville du Guadalquivir (95 h/714 ap. JC), ainsi que la mention expresse faite à la rébellion d' °Urwa b. al-Wālid pendant laquelle celui-ci aurait pu compter sur l'aide des chrétiens. La révolte d' al-°Alā et celle d' °Urwa b. al-Wālid pourraient être liées à la confiscation de terres des chrétiens (*ajami*). Ce n'est pas seulement une coïncidence que les révoltes se soient déroulées en des lieux où les Arabes avaient été installés en *jund*, lieux où se trouvaient encore les restes d'une aristocratie venue de Séville, et où étaient encore présents les représentants d'une classe de propriétaires : "quoi qu'il en soit, Beja et la région étaient soumises à des mouvements de révolte qui précéderent l'arrivée du premier Omeyyade"¹⁵⁸.

Un bilan du VIII^e siècle

Nous avons ainsi un ensemble de facteurs qu'il semble intéressant de souligner pour ces premières décennies d'islamisation :

1. Le rôle militaire important joué par Beja dans le dispositif des circonscriptions militaires, une garnison venue de l'Orient s'y étant installée¹⁵⁹.
2. La présence dans la ville d'une importante communauté chrétienne¹⁶⁰, au point

156 Picard, 1986: 87

157 Guichard, 1998b: 109

158 Picard, 2000: 31

159 Sur l'origine égyptienne partielle du *jund*, voir Sidarus, 1996: 30

160 Le mouvement de conversions des néo-musulmans est un point plus tardif datant de la fin du VIII^e s./début du IX^e s.

qu'encore en 136 h/754 ap. JC il soit fait référence à Isidoro, évêque mozarabe de Beja¹⁶¹. La continuité de l'existence d'églises est perceptible dans les récits des campagnes qu' 'Abd al-Rahmān Ier a menées contre le Ġarb: *“et après que les villes tombèrent aux mains des Maures et il s'est rendu maître de toutes, il s'est tourné vers les chrétiens. Et il est parti de Séville et a attaqué Beja et Évora et Santarém et Lisbonne et tout l'Algarve (...) et il n'a jamais laissé en Espagne une église qu'il n'ait détruite; et il y en avait beaucoup du temps des Goths et des Romains”*¹⁶². En outre, les travaux entrepris dans l'église de Santo Amaro à Beja au IXe s. sont le témoin de l'importance certaine de la communauté chrétienne dans la ville¹⁶³.

3. La continuité de la classe des propriétaires. Ces propriétaires autochtones continuent à détenir le contrôle sur les terres et certainement à influencer les destinées de la région. L'influence exercée par cette classe de propriétaire, issue de l'aristocratie “wisigothique”, des communautés religieuses et des chefs arabes, sur les paysans met en exergue la relative autonomie des territoires du Ġarb par rapport à l'autorité centrale de Cordoue¹⁶⁴.

Apparemment la *kūra* de Beja a suivi un parcours similaire à celui d'autres régions de l'antique Hispania, où la classe dominante indigène avait encore des pouvoirs étendus sur les masses rurales (dans la topographie ouverte entre le Tage et l'Odiana, c'est dans les villes qu'il faut chercher l'élément mozarabe¹⁶⁵) et sur les terres qu'elles possédaient¹⁶⁶. Une hypothèse plausible est que la domination collective des grands clans, typique des VIIIe/IXe ss., ait disparu pour donner lieu à une appropriation individuelle ou de groupes plus restreints dont l'unité était la propriété collective de la *qarya*¹⁶⁷, situation similaire peut-être à celle qui a déjà été constatée pour les territoires valenciens¹⁶⁸.

4. Le rôle persistant joué par les Yaḥṣubī, une famille d'origine yéménite revendiquée. Ce clan est présent dans l'Ouest de la Péninsule depuis les débuts de l'islamisation et est parvenu à acquérir une grande prépondérance dans les territoires de Beja, Ossonoba et Séville. Jusqu'au démantèlement du *jund* en 146 h/763-764 ap. JC, *“l'émir nommait comme gouverneurs et chefs du jund des Yaḥṣubī ou leurs clients [reconnaissant] implicitement leur*

161 Real, 2000: 46. Il y a des références à des évêques pour des époques plus tardives ('Abd al-Rahmān II lui-même a convoqué un concile au milieu du IXe s. – Gams, 1873: 1), mais aucun d'eux est de Beja – Almeida, 1967: 74. Le maintien de la communauté chrétienne de la ville est visible dans l'épisode du martyr de São Sesinando (Sousa, 1744: 187-189 et 199-201; Simonet, 1983: 396-397) et par l'existence d'un prêtre, Tiberino, originaire de Beja – Simonet, 1983: 397. Liste des évêques du Haut Moyen-Âge inclus dans le hagiologue – Cardoso, 1652, 1657 et 1666; Sousa, 1744

162 Crónica Geral de Espanha de 1344 in Cintra, 1954: 367-368

163 Torres, 1993: 24-27

164 Picard, 2000: 35

165 Boissellier, 1999: 190

166 Acién Almansa, 1997: 111-119

167 Picard, 1996: 481

cohésion et l'emprise de la tribu sur la région occidentale"¹⁶⁹. Jusqu'à la fin du VIIIe s., les révoltes se sont succédées dans la région où se sont fait sentir les effets de la dissolution du *jund*.

5. C'est dans les parties Sud et Est - les plus romanisées et christianisées - que l'on note une plus grande intensité de l'arabisation et de l'islamisation¹⁷⁰. Ce sont les zones plus proches, physiquement et culturellement, de la Méditerranée, qui ont continué à garantir un contact ancestral avec la mer intérieure et donc les plus ouvertes à tout genre d'influences. D'un autre côté, on ne peut pas parler d'invasion musulmane sans évoquer l'impact de celle-ci sur les structures familiales, élément décisif pour combattre les thèses "négationnistes" comme celles qui essayent de diffuser l'idée de l'inexistence de l'arrivée de groupes de population étrangers à la Péninsule Ibérique¹⁷¹. Au-delà de la famille de type "oriental", clanique et unilinéaire, imposée par l'implantation d'éléments étrangers arabo-berbères¹⁷², on devra aussi considérer la question (et le poids) des structures familiales dans le milieu indigène¹⁷³, forme d'organisation distincte mais insuffisamment illuminée par les sources écrites.

Le temps des muwalladūn : les premières décennies du IXe siècle

À partir du dernier quart du VIIIe s., on constate un effacement évident de Beja, qui entraînera avec elle tout le territoire de la *kūra*. Après l'écrasement des forces d' Yaḥṣubī - et des intérêts locaux qu'ils représentaient - d'autres villes assumeront un nouveau rôle. Si la perspective d'un certain déclin est admissible, nous ne pouvons pas éloigner l'idée de l'établissement d'un climat de paix, certainement négociée entre la région et le pouvoir central, qui se serait prolongé jusqu'à la deuxième moitié du IXe s. Ce silence est aussi dans une certaine mesure illusoire vu qu'il reflète la moindre quantité de sources utilisables pour cette époque. Mais on signale tout de même la révolte de Ṭumlus al-Nadawī en 203 h/818 ap. JC qu' Ibn Ḥayyān dit être yéménite¹⁷⁴. Les troupes émiraies finirent par assiéger Beja, Ṭumlus ayant été assassiné par ses compagnons qui préférèrent capituler¹⁷⁵. Quelques années plus tard (entre 218 h/833 ap. JC et 220 h/835 ap. JC) ce seront les territoires orientaux de la *kūra* qui

168 Guichard, 1991a: 225-226

169 Picard, 2000: 34

170 Guichard, 1976: 145

171 Voir l'argumentation menée par Guichard, 1987: 27-32 et 57-59

172 Guichard, 1976, spécialement le chapitre VII

173 Boissellier, 1999: 191

174 Ibn Ḥayyān, 2001: 86

175 Ibn Ḥayyān, 2001: 84; Guichard, 2002: 182

souffriront une nouvelle période d'instabilité bien que la difficulté d'identification des toponymes empêche une analyse plus détaillée des événements¹⁷⁶, auxquels on ne peut pas manquer d'associer la construction du *Conventual de Mérida*¹⁷⁷.

Il nous semble aussi clair que si, dans un premier moment, le poids de l'arabisation ou de l'orientalisation de la société andalouse (et en particulier celle du Ġarb al-Andalus) a été réduit, un tel processus s'accélère de façon sensible au fur et à mesure que les années passent. Avec le califat, un processus de pacification et de domination s'accroît dans les régions périphériques et par conséquent dans un territoire comme celui de la *kūra* de Beja.

On rappelle que la pierre tombale la plus ancienne du Ġarb, trouvée à Mértola, date seulement de 346 h/957 ap. JC¹⁷⁸. La deuxième connue est de Salir (407 h/1016 ap. JC¹⁷⁹). Nous ne possédons donc, actuellement, que deux inscriptions musulmanes dans l'Ouest d'al-Andalus pour une période de trois cent ans d'islamisation. Même à Beja, l'un des premiers et des plus anciens centres de culture arabe d'al-Andalus, on n'a pas trouvé d'inscriptions antérieures au XIe s.¹⁸⁰. Les matériaux provenant des fouilles dans cette ville semblent aussi indiquer une absence de ceux-ci pour les périodes plus reculées, bien que les échantillons disponibles soient encore insuffisants et qu'ils proviennent surtout de strates de terrassement. C'est une donnée paradoxale, compte tenu des événements qui ont eu Beja comme centre au VIIIe s., et qu'il faut prendre en compte pour des fouilles ultérieures.

Pendant le IXe s., ce seront (en particulier à partir de 191 h/806-807 ap. JC¹⁸¹) Mérida et surtout Badajoz qui joueront un rôle de premier plan dans les luttes "autonomistes" dans les régions occidentales. La géographie de ces rebellions se déplace ainsi plus vers le Nord et vers la vallée moyenne du Guadiana¹⁸². Pour la *kūra* de Beja, ce seront des années de calme où les effets de certains mouvements se feront sentir seulement de temps en temps. Le rôle politique de la ville s'est affaibli à tel point que l'on peut affirmer que s'il n'y avait pas eu la révolte de Ḥazm b. Waḥb, probablement avec l'aide d'Afonso II, la ville aurait passé la première moitié du IXe s. sans aucune activité politique notable¹⁸³. Ibn al-^cAṭīr, indique en effet qu'en 191 h/806 ap. JC, Ḥazm b. Waḥb, de concert avec d'autres, se révolta dans la région de Beja et marcha sur Lisbonne. À cette nouvelle, al-Ḥakam I qui, dans ses lettres, traitait Ḥazm de Nabatéen

176 Ibn Ḥāyyan, 2001: 299-303

177 Forteresse construite dans cette ville, qui a été le scénario des confrontations constantes, en 220h/835 ap. JC.

178 Borges, 2001: 181-182

179 Borges, 1998: 236

180 Borges, 1989: 1-4

181 Al-Nuwayrī, 1916: 8

182 Guichard, 1976: 277-278 et 2002: 182-184

(*nabatiyya* = chrétien), fit marcher contre lui son fils Hišām la tête d’une forte armée. Hišām sut les contenir, lui et ses partisans, “*coupa les arbres et finit par les serrer d’assez près pour qu’ils demandassent quartier, ce qui leur fut accordé*”¹⁸⁴. La destruction de ressources économiques – comme la coupe des arbres - dénote une évidente préoccupation pour paupériser le pouvoir de la classe foncière importante qui continuait encore à être à la tête de la région. Environ une décennie plus tard, en 203 h/818 ap. JC, un homme du nom d’ al-Walīd se révolte, et est assiégé dans Beja, ville dont il s’était emparé. La ville sera plus tard prise par l’émir et al-Walīd emprisonné¹⁸⁵.

Le temps des muwalladūn : le territoire de Beja

À partir des années 40 du IXe s., même si le terrain des principaux événements s’est déplacé vers le Nord, Beja réapparaît dans la documentation écrite. Après le soulèvement de Mérida de 213 h/828 ap. JC, Maḥmūd b. °Abd al-Jabbār a été, dans sa fuite, poursuivi dans la région de Beja et d’Ossonoba où il s’établit dans le château de Montesacro. Il aurait aussi demandé par lettre de l’aide à Afonso III et le droit de se réfugier en Galice¹⁸⁶. Une autre version ajoute que Maḥmūd b. °Abd al-Jabbār finit par trahir son nouveau seigneur, et qu’il mourut accidentellement lors d’une bataille contre les Asturiens¹⁸⁷.

Ce qui semble aussi évident, pendant la première moitié du IXe s., c’ est que l’épicentre de la contestation du pouvoir cordouan commence à se déplacer de Beja vers des latitudes plus au Nord, ce qui devient particulièrement visible avec la suite de révoltes dont Mérida a été le centre¹⁸⁸. Ce transfert est à tel point évident que l’on affirme que Mérida est “le foyer mozarabe le plus actif de la région”¹⁸⁹, bien que cette présence se manifeste aussi dans d’autres zones comme semble en témoigner la possible fondation du monastère de São Cucufate dans la région de Beja¹⁹⁰. Mais après la révolte de Mérida de 213 h/828 ap. JC, les Mozarabes disparaissent de la scène politique jusqu’aux campagnes d’Alphonse le Batailleur en 518-519 h/1124-1126 ap. JC¹⁹¹. La ville de Mérida elle-même cédera sa place prépondérante à Badajoz dans la deuxième moitié du IXe s..

183 Picard, 2000: 188

184 Ibn al-°Aṭīr, 1901: 172 et al-Nuwayrī, 1916: 9

185 Ibn al-°Aṭīr, 1901: 194

186 Picard, 2000: 122

187 Ibn Ḥāyyan, 2001: 304-306

188 Ibn Ḥaldūn, 1947: 149

189 Picard, 2000: 40

190 Alarcão, 1990c: 265-268; Boissellier, 1999: 163 (note 272)

Cette évolution n'a pas exclu Beja de la suite des événements importants. En 219 h/834 ap. JC, Maḥmūd b. °Abd al-Jabbār et son allié Sulaymān b. Martīn se sont révoltés contre le pouvoir émiral, chacun ayant pris par la suite des chemins différents. Le deuxième est mort dans la forteresse de Santa Cruz, près de Mérida, où il avait comme allié un al-Arūṣī. Quant à Maḥmūd, il s'est dirigé vers la *kūra* d'Ossonoba, ayant été confronté en chemin aux habitants de Beja. Les données les plus intéressantes du récit renvoient à l'armée que ceux-ci auraient réunie (10 000 combattants, cavaliers et fantassins) et à l'endroit où la bataille se serait déroulée. Malgré une armée beaucoup plus nombreuse, les gens de Beja ont perdu la bataille en un lieu situé dans le district de "M.t.l." (Marṭīl), toponyme qui peut être associé à Mértola¹⁹². La persécution menée par Maḥmūd s'est prolongée jusqu'au village de Riba Awṭāḥ¹⁹³. La même idée de topographie semble être associée au nom qui a immortalisé la bataille (Ubaḍāḥ Biṭruṣāḥ)¹⁹⁴. Ni l'un ni l'autre ne sont facilement identifiables même s'il est possible qu'il s'agisse de la forteresse d'Alfajar de Peña, à la limite entre Mértola et Niebla.

Pour le milieu du IXe s., les seules références que nous possédons, concernent les attaques par les Normands de Lisbonne, Beja et Ossonoba en 229 h/844-845 ap. JC. Nous savons aussi qu'ils se sont dirigés d'Ossonoba vers Beja¹⁹⁵, trajet certainement fait par la route qui traversait la montagne de Caldeirão. Nous pouvons supposer qu'ils ont emprunté cette voie qui a été utilisée ultérieurement pour plusieurs opérations militaires. Des années plus tard, en 245 h/859 ap. JC, deux navires normands sont pris par la flotte musulmane sur la côte de la région de Beja¹⁹⁶, probablement aux environs de Sines, principal port du littoral de l'Alentejo actuel et meilleur lieu d'accostage entre l'embouchure du Sado et le Cap St-Vincent.

Malgré le possible ralentissement de l'activité politique de la ville au IXe s., la région continue à évoluer. Les sources sont d'ailleurs rares sur le sujet. Cependant, nous constatons que de nombreux clans familiaux finissent avec une certaine fréquence par diriger des processus d'autonomie politique de plus ou moins grande dimension.

Une cinquantaine de kilomètres à l'Est de Beja, la composante *mullawad* continue à marquer sa présence prépondérante : Ibn Ḥayyān signale la révolte de Fāraj b. Ḥayr al-Ṭūṭāliqī qui s'est rebellé en 234 h/848-849 ap. JC contre l'émir °Abd al-Raḥmān II à partir d'Aroche et

191 Picard, 2000: 40-43

192 Description détaillée des événements chez Ibn Ḥayyān, 2001: 300-303

193 Mots romans dérivés du latin et qui signifient "marges hautes" – voir les observations de M. Makki e F. Corriente sur Ibn Ḥayyān, 2001: 302 (n.637).

194 Dérivé du latin – oppidum petrosum > forteresse en pierre – voir les observations de M. Makki e F. Corriente sur Ibn Ḥayyān, 2001: 302 (n.639).

195 Dozy, 1881b: 275, 277-278

196 Ibn °Idārī, 1904: 157-158

de “Dnhkt”, toponyme non identifié. Vaincu par les troupes de l’émir, il se met à son service et est nommé à plusieurs charges notamment celle de gouverneur de Beja. Le neveu ou le petit-neveu de ce personnage, ‘Abd al-Malik b. Abī l-Jawwād, jouera un rôle important dans la région à la fin du IXe s.¹⁹⁷. Bakr b. Salama¹⁹⁸, rebelle dans la région du Ġarb, descendant de Fāraj b. Ḥayr al-Ṭūṭāliqī, était aussi apparemment en relation avec Ibn Maslama al-Aruši. Il aurait porté secours en 284 h/897 ap. JC aux *muwalladūn* de Mont-Maior dans la province de Niebla¹⁹⁹. Les liaisons familiales et la composante *muwallad* continuaient à cette époque à marquer les événements dans les limites orientales de la *kūra* de Beja.

Apparemment, les importantes mines d’argent de Ṭūṭāliqa²⁰⁰ dépendaient des Banu Ṭūṭāliqī²⁰¹, mais rien ne permet de l’affirmer de façon définitive. Les questions sans réponse sont, pour l’instant, nombreuses : par qui ces mines étaient-elles exploitées et comment étaient organisés les lieux d’exploitation ? Le fait qu’elles étaient exploitées “secrètement”, comme l’affirme al-Rāzi²⁰², conforte l’idée que ces mines étaient contrôlées par une famille. Dans ce cas, ne pouvons nous pas penser que leur exploitation ait été confié à de petites communautés autonomes ? Il nous reste à savoir, et là seulement l’archéologie pourra donner des réponses, quel était le type de peuplement de la région.

Sans avoir évidemment l’importance de chefs politico-militaires comme Ibn Marwān (IXe s.), les Banū Hārūn (XIe s.) ou Ibn Qasī (XIIe s.), les personnages comme al-Ṭūṭāliqī et Ibn Maslama²⁰³, originaires des territoires de la rive gauche du Guadiana, situés entre Ṭūṭāliqa et Aroche, représentent aussi le pouvoir de cette région qui pendant de longs siècles continue à être particulièrement “opposée” à la domination des émirs et des califes de Cordoue et Séville²⁰⁴.

Le temps des muwalladūn: les Banū Jilliqī

La deuxième moitié du IXe s. va se être plus agitée bien que Beja n’ait intégré que de façon secondaire les mouvements anti-émiraux. Après la première révolte à Mérida dans les premières décennies du IXe s., une période de *fitna* qui a commencé sous le règne de

197 Picard, 2000: 44

198 García Sanjuán suggère que Bakr b. Salama et Bakr b. Maslama sont une seule et même personne – García Sanjuán, 2002: 69

199 Sidarus, 1994: 44

200 Sur l’identification de Ṭūṭāliqa (dans la région de Santo Aleixo, Moura), voir Torres, 1992a: 194

201 Picard, 2000: 44

202 Al-Rāzī, 1953: 88

203 La *nisba* de Ibn Maslama, *Arawši*, ne laisse aucun doute sur son lieu d’origine – García Sanjuán, 2002: 69

Muḥammad en 254 h/868 ap. JC se prolongera jusqu'en 317 h/929 ap. JC²⁰⁵. Cette agitation se fera sentir de façon claire dans la région de Beja bien que le gros des mouvements ne se soit pas situé dans la ville ou dans ses environs²⁰⁶.

C'est particulièrement la révolte d'° Abd al-Raḥmān b. Marwān b. Yūnus, connu sous le nom de al-Māridī qui va marquer les décennies suivantes. Si les premiers signes de révolte datent de 254 h/868 ap. JC, obligeant l'émir Muḥammad à se déplacer à Mérida, c'est à partir de 261 h/874-875 ap. JC qu' Ibn Marwān débutera, après avoir fui de Cordoue et cherché appui auprès du roi chrétien Afonso, une série d'initiatives qui vont lancer les territoires de l'Ouest (et en particulier les lointaines montagnes entre Mérida et Coimbra) dans une sédition prolongée. Cependant, elle a été interrompue par des accords ponctuels avec le pouvoir de l'émir. Par exemple, nous pouvons noter l'accord établi avec l'émir ° Abd Allāh en 275 h/888 ap. JC, selon lequel Ibn Marwān parvient à faire enregistrer en son nom tout ce qu' il dominait, notamment les territoires : *“et c'est ainsi que “le Galicien” a cessé d'importuner le pouvoir central”*²⁰⁷, ce qui n'empêchera pas l'année suivante une nouvelle incursion dans les environs de Séville²⁰⁸.

La mobilité semble être l' une des caractéristiques principales de ces guerriers. Ibn Marwān s'est établi sur une période relativement courte à Mérida, Badajoz, Idanha-a-Velha et Marvão à un rythme d'occupation/abandon qui est conditionné par des raisons d'ordre militaire²⁰⁹. Ce ne sera qu'à des époques plus tardives, après 271 h/884 ap. JC que ses actions s'étendront aux territoires plus au Sud (Beja, Ossoyoba et Niebla)²¹⁰ et qu'il parviendra même à dévaster les terres autour de Séville²¹¹. Un point essentiel dans ce parcours est la liaison d' al-Jillīqī avec Afonso III, qui culminera avec des actions militaires conjointes comme celle qui le mena à attaquer les environs de Badajoz en 266 h/879-880 ap. JC²¹².

Après avoir attaqué Ibn Marwān, Afonso III a laissé la zone des hostilités (islamo-chrétiennes) et s'est installé dans la ville d'Antaniya²¹³ à une position charnière qui gagne en force au fur et à mesure que d'autres actions se préparaient : *“cette [Antaniya] étant en ruine, il l'a reconstruite et de là a dominé Léon et les autres villes galiciennes situées dans sa zone*

204 Même pendant le califat, ces familles n'ont pas cessé d'avoir une certaine prépondérance. Totalica est mentionnée comme la terre natale du grammairien ° Abd Allāh b. Fāraj al-Ṭūṭāliqī, mort en 386/997 - Yāqūt, 1974: 227

205 Ibn al-° Atīr, 1901: 252-253 et 260-262; voir aussi Ibn Ḥaldūn, 1947: 155-157 et 1961: 345-348

206 Sur les Banū Marwan, voir Fierro, 1990: 60

207 Ibn Ḥāyyan, 1952: 158

208 Ibn Ḥāyyan, 1953: 159

209 Guichard, 2002: 185

210 Lévi-Provençal, 1950a: 297 et 299; voir Ibn al-° Atīr, 1901: 260-261

211 Ibn Ḥāyyan, 1953: 159

212 Ibn Ḥāyyan, 1965: 338

213 Idanha-a-Velha - identification chez Lévi-Provençal, 1950a: 299 (note 1)

d'influence"²¹⁴. Les contacts établis par les populations islamisées dans les territoires situés plus au Nord sont dans cette phase un fait incontournable. Que ceci soit arrivé parce que la dynamique économique des territoires plus méridionaux l'a permis, ou parce que les mouvements des Banū Marwān entraînaient ce type de relations, il est vrai que les contacts existaient, comme le prouve par exemple l'apparition du trésor de Viseu (286 pièces de monnaies, datés entre 153 h/770 ap. JC et 257 h/870 ap. JC)²¹⁵.

L'allié d' Ibn Marwān dans ces aventures, Sa^cdūn b. Faṭḥ al-Surunbāqi, était un puissant chef militaire de l'Ouest probablement originaire de la région entre Coimbra et Santarém²¹⁶ et dont les montagnes porteraient le nom²¹⁷. La situation inverse nous semble plus probable, c'est-à-dire, l'adoption par ce guerrier d'un toponyme de la région d'origine comme nom de famille²¹⁸. Nous connaissons son influence par le curieux rapport qui rend compte de sa capture par les Vikings et de sa libération postérieure par l'intermédiaire d'un marchand juif avec lequel il pensait concrétiser une affaire²¹⁹. Fidèle allié et client d' Ibn Marwān, il a longtemps accompagné le parcours de celui-ci. On dit des deux qu'ils se sont maintenus "*à la frontière entre les deux zones musulmanes et chrétiennes*"²²⁰. Al-Surunbāqi attaqua plusieurs forteresses situées entre Coimbra et Beja : il s'empara de Coimbra, ville contre laquelle il marcha en 264 h/878 ap. JC pour secourir Ibn Marwān al-Jillīqī assiégé par les troupes émiraies à Carcar²²¹, et gouverna les deux territoires. Cette affirmation déjà produite à propos d' al-Jillīqī montre bien l'importance qu'ils ont eu dans le vaste territoire entre les royaumes chrétiens et l'Andalus, zone qui s'étendait probablement entre Coimbra et Beja²²², jusqu'à ce qu'Afonso, seigneur de la Galice, le tue²²³. Il fut ensuite enterré dans sa région d'origine. Un de ses fils, Mas^cūd, eut un rôle important dans la politique régionale dans la deuxième moitié du Xe s²²⁴.

Bien que l'on dise qu'il est difficile de parler à l'échelle du Ġarb d'une principauté contrôlée par les Banū Marwān, il est vrai que cette famille s'est maintenue active jusqu'à la troisième décennie du Xe s.. Mais à la suite de la mort d' al-Jillīqī, les divisions entre ses

214 Ibn Ḥaldūn, 1961: 346

215 Marinho, 1998: 178, fourni sans plus de détails.

216 Codera, 1917: 43

217 Il sera plus tard enterré dans cette région - Ibn Ḥāyyan, 1950: 178

218 Sur l'identification du lieu d'origine avec Cirembaga dans le canton d'Alvorge (Coimbra) et avec plusieurs toponymes "alternatifs", voir l'argumentation de Sidarus, 1991: 20

219 Dozy, 1881b: 286; Ibn Ḥāyyan, 1950: 179. As-Surunbaqi n'a pas tenu ce qu'il avait promis causant ainsi des préjudices au marchand.

220 Ibn al-Qūṭīya, 1926: 74

221 Le siège de Carcar n' a pas de datation consensuelle et est situé par d' autres auteurs en 875-876 – Guichard, 2002: 183-184

222 Ibn Ḥaldūn, 1961: 346

223 Dozy, 1881b: 286; Ibn Ḥāyyan, 1950: 179; Ibn Ḥaldūn, 1961: 346

224 Sidarus, 1991: 20

descendants provoquèrent la soumission de la famille à l'émir °Abd Allāh en 286 h/899 ap. JC²²⁵. Cependant le neveu d' Ibn Marwān, °Abd Allāh, put rester au gouvernement de Badajoz jusqu'en 311 h/923 ap. JC et le dernier représentant de la dynastie, °Abd al-Raḥmān s'y maintint jusqu'à la conquête de la ville par le souverain omeyyade al-Nāṣir²²⁶. Malgré la mort d'al-Jillīqī, la fin du IXe s. a continué d'être une période de convulsions, où les supposés conflits ethniques semblaient cacher un problème encore à résoudre dans la société du Ġarb : celui du rôle des autochtones à cette période comme protagonistes du contrôle du pouvoir politique et économique. C'est donc dans cette ambiance de dissidence régionale qu'ont eu lieu une série de mouvements qui se sont étendus à tout le Ġarb al-Andalus.

Pendant cette période, et avant qu' °Abd al-Raḥmān III n'arrive au pouvoir, nous pouvons parler encore d'une suprématie - ou du moins d'une influence décisive - des élites régionales dans la conduite des destinées des territoires occidentaux. La longue saga des Banū Marwān et le rôle des chefs *muwallad* comme al-Surunbāqi sont bien représentatifs d'une lutte contre le pouvoir central à laquelle le califat mettra un terme. La réalité est cependant bien plus complexe que cette brève référence. Les révoltes ont lieu dans un cadre particulier, celui de la recherche de reconnaissance de la part du pouvoir central : n'oublions pas le séjour d' Ibn Marwān à Cordoue, avant sa révolte et le traité avec °Abd Allāh, qui marque une reconnaissance (un statut) du Galicien à la tête d'un état autonome²²⁷.

Un autre protagoniste important de cette période - et pour le territoire de la *kūra*, a été °Abd al-Malik b. Abī l-Jawwād qui s'est installé à Beja de façon autonome²²⁸. Ibn Ḥayyān affirme qu'il a pris le pouvoir dans la ville quand les Arabes s'en sont retirés²²⁹, ce que nous devons lire comme une déroute du pouvoir central face aux élites régionales ou plus précisément locales. Parmi ces actions, on compte le renforcement du château de Mértola qui est devenu puissant par les constructions qu'il y a édifiées et par l'approvisionnement dont il l'a muni²³⁰. Certains vestiges architecturaux, les plus anciens du château, doivent dater de cette époque,

225 Ibn Ḥaldūn, 1961: 348

226 Picard, 2000: 48-49

227 Picard, 1991: 222-225

228 Ibn °Idārī, 1904: 223

229 Ibn Ḥayyān, 1981: 88-89

230 Ibn °Idārī, 1904: 223; Ibn Ḥayyān, 1949: 172

notamment ce qui reste de la porte tournée vers le Sud-Est, ouvrage remanié par les interventions successives²³¹.

Ibn ʿAbd al- Jawwād, dont le pouvoir était aussi celui des *muwalladūn* (“il a eu beaucoup de chance autant pour le pouvoir qu’il avait que par le développement qu’il a stimulé en aidant ceux qui payaient tribut et châtiant avec ses armes ceux qui leur étaient hostiles”²³²) noua des alliances avec Ibn Marwān, qui selon le *Bayān* était alors seigneur de Beja, et avec Ibn Bakr, seigneur d’Ossonoba, les trois se réunissant pour résister à leurs ennemis²³³. Cependant, d’autres textes affirment qu’ Ibn ʿAbd al- Jawwād était le rival des deux autres²³⁴, ce qui n’est pas forcément contradictoire dans une certaine mesure.

Ibn ʿAbd al- Jawwād légua le pouvoir à Saʿīd b. Malik, qui se maintint à la tête du territoire jusqu’à la prise de la ville par ʿAbd al-Raḥmān III en 317 h/929 ap. JC²³⁵. Ainsi se constitua “une petite dynastie de Beja”²³⁶. Le gouvernement de Saʿīd b. Malik fut accompagné de quelques événements dans des territoires qui dépendaient de lui. L’un de ses aspects les plus importants fut l’accord conclu avec Masʿud b. Saʿdūn al-Surunbāqi afin de combattre Yaḥyā b. Bakr (302 h/914 ap. JC). À partir d’Aljustrel, al-Surunbāqi mit le seigneur d’Ossonoba en difficulté, l’obligeant à un accord avec Ibn Malik²³⁷. Il faut souligner que l’administration d’ al-Surunbāqi attirait les populations des alentours, grâce à une politique fiscale marquée par la modération²³⁸. Apparemment, il s’agit de la reconnaissance de la part du pouvoir établi du droit de celui qui l’exerce sur le territoire. Il s’agit ni plus ni moins de la reconnaissance de la permanence et du maintien des pouvoirs locaux. Une telle constatation est valide même si ensuite al-Surunbāqi fut victime d’un retournement de la part de ses anciens alliés, ce qui l’amènera à s’enfuir malgré l’aide ponctuelle à Bakr b. Maslama²³⁹ et à s’engager dans le repeuplement d’Évora. La ville, de nouveau fortifiée, attira les anciens partisans de Masud qui accoururent d’Ossonoba, Beja et Qaṣr Abī Danīs²⁴⁰. C’est un fait important qui marque symboliquement la renaissance politique d’Évora qui connaîtra plus tard un remarquable renforcement.

231 Attribution à la période islamique: Macías, 1996: 47 et fig. 2.3. Zozaya, 2002: 48 (fig. 10) et 54 date cette porte entre 92 h/711 ap. JC et 139 h/756 ap. JC, chronologie qui nous semble trop reculée - cf. Deuxième partie: chapitre I.3.

232 Ibn Ḥāyyan, 1949: 172

233 Ibn ʿIdārī, 1904: 223; Codera, 1917: 51

234 Ibn Ḥāyyan, 1949: 172-173

235 Il s’agit, selon C. Picard, d’un berbère - Picard, 2000: 49

236 Sidarus, 1994: 16

237 Ibn Ḥāyyan, 1981: 89

238 Chalmeta, 1981: 50

239 García Sanjuán, 2002: 69

240 Ibn Ḥāyyan, 1981: 91

En 311 h/923 ap. JC, °Abd Allāh b. Muḥammad b. Marwān, le Galicien, meurt de façon violente des mains d'une partie des habitants de Badajoz²⁴¹. L'année suivante, le *qā'id* Aḥmad b. Alyās mena une expédition dans les régions occidentales prenant sans combat Mérida et Santarém. Leurs habitants ayant obtenu l'amnistie se présentèrent à lui et furent reçus de la façon la plus généreuse²⁴². C'est ainsi que commença, même en faisant abstraction du ton habituellement apologétique des chroniqueurs, une pacification temporaire des régions occidentales.

Le déclin "final" de Beja commence à se produire quand le futur calife °Abd al-Raḥmān III prend la ville en 317 h/929 ap. JC. Selon le récit du *al-Bayān al-Muḡrib*, il marcha sur Beja au pied des murs de laquelle il avait installé son camp au premier jour de *jumāda* II (12 juillet). Il commença par s'adresser au chef de la ville, °Abd al-Raḥmān b. Sa°id b. Malik pour qu'il reconnaisse son autorité. N'ayant pas obtenu de réponse, les machines de guerre furent dirigées contre la ville: un grand nombre de ceux qui la défendaient furent tués. Une des tours de la ville s'étant effondrée, le futur calife fit décapiter face à sa tente ceux qui l'occupaient. L'appareil nécessaire pour prendre la ville (notamment les machines de guerre) est un des arguments qui nous amènent à soutenir que Beja n'avait connu à l'époque émirale aucun abandon ou décadence. La force de ses défenses, situation différente de celle d'Évora, laisse entendre que l'espace urbain n'a pas connu, contrairement à d'autres, une décadence particulière.

Le chef de la ville, °Abd al-Raḥmān b. Sa°id al-Malik, sa famille et tous les habitants de Beja demandèrent grâce à l'émir en s'engageant à s'incliner devant son autorité et à reconnaître son pouvoir. Le prince les amnistia et les fit sortir de la ville pour les envoyer à Cordoue²⁴³. Il entra alors dans Beja dans laquelle il nomma comme gouverneur °Abd Allāh b. °Umar b. Maslama²⁴⁴ sous les ordres de qui il laissa une forte garnison avec les approvisionnements nécessaires pour y construire une citadelle destinée à abriter le gouverneur. La façon de maintenir à la tête de cette ville une oligarchie locale - théoriquement à la demande des habitants de la région - n'est que la reconnaissance du pouvoir représenté par la ville sur les territoires plus au Sud²⁴⁵.

Sans que nous puissions connaître les termes exacts de cette capitulation, deux éléments ressortent dans la prise de Beja : en premier lieu et encore une fois, le fait que °Abd al-Raḥmān

241 Ibn °Idārī, 1904: 306

242 Ibn °Idārī, 1904: 327

243 Ibn °Idārī, 1904: 330-333; Ibn Ḥāyyan, 1981: 188; voir aussi Garcia Gómez, 1950: 154-155

244 Le nom suggère une liaison éventuelle avec Aroche que nous ne pouvons pas affirmer de façon certaine.

245 Ibn °Idārī, 1904: 331-333 et Ibn Ḥāyyan, 1981: 188-189

ait négocié sa reddition avec la famille détentrice du pouvoir. L'oligarchie locale maintenait encore à la fin des années 30 du Xe s., un espace de manœuvre qui lui permettait de ne pas être tout simplement écrasée par les armées du pouvoir cordouan. D'un autre côté, le souci de créer un espace militarisé - la citadelle destinée au gouverneur - indique encore à cette époque l'idée d'une relative insécurité dans un territoire où se manifestait une certaine hostilité.

Entre chrétiens et musulmans

L'aspect le plus intéressant d'un pouvoir comme celui de ^cAbd al-Raḥmān b. Sa^cīd al-Malik est le fait qu'il répète des caractères essentiels aux luttes d'affirmation régionale antérieures :

1. L'établissement d'alliances avec des chefs régionaux pour en combattre d'autres ou pour faire face au pouvoir de Cordoue. Notons, par exemple, les alliances successives faites avec al-Surunbāqi qui l'a aidé dans le conflit l'opposant au seigneur d'Ossonoba ²⁴⁶ ou avec Ossonoba et Niebla contre Ibn Marwān²⁴⁷.

2. L'importance des liaisons familiales et de clientèle destinées à consolider le pouvoir à l'intérieur du territoire comme on peut le voir dans les liens entre Sa^cīd b. Malik, Yaḥyā b. Bakr, seigneur d'Ossonoba avec lequel il "*a contracté une parenté*" ²⁴⁸ et Ibn ^cUfayr de Niebla, tous formant ainsi "*une seule communauté, dans laquelle ont cessé toutes les rancœurs*" ²⁴⁹. Cependant, la tentative de séduction d'Ibn Malik auprès de Bakr b. Salama, seigneur d'Aroche, échouera malgré les liens de parenté et de clientèle anciens qui les liaient. En effet, Bakr b. Salama avait marié un de ses fils avec une des filles d'Ibn Malik²⁵⁰. Malgré cela, Ibn Salama restera loyal à Ibn Marwan, avec lequel il avait aussi une relation de clientèle.

Au fond, ce système d'alliance était une façon de gérer des systèmes de clientèle pour faire face aux clans berbères et arabes. Mais nous ne pouvons pas savoir si ce système ne reflète déjà la tendance endogamique d'une société qui s'orientalise de façon sensible au fur et à mesure que le temps passe et qui montre des réalités sociales (endogamie/clan, agnatique/tribu) inconnues dans l'Occident Médiéval²⁵¹. C'est justement au IV h/ Xe s. que la société de

246 Ibn Ḥāyyan, 1981: 88-89

247 Ibn Ḥāyyan, 1981: 97-98

248 Ibn Ḥāyyan, 1981: 98

249 Ibn Ḥāyyan, 1981: 98

250 Ibn Ḥāyyan, 1981: 89

251 Guichard, 1976: 119

l'Andalus commence à atteindre un degré d'assimilation des formes religieuses, politiques et sociales qui permettent de la définir comme une société islamisée²⁵².

3. Apparemment chacun de ces seigneurs avait une forteresse refuge, détenue à titre personnel : Ibn ʿAbd al- Jawwād à Mértola, al-Arūṣī à Tūṭāliqa, al-Surunbāqi à Aljustrel, les Banū Bakr à *ḥiṣn* al-Wikāʿ, les Banū Marwān à Marvão, etc., même si l'on ne doit pas encore penser à un système de pouvoir pré-féodal. Au contraire, la possession de la forteresse est "personnelle" (trésor) et le pouvoir sur la ville et son territoire ressort du système gouvernemental des Omeyyades; ils sont donc intégrés au système de pouvoir "oriental".

4. Un autre facteur essentiel est le rôle important et permanent des familles *muwallad*. À un moment où continuent d'exister deux sociétés juxtaposées et différenciées, l'indigène et l'arabo-berbère²⁵³, ces familles continuent à détenir entre leurs mains le destin du territoire au détriment des clans d'origine (réelle ou supposée) arabe que nous perdons de vue entre temps dans les sources historiques. Ibn Ḥayyān en donne un témoignage en affirmant qu'Ibn Malik essaya d'imposer l'hégémonie de la cause *muwallad*²⁵⁴. Du reste, lorsqu'al-Bakrī parle des gens d'Ibn Marwān, il fait clairement référence aux *muwallad*²⁵⁵.

5. Le commandement d'Ibn Malik, qui est le reflet d'une certaine importance que Beja gardait encore. Cela est visible dans la dispute que la ville maintient avec Badajoz autour de la conduite des destinées de la région.

Il est intéressant de noter que c'est à Beja que se sont réfugiés les notables d'Évora après sa destruction partielle, menée par Ordonho II. La relative facilité avec laquelle la campagne fut conduite et l'apparente fragilité d'Évora²⁵⁶ ne font que souligner la force de Beja, qu'Ordonho n'a peut-être pas attaqué parce que la tâche se serait révélée trop difficile. Le début de la reconstruction de la ville sera à la charge d'al-Surunbāqi qui l'aurait repeuplée avec des familles *muwallad*²⁵⁷.

6. L'évolution dans la possession de la terre a conduit à une généralisation du système de domination par délégation du pouvoir comme on a pu le vérifier avec les Banū Marwān et avec Ḥalaf b. Bakr bien qu'il s'avère qu' "à un stade inférieur, au-delà de ces relations entre le pouvoir central et le pouvoir régional, il n'est guère possible de statuer en l'absence d'information"²⁵⁸. C'est une limitation importante car les sources écrites ne mentionnent qu'une

252 Marin, 1998: 367

253 Guichard, 1976: 239

254 Ibn Ḥayyān, 1949: 172 et Ibn Ḥayyān, 1981: 98

255 Sidarus, 1994: 18

256 García Gómez, 1950: 108-112

257 Picard, 2000: 49

258 Picard, 1996: 487

partie de la réalité et reflètent toujours les relations du pouvoir central avec la couche sociale dominante de chaque région.

7. Finalement, on peut souligner pour la région de Mérida la dichotomie entre l'aristocratie indigène et les *muwalladūn* d'une part (on rappelle l'affirmation des sources écrites, selon lesquelles al-Jillīqī s'est séparé de la communauté des croyants et a protégé et fréquenté les chrétiens de préférence aux musulmans²⁵⁹, même si une telle attitude est loin de correspondre à une tentative de conversion au christianisme) et les chefs berbères et les notables locaux de cette origine (*šuyūḥ*) d' autre part²⁶⁰. Cette situation n'aura pas de parallèle dans la région de Beja où, de façon plus mitigée, ce sont encore les classes dirigeantes autochtones qui encadrent la vie politique, économique et militaire de la région.

8. Il est bien probable que comme on a pu l'affirmer, la révolte de la communauté indigène n'a pas eu pour fondement une opposition idéologico-religieuse mais au contraire le sentiment d'appartenir pleinement à la société andalouse et la revendication des mêmes droits que les autres musulmans après leur conversion²⁶¹.

Cette situation avait plusieurs antécédents connus. On sait que °Abd al-Raḥmān ben Marwan connu sous le nom de "*Galicien*" (*Jillīqī*) s'est installé à Mértola et à Mérida et s'est séparé de la communauté des fidèles; il a protégé et fréquenté les chrétiens de préférence aux musulmans"²⁶². Cette "oscillation" entre chrétiens et musulmans a revêtu des caractéristiques qui n'étaient pas tant religieuses que politiques et certainement économiques²⁶³. On rappelle que Hāšim b. °Abd al- °Azīz, général de l'émir Muḥammad, fait prisonnier a été remis à Afonso, roi de Galice, qui ne le libéra qu'après le paiement d'une lourde rançon²⁶⁴, mais aussi les périodes passées par Ibn Marwān à la cour de Cordoue de laquelle il s'éloigna pour retourner diriger ses territoires²⁶⁵. Dans des actions concertées avec al-Surunbāqi, ils aidèrent les fameux polythéistes [les chrétiens] imposant ainsi à l'Islam de dures épreuves. Ils oscillaient toujours entre les partisans des deux religions²⁶⁶, bien que le centre de la discussion soit toujours politique et non religieux ou théologique. Le même argument est présent chez d'autres auteurs : en faisant

259 Ibn °Idārī, 1904: 223. Malgré des réserves que les traductions d'Edmond Fagnan méritent de la part des arabistes, José Guraieb a traduit dans le même sens un autre texte, celui d'Ibn Ḥāyyan.

260 Guichard, 2002: 185

261 Picard, 2000: 50

262 Ibn °Idārī, 1904: 223; "Il s'est retiré des rangs des musulmans pour entrer dans ceux des chrétiens. Il a préféré leur amitié et leur alliance à celles des fidèles qui dirigent leurs prières vers la *qibla*" dans la version d'Ibn Ḥāyyan, 1949: 171

263 Pour Hermenegildo Fernandes, cette proximité entre chrétiens et musulmans se serait surtout vérifiée au niveau de la religiosité populaire - Fernandes, 2000: 152

264 Ibn Ḥāyyan, 1949: 171-172

265 Ibn Ḥāyyan, 1949: 171-172

266 Fagnan, 1924: 231

référence au siège de Badajoz en 317 h/929 ap. JC, Ibn Ḥayyān non seulement mentionne explicitement l'existence d'une dynastie au pouvoir depuis quatre générations mais fait aussi des considérations concernant l'"erreur" et la "perdition" de ces derniers, qualifiant Badajoz de "grotte de dissension et nid de perdition" appelant °Abd al-Raḥmān b. Marwān "allié du diable et germe de l'erreur"²⁶⁷.

Pour l'ensemble des raisons énoncées ci-dessus, il est exagéré de dire que "les influences orientalisantes sont plus précoces dans les sites urbains massivement colonisés par les Arabes"²⁶⁸. En réalité, si ces influences orientalisantes se font sentir, elles sont l'expression, notamment par les moyens qui les véhiculent (céramiques de luxe, décorations architecturales, etc.), d'une intégration définitive du Ġarb dans la culture andalouse, de la participation culturelle et religieuse des puissants de la région des modèles cordouans et des contacts commerciaux évidents entre l'Occident de la Péninsule et le monde méditerranéen.

Les villes du Ġarb à la fin de l'émirat

Dans cette période de transition, entre les IXe et Xe ss., d'autres villes connaissent un développement tel que l'on a pu soutenir qu'elles sont passées par une rénovation économique²⁶⁹. Nous savons seulement que Badajoz, Alcácer do Sal, Évora et Silves deviennent des sièges de gouverneurs (°āmil ou wālī) ou au moins de qāḍī-s²⁷⁰. La ville de Faro gardait aussi une zone d'influence étendue qui atteignait comme nous l'avons vu la fortification de ḥiṣn al-Wikā' (Ourique) où se trouvaient des provisions et des armes appartenant au seigneur Ḥalaf b. Bakr²⁷¹.

Évora renaît aussi après l'attaque d'Ordonho au point qu'Ibn Ḥayyān attribue le mérite de cette récupération à °Abd al-Raḥmān III en affirmant que la fortification fut reconstruite par le calife après qu'il eut pris la ville en 317 h/929 ap. JC²⁷², ce qui est contraire aux témoignages épigraphiques qui rendent compte du contrôle sur Évora dès 302 h/914-915 ap. JC par al-Jillīqī et al-Surunbāqī²⁷³.

267 Ibn Ḥayyan, 1981: 187

268 Boissellier, 1999: 189

269 Picard, 2000: 58

270 Picard, 2000: 61

271 Ibn Ḥayyan, 1981: 188

272 Picard, 2000: 42

273 Borges, 1985: 4-7

Après sa soumission au pouvoir central, Beja est exclue de ces mouvements et souffre sûrement du fait de se trouver à la frontière des territoires de Séville et de Badajoz²⁷⁴. La ville devient silencieuse pendant le califat et semble s'éteindre. Entre les années 317 h/929 ap. JC et le milieu du siècle suivant, quand les Abbadides apparaissent en force dans l'Ouest de la Péninsule, on n'entend presque pas parler de Beja. Après l'établissement du califat, ce n'est que de façon épisodique - comme avec la révolte d' Umayya b. Ishāq al-Qurāṣī à Santarem en 327 h/938 ap. JC²⁷⁵ - que le pouvoir central est mis en cause dans les régions occidentales. Ce silence sur le territoire de Beja se prolongera jusqu'aux débuts du XIe s.. Il nous semble intéressant de rappeler qu'un des envoyés du pouvoir central vers ces territoires a été Abū °Abd Allāh b. Hay al-Tūjibī (333-400 h/945-1010 ap. JC), originaire de Cordoue, qui après avoir été secrétaire de la chancellerie d' Ibn Abī °Āmir al-Manṣūr (365-392 h/976-1002 ap. JC) finit sa carrière dans le Ġarb comme *qāḍī* de Beja et de Faro²⁷⁶. Ce simple fait, celui de l'union de deux territoires sous la juridiction d'un même fonctionnaire semble mettre en évidence le déclin de l'ancienne capitale du *Conventus*. Mais on ne peut pas manquer de noter que ce n'est que très lentement que s'éteignent les traditions. Une liaison administrative entre Faro et la région de Beja est visible autant à l'époque islamique qu'à la période romaine avec un monument dressé à Ossonoba, ville avec d'éventuelles fonctions dans l'administration provinciale ou du *Conventus*, et qui semble avoir été payé par la municipalité de Myrtilis²⁷⁷. Toute tentative d'analyse de ce fait à la lumière d'une continuité sur le long terme doit cependant être évitée. Le déclin relatif de Beja marque bien la fin d'une époque et suit de près ce qui a été vu comme la première rupture médiévale, située entre 313 h/925 ap. JC et 364 h/975 ap. JC²⁷⁸.

N'oublions pas cependant qu'à la fin du Xe s., Ibn al-Faraḍī continue à mettre en évidence l'importance de Beja du point de vue du nombre de lettrés et de compilateurs : sur un total de 39 pour le territoire aujourd'hui portugais, 27 sont originaires de la vieille cité²⁷⁹. L'ancienne organisation territoriale romaine continuait à se manifester à une période où d'autres lieux - comme Ossonoba ou Évora - avaient un rôle clairement secondaire²⁸⁰. C'est encore l'ancienne capitale du *Conventus Pacensis* qui reste la ville la plus importante du Ġarb.

274 Picard, 2000: 188

275 Ibn al-°Aṭīr, 1901: 323-324

276 Picard, 2000: 60

277 Encarnação, 1984a: 53-54 et Alarcão, 1985: 104-105

278 Bazzana, 1992a: 392

279 Ibn al-Faraḍī in Velho, 1966: 17-30

280 Fernandes, 2000: 144

La fin du califat

Avec la fin du califat, le Ġarb participe à tout le processus de fragmentation territoriale. Les régions occidentales n'assumeront de nouveau un rôle d'une certaine importance qu'à partir du moment où l'affaiblissement (et le démembrement postérieur) du califat concède un espace de manœuvre aux prétentions des divers pouvoirs locaux, qui aux yeux de ses critiques (certainement les plus conservateurs) avait fait tomber le pouvoir aux mains des hommes de la plus basse condition sociale de l'État²⁸¹. D'anciennes divisions économiques sont alors réanimées en prenant une expression politique, phénomène accompagné par l'essor des sites urbains, qui ont connu au XIe s. une expansion remarquable.

La fin de la légitimité du califat omeyyade eut lieu avec l'assassinat de Hišām II (402-403 h/1012-1013 ap. JC), événement qui marque le début d'une série de luttes sanglantes et de révoltes qui se prolongeront jusqu'en 422 h/1031 ap. JC, date de la désagrégation finale du pouvoir central à Cordoue. La Péninsule Ibérique devient pendant plusieurs dizaines d'années le cadre de luttes qui expriment bien la vigueur des différents intérêts régionaux qui se traduisent par la fragmentation du territoire en de multiples royaumes (*mulūk al-ṭawa'if*), petits états souvent d'existence éphémère, politiquement indépendants.

Dans le Ġarb, on vérifie un maintien significatif des pouvoirs existants dans la région au moment de l'apparition du califat. La division territoriale réalisée au cours de la première moitié du XIe s. n'a pas représenté, comme on l'a souvent affirmé, que l'expression des intérêts des différents groupes familiaux ou la simple soif de pouvoir de chefs militaires. Il signifie au contraire que le désir d'autonomie des populations était bien vivant et qu'il était habilement manœuvré par les élites locales de ces régions et constituait une base solide sur laquelle pouvaient s'appuyer les tentations sécessionnistes. Les révoltes successives et violentes contre le pouvoir central qui ont traversé tout le Ġarb ont joui d'un appui immédiat et enthousiaste des populations.

La première *fitna* dans cette région survient en 403-404 h/1013 ap. JC sous le commandement de Sābūr al-Āmirī, slave qui commande toute la Marche Inférieure avec Badajoz comme capitale. Ce vaste territoire passera en 413 h/1022 ap. JC (après la mort de Sābūr) aux mains d'Ibn al-Aḫṭas membre d'une ancienne famille berbère arrivée dans la Péninsule au sein de la tribu Miknāsa²⁸².

281 Al-Maqqarī, 1843: 230

282 Ibn al-Āṭir, 1901: 441

Plus au Sud, le canton d’Ossonoba tombe à partir de 416-417 h/1026 ap. JC (et jusqu’en 443-444 h/1052 ap. JC) sous la domination des Banū Hārūn, famille de possible origine autochtone - et qui est une exception dans la revendication généralisée d’origine arabe ou berbère que les dynasties andalouses de cette époque se préoccupent toujours de rappeler ²⁸³-, qui voit sa montée au pouvoir facilitée par la forte composante *muwallad* de la région. Il n’en est pas moins vrai que quand le passage à l’Islam était récent il était difficile d’invoquer une origine familiale arabe, alors que si cette conversion était plus ancienne, il y avait toujours la possibilité de se reconstruire une mémoire généalogique prestigieuse²⁸⁴.

L’importance des communautés *muwallad* et mozarabe du canton d’Ossonoba était certainement considérable : au niveau de la toponymie on enregistre au-delà du nom de la ville elle-même, Santa Maria (désignation qui n’apparaît qu’à l’époque islamique), la présence d’une localité nommée “Sanbras” ²⁸⁵. D’ autre part, l’importance de plusieurs lieux de culte indique aussi le maintien des chrétiens dans les régions méridionales de l’Andalus : en plus de l’existence d’une église près de Sagres (*kanīsat al-ġurāb*, citée par al-Idrīsī²⁸⁶), on disait que les colonnes d’argent de l’Église de Santa Maria dans la ville étaient si larges qu’un homme ne pouvait pas les embrasser²⁸⁷, affirmation qui prouve la pérennité des églises du Ġarb ainsi que le poids de la communauté chrétienne dans le contexte social de la ville et certainement dans la région. Les Banū Hārūn ont assumé comme chefs locaux les intérêts de cette vaste communauté de chrétiens.

La *taifa* la plus tardive du Ġarb est apparue à Silves en 440 h/1048-1049 ap. JC, bien que la prédominance des Banū Muzayn dans la ville, concrétisée cette année-là, remontât à plusieurs décennies (Muḥammad b. Sa°id b. Muzayn était *qādi* de Silves en 419 h/1028 ap. JC). Les revendications d’une origine yéménite ou l’attribution d’ascendances yéménites, comme dans le cas des Banū Muzayn au XIe s. qui faisaient remonter leur généalogie à des origines orientales²⁸⁸, devront pourtant être vues comme des liens lointains de clientèle avec quelques Yéménites établis dans la région²⁸⁹.

Si nous revenons à la *kūra* de Beja, à la période qui suit le démembrement du califat, nous ne trouvons qu’une seule *taifa*, celle de Mértola avec Ibn Ṭayfūr dont l’apparition a pu se

283 Guichard, 1976: 39

284 Marin, 1998: 371

285 Lopes, 1911: 77

286 al-Idrīsī, 1969: 218-219

287 Domingues, 1960: 342

288 Guichard, 1976: 43

289 Marin, 1998: 370

produire en 410 h/1020 ap. JC²⁹⁰. Pour la ville de Beja, qui n'a connu aucune *taifa*, nous avons un témoignage de ruine et décadence : “*en ce temps, les murailles de la ville forte de Beja ont été détruites presque jusqu'aux fondations à cause de la guerre qui a éclaté entre plusieurs tribus de Berbères. Ils l'ont pillée sans difficulté bien qu'elle ait été édiflée aux temps anciens du paganisme, qu'elle ait toujours été bien peuplée aux temps de l'Islam et qu'elle occupât une place splendide par l'abondance de biens et largesse qui y étaient évidents. Et les espaces couverts par des édifices étaient vastes*”²⁹¹. Les effets du passage de la ville à la domination centralisatrice du califat auront laissé certaines marques dans le paysage urbain mais surtout ils avaient pratiquement éliminé la classe sociale susceptible de conduire de façon autonome le destin de la ville.

Le territoire de Beja est tombé sous la domination de Badajoz, ainsi que beaucoup d'autres villes de l'occident de la Péninsule qui n'ont pas réussi à atteindre un état d'émancipation. Rapidement, c'est pourtant la dynastie abbadide qui à partir de Séville s'est lancée dans un programme d'expansion territoriale aux dépens du royaume aftaside. Dans l'une des sources qui relatent les événements de cette période, le *Bayān al-Muğrib*, le silence sur la *kūra* de Beja est presque total. Les textes parlent seulement de la défaite des Aftassides, qui auraient perdu la ville en 420 h/1029 ap. JC à la suite d'une grave déroute du fils de l'émir aftasside al-Manṣūr, Muḥammad b. al-Aḫṭas. Il aurait été fait prisonnier à cette occasion²⁹² bien que selon un autre texte c'est al-Muḫaffar, plus tard roi de la *taifa* de Badajoz (437-460 h/1045-1068 ap. JC)²⁹³, qui a été capturé à la suite du siège de la ville²⁹⁴. On affirme encore que Muḥammad b. ʿIsā a continué à gouverner comme son père dans la ville de Silves et dans ses dépendances “*par simple désertion de la ville de Beja à Ibn ʿAbbād*”²⁹⁵ en 432 h/1040-1041 ap. JC, ce qui présuppose une période obscure de Beja et sa soumission à d'autres centres de pouvoir méridionaux.

Le déclin de Beja en tant que centre stratégique se prolonge comme nous l'avons vu tout au long du XIe s. et continue même aux siècles suivants. Al-Idrīsī l'omet presque dans le *Nuzhat*, ne la citant que comme une étape sur les trajets d'Évora à Serpa et de Beja à Mértola sans la décrire, au contraire de ce qu'il fait pour Mértola et Évora²⁹⁶. Cette situation contredit les témoignages épigraphiques qui apparaissent quand la ville entre, au moins en théorie, dans une

290 Picard, 2000: 68

291 Ibn Ḥāyyan publié par Coelho, 1989: 211

292 Picard, 2000: 82. Sur la *taifa* abbadide, voir al-Maqqarī, 1843: 250-255

293 Ibn ʿIdārī, 1993: 171

294 Ibn ʿIdārī, 1993: 171

295 Ibn ʿIdārī, 1993: 164

296 Picard, 2000: 187

phase moins brillante de son existence. D'une certaine façon, si les auteurs plus tardifs de la période islamique continuent à citer Beja c'est seulement à cause du poids de la tradition et parce que l'on n'avait pas encore oublié le prestige de l'une des plus grandes cités de l'Ouest de la Péninsule. Mais, il continue à nous manquer des éléments sûrs à plusieurs niveaux; nous ne savons presque rien à partir de ce moment sur la vie rurale et absolument rien sur le régime foncier²⁹⁷.

Aux époques almoravide et almohade, la décadence de la ville s'accroît. Lors des campagnes de Sīr b. Abī Bakr de 487 h/1094 ap. JC et 504 h/1111 ap. JC, on ne compte pas Beja²⁹⁸ parmi les nombreuses villes citées et c'est alors Évora qui joue le rôle d'un centre important : c'est dans cette dernière ville que le pouvoir des Banū Wazīr s'affirme avec comme chef Sidrāy, lequel a certainement exercé le commandement de la ville et de sa province au nom des Almoravides²⁹⁹. C'est certainement le déclin très marqué de Beja qui permet à Mértola de s'affirmer et de connaître une courte période de relatif apogée à partir du milieu du XIIe s. C'est ce même processus, bien engagé au XIe s., qui a aussi contribué à une renaissance de la ville d'Évora³⁰⁰. Ces constatations ne peuvent pas être autre chose qu'un point de départ pour des réflexions futures, vu que nous sommes face à une contradiction flagrante entre les faits politiques qui se rapportent à la vie de la ville de Beja et les éléments archéologiques qui semblent contredire les premiers.

Les *taifas* du Ġarb sont entrées en déclin irréversible au milieu du XIe s. La deuxième moitié du siècle aura comme protagonistes les royaumes de Badajoz et de Séville, importants centres polariseurs, dont la démarcation des frontières va entraîner tout au long de plusieurs décennies des luttes sanglantes. Les activités expansionnistes de la dynastie abbadide régnant à Séville ont connu leur premier moment important avec la prise de Lisbonne en 431 h/1040 ap. JC³⁰¹ (bien que la ville retombe rapidement aux mains des aftasides³⁰²), suivie par la prise de Mértola enlevé à Ibn Ṭayfūr en 435 h/1044 ap. JC. °Abbād al-Muṣṭafīd dont le règne s'est prolongé de 433 h/1042 ap. JC à 461 h/1069 ap. JC va mener, durant les années suivantes, dans tout l'occident de la Péninsule plusieurs campagnes militaires, ce qui va amener la soumission des villes de Niebla, Huelva-Saltés et Santa Maria entre 443 h/1051 ap. JC et 445 h/1053 ap. JC. La stratégie hégémonique des Abbadides accompagnée de plusieurs ouvrages d'importance

297 Picard, 1996: 489

298 Ibn Abī Zarʿ, 1860: 231; Picard, 2000: 91

299 Picard, 2000: 90

300 Fernandes, 2000: 226-227

301 Ibn al-°Aṭīr, 1901: 432

302 Picard, 2000: 210

- comme la construction du minaret de Moura en 444 h/1052 ap. JC³⁰³ - culminera avec la conquête de Silves en 445 h/1053 ap. JC. Jusqu'en 487 h/1094 ap. JC, la *taifa* de Badajoz se maintiendra et ne disparaîtra qu'avec al-Mutawakkil (470-487 h/1077-1094 ap. JC) qui sera battu par l'Almoravide Sîr, son ancien allié³⁰⁴.

La fragilité militaire des *taifas* face au pouvoir expansionniste des Abbadides est mise en exergue par la facilité avec laquelle la dynastie sévillane a réussi à s'emparer en quelques années de tout le Ġarb. L'unification de la région Sud du Ġarb au profit du royaume de Séville s'inscrit dans une nouvelle logique politique et économique. En dehors de Badajoz et de Séville, il n'y avait aucune autre ville importante à l'Ouest³⁰⁵ même en considérant l'exceptionnelle dimension de Lisbonne, ville toujours plus tournée vers son territoire que vers la compétition avec d'autres centres urbains³⁰⁶. Les affrontements entre les deux royaumes ont eu lieu à une époque où la dynastie de Badajoz est manifestement incapable de faire face à l'avancée de la Reconquête qui menace de plus en plus l'Andalus (425 h/1034 ap. JC- Gonçalo Mendes da Maia prend Montemor-o-Velho; 447-448 h/1055-1056 ap. JC - conquête de Viseu et de Lamego; 456 h/1064 ap. JC- conquête de Coimbra par Fernando Ier).

L'expansion abbadide faisait même penser à une nouvelle réunification de l'Andalus sous un seul pouvoir mais la pression chrétienne, la résistance d'autres chefs comme °Abd Allāh b. Bādīs de Grenade (466-483 h/1073-1090 ap. JC) et finalement les conséquences de la prise de Tolède par Afonso VI ont ruiné les espoirs d'al-Mu^ctamid.

À la fin du XIe s., al-Mu^ctamid, qui ne s'est jamais installé à Beja, est déposé et contraint d'écrire à ses deux fils al-Mu^ctaḍid et al-Rāḍī billāh, installés dans leurs châteaux de Ronda et de Mértola pour les avertir que s'ils voulaient résister personne ne les rejoindrait. Al-Rāḍī billāh fut, juste après être sorti de son fort, traîtreusement assassiné et l'on fit disparaître son corps³⁰⁷. Al-Mu^ctamid sera exilé au Maroc et mourra à Agmat.

Bien qu'il soit problématique de vouloir faire coïncider exactement avec cette période les travaux d'une certaine importance réalisés dans la forteresse de Mértola, il est évident que les campagnes de travaux et l'occupation de la *qaṣaba* elle-même³⁰⁸ suggèrent une renaissance locale à des moments très proches de l'époque de cette *taifa*.

Celle-ci est bien visible dans les fouilles de Mértola³⁰⁹ (ou de Silves³¹⁰): rappelons les

303 Nykl, 1940: 402-403, avec les corrections introduites chez Labarta, 1987a: 413

304 Ibn al-°Aṭīr, 1901: 497

305 Picard, 2000: 82

306 Torres, 1994: 84

307 Marrākušī, 1893: 121-122

308 Candón Morales, 2000: 559-562

309 Voir spécialement les récents travaux de Susana Gómez Martínez - 1998b et 2001: 63-69

céramiques en “vert et manganèse”, grande production d’origine orientale mais connue à Cordoue à partir du milieu du Xe s., a eu une large diffusion dans la Péninsule Ibérique au temps des royaumes *taifas*. C’est aussi au XIe s. que la production de “corda seca” se répand dans tous les centres régionaux³¹¹. Les modèles décoratifs, zoomorphes, anthropomorphes, végétaux et épigraphiques suivent les mêmes voies en passant de Cordoue aux capitales des *taifas*.

Dans une définition lapidaire, on peut dire que “*le soutien des populations ou, plus exactement, des familles appartenant au groupe le plus puissant de la région, fut décisif. De ce point de vue, le caractère de continuité dans le Ġarb ne fut pas obligatoirement le pouvoir de la dynastie omeyyade*”³¹² mais plutôt la présence permanente de ces grands clans ou familles depuis les révoltes du VIIIe s. jusqu’aux petits royaumes du XIe s.

Il est au moins admissible que l’abandon provisoire de la forteresse de Mértola qu’ont démontré les fouilles récentes³¹³ ait coïncidé avec la fin de la domination abbadide dans le *ħiṣn*. En théorie, ceci pourrait préfigurer un moindre intérêt pour le site qui n’a pas servi au cours des années suivantes de centre de pouvoir.

Mértola et Ibn Qasī

Les données disponibles sur l’histoire de Mértola à l’époque islamique sont cependant, comme nous l’avons vu, insignifiantes. Mértola a vécu pendant longtemps en fonction de Beja et nous ne savons rien des détails de son histoire. Elle restera pourtant liée au bref gouvernement d’Ibn Qasī qui y régna pendant quelque temps. La biographie de ce curieux personnage est certainement un des épisodes les plus intéressants de cette période et un de ceux qui accentuent le plus le caractère un peu excentré et marginal de Mértola. Du point de vue politique, c’est l’évènement le plus important que la ville du Guadiana a connu.

Ibn Qasī était originaire d’une importante famille de Silves; il avait dédié sa jeunesse à l’étude des théologiens musulmans et vint installer un *ribāṭ* dans les environs de sa ville natale. Il aurait passé les premières années de sa jeunesse (vers 525 h/1131 ap. JC) comme fonctionnaire ou dans une vie dissolue selon les sources auxquelles on se réfère³¹⁴. Il n’est pas impossible qu’il ait reçu l’influence d’ Ibn al-Malħ, un *ṣūfī* de la région dont l’action est un peu

310 Gomes, 2001: 57-58

311 Gómez Martínez, 1998b: 122-123

312 Picard, 2000: 73

313 Candón Morales, 2000

314 Goodrich, 1978: 16

antérieure à sa naissance³¹⁵. Il faut, dans tous les cas, faire référence à ses origines au sein d'une famille *muwallad* influente du Ġarb certainement détentrice de biens importants et dont la vente a permis au jeune Ibn Qasī de voyager, de distribuer des aumônes et de prêcher le mépris pour les biens de ce monde (dans la version d' Ibn al-Abbār³¹⁶) ; une autre version (selon Ibn al-Ḥaṭīb) lui prête la construction d'un *ribāṭ* dans son village natal de Qarya Jilla³¹⁷, mentionné comme proche de Silves³¹⁸ et qui pourrait être localisé quelque part sur les rives du fleuve Gilão, non loin de Tavira³¹⁹. Selon Ibn al-Abbār, il aurait étudié auprès d' Ibn al-^cArif à Almeria bien que selon d'autres sources, ses maîtres auraient été Ḥalaf Allāh al-Andalusī et un certain Ibn Ḥalil de Niebla, ville plus proche de Silves qu'Almeria³²⁰. Cette dernière assertion est soutenue par le fait que le *Ḥal^c al-na^clayn*, écrit par Ibn Qasī, ne présente aucun vestige de l'influence d' Ibn al-^cArif³²¹. Il n'en est pas moins vrai que le type d'action d'Ibn Qasī a plus à voir avec le monde où il vivait, le mouvement, l'action et la lutte qu'avec le repos, la méditation et l'ascétisme qui sont les qualités exigées par la vie monastique³²².

Le mouvement d'Ibn Qasī basé au début à Rayhana a rapidement obtenu l'aide d'autres personnages importants du Ġarb comme Ibn al-Mundīr ou Abū Muḥammad Sidrāy b. Wazīr³²³. Le premier était un *muwallad* de la région de Silves qui avait étudié à Séville où il avait fait une brillante carrière. Après avoir été nommé conseiller juridique de sa ville (*ḥuṭṭa al-šūrā*), il abandonna cette carrière pour se retirer au *ribāṭ* d'Arrifana avec beaucoup d'autres *murīdūn* qui avaient rejoint Ibn Qasī. Ils avaient tous un parcours similaire à celui du *mahdī* ou à celui d' Ibn al-Mundīr³²⁴. Quant à Ibn Wazīr, il était membre d'une importante famille du Ġarb à laquelle il a déjà été fait référence.

La première action militaire aurait été la tentative ratée de prendre la forteresse de Muntaqūt en 538 h/1144 ap. JC.. Ibn Qasī aurait essayé d'utiliser l'instabilité politique existant au Maroc pour conquérir ce château³²⁵ et il réussit en effet à s'en rendre maître en *šawwāl* 538

315 Goodrich, 1978: 11

316 Ibn al-Abbār in Lopes, 1911: 100-102

317 Picard, 2000: 92-94 et Dreher, 1988: 200

318 Hoenerbach, 1970: 448

319 Khawli, 2001: 37

320 Goodrich, 1978: 16-17

321 Goodrich, 1978: 17

322 Dreher, 1988: 197

323 Les premières références aux Banū Wazīr sont contemporaines de la révolte des *murīdūn* en 539 h/1144 ap. JC - Khawli, 1997: 105

324 Picard, 2000: 93

325 Identifié par Khawli, 1997: 112 (note 3) comme étant un château de la zone de São Bartolomeu de Messines en s'appuyant sur l'encyclopédiste du XIXe s. Pinho Leal. La maigre fiabilité des textes de celui-

h/ Avril 1144³²⁶. Mais les Almoravides surprirent ses partisans près du château et avant qu'ils aient pu se préparer pour combattre, ils les obligèrent à se rendre et les tuèrent³²⁷. Ibn Qasī commentera à ses fidèles “*c’était la fausse aurore . La vraie aurore suivra et le jour commencera*”³²⁸. Ibn Qasī rechercha ensuite de l’aide auprès des Banū Assuna, une famille du canton de Mértola dans le village d’ al-Jauza³²⁹ (dont la correspondance avec l’actuelle Alcaria dos Javazes a déjà été proposée³³⁰, bien que la localisation doive plutôt coïncider avec la localité islamique de Zambujal à environ 1,5 km d’Alcaria dos Javazes³³¹) en même temps qu’une partie de ses partisans étaient faits prisonniers et envoyés à Séville³³².

La très brève référence aux Banū Assuna est insuffisante pour que nous sachions comment étaient structurées les relations de pouvoir/dépendance entre le *ḥiṣn* de Mértola et les sites qui théoriquement en dépendaient. Nous pouvons dans tous les cas supposer que ces relations existaient. Ibn al-Abbār affirmait qu’ “*Ibn Qasī a cherché pour son parti les personnes importantes de la région de Mértola*”, ce qui permet de conclure que le poids de ces communautés rurales n’était certainement pas négligeable³³³.

L’aide reçue par Ibn Qasī de la part de ces lignées d’origine *muwallad* (les éléments “arabes” ne sont pas mentionnés) nous donne une idée d’un réseau de contacts et de complicités possibles dans la région notamment par l’intérêt que ces familles avaient à restaurer leur ancienne position. Les élites urbaines qui dominaient le panorama social de l’Algarve quelques siècles après la conquête n’avaient plus comme dans d’autres endroits du Ġarb une *‘aṣābiyya* tribale mais ils ne l’avaient pas toutefois remplacée, selon Manuela Marin, par une *‘aṣābiyya* des *muwalladūn*³³⁴.

Pendant l’année 539 h/1144 ap. JC, l’un des partisans d’Ibn Qasī, Ibn al-Qābila décide de tirer parti de l’affaiblissement du pouvoir Lamtunien (à cause de la mort de l’émir Tāšfīn b. Alī b. Yūsuf) pour prendre la forteresse de Mértola. S’étant mis en embuscade dans ses environs avec 70 hommes³³⁵, il prend la forteresse le 12 *ṣafar* de cette année (14 Août 1144 ap. JC). Quelques jours après Ibn Qasī s’installe dans le *qaṣr* de cette place forte pour y recevoir

ci et l’absence d’argumentation historico-archéologique nous forcent à prendre cette proposition avec de profondes réserves.

326 Picard, 2000: 94

327 Ibn al-Ḥaṭīb in Lopes, 1911: 113

328 Dreher, 1988: 200

329 Ibn al-Ḥaṭīb in Lopes, 1911: 113-114; Hoenerbach, 1970: 450

330 Khawli, 1997: 112 (note 4)

331 Zambujal: vestiges islamiques de 10000 à 15000 m2 de superficie - site inédit identifié par Miguel Rego (info. personnelle)

332 Goodrich, 1978: 18

333 Garcia, 1986: 53

334 Marin, 1998: 375-376

l'adhésion des populations d'Évora et de Silves. Curieusement, pour Ibn ʿIdārī, l'arrivée d'Ibn Qasī à Mértola correspond au début de la proclamation des Almohades dans l'Andalus (17 *rabīʿ* I 539 h– 17 septembre 1144 ap. JC)³³⁶.

Ibn Qasī s'attribuait des pouvoirs miraculeux et notamment des exercices de clairvoyance (visions)³³⁷, des pèlerinages à La Mecque réalisés en une nuit, des transmissions de pensée, et il dépensait le trésor de Dieu³³⁸. Il circulait dans Mértola des histoires selon lesquelles Ibn Qasī faisait de l'argent à partir de rien et pratiquait tous les types de miracles³³⁹. Son bras droit était Muḥammad b. Yaḥyā al-Šaltīšī ibn al-Qābila, dit "l'Élu", qui était son secrétaire exclusif et était informé de toutes ses affaires, ce qui n'empêcha pas Ibn Qasī de le faire tuer plus tard³⁴⁰.

Avec Ibn Wazīr, il prend ensuite d'assaut la forteresse de Murjīq sur le territoire de Silves et y massacre la garnison. Cette forteresse est parfois identifiée avec Monchique³⁴¹, bien qu'il semble évident qu'il s'agisse de Castro da Cola³⁴². Ibn al-Zubayr indique que le *ḥiṣn* Murjīq se trouve à environ 60 km de Silves³⁴³, ce qui correspond en réalité à la distance entre Silves et Cola. Selon une autre version ce serait Ibn al-Mundīr qui aurait pris la forteresse de Murjīq³⁴⁴.

Tout cela obligera Ibn al-Mundīr et Ibn Wazīr à se déplacer jusqu'à Mértola et à prêter hommage à Ibn Qasī le *rabīʿ* II 539 h/octobre 1144 ap. JC. Au premier sera accordé le gouvernement de Silves, au second celui de Beja. La prépondérance politique de Mértola comme centre de pouvoir va durer moins d'un an³⁴⁵.

Apparemment l'aventure d'Ibn Qasī a représenté un moment de grande vigueur pour la ville de Beja et de Mértola, villes où (ainsi qu'à Silves) ont été frappées des monnaies³⁴⁶. Nous pouvons sentir la dualité Beja/Mértola dans la stratégie d'Ibn Qasī, notamment dans les symboles des monnaies frappées aussi bien à Beja, que dans les monnaies trouvées à Mertola

335 Hoenenbach, 1970: 450

336 Ibn ʿIdārī, 1963: 240

337 Goodrich, 1978: 17

338 Ibn al-Ḥaṭīb in Lopes, 1911: 115

339 Goodrich, 1978: 18

340 Ibn al-Abbār in Lopes, 1911: 101

341 Lagardère, 1983: 158, repris par Khawli, 1997: 106

342 Lopes, 1911: 72-73 et Viana, 1961: 68

343 Dans la *Šilat al-šila* (XIIIe s.) – Goodrich, 1978: 19 (note 14)

344 Picard, 2000: 95

345 Borges, 1992a: 214

346 Picard, 2000: 188-189. Il semble en effet que l'évolution de la ville peut être évaluée sous une double perspective: politique (celle de la décadence) / socio-économique (celle du développement). Dans un certain sens, le souvenir de la ville se maintient mais n'est de plus en plus qu'un souvenir.

datant de 538 h/1143-1144 ap. JC³⁴⁷. C'est surtout un moment d'affirmation des puissants des villes, au point que dans une découverte occasionnelle - le trésor de Lapa do Fumo (Sesimbra) - ont été trouvées plus de pièces frappées par Ibn Wazīr (9) que par Ibn Qasī (1) ³⁴⁸. Une autre pièce frappée à Murcie en 540 h/1145-46 ap. JC, où apparaissent conjointement les noms d'Ibn Qasī et Ibn Hūd, semble indiquer une espèce d'alliance entre les rebelles contre les Almoravides³⁴⁹.

Dans les mouvements suivants, c'est Ibn al-Mundīr qui a le rôle le plus important par les actions militaires qu'il conduit, notamment la soumission de Faro et de Niebla et la tentative ratée pour prendre Séville³⁵⁰.

Avant la fin de l'année 540 h/1145-1146 ap. JC, un ensemble d'événements se succèdent ayant comme origine les divergences entre les trois alliés, divergences qui auront pour résultat la mort d'Ibn Qasī. Les disputes d'Ibn al-Mundīr et Ibn Wazīr datent de cette période et vont rapidement conduire à la fin du petit royaume d'Ibn Qasī. Dans une succession rapide d'événements, Ibn Wazīr est destitué du gouvernement de Beja (en partie à cause des intrigues ourdies contre lui par al-Mundīr) puis emprisonné à Mértola et remplacé à la tête de la ville par Abū Ṭālib al-Zuhrī³⁵¹. Ensuite Ibn al-Mundīr est battu par l'ancien *qādi* de Cordoue, Aḥmad b. Ḥamdīn, allié d'Ibn Wazīr, qui s'était insurgé dans l'ancienne capitale du califat en ramadan 539 h/mars 1145 ap. JC. Il en résultera la prison pour al-Mundīr, à Beja, où son ancien allié lui fera crever les yeux³⁵².

À la suite de la demande d'aide d'Ibn Qasī qui s'était réfugié au Maroc³⁵³, °Abd al-Mu'min envoie une première armée dans la Péninsule sous les ordres de Barrāz b. Muḥammad al-Masufī, ancien général de Tāšfīn l'Almoravide, rallié à la nouvelle dynastie. L'armée almohade qui a débarqué à Cadix a pris successivement Jerez, Niebla, Silves, Beja, Badajoz et a passé l'hiver à Mértola avant de prendre la région de Séville vers *ša^cbān* 541 h/janvier 1147 ap. JC³⁵⁴.

347 Marinho, 1968: 8 et 40

348 Figaniér, 1958: 165; Marinho, 1968: 39

349 Marin, 1998: 377-378. Voir aussi Antunes, 1991-1992b: 33

350 Picard, 2000: 95

351 Khawli, 1997: 106

352 Ibn al-Abbār in Lopes, 1911: 106; Khawli, 1997: 106

353 Lagardère, 1983: 160; Goodrich, 1978: 20

354 Lévi-Provençal, 1928: 203; Lagardère, 1983: 160

Utilisant peut-être le vaste espace entre les murailles qui entouraient Mértola à l'Âge du Fer, Ibn Qasī y fait camper pendant l'hiver l'armée almohade venue du Nord de l'Afrique³⁵⁵. Ce signifie qu'au milieu du XIIe s. et malgré l'avancée de la Reconquête, la ville maintenait encore une impressionnante capacité de défense et des conditions logistiques pour héberger une armée.

Le reste du parcours d'Ibn Qasī est bien connu. Il se résume au gouvernement de la région de Silves³⁵⁶, à sa nouvelle déclaration d'autonomie en 542 h/1148 ap. JC³⁵⁷, à sa rupture avec les Almohades et à la recherche d'un accord avec Afonso Henriques (selon Ibn al-Abbār et Ibn al-Ḥaṭīb)³⁵⁸, ce qui va lui coûter la vie des mains de la population de Silves en *jumāda I* 546 h/16 août-14 septembre 1151 ap. JC. Il sera tué dans la forteresse de cette ville aux cris de "Voici [la tête] du mahdī des chrétiens"³⁵⁹. Ainsi, se termine un parcours divisé entre l'autonomie pure et simple, l'alliance almohade (qu'Ibn Qasī est un des premiers à la promouvoir) et la liaison avec Afonso Henriques, cause directe de son assassinat par la population de Silves³⁶⁰.

Sidrāy b. Wazīr qui avait déjà en 540-541 h/1146 ap. JC fait frapper des monnaies en or à son nom et à celui de l'émir almoravide Ishāq b. °Alī³⁶¹ - reconnaissant ainsi implicitement l'autorité suprême du souverain almoravide -, est récompensé avec le gouvernement de la ville de Silves alors qu'Ibn al-Mundīr a été exilé à Séville et plus tard à Salé. La pacification finale de Mértola, où s'était rebellé Tāšfīn al-Lamtūni, intervient en 552 h/1157 ap. JC quand les troupes almohades d'Abū Ya°qūb prennent la ville³⁶². À ce moment, Ibn Wazīr et son frère Abū l-Ḥasan °Alī sont transférés à Séville pour assumer des responsabilités militaires dans l'armée almohade³⁶³, notamment pour obtenir en 560 h/1165 ap. JC la reconnaissance de la part de Yūsuf Ier³⁶⁴.

Selon V. Lagardère, le soufisme d'Ibn Qasī aurait proposé un compromis entre l'Islam orthodoxe universellement uniforme des *malikites* andalous et des réalités locales bien différentes. Cet universalisme est pensé par l'élite des *fuqahā'* alors que la réalité locale de la

355 Garcia, 1986: 54

356 Goodrich, 1978: 20-21

357 Goodrich, 1978: 21

358 Goodrich, 1978: 24 (note 32)

359 Ibn al-Ḥaṭīb in Lopes, 1911: 116; Picard, 2000: 96

360 Fernandes, 2000: 160-161

361 Antunes, 1991-1992a: 42-46

362 Huici Miranda, 1959: 75-76 et Ibn °Iḍārī, 1963: 315

363 Khawli, 1997: 110

364 Huici Miranda, 1958: 266

région d'Almeria et d'Algarve est vécue par les masses populaires qui soutiennent le mouvement des *murīdūn*, qui ouvre la voie au pouvoir almohade³⁶⁵.

Ce qui est intéressant dans ce mouvement mystique est une fois encore le rôle des familles d'origine *muwallad* et les questions liées à "l'identité religieuse, à un moment où les frontières dogmatiques demeurent floues à plusieurs points de vue. Du reste, le Ġarb n'est pas le seul concerné : en Ifrīqiya, les risques de confusions entre les rites soufis et des pratiques héritées du christianisme sont également dénoncées au début du XIIe siècle" (notamment les cortèges des gens du *ribāṭ* chantant dans les rues)³⁶⁶.

Certaines données intéressantes attirent notre attention dans ces mouvements intervenus au milieu du XIIe s.:

1. En premier lieu, la place importante encore réservée aux familles *muwallad* dans la conduite des destinées du Ġarb et de la *kūra* de Beja en particulier. La disparition des références à des familles d'origine orientale est évidente, dans un contexte social et politique où le Ġarb se trouve parfaitement arabisé et "orientalisé", et on constate que les élites autochtones ont réussi à long terme à construire une relation d'équilibre même précaire avec le pouvoir central d'al-Andalus.

2. Dans un second temps, nous pouvons mentionner l'apparition d'un groupe de notables de la région (Ibn Qasī, Ibn Wazīr, Ibn al-Mundīr et même Geraldo) provenant de familles importantes et proches des circuits du pouvoir, qui a réagi pendant plusieurs décennies à l'absence d'un pouvoir fort dans la *kūra* et a conditionné les destinées du territoire. Leur rôle et la façon dont ils se déplacent sont typiques d'une époque de grande instabilité et insécurité, ce qui leur permet de manœuvrer dans toute la région et de défier, souvent avec succès, le pouvoir central.

3. La popularité d'Ibn Qasī est dans une autre perspective présentée comme le résultat "*d'une capacité multiplicatrice miraculeuse "génératrice" d'abondance et qui dispensait le mahdī de recourir aux habituelles sources de financement de n'importe quel type de pouvoir installé dans une société tributaire et dépendante du marché et de la circulation de monnaie comme celle-là - la fiscalité et la capacité de battre monnaie*"³⁶⁷. Hypothèse séduisante mais risquée du fait de l'insuffisance de preuves concrètes, qui ne manque pas de mettre en relief une logique de fonctionnement du *mahdī* qui à la collecte opposait apparemment la distribution³⁶⁸.

365 Lagardère, 1983: 166. Voir aussi sur le parcours d'Ibn Qasī, la brève référence chez Marrākuṣī, 1893: 182

366 Picard, 2000: 100

367 Fernandes, 2000: 157

368 Fernandes, 2000: 158

4. Ces faits conjugués avec à l'avancée de la Reconquête révèlent une situation jusqu'ici assez peu courante dans les territoires occidentaux : la peur des populations et leur incertitude face au futur. Ce sont vraisemblablement ces craintes qui ont poussé les gens, au milieu du XIIe s. et en plusieurs endroits du Ġarb, à cacher d'importants trésors de monnaies d'argent. Les ensembles récupérés à Vale de Açor (Mértola) ³⁶⁹, à Lapa do Fumo (Sesimbra) ³⁷⁰ et dans la cathédrale de Lisbonne³⁷¹ (avec des pièces dont la datation ne dépasse jamais le milieu du XIIe s.) sont le reflet d'une période où l'on préfère cacher ce que l'on pouvait économiser en espérant des jours meilleurs, avec la conviction qu'un jour, on pourrait récupérer ces trésors³⁷². Les monnaies du trésor de Santa Cruz (Almodovar) semblent d'une époque un peu antérieure, mais il a malheureusement été dispersé et nous n'avons de données précises que pour deux pièces seulement³⁷³.

La deuxième moitié du XIIe siècle

La deuxième moitié du siècle sera marquée par d'importants reculs à l'Ouest : la conquête de Lisbonne, déjà attaquée au début du siècle par le prince norvégien Sigurd et où résidait une population à moitié chrétienne (à moitié "païenne"³⁷⁴), et de Santarém en 541 h/1147 ap. JC; les campagnes de conquête chrétienne dans une partie substantielle de l'Alentejo, pratiquement toute la moitié Nord ; et surtout la mort tragique du calife Abū Ya^cqūb Yūsuf à la suite de la tentative ratée de récupérer la ville de Santarém³⁷⁵. La mort de Abū Ya^cqūb Yūsuf est, dans les versions les plus discrètes, attribuée à une maladie qui lui a volé la vie après avoir fait le siège de Santarém³⁷⁶. La menace sur Silves, prise en 585 h/1189 ap. JC, a été un sérieux avertissement de ce qui allait se passer au siècle suivant.

En Alentejo, l'évolution n'est pas très différente de celle des autres territoires occidentaux. Une date décisive pour la ville de Beja est 557 h/1162 ap. JC: elle est prise par les

369 Viana, 1955: 24-29; Marinho, 1969: 195 - récupérées parmi les centaines retrouvées, 71 pièces (2 émiraies, 1 califale, 9 de taifa abbadide et 61 avec des datations entre 499 h/ 1106 ap. JC - °Alī b. Yūsuf – et 540 h/ 1146 ap. JC - Ishāq b. °Alī, Ḥamdīn, Ibn Wazīr et Ibn Hūd). Une des émiraies est de 98 h/716 ap. JC - dinar bilingue.

370 77 pièces homogènes en termes chronologiques et dont la datation ne dépasse pas 541/1147 - Figaniér, 1958: 165; Marinho, 1968: 39-40

371 Trésor de monnaies datées entre 332 h/943 ap. JC et 541 h/1147 ap. JC - Marinho, 1998: 186

372 Dans le même contexte, nous pouvons inclure le trésor d'environ 500 dirhams almohades, cachés dans une casserole et trouvés à Silves – Gomes, 2001: 119, ainsi que les pièces de monnaies trouvées à El Pedroso (Séville) – Valencia, 1988: 203

373 Moura, 1827: 9-11

374 On interprète dans le sens de musulman – Dozy, 1881b: 324

375 Dozy, 1881b: 460; Al-Marrākuṣī, 1893: 222-226

376 Al-Nuwayrī, 1918: 269

chrétiens de Santarém qui l'occupent pendant 4 mois et 8 jours, détruisant ses murs et l'abandonnant ensuite³⁷⁷.

Les années suivantes sont marquées par l'activité frénétique de Geraldo qui, en peu de temps, s'assure le contrôle d'un territoire appréciable. En utilisant des techniques de combat singulières - raids nocturnes et attaques de convois de provisions, et recourant parfois à des mozarabes de la région de Santarém³⁷⁸ -, Geraldo a conquis vers 560 h/1165 ap. JC, Trujillo, Évora et probablement encore Cáceres. En 561 h/1166 ap. JC, il gagne Montanchez et Serpa. Suit Juromenha qui deviendra la base décisive des attaques successives contre Badajoz avec un succès particulier au début du printemps 564 h/1169 ap. JC même si comme on le sait, l'intervention du roi de Léon, Fernando II en faveur des Almohades assiégés dans la forteresse, a transformé l'assaut en désastre.

Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt fait référence à la conquête d'Évora comme la première des trahisons de Geraldo en 560 h/1165 ap. JC. Mais ce n'est apparemment pas Geraldo qui commande l'assaut contre Beja³⁷⁹. De toute façon, la facilité avec laquelle Beja est attaquée en 557 h/1162 ap. JC, en 567 h/1172 ap. JC et en 573 h/1178 ap. JC, et Évora prise vers 560 h/1165 ap. JC, sont symptomatiques de l'absence d'un véritable investissement almohade dans la région³⁸⁰ ou du moins dans l'ancienne capitale de la *kūra*.

Le recul musulman en Alentejo est évident avec l'abandon de Beja en 567 h/1172 ap. JC³⁸¹, Ibn Wazīr garantissant que la ville avait été “vendue pour un *quirat*”³⁸², façon d'expliquer l'incapacité de payer une garnison suffisante pour assurer la défense des murailles. Apparemment, les raisons seraient plus profondes et résideraient dans l'incapacité des nouveaux cadres politiques à gouverner. Entraînés à Marrakech dans l'étude du *tawhīd* et du Coran, ils étaient théoriquement aptes à gouverner une ville mais incapables de le faire en pratique³⁸³. D'ou les références aux difficultés d' Ibn Timṣalīt pour résoudre les conflits entre les “nobles” et les “petites gens” qui donnaient lieu à la formation de partis dans la ville. La décision de repeupler Beja, certainement dans le sens d'un renforcement militaire, arrivera peu après (570 h/1174 ap. JC) sur ordre du calife Abū Yaḳūb Yūsuf. Le *jumāda I* 570 h/novembre-décembre

377 Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, 1969: 137. Voir aussi al-Maqqarī, 1843: 318

378 Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, 1969: 137-138; Fernandes, 2000: 191 et 193

379 Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, 1969: 137. Huici Miranda inclut cependant la ville dans la liste des sites où Geraldo s'est illustré par des faits militaires – Huici Miranda, 1954a: 19-20

380 Picard, 2000: 105-106. Sur la personnalité de Geraldo, voir Lopes, 1941: 93-111 et Fernandes, 2000: 189-198. Son tragique destin en 565/1169-1170, est relaté chez Lévi-Provençal, 1928: 216

381 Voir les commentaires de Pierre Guichard sur les dissensions internes qui ont entraîné à la chute de Beja - Guichard, 1991b: 188-190

382 Ibn ʿIḍārī, 1953: 13. Ibn Wazīr allait mourir peu après vu qu'à partir de cette date on ne fait référence qu'à ses enfants - Huici Miranda, 1958: 266

1174 ap. JC, Abū Bakr b. Wazīr, fils de Sidrāy, arrive à Beja avec un faible contingent de 200 cavaliers et fantassins malgré les appels faits par le calife³⁸⁴. Peu après Ibn Timṣalīt, devenu gouverneur de Silves, renforce le contingent avec 500 hommes, cavaliers et fantassins. Ils s'installent dans la forteresse dont ils réparent les murailles. A ce sujet, C. Picard dit que "toutefois le talib berbère dut retourner à Silves chercher des gens davantage de moyens pour renforcer la cité. Or l'année suivante, la défaite d'Ibn Wazīr et d' Ibn Timṣalīt contre le roi portugais Sanche Ier, les deux chefs étant faits prisonniers, ne permit pas aux gens de Beja de résister et la ville tomba aux mains du roi portugais"³⁸⁵.

Le va-et-vient entre Beja et Mértola est encore une fois évident et démontre le caractère de refuge que la forteresse assume en plusieurs occasions. Si nous pouvons considérer comme un antécédent l'épisode de Censorius (qui y recherche aide au milieu du Ve s. ³⁸⁶), à la période islamique la ville du Guadiana assume son rôle de liaison particulière avec Beja en plusieurs occasions : au milieu du IXe s., avec Ibn °Abd al- Jawwād, au milieu du XIIe s. avec Ibn Qasī, et quelques décennies plus tard avec le déclin définitif de Beja³⁸⁷. La chute de cette dernière ville explique peut-être la construction du quartier de la forteresse de Mértola³⁸⁸.

Nous n'avons aucun doute que le rôle prépondérant de Mértola, notamment comme site stratégique sur le Guadiana, est à la base des importants ouvrages de rénovation urbaine que la ville a connus à la fin du XIIe s.. Peut-être, peut-on lier ce réaménagement de Mértola à une autorité exercée par les Banū Wazīr sur l'ancien territoire de Beja.

Les Banū Wazīr qui ont contrôlé la ville pendant la *fitna* et pendant les premières décennies du pouvoir almohade, se sont installés à Évora plutôt qu'à Beja³⁸⁹. Le départ pour Séville des Banū Ṣāhib al-Ṣalāt et des Banū al-°Anṣarī³⁹⁰, familles avec lesquelles les Banū Wazīr maintenaient des relations d'alliance ou de clientèle, peut être interprété comme un symptôme annonciateur de la décadence de Beja. Cependant, d' après Ibn °Idārī, Abū Muḥammad b. Wazīr aurait affirmé au calife : "*j'ai à Beja des parents par alliance qui sont les*

383 Fernandes, 2000: 113-114

384 Mazzoli-Guintard, 1996: 192

385 Picard, 2000: 190. Voir aussi Huici Miranda, 1954a: 24

386 Hydace, 1974a: 137 et Hydace, 1974b: 77-78

387 Dans les premières décennies du XIIIe s., Beja n'est même plus mentionnée comme ville de l'Andalus - al-Marrākuṣī, 1893: 6

388 Khawli, 1997: 111

389 Picard, 2000: 189. Voir sur les Banū Wazīr, Huici Miranda, 1958

390 Fernandes, 2000: 116 et 137

*Banū Ṣāhib et les Banū al-‘Anṣarī’*³⁹¹. Par ailleurs, les sources attestent la présence de cette famille (ou peut-être de ce clan) sur le territoire jusqu’à la deuxième moitié du XIVe s.³⁹².

C’est cette famille qui va garantir une très relative stabilité de ce qui restait de la *kūra* de Beja pendant des décennies. Si en 564 h/1169 ap. JC, Ibn Wazīr avait été désigné à cause de ses connaissances de la langue romane pour conclure une trêve au nom des Almohades avec le roi de Léon, Fernando II³⁹³, à partir de ce moment c’est toute une dynastie qui, pendant presque 50 ans, va jouer un rôle prépondérant sur le territoire. Un frère de Sidrāy, Abū l-Ḥasan ‘Alī est *qā’id* du *ḥiṣn* de Serpa en 573 h/1178 ap. JC³⁹⁴. Un de ses fils, Abū Bakr Muḥammad a été successivement gouverneur de Beja, de Silves et d’Alcacer do Sal jusqu’à ce qu’il soit tué à Las Navas de Tolosa en 608 h/1212 ap. JC³⁹⁵. Son fils, Abū Muḥammad ‘Abd Allāh, lui succède à la tête de cette fortification jusqu’à la conquête définitive de la clé de la vallée du Sado en 614 h/1217 ap. JC³⁹⁶. Comme on l’a souligné récemment, c’est un gouvernement long et stable d’un quart de siècle dans un château qui s’est maintenu en première ligne pendant des années et qui, dans la pratique, a constitué la clé de la vallée du Sado, le fleuve d’Alcacer, qui conduit à la montagne de l’Algarve et à Silves³⁹⁷, et de la vaste plaine de Beja et l’accès à Séville³⁹⁸.

Peut-être est-ce cette relative stabilité, en dépit de la pression chrétienne, sur la zone qui justifie les découvertes archéologiques comme celles de Reguengo Grande (Messejana, Aljustrel) qui semblent indiquer une occupation permanente d’espaces ruraux entre la fin du XIIe s. et le XIIIe s., alors que l’Ordre de Santiago commence à laisser des marques claires d’appropriation du territoire³⁹⁹. Ici comme en d’autres endroits, le supposé abandon généralisé de sites ruraux au profit des “*incastellamenti*” et du peuplement exclusif des endroits fortifiés ne semble plus être la règle, contrariant ce modèle généraliste et, dans tous les cas, encore à prouver de façon évidente. Ce phénomène déjà constaté pour les sites inhospitaliers de la montagne de

391 Ibn ‘Idārī, 1953: 12-13. La nisba al-Anṣārī est très nombreuse en al-Andalus - Terés, 1957: 339. Voir aussi Velho, 1966: 25

392 Sur les épigraphes funéraires de membres de cette famille à Mértola et à Moura, voir Borges, 1992b: 68-69 et Borges, 2001: 181-182

393 Khawli, 1997: 110; sur le parcours d’Ibn Wazīr, voir Huici Miranda, 1959: 67-68

394 Ibn ‘Idārī, 1953: 21

395 Khawli, 1997: 111-112; Ibn al-Abbār in Lopes, 1911: 107-108

396 Khawli, 1997: 111-112. En se faisant passer pour chrétien, il est parvenu à Marrakech. Il est revenu ensuite dans la Péninsule où il a été tué à la suite de la proclamation d’Ibn Hud à Séville - Huici Miranda, 1958: 266

397 La ville est indiquée au début du XIIIe s. comme limite du territoire musulman - Al-Marrākūṣī, 1893: 221

398 Fernandes, 2000: 178-179

399 Arnaud, 1992: 49 et 52. Monte do Reguengo présente une occupation prolongée, avec des vestiges identifiés depuis l’Antiquité Tardive au moins - Almeida, 1987a: 194-195 e Almeida, 1987c: ABA 16

l'Algarve⁴⁰⁰ semble aujourd'hui apparaître aussi, même ponctuellement, dans les territoires de la plaine.

La fin de la Reconquête dans le Ġarb et le début de la réorganisation du territoire

La conjoncture difficile vécue à partir de 614 h/1217 ap. JC, notamment sur le plan militaire⁴⁰¹, va s'aggraver avec l'avancée rapide de la Reconquête. À partir des premières décennies du XIIIe s., le besoin de fortifier la frontière semble évident. On peut rappeler le cas du *šūfi* al-Šaqqaq, qui quitta Séville en déclarant à Ibn °Arabī: “*je veux me rendre à la frontière afin d'y combattre les ennemis jusqu'à ma mort*”. Il partit donc vers Juromenha où il rejoignit l'armée de la frontière⁴⁰².

La géographie des villes du pouvoir est à ce moment-là davantage sujette à des oscillations. Notons par exemple, le règne d'Ibn Maḥfūz, qui débute en 631 h/1234 ap. JC à Niebla et qui s'étend sur une partie substantielle du Sud-Ouest de la Péninsule, depuis le Cap St Vincent à l'Ouest jusqu'à l'embouchure du Guadalquivir à l'Est, limité par la Sierra Nevada au Nord et au Sud par l'océan. Il comprenait l'actuelle province d'Huelva, Moura et Serpa en Alentejo et s'étendait jusqu'à Beja, Odemira et englobait tout l'Algarve⁴⁰³. L'intérêt du roi portugais pour les territoires du Sud était évident en dépit du peu d'importance des villes qui s'y trouvaient : “[*Afonso Henriques*] a été conseilél par les siens à faire la guerre sur la terre de Lusitanie, qui se trouve au-delà du Tage, principalement à Campo d'Ourique. Et ceci pour deux raisons: parce que c'est une terre était très peuplée et avec peu de forteresses (...) et la deuxième et principale, parce que le roi Jsomar, s'il était vaincu, ne pourrait pas défendre les terres et choses qu'il avait en Estremadura”⁴⁰⁴.

Les années 30 du XIIIe s. sont décisives pour la reconquête finale du territoire de Beja, c'est une rapide succession de dates et d'occupation de sites : la rive gauche du Guadiana en 629 h/1232 ap. JC, l'Alentejo au Sud de Beja vers 631 h/1234 ap. JC, Mértola et la ligne du

400 Catarino, 1997-1998b: 852-853

401 Fernandes, 2000: 167 et cadres annexes

402 Ibn °Arabī, 1979: 140-141. C'est peut-être ce phénomène de fortification de la frontière qui justifie l'apparition de structures comme le probable *ribāṭ* de la montagne de S. Mamede – Mendes, 1991: 59-65

403 Roldan Castro, 1993: 123

404 “[D. Afonso Henriques] ouve conselho com os seus de fazerem guerra em terra da Lusytanja, que he Alentejo, e principalmente nas partes do Campo d' Ourique. E esto por duas razões: a primeira, porque a terra era muy pouorada [sublinhado nosso], e de poucas fortalezas e esas que hy avia, nom bem afortalezadas, e que emtendia, que os seus aujam asaz de mamtimentos e boas gamças. E a segunda e primçipal, porque el Rey jsomar que regia toda mayor parte da terra dos Mourros, que se quysese pelear com ele, e lhe Deos dese boa andança, que todalas cousas e terras, que errom onde chamauom Estremadura, que ele regia, sendo el vemçido, nom avia poder de se lhe defender” - Tarouca, 1952: 36-37

Guadiana un peu plus tard, probablement en 635 h/1238 ap. JC.: “*son frère, le roi Sancho, régnant encore, a associé maître Paio Peres Correia à ses gens et est entré sur les terres de la Lusitanie, où il y avait plusieurs lieux aux mains des Maures et il leur prit Mértola par la tour qui était sur la partie de [la rivière de] Oeiras. Et le roi Sancho lui a remis cette ville (...)*”⁴⁰⁵.

Le chemin de la conquête vers le Sud à travers la montagne ne fait que renforcer ce qui a été dit sur la dualité du chemin militaire (Beja - Faro, par la montagne) et du chemin commercial (Beja - embouchure du Guadiana, par Mértola et le fleuve).

Après la conquête d’Aljustrel, au Campo d’Ourique, le “grand passage de la montagne” a été fait avec l’aide d’un marchand, Garcia Rodrigues, qui faisait du commerce entre les Maures et les chrétiens : “*ils passèrent la montagne par la tour d’Ourique et marchèrent très lentement pour que les Maures ne les repèrent pas*”⁴⁰⁶. Dans l’une de ses dernières campagnes, Afonso III se dirige vers Faro par Beja et Almodôvar, en passant la montagne par Cortiçadas⁴⁰⁷. Deux points prennent ici un relief particulier : d’une part, l’existence d’un commerce entre les zones chrétiennes et islamiques du Ġarb, ce qui laisse supposer au moins une certaine garantie de circulation pour les hommes et les marchandises ; d’autre part, le rôle important des chemins de la montagne et leur méconnaissance de la part des conquérants.

Entre 637-648 h/1240-1250 ap. JC, ce sont les territoires situés plus au Sud qui tombent aux mains des chrétiens. *La Chronique de la Conquête de l’Algarve* nous donne une rapide description des campagnes qui se sont succédées : depuis la prise de Tavira jusqu’à celle de Silves, épilogue de la période islamique dans le Ġarb, il y a au moins une décennie de luttes, de conquêtes et surtout de solutions négociées pour la reddition des places fortes et de leurs occupants.

Bien que l’on ait souligné dans une étude récente que la “conscience régionale” ou le sentiment d’appartenance à une construction nationale représenterait une éventuelle continuité entre le pouvoir islamique et le monde post-Reconquête⁴⁰⁸, il est important de noter la différence entre l’un et l’autre. Si pour l’un, c’est surtout l’oligarchie locale qui conduit les destinés du territoire (on rappelle le parcours des Banū Wazīr) garantissant une cohésion entre les villes

405 “E reynando ajnda el-Rey D. Sancho /Capelo/ seu jrmão, ante tres anos que fose dado por regedor do Reyno de Portugal, ajuntou o Mestre D. Payo Corea as suas gemtes, e emtrou por aquela tera de Luzitanja, que he da conquista de Portugal, onde auya muytos lugares de Mouros, e ganhandohes Mertola pela tore que estava da parte de Ueyras. Da qual vila lhe o dicto Rey D. Sancho fez merçe (...)” - Tarouca, 1952: 254

406 Machado, 1979: 5-6

407 Tarouca, 1952: 272; Machado, 1979: 12. Sur la localisation de Cortiçadas et el tracé de la voie, voir Bernardes, 2002: 37 (carte 1)

d'une même région (cohésion qui n'est pas qu'administrative), dans le second, les chevaliers venus du Nord prédominant et s'identifient encore mal avec le territoire. Ceci justifie en effet le caractère normatif de la documentation qui commence à être produite, comme les édits de franchise notamment, dans les années qui suivent la conquête des places.

Après la Reconquête, de vastes zones de l'ancienne *kūra* ont fait l'objet d'une recomposition presque complète et d'une nouvelle compartimentation de l'espace. D'anciennes zones comme celle de Mértola perdent une partie de leur territoire. Dans d'autres cas comme à Marachique, la création de nouveaux *concelhos* (Ourique en 1290) implique la décadence définitive de la localité la plus ancienne⁴⁰⁹.

Dans les années qui suivent la conquête, on assiste à une production particulièrement abondante de chartes : *“la même année (1254) que Beja, phénomène aussi très suggestif, le maître de Santiago opte pour un centre urbain qui avait été essentiel dans le Ġarb pendant le siècle précédent, Mértola, avec une solution originale : attribuer à la ville l'édit d'Évora pour la terre et celui de Lisbonne pour le fleuve et la mer”*⁴¹⁰.

La règle semble être celle d'une action en deux temps : dans un premier moment, juste après la Reconquête les anciens tracés sont respectés, alors que quelques décennies plus tard les territoires seront recomposés/fragmentés. La stratégie de peuplement après la Reconquête peut être suivie à travers des références documentaires plus anciennes citées par Ruy de Azevedo : le canton d'Alcacer - avec les localités de Cabrela (1220), Torrão (1249), Santiago de Cacém (1249), Cercal et Sines, à la limite de Cacém (1274) et Alvalade (1252) - a des limites plus modestes qu'avant. Au contraire, le canton d'Aljustrel, conquis en 1234 et donné à l'Ordre de Santiago l'année suivante, – qui englobe Ferreira (1260), Garvão (1260), Messejana (1242-1275), Castro Verde (1301), Casevel (1242-1275), Entradas avec le Reguengo de Montel (1269), Panoias (1297), Torredãos (1235)⁴¹¹, semble s'être agrandi aux dépens de territoires anciennement sous la domination de Beja et Marachique. L'Ordre de l'Hôpital recevra la rive gauche du Guadiana (Serpa, Moura, Aracena et Aroche) alors que l'Ordre de Santiago héritera de Mértola, Alfayate de Peña, Ayamonte et Tavira.

408 Fernandes, 2000: 99-100

409 Azevedo, 1937: 62

410 Fernandes, 2000: 218-219

411 Azevedo, 1937: 61. La densité et l'importance du peuplement de cette région persistent encore au début du XVIe s. (Galego, 1982: 12).

2. Limites territoriales

2.1. Les limites de la *kūra* de Beja

Les limites d'un territoire ont toujours été représentées par des lignes moins imaginaires qu'on ne le pense parfois. Les frontières étaient définies à partir de points physiques (monts, fleuves, arbres ou bornes de division) dont la connaissance et la localisation étaient transmises de génération en génération, transformant ces lignes en points de référence fondamentaux qui demeuraient, sauf dans les inévitables zones de conflit et de dispute, inchangés pendant des siècles, des millénaires parfois.

Bien que l'on affirme que les villes structurent des territoires aux limites peu marquées et que celles-ci ne sont pas les mêmes entre l'émirat et l'époque almohade⁴¹² il semble plus ou moins évident, sans vouloir entrer sur les terres d'un déterminisme géographique trop rigide, que ce sont en grande partie les circonstances d'ordre physique qui ont déterminé les limites du territoire de Beja et qui ont conditionné certains aspects de leur évolution historique. En effet, les limites territoriales de la Beja islamique résultent d'une structuration et d'une organisation de l'espace antérieure à cette période, où les dynamiques héritées du monde romain se maintiennent globalement même si l'on constate des modifications ponctuelles.

Les limites précises et connues des territoires ont laissé des traces dans la documentation chrétienne du XIIIe s.. Dans un premier temps, les conquérants se sont basés sur ces divisions territoriales, héritées d'une longue tradition, puis ils les ont progressivement modifiés selon une nouvelle logique d'organisation de l'espace: amputation d'anciens territoires; distribution entre plusieurs seigneurs du territoire d'un *ḥiṣn*; regroupement de plusieurs petits *ḥuṣūn* sous un seul propriétaire⁴¹³.

L'absence de textes écrits à propos de ces topiques, et qui concernent particulièrement la *kūra* de Beja, est un problème incontournable autant pour la période islamique que, dans une certaine mesure, pour celle qui suit la Reconquête. D'un autre côté, les imprécisions et les hésitations des auteurs eux-mêmes entraînent des doutes légitimes sur la validité absolue des textes. Par exemple, le Guadiana a parfois son embouchure à Ossonoba⁴¹⁴ ou irrigue les terres de Santarém⁴¹⁵, ville qui est incluse, par al-Ḥimyarī, dans la *kūra* de Beja⁴¹⁶.

412 Mazzoli-Guintard, 1996:248

413 Bazzana, 1992a: 221

414 Vallvé, 1986: 134

415 Molina, 1983: 317

416 Al-Ḥimyarī, 1938: 139

Si pour d'autres régions de l'Andalus, la documentation chrétienne a été utilisée pour fournir des informations pertinentes, comme dans le cas de Séville⁴¹⁷ ou de Valence⁴¹⁸, où les documents permettent une analyse détaillée de l'espace rural, nous renvoyant souvent à ses limites durant la période islamique, de tels textes sont inexistantes pour le Ġarb al-Andalus, au moins en ce qui concerne l'analyse de la fin de la période islamique. Une bonne partie de l'analyse et des conclusions sur cet espace se basent sur des approches topographiques et sur les différents éléments que l'archéologie peut fournir.

Le souvenir de la Lusitanie

La *kūra* de Beja était, à l'époque islamique, un territoire étendu qui occupait une partie substantielle de l'actuel Alentejo et s'étendait même à l'Est de la frontière portugaise actuelle, jusqu'aux Picos de Aroche et à la Sierra Morena⁴¹⁹. L'ancienne ville de Pax Iulia a gardé intacts (de façon claire au VIIIe s., de façon plus mitigée jusqu'à l'instauration du califat) un pouvoir et une capacité de polarisation qui remontaient au moins aux débuts de l'époque impériale. Pour cette raison, ses frontières Est et Ouest coïncident en grande partie avec celles du *Conventus Pacensis*, et seules quelques altérations sont visibles pour les limites Nord et Sud (figs. I.1 et IV.1). Le souvenir des limites du *Conventus* a permis par exemple qu'au milieu du Xe s., on puisse dire explicitement que "en seu termho jaz hũa villa que os antigos chamavam Ebris e ora he chamada Evora, com seus termos"⁴²⁰. Bien que David Lopes suggère à partir de l'interprétation qu'il fait d' al-Rāzī l'inclusion de l'Algarve dans le territoire de Beja, une telle idée ne peut être vue que comme la présomption d'une continuité entre les limites du *Conventus* et de la *kūra* de Beja, continuité qui n'a pas de vérification historique effective⁴²¹.

Le prestige persistant de la ville a fait que, jusqu'à la période califale, on a mentionné Beja comme une ville importante utilisée comme point de référence dans le territoire. Ceci est particulièrement visible dans les textes à caractère géographique. Ce n'est certainement pas par hasard que l'auteur oriental al-Muqaddasī dans la description qu'il fait de l'Occident Musulman

417 Gonzalez y Gonzalez, 1951a et 1951b

418 Voir, pour les sources catalanes et aragonaises, Guichard, 1990: 42-51

419 Torres, 1992b: 369

420 Al-Rāzī dans Cintra, 1954: 65

421 Voir Lopes, 1911: 46. La même idée est présente chez un auteur du XIVe s. Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmārī (Fagnan, 1924: 84) qui a peut être inspiré David Lopes - Fagnan, 1924: 84

(deuxième moitié du Xe s.) mentionne à l'Ouest seulement Santarém, Beja et Ossonoba⁴²². De même, al-Bakrī, dans le *Kitāb al-masālik wa l-mamālik* (XIe s.), ne mentionne au Sud du Tage que les villes de Beja et d'Ossonoba⁴²³. Une logique différente apparaît dans le texte d' al-Idrīsī qui fait état de trois divisions à l'Ouest de la péninsule : celle de Santa Maria, avec Silves et Mértola; celle de Qaṣr Abī Danīs, avec Évora, Badajoz et Mérida; et celle de Balata, avec Lisbonne et Santarém. Ces divisions coïncident presque complètement, comme l'a noté David Lopes, avec le territoire de la Lusitanie en incluant son prolongement vers l'Est⁴²⁴.

Si le souvenir d'un vaste territoire, qui allait clairement au-delà de la *kūra*, ne s'est pas perdu, la frontière entre l'Andalus et les royaumes chrétiens relevait, jusqu'au XIIIe s., plutôt du concept de marche, c'est à dire d' "*un espace intermédiaire de dimensions variables, aux contours imprécis, polarisé par des villes et des châteaux, plus défini par une géométrie fixe de ses contours, politiquement organisé à partir de l'extérieur ou régi par des formes que nous dirions spontanées d'auto-gouvernement*"⁴²⁵. L'importance de la ville de Beja s'affaiblira au point qu' al-Idrīsī l'ignorera presque complètement dans son approche du Ġarb. Il est aussi symptomatique que seules Mértola et Beja soient mentionnées comme des sites importants du territoire à des époques tardives comme dans le texte d' Ibn Sa'īd al-Maġribī, qui a écrit au XIIIe s.⁴²⁶.

À l'intérieur du vaste espace de la *kūra*, des territoires plus petits se définissent. D'autres marques géographiques servaient de référence à ceux qui vivaient dans un village et qui avaient comme seul horizon la réalité qu'ils connaissaient de près. Dans cette multiplicité d'espaces et de petits cantons, les villes faisaient valoir quand cela était possible, leur importance et essayaient de prendre leur autonomie par rapport à la principale ville du territoire. Le cas le plus évident a été celui des diverses *taifas* de Mértola, bien qu'il y ait des preuves qu'à d'autres occasions des sites comme Ṭūṭāliqa ou Aroche ont eu un rôle plus ou moins important.

Dans d'autres cas, c'était le pouvoir cordouan qui se chargeait de subdiviser les circonscriptions en unités plus petites qui étaient confiées aux *wālī-s*⁴²⁷. Malgré une permanence territoriale liée aux limites et aux contraintes naturelles, les pouvoirs successifs ont du s'adapter aux impératifs militaires, politiques et fiscaux.

422 al-Muqaddasī, 1950: 11. Ce même auteur donne plusieurs distances à partir de Beja, notamment en direction à Coria, Niebla et Carmona, ce qui donne une idée que c'est un point central, d'une certaine importance au niveau régional - Al-Muqaddasī, 1950: 47

423 Al-Bakrī, 1982: 18

424 Lopes, 1911: 53-54. Voir la brève description chez al-Idrīsī, 1969: 211

425 Fernandes, 2000: 175

426 Alemany Bolufer, 1920: 169

427 Picard, 2000: 59-61

Limites naturelles

À partir des débuts du califat, et suivant une tendance qui se dessinait déjà depuis la fin du VIII^e s., Beja a perdu en importance, ce qui a permis à Mértola d'acquérir une force nouvelle. Les deux villes (Mértola et Beja) avaient des superficies à l'intérieur des murailles qui tournaient autour de six et onze hectares respectivement. Elles avaient un rôle presque identique, ce qui nous permet de définir avec une relative clarté leurs aires d'influence respectives. Mais Beja restera toujours un centre notable dans le contexte du Sud-Ouest péninsulaire dont les limites sont marquées par des barrières naturelles, le relief et les fleuves étant présents à tous les points cardinaux. Ce sont souvent ces points de référence fondamentaux qui ponctuent les frontières de ce territoire: au Nord, les rivières de Xarrama, d'Odivelas, d'Alcarrache, l'*arroyo* (la rivière) Fraguamuñoz et la montagne de Mendro, à la limite méridionale d'Évora; au Sud, les montagnes qui divisent l'Alentejo de l'Algarve et qui formaient encore récemment une barrière incommode, avec peu de points de passage; à l'Est, les limites se situaient sur la montagne d'Aracena, plutôt qu'au Guadiana assez facile à traverser; à l'Ouest enfin, les montagnes de Grândola et de Cercal séparaient le vaste territoire de l'intérieur des terres en bord de mer (où l'on localise Marsā Hāšim, l'actuelle Sines⁴²⁸), division complétée par le début de la vallée du Sado à partir duquel s'ouvraient les terres basses et fertiles d'Alcácer do Sal.

La tradition d'un vaste territoire, coïncidant en grande partie avec l'espace du *Conventus*, sera prise ici seulement à titre indicatif lorsque l'on entrera dans une analyse plus détaillée de la *kūra* et de ses lieux. Explicitant ici les limites théoriques du territoire de Beja, il convient de souligner qu'elles correspondent à l'aire d'influence de la ville au début seulement de l'islamisation. Nous avons encore peu de données sur l'évolution du territoire dans ses zones les plus au Nord, mais il semble indubitable qu'Évora a maintenu au début une position subalterne par rapport à Beja, qui avec le temps sera dépassée et même supplantée⁴²⁹. Dans un premier temps, nous esquisserons les vastes limites de la *kūra* de Beja aux premiers temps de l'islamisation. Puis, notre attention se centrera sur une analyse un peu plus détaillée de l'évolution politique et de la dynamique des sites du territoire de Beja. Nous verrons que le territoire de Beja s'est restreint au profit des territoires d'Évora et de Badajoz (les frontières étant des zones de contact entre deux territoires, il est normal qu'elles soient des sujets de polémiques et qu'elles se voient tiraillées entre deux espaces de pouvoir).

428 Cf. justification infra.

429 Picard, 2000: 197-199

Limite Nord du territoire

La limite Nord était naturellement définie par la ligne qui servait de limite aux territoires de Beja et d'Évora. C'est précisément un des lieux où les limites romaines et islamiques ne coïncident pas, vu que la frontière Nord du *Conventus Pacensis* allait beaucoup plus au Nord, peut-être jusqu'à l'actuelle Portalegre⁴³⁰.

Les vieux points de passage entre les territoires de Beja et d'Évora sont depuis longtemps connus. Les anciennes limites entre les deux espaces sont parfaitement définies le long de la montagne de Mendro. Le sanctuaire de Senhora de Aires a été identifié comme un point important sur cette démarcation et il constitue une référence importante sur la route Eborax Pax Iulia, où deux marques milliaires romaines ont été identifiées⁴³¹. Il est tout proche de l'endroit où, aujourd'hui, se situe la division entre les districts de Beja et d'Évora⁴³². La division n'existait pas à l'époque romaine, quand le vaste espace du *Conventus Pacensis* occupait, bien au-delà de ce que serait la *kūra* de Beja, une vaste zone de l'Ouest de la Péninsule. Les diocèses d'Évora et de Beja, formés au Haut Moyen-Âge, vont dominer deux territoires dont les limites évolueront aux cours de l'époque islamique. La tradition gardait donc un grand poids au point que l'on continue à affirmer qu'Évora était une ville du cercle de Beja⁴³³ et de dire au XIIe s. que les territoires de Beja limitaient ceux de Santarém⁴³⁴. La division entre les deux territoires, clairement marquée après la Reconquête, montre généralement ce qui aurait pu être l'aire d'influence des deux villes, laissant du côté d'Évora, Vera Cruz de Marmelar ou Mujadarem (la future Vila Nova da Baronia) et du côté de Beja, São Cucufate (Vidigueira) et Odivelas⁴³⁵. On peut se rappeler en tout cas qu'aux époques islamiques il y avait déjà une autre compartimentation et que Badajoz incluait dans son aire d'influence Évora et Juromenha⁴³⁶.

On sait aussi que la ville de Beja se trouvait à l'époque de la Reconquête en contact direct avec le territoire d'Évora⁴³⁷. Certaines sources du XIIIe s. affirment que Beja était dans le royaume septentrional de l'Andalus⁴³⁸ et que l'espace occupé par le canton de l'Évora chrétienne était identique à celui de la *Yābura* musulmane⁴³⁹, ce fait étant attribué à l'absence dans ce vaste espace d'un noyau de peuplement avec une force suffisante pour former un "*concelho*"

430 Alarcão, 1990a: 327

431 Encarnação, 1984a: 730-731; 736

432 Sillières, 1984: 64

433 Al-Ĥimyārī, 1938: 239-240

434 Ibn Ġālib, 1975: 379; Yāqūt, 1974: 209

435 Neves, 1969: 349-352; Beirante, 1995: 33-34; voir aussi Fernandes, 1991: 36-37

436 Lopes, 1911: 46

437 Alvito faisait partie du canton d'Évora en 1259 – Neves, 1969: 68

438 Abū l-Fidā, 1906: 87

439 Beirante, 1995: 28-29

(canton). Les dix “*concelhos*” (cantons) qui, en 1527, séparent clairement Beja d’Évora n’existaient pas encore dans les années 50 du XIII^e s.⁴⁴⁰.

Limite Nord-Est : problèmes de définition

On peut suivre le tracé de la limite Nord-Est du territoire de Beja par certaines références indirectes faites sur l’une ou l’autre des localités de la région. En particulier, la mention de Šariš (Jerez de los Caballeros) dans la dépendance d’al-Qaṣr (Alcácer do Sal)⁴⁴¹ amène à penser que les terrains à l’Est du Guadiana auraient été, au moins dans les premiers temps de l’islamisation, dans la dépendance de Beja. La ligne de division passerait par l’embouchure de l’*arroyo* (la rivière) Fraguamuñoz jusqu’à Atalaya (par le cours de l’Alcarrache) et de là vers le Sud, le long de l’Ardila, en direction de la région d’Aroche⁴⁴². Dans le fond, ce tracé de séparation correspond à une ligne parallèle au tracé de la voie entre Séville et Mérida, utilisée pour les campagnes militaires à l’époque islamique, depuis celle de Mūsā jusqu’à celle de Yūsuf Abū Ya^cqūb⁴⁴³. On souligne, de toute façon, que la voie courait à l’Est de la limite de la *kūra* de Beja qui était marquée par la zone montagneuse de la Sierra de la Tudia et de la Sierra del Viso.

Cette division explique que Šariš n’a pas été incluse dans les démarcations faites par Afonso IX pour Badajoz et Mérida. Ceci expliquerait aussi la facilité avec laquelle Afonso X a pu disposer de Jerez pour la remettre d’abord au “*Concejo*” sévillan et plus tard aux templiers⁴⁴⁴. Les documents du Bas Moyen-Age (XIV^e-XV^e ss.), période où il est devenu nécessaire de définir de façon précise la division entre le Portugal et la Castille, commencent à signaler de nouveaux points de référence. Par exemple, ils mentionnent de manière assez systématique la rivière d’Alcarrache comme limite entre les nouveaux cantons de Mourão et de Villanueva del Fresno⁴⁴⁵. Bien que cette zone, semi déserte et contrôlée par des communautés isolées de bergers, ait suscité peu d’intérêt à l’époque islamique, il n’y a pas de doute qu’elle marquait la fin du territoire de Beja et le début d’une autre zone d’influence. Ce fut finalement de cette région que partèrent des mouvements aussi importants que celui qui eut peut-être son origine à

440 Fernandes, 1991: 39 et note 54

441 Fagnan, 1924: 84; Al-Idrīsī, 1969: 211; Lopes, 1911: 50

442 Hernández Giménez, 1960: 360-370. Voir la toponymie des points essentiels de ce tracé chez Gonzalez Jimenez, 1991: 83. Proposition pour la période romaine chez Sillières, 1990b: 85

443 Hernández Giménez, 1961: plan

444 Hernández Giménez, 1960: 370

445 Visconde de Santarém, 1842: 1, 11, 115-116

Laqant⁴⁴⁶, mentionné expressément comme faisant partie du “canton de Beja”⁴⁴⁷ (bien qu’il soit plus défendable qu’une telle localité se situe dans la zone de la *kūra* de Mérida⁴⁴⁸). La région s’est d’ailleurs ralliée à Sulaymān b. Martīn en 220 h/835 ap. JC pour fomenter une révolte qui a secoué la *kūra* de Beja⁴⁴⁹. L’importance stratégique de Laqant force les *Madjous* dans l’invasion de 229 h/844 ap. JC à envoyer des détachements vers cet endroit ainsi que vers Firrish, Moron et Cordoue⁴⁵⁰.

Limite orientale: justifications historiques et géographiques

La limite orientale du territoire de Beja a été depuis toujours celle qui a causé le plus de controverse, du fait que la ligne de démarcation coïncide avec la séparation entre la Bétique et la Lusitanie⁴⁵¹ et, plus tard, entre les territoires de Beja et de Séville. La topographie de cette séparation et un tracé plus rigoureux des frontières se révéleront d’une importance cruciale pour comprendre cet espace du Ġarb al-Andalus ainsi que son organisation territoriale non seulement pendant la période islamique, mais encore après la Reconquête lorsqu’une grande partie du territoire de Beja va dès 1297 intégrer les domaines des frères de Santiago⁴⁵². Si l’on peut voir encore aujourd’hui cette ligne de division suivre le cours du Guadiana ou un peu plus à l’Est, le long de la frontière de l’Alentejo, celui du Chança (ligne qui n’est acceptable que pour l’époque romaine⁴⁵³), il n’en est pas moins vrai que ces divisions sont en réalité des créations récentes et artificielles. D’ailleurs, certains éléments de discordance par rapport à la définition de la frontière n’ont été résolus qu’à la fin du XIXe s.⁴⁵⁴. Avant les lignes tracées à la table des politiciens, les limites locales et régionales profitaient toujours des accidents ou des marques qui ponctuaient les territoires. Des lignes de crête plus proéminentes, des cours d’eau, des vallées représentent ces références qui ont été transmises de génération en génération jusque’à ce qu’elles acquièrent force de loi.

446 Mouvement d’ al-°Alā b. Mughīt al-Yaḥṣubī – Picard, 2000: 30. Laqant a été, ainsi que Firrish, un site important dans le territoire occidental de l’Āndalus - Ibn Ḥāyyan, 2001: 20

447 Ibn °Iḍārī, 1904: 82

448 Hernández Giménez, 1961: 69. La liaison de Laqant à Mérida est exprimée chez Yāqūt, 1974: 272. Dans un autre texte, laqant est encore mentionnée au Xe s; comme une des *kuwar* occidentales, signe d’une importance qui ne disparaîtra seulement qu’avec la phase finale de la période islamique - Al-Rāzī, 1967: 128

449 Ibn Ḥāyyan, 2001: 299-302

450 Dozy, 1881b: 260

451 Frontière suggérée par Pline et Pomponius Mela - Sillières, 1990b: 77

452 Azevedo, 1937: 62-63. Voir carte des territoires conquis (pp. 60-61)

453 Alarcão, 1990a: 325; Sillières, 1990b: 83 et 85

454 C’est le cas de la *Contenda de Moura* - Meneses, 1889

Nous pouvons donc conclure sans crainte que la frontière courait le long des sommets pierreux à l'Est d'Aroche et des monts de la Serra Morena (jusqu'aux montagnes d'Aracena et de l'Andévalo), toujours mentionnée comme faisant partie de Beja notamment lorsqu'il s'agissait de délimiter les *kuwar* au cours de la période islamique⁴⁵⁵. Les anciens chroniqueurs ne faisaient rien d'autre que de constater ces réalités quand ils présentaient telle ou telle localité dans la dépendance d'une ville.

Par exemple, au Xe s., al-Rāzī mentionne parmi les sites dépendants de Beja, le château d'Aroche⁴⁵⁶, et Bakr b. Salama, seigneur de l'endroit au début du même siècle se disait “*uni par d'anciens liens de clientèle*” à Ibn Malik de Beja⁴⁵⁷. Deux siècles plus tard, le géographe Ibn Ġālib affirmait encore que parmi les villes de la *kūra* de Beja on comptait Aroche⁴⁵⁸, bien qu'à l'époque romaine celle-ci ait dépendu, selon les sources écrites de l'époque, de la Bétique⁴⁵⁹. Al-Munašīr (l'actuelle Almonaster la Real), à une courte distance d'Aroche (guère plus de 15 km séparent les deux localités) et située sur la route qui reliait Beja à Séville, est mentionnée dans un texte du XIe s. comme faisant partie de la *kūra* de cette dernière⁴⁶⁰. Quant à Aracena, elle est mentionnée dans la description d'al-Rāzī comme faisant partie du territoire de Niebla⁴⁶¹. Pour synthétiser, nous pouvons dire que la limite orientale entre les territoires de ces deux villes se situait dans ces espaces de montagne même si cette division n'est pas toujours totalement évidente. Par exemple, le site d'al-Sahl⁴⁶² est mentionné comme un district agricole - *nāḥiya* - dépendant soit de Beja soit de Séville⁴⁶³.

À ce propos, on a pu justement souligner la présence de forteresses dans des zones de contrôle de passages naturels et des voies de communication, en majorité d'origine romaine: dans le cas d'Almonaster, sur la voie Nord-Sud en direction de Mérida; à Aroche, sur le parcours entre Séville et Beja⁴⁶⁴.

Au-delà de l'importance économique que ce territoire avait notamment du point de vue de l'élevage, il est probable que la polémique prolongée autour de la définition des frontières n'est rien d'autre qu'un réflexe lointain de la lutte pour une suprématie territoriale de la part des villes de Beja et de Séville. Dans une interprétation historico-géographique apparue il y a

455 Torres, 1992a: 198

456 Crónica Geral de Espanha de 1344 in Cintra, 1954: 65

457 Ibn Ḥāyyan, 1981: 98

458 Ibn Ġālib, 1975: 379. Information identique chez Yāqūt, 1974: 67

459 Sillières, 1990b: 83; Alarcão, 1990a: 324

460 Al-Bakrī, 1982: 33. Voir aussi, dans le même sens, al-Ḥimyarī, 1938: 139. Dans des travaux récents, abondent les éléments qui vont dans cette perspective – García Sanjuán, 2002: 78-79.

461 Al-Rāzī, 1953: 92

462 Toponyme non identifié

463 Yāqūt, 1974: 187

quelques années, on a pu voir que la polémique à propos de la définition des frontières était le résultat de la polarisation des centres régionaux importants. Dans notre cas, il s'agit de Beja et de Séville pour lesquels les effets de ce processus se sont fait sentir de façon particulière dans la zone de séparation des deux territoires, c'est-à-dire le couloir de la montagne (Aroche, Cortegana, Almonaster et Aracena) et la zone de Moura⁴⁶⁵. Nous croyons qu'il y a eu des problèmes autour de ce territoire, qui assurait une partie importante de la subsistance de sites comme Moura, Noudar, Encinasola et Aroche bien avant la Reconquête, et seule la délimitation des frontières entre l'Espagne et le Portugal allait créer et solidifier une séparation qui de fait n'avait jamais existé.

Ce sont ces faits qui justifient la polémique prolongée autour des terres de la Contenda, vaste territoire de plus de 10 000 ha exploité conjointement par les habitants de Moura, Aroche, Noudar et Encinasola jusqu'à la fin du Moyen-Âge⁴⁶⁶. Son importance économique et l'existence de liens anciens entre les populations concernées expliquent la difficulté d'établir avec précision la limite de la *kūra* située dans cette zone. De toute manière, cette limite notamment en tant que frontière n'existait pas jusqu'au XIIIe s. et ce n'est qu'avec l'État Moderne qu'elle s'est consolidée. C'est aussi pour ce motif que le problème de la Contenda s'est prolongé pendant plusieurs siècles et ne sera résolu qu'à la fin du XIXe s. par un accord définitif⁴⁶⁷. Pendant plusieurs siècles et ce jusqu'à son partage définitif, les documents écrits et les délimitations se sont succédés dans une tentative de clarifier son utilisation⁴⁶⁸.

Limite Sud du territoire

La limite Sud de la *kūra* de Beja était marquée comme on le sait par la montagne d'Algarve. Même s'il s'agit d'une ligne parfaitement définie, il ne faut pas exclure des hésitations ponctuelles comme dans le cas des confins septentrionaux de l'Algarve, où apparaissent des références à Ḥiṣn al-Wikā⁴⁶⁹ ou al-Riqa⁴⁷⁰ qui étaient certainement dans la dépendance du seigneur d'Ossonoba⁴⁷¹ et aussi à Eyreguez, dépendante de Beja⁴⁷². On ne peut

464 Pérez Macías, 1988: 334

465 Garcia, 1983: 14 et 28

466 Voir plan chez Garcia Fitz, 1992: 30 (carte 2)

467 Meneses, 1889

468 Garcia Fitz, 1992: 39-44

469 Ibn ʿIdārī, 1904: 332

470 Ibn Ḥāyyan, 1981: 188

471 Lors des événements qui ont suivi la prise de Beja en 317/929, la forteresse d' Ḥiṣn al-Wikāʿ a été conquise par les troupes d' ʿAbd al-Raḥmān III, qui y ont trouvé des provisions et des armes appartenant à Ḥalaf b. Bakr, seigneur d'Ossonoba - Ibn ʿIdārī, 1904: 330-332 et Ibn Ḥāyyan, 1981: 188-189

douter de l'identification de ce toponyme avec Ourique, important point de contrôle sur le passage vers le Sud.

Dans la même région, on peut mentionner aussi Murjīq, site dépendant de Silves⁴⁷³, et qui correspond certainement à Castro da Cola. Ce site important s'est maintenu temporairement à la tête d'un canton (celui de Marachique) et ce après la Reconquête mais il finira par disparaître. Le processus qui a amené la disparition de Castro da Cola illustre bien la nouvelle logique d'organisation de l'espace pendant la période qui suit la Reconquête. A ses dépens apparaîtront les nouveaux "*concelhos*" d'Ourique et d'Almodôvar (les limites de ce dernier seront définies en 1285)⁴⁷⁴ ce qui entraînera la disparition de la localité à partir de la fin du XIV^e s. (fig. I.2). Lors de la donation du château d'Aljustrel à l'ordre de Santiago, les limites du canton, très amples, ont été définies⁴⁷⁵. Cependant, elles peuvent aussi bien renvoyer à une réalité antérieure qu'à un nouvel agencement déterminé par de nouveaux intérêts (fig. I.3).

La courte distance (guère plus qu'une dizaine de kilomètres) qui sépare Ourique de Castro da Cola renforce l'importance de cet espace méridional du territoire de Beja mais explique aussi la difficulté d'y établir des zones d'influence précises. Cette zone de montagne était donc une espèce de fer de lance des territoires plus au Sud, l'obstacle qu'il fallait dépasser pour parvenir à l'extrême Sud du Ġarb al-Andalus.

Bien que ces données ne soient pas suffisantes pour suggérer une ligne de frontière oscillante, elles nous obligent à être moins dogmatiques quant au tracé de celle-ci et à l'évolution de ces espaces de délimitation entre le territoire de Beja et ceux situés plus au Sud. Elles nous obligent aussi à souligner la difficulté de tracer des lignes rigides dans cette zone de montagne, d'accès difficile où des communautés plus ou moins autonomes ont réussi à maintenir un contrôle sur le territoire. L'isolement et l'autonomie de cette zone, ainsi que l'homogénéité des groupes de population qui l'habitaient⁴⁷⁶, caractéristiques déjà identifiables au I^{er} Âge du Fer⁴⁷⁷, semblent avoir connu une continuité à la période romaine⁴⁷⁸ et se sont manifestés jusqu'à la Reconquête⁴⁷⁹.

472 Al-Rāzī in Cintra, 1954: 65

473 Ibn al-Abbār - Lopes, 1911: 71; selon Yāqūt, Marachique dépendrait d'Ossonoba - Yāqūt, 1977: 81. L'inclusion de ce site dans une zone de transition entre Beja et Silves nous semble, pourtant, acceptable.

474 Voir pour ce processus la fiche faisant référence à Castro da Cola à (Première partie, chapitre III.1) et sur Almodôvar (Deuxième partie, chapitre IV.3)

475 Lobato, 1983: 43

476 Cités par les sources grecques et latines sous les noms de Cynètes, Cynesioi, Conioi ou Cunei - Alarcão, 1983: 17

477 Beirão, 1986

478 Les éléments de romanisation de cette zone sont rares - Alarcão, 1990b: 359 et 362

Limite Nord-Ouest: entre Beja et Alcácer do Sal

La zone d'Alcácer do Sal était explicitement celle qui séparait les territoires de Beja et de Lisbonne : la limite entre les deux était formée par les Monts de Banū Benamocer, que les habitants appellent Arrábida⁴⁸⁰. Le texte de Yāqūt plus tardif que celui de Rāzī, mais pas moins informé mentionne la ville d'Alcácer do Sal comme Qaṣr Bāja, disant clairement qu'il s'agissait d'une ville faisant partie des terres agricoles de Beja⁴⁸¹. Les limites avec Alcácer restèrent ambiguës jusqu'après la Reconquête, notamment quand la ville du Sado fut retiré à l'espace d'influence de Beja⁴⁸². Dès lors la limite entre les deux territoires passa par Recorta do Fragil, la rivière de Xarrama et celle d'Odivelas. Il est certain que la zone d'Alcácer do Sal s'est élargie après la Reconquête (fig. I.4) surtout aux dépens du territoire de Beja dont la dimension n'avait plus de sens. Pour cette raison, les limites occidentales de Beja sont aussi définies au temps d'Afonso III par une ligne passant par Santa Vitória, Peroguarda, Mombeja et Alfundão (la limite Ouest/Sud-Ouest fera partie d'un accord additionnel avec Aljustrel en 1268)⁴⁸³. Le territoire de Beja se trouve réduit et donc ses limites ont été modifiées: la rivière de Cobres au Sud, Cuba, Selmes et Pedrogão, au Nord et enfin le Guadiana à l'Est⁴⁸⁴. Au Nord, il devait aller jusqu'au Sanctuaire de Nossa Senhora de Aires, ancienne limite du territoire.

La nouvelle logique de peuplement va, elle-même, fragmenter plus tard l' "alfoz" d'Alcácer qui se prolongera jusqu'au XIIIe s. le long de toute la côte atlantique entre la Péninsule de Setubal et la division administrative avec l'Algarve⁴⁸⁵.

2.2. Les limites de l' "alfoz" de Mértola

À l'intérieur de l'espace de la *kūra*, d'autres territoires se définissaient, marquant des zones d'influence urbaine qui correspondaient certainement à des traditions anciennes et dont l'importance croissait ou diminuait selon la capacité polarisatrice du centre principal.

En partant du principe que les localités les plus importantes des cantons de la *kūra* (Moura, Serpa, etc.) n'ont pas souffert d'altérations dignes d'intérêt entre l'Antiquité Tardive et la Reconquête, il est possible de reconstituer approximativement leur "alfoz", ou plutôt leur aire

479 Torres, 1992a: 194

480 Al-Rāzī, 1953: 90

481 Yāqūt, 1974: 253

482 Beirante, 1995: 32

483 Fernandes, 1991: 36-38 34 et 38

484 Azevedo, 1901: 202-204 et Fernandes, 1991: 36-37

485 Pereira, 2000: 52-53 et cartes 1 et 2

d'influence. La Reconquête a introduit une nouvelle hiérarchisation des pouvoirs et une nouvelle organisation territoriale qui passent par la division des anciens cantons, c'est pourquoi les textes parlent avec insistance des "*terminis novis et antiquis*". Comme l'explique S. Boissellier "*il se peut que dans une première phase de colonisation, les occupants chrétiens utilisent les limites islamiques mais celles-ci ne résistent pas longtemps à la réorganisation spatiale*"⁴⁸⁶.

Mértola – territoire autonome

Mértola ne fait pas exception et cela nous permet de tracer son "*alfoz*" de façon approximative. Le tracé de ses limites à l'époque islamique n'est pas (et ne le sera probablement jamais) entièrement sûr. Il est presque certain que ces frontières ont été au cours du temps de nombreuses fois changées et que les délimitations fournies par la documentation écrite révèlent souvent un manque de rigueur.

Cette précision commence à apparaître seulement dans les sources les plus tardives, quand les frontières du territoire ont été délimité. C'est le cas des limites confirmées en 1532 selon lesquelles la frontière orientale du canton de Mértola est déjà définitivement fixée sur la rivière de Chança⁴⁸⁷, l'aire de ce territoire étant sensiblement la même que celle du *concelho* actuel.

Nous pouvons même admettre, comme on le verra plus tard, que les dimensions de l'*alfoz* de Mértola n'ont pas souffert de grands changements depuis l'époque islamique sauf pour deux de ses limites (Est et Ouest) qui semblent avoir été plus étendus que celles que l'on peut voir actuellement.

D'un autre côté, le territoire a évolué en fonction des changements dans le rapport de forces entre les villes. C'est-à-dire qu'aux époques où Beja se renforçait et assumait un rôle clair de direction dans le Sud, Mértola apparaissait liée à cette ville. Cette perspective est confirmée par les sources écrites arabes (Ibn Sa'īd, al-Rāzī et Yāqūt⁴⁸⁸) qui affirment toujours que Mértola est dépendante de Beja. Aux époques de fragmentation du pouvoir politique, au contraire, la ville assumait un statut de plus grande importance et étendait son aire d'influence au-delà des limites actuelles. Les aventures politiques d' Ibn Marwān, d'Ibn °Abd al-Jawwād, de l'obscur Ibn Ṭayfūr ou d'Ibn Qasī ont constitué, bien que périodiquement, un jeu permanent de tensions

486 Boissellier, 1999: 136-137

487 Azevedo, 1901: 205-206

488 Synthèse informative donnée par Garcia, 1986: 24-25

entre les deux villes qui a inévitablement toujours fini par pencher du côté du plus fort⁴⁸⁹. Nous pouvons peut-être parler davantage de complémentarité entre les deux villes que d'une interaction ou d'une articulation entre elles.

Le canton occupait, à la période islamique, un espace géographique de dimension un peu supérieure à ce qui correspond aujourd'hui au *concelho* du même nom. L'aire de cet ancien territoire, consacrée de façon expresse par la documentation écrite du milieu du XIIIe s., était bien délimitée, les successives occupations du territoire ne faisant pas autre chose que de procéder à sa confirmation.

L'aire considérable du territoire de Mértola, un peu plus de 2 400 km²⁴⁹⁰, peut se justifier pour les raisons suivantes :

a) La polarisation que la ville exerçait sur le territoire, avec plus ou moins d'intensité selon le rôle relatif de Beja. Sa richesse et son importance économique n'avaient de contreponds avec aucun autre noyau de population situé à l'intérieur de ses frontières. La pauvreté agricole du canton a fait qu'à aucun moment il n'a été possible à une autre localité de jouer un rôle alternatif par rapport à Mértola.

b) Une localité comme Niebla (et, plus tard comme Aroche), avec des territoires parfaitement définis et organisés, était trop éloignée du point de vue géographique pour assumer cette fonction.

c) C'est surtout à partir de la fin du Ve s. h/ XIe s. ap. JC que ce phénomène de concentration autour d'un point fortifié se fait sentir. On peut le vérifier autant dans l'abandon de localités rurales (Alcaria Longa par exemple) comme du faubourg de Mértola. C'est la même logique qui mènera à l'abandon des *villæ* (dont la dynamique sera expliquée plus loin et, pour cela, nous préférons ne pas avancer de conclusions) et au développement de sites fortifiés comme Moura, Serpa ou Aroche.

d) Le rôle de direction de Mértola dans un contexte sous-régional est surtout visible à l'époque almohade quand s'éteint définitivement la ville de Beja.

489 Consulter, pour les faits intervenus à cette période, Picard, 1986: 60-62

490 Le *concelho* actuel, un des plus grands du pays, a 1 280 km²

Limites de l'*alfoz* de Mértola

Nous avons en résumé un espace délimité au Sud par la rivière de Vascão, à l'Ouest par les landes d'Almodôvar, au Nord par les rivières de Cobres et Terges et à l'Est par les cantons de Serpa, Alfajar de Pena et Ayamonte⁴⁹¹. Limité au Sud et au Nord par les bassins hydrographiques du Vascão et du Terges, le canton de la ville d'Anas semble avoir eu, peut-on dire, des frontières plus fluides à l'Est et à l'Ouest (pl. IV.2). Les limites tracées par les Chevaliers de Santiago vont donc respecter sans grandes variations celles d'un espace justifié par une ancienne dynamique économique sous-régionale, organisée autour de Mértola.

Ces limites ont été définies par l'édit de 1239, date immédiatement postérieure à la reconquête de la ville. Suivant les lignes d'eau et les sommets des montagnes comme points de référence fondamentaux, ce texte écrit a tracé les frontières du canton de façon un peu schématique ou approximative. De toute façon, l'édit, les démarcations des cantons voisins, la toponymie elle-même et la microtoponymie rendent possible la reconstitution approximative des frontières de Mértola à la période médiévale. Nous soutenons à ce propos qu'il s'agit de donner une continuité à une tradition. La nouvelle organisation du territoire, réalisée rapidement pendant la deuxième moitié du XIIIe s. (nouvelle définition des limites du territoire de Beja, disparition de Marachique, sous-division de la zone d'Alcácer do Sal), a impliqué le découpage définitif de l'ancien espace de la *kūra*. Il résulte aussi de la nécessité d'attribuer aux dépendants des souverains portugais de nouveaux domaines qui étaient sans rapport avec l'autonomie des communautés rurales ni avec l'espace unitaire de la *kūra* qui n'avait plus de sens.

Au Nord, et confinant avec le territoire de Beja, la frontière passait par les rivières de Cobres et Terges. La frontière avec le canton de Serpa était certainement marquée par la rivière de Limas⁴⁹², englobant la montagne de Serpa, limite située un peu plus au Nord que l'actuelle division des deux *concelhos*.

Au Sud, la montagne inhospitalière d'Algarve constituait un obstacle de traversée difficile, séparant le canton de Mértola de la rive méridionale, zone aux caractéristiques climatiques et paysagères distinctes. La limite du canton était marquée au Sud par la rivière de

491 Garcia, 1989: 13. C'est l'indication que nous avons pour la période immédiatement après la Reconquête et que nous prenons comme modèle opératoire pour les époques antérieures mais avec toutes les précautions nécessaires.

492 Ce mot dériverait-il du latin *limes*?

Vascão (Vascom) jusqu'aux pentes de la montagne de Caldeirão et jusqu'à Corte Figueira à la limite du territoire de Marachique⁴⁹³.

Limite Ouest

À l'Ouest, l'absence de centres polariseurs importants faisait que les limites de Mértola passaient certainement au-delà des landes d'Almodôvar - frontière mentionnée dans l'édit de 1239⁴⁹⁴ - et s'étendaient jusqu'aux territoires de Marachique. Almodôvar, dans la zone limitrophe des deux cantons, représentait la frontière Ouest de Mértola. La ligne de démarcation suivait, à partir d'Almodôvar, la rivière de Cobres (*Colubris*) en passant par le Cerro das Lançadoiras (mentionné expressément dans l'édit de 1239⁴⁹⁵) jusqu'à sa confluence avec le Guadiana.

On trouvait à la limite occidentale du territoire, le Cerro de Aracelis (appartenant autrefois au *concelho* de Mértola et qui marque aujourd'hui le point de séparation avec Castro Verde), point de référence important dans le paysage et qui contrôlait une des voies d'accès à Mértola. Le site n'a cependant révélé aucun vestige du Ier Âge du Fer ou de la période romaine.

Le canton englobait les terres de Padrões - dont le nom fait allusion à d'éventuelles marques de délimitation -, aliénées en faveur d'Ourique en 1269⁴⁹⁶. C'est aussi en 1269 que le maître de l'Ordre de Santiago, D. Paio Peres Correia, a aliéné au canton de Mértola, en faveur de D. Martim Anes do Vinhal, les terres de Padrões dans la vallée d'Ourique, qui englobaient la moitié de la forêt d'Almodôvar et qui s'étendaient de la rivière de Cobres jusqu'au Vascão⁴⁹⁷. A cela s'ajoutent aussi des localités comme Santa Cruz, Almodôvar ou São Marcos da Ataboeira.

Il reste à définir la frontière qui séparait Mértola de la *kūra* de Niebla qui est non seulement la plus fluide de l'*alfoz*, mais aussi la mieux documentée textuellement et la plus problématique en termes d'évolution.

493 Viana, 1961: 72-72 et 75

494 Veiga, 1880: 177-178

495 Une bonne partie de ce territoire était encore constitué par des bois dans la deuxième moitié du XIVe s. - Victor, 1947: 166

496 Viana, 1961: 68

497 Azevedo, 1937: 62

Le problème de la limite orientale de l'*alfoz*

La division avec les zones d'influence de Serpa et de Niebla était marquée par les terrains outre-Guadiana dans la montagne de Serpa pour la première et par le Chança (ou un peu plus loin, par les premiers monts qui séparent les bassins du Guadiana et de l'Odiel) pour la deuxième. Bien que l'édit ne soit pas très clair à ce propos, il semble évident que la frontière du canton de Mértola englobait les terrains de la rive gauche du Guadiana qui font encore aujourd'hui partie de son *concelho*. Le texte de l'édit de Sancho II inclut dans le territoire de Mértola les deux tiers de l'espace intermédiaire en direction de Serpa, Alfajar de Pena et Ayamonte, localités qui récupéraient le tiers restant⁴⁹⁸, et il étendait ce territoire jusqu'à la zone d'influence de Niebla⁴⁹⁹. Le Guadiana n'a jamais été, en réalité, un véritable obstacle - nombreux sont les gués qui permettent sa traversée pratiquement toute l'année -, mais il est vrai que ce cours d'eau marque de façon symbolique le début d'un autre territoire.

La zone semi déserte à l'Est de la rivière de Chança, aux confins de la montagne d'Aracena, faisait de ce territoire une région peu attrayante - les monts au Sud de Rosal de la Frontera, qui sont encore aujourd'hui une zone inhospitalière de grande aridité et aux maigres zones de culture - et les limites de frontière y ont été définies de façon moins rigide. Dans cette zone, on ne connaît qu'une petite fortification d'époque islamique dont la chronologie d'occupation n'est pas clarifiée⁵⁰⁰.

La source anonyme *Dikr bilād al-Andalus* affirme que l'*alfoz* de Niebla s'étendait sur 40 milles à l'Ouest et d'autant vers le Nord, "*se mélangeant aux terres de Beja*"⁵⁰¹. Cette distance doit être prise comme une mesure fiable, notamment parce qu'al-^cUḍrī affirmait aussi que l'*iqḷīm* de Niebla s'étendait sur 40 milles vers l'Ouest, "*se confondant avec celui d'Ossonoba*"⁵⁰². Il faut supposer que la limite entre les deux était marquée par le cours du Guadiana touchant le canton de Mértola à hauteur de l'actuel Paymogo et allant plus au Nord, de façon à ce qu'Aroche reste dans *la kūra* de Beja et à ce que Cortegana appartienne à celle de Séville⁵⁰³. Sans grands changements, cette limite a duré jusqu'à la Reconquête. Le souvenir des anciennes démarcations nous apparaît presque toujours comme le reflet de cette réalité dans les premiers textes du Bas Moyen-Âge.

498 Document publié par Veiga, 1880: 177-178 et Gonzalez y Gonzalez, 1951a: 85

499 Garcia, 1986: 54

500 Pérez Macías, 1988: 338

501 Molina, 1983: 66

502 Yāqūt, 1977: 77

503 Roldan Castro, 1993: 108

En premier lieu, il n'est pas possible d'admettre qu'à la période islamique la division entre les cantons de Mértola et de Serpa ait été marquée par le Guadiana, mais plutôt par la rivière de Limas et par l'obstacle physique que la montagne de Serpa constituait. En 1284, on mentionnait la division entre Mértola, Serpa et Alfajar de la façon suivante: "dans la division du canton de Serpa avec Nespereira et au-delà, le long du Chança jusqu'au Guadiana"⁵⁰⁴.

Dans la donation du royaume de Niebla faite par Afonso X en 1283 à Dona Beatriz, on trouve une référence à Alfajar de Peña parmi les localités dépendantes de Niebla: "nous lui donnons en héritage pour toute sa vie Niebla avec tout son royaume (Gibrleon, Huelva, Saltes, Ayamonte, Alfaiat de Pena, Alfaiat de Lete) avec tous les autres lieux de son territoire"⁵⁰⁵.

Malgré le peu de données textuelles, la délimitation des différents espaces reste cependant une préoccupation majeure. Peu après les campagnes réalisées vers 1240, on mentionne le "*castellum meum de Alfajar de Pena cum omnibus terminis suis novis et antiquis et cum omnibus suis pertenentiis*" sans spécifier cependant où étaient les limites de ce territoire⁵⁰⁶. Les documents postérieurs donnent des indications précises sur les relations de dépendance entre les localités: en 1332, est mentionné un "*Ramos Piriz, habitant de l'alcaria (village) de Joham Perez dans le canton de Niebra*"⁵⁰⁷, ce qui confirme la liaison entre Alfajar et Niebla. On rappelle pourtant le fait qu'il a été rédigé après la reconquête des deux sites et après l'établissement des limites entre les royaumes du Portugal et de Castille, ce qui implique donc l'existence de nouvelles dépendances.

Sur la limite occidentale du territoire de Niebla, la fortification d'Alfajar de Peña contrôlait le point de passage vers la *kūra* de Beja, et l'on admet aujourd'hui même avec une certaine réserve, qu'Alfajar ait pu dépendre de façon plus ou moins épisodique de Mértola⁵⁰⁸. Il n'y a pas de toute façon de doutes sur l'importance de ce point de passage entre les territoires de Mértola et de Niebla. Plus tard abandonnée, la fortification est aujourd'hui seulement le lieu de la fête religieuse de Señora de la Peña. Une autre référence importante sur cette limite du territoire était Peña de Gibraltar ou Gibratalla⁵⁰⁹.

504 "assy como parte termyno Serpa com Nespereira (erreur de lecture: les mots sont "Alfaiat de Pena") y dende adelante por la Vena de Chança como entra em Guadiana". Document publié par Rego, 1963: 731

505 "Damosle por heredad despues de nuestros dias para en toda su vida la ville de Niebla com todo su Reynada sue es Gibrleon, Huelva, Salfes, Ayamonte, Alfaiat de Pena, Alfaiat de Lete com todos los otros lugares que son sus terminos y fueron antiguamente en tel manera que lo pueda dar" - Garcia, 1989: 16-17 et Roldan Castro, 1993: 311

506 Biblioteca Nacional, Manus. 90, n° 3

507 Rego, 1968: 604

508 Macías, 1996: 19 et Pérez Macías, 2001a: 55

509 Ladero Quesada, 1992: 77

Les frontières postérieures à la Reconquête

L'établissement de la frontière entre le Portugal et la Castille sur la rivière de Chança a marqué la fin de la domination de Mértola sur les terres à l'Est de ce cours d'eau.

La dépendance à l'égard de Mértola d'un site comme Alqueria de la Vaca - qui semble être cette "alcaria de Mértola" située sans doute sur la rive gauche du Chança et à laquelle il est fait allusion dans un texte de démarcation du milieu du XIIIe s.⁵¹⁰ -, localisée entre les rivières de Chança et Malagón semble évidente. À la fin du XVe s., ses habitants étaient encore autorisés par le monarque portugais à pêcher, chasser, couper du bois sur les terres de Mértola. Les frontières relativement récentes n'avaient pas réussi à briser la logique d'organisation économique de l'ancien territoire⁵¹¹.

Les distances semblent d'un autre côté contribuer à établir les limites du canton. Les frontières de Mértola étaient dans tous les cas vérifiées jusqu'à aujourd'hui à un jour de marche de la ville. Bien que cette constatation ne puisse pas servir de mesure ou être prise comme un paramètre rigide, ce n'est certainement pas par hasard que l'on note une telle régularité dans les distances entre les limites du territoire et la ville des bords du Guadiana.

La croissance postérieure des municipalités d'Almodôvar, Castro Verde et Serpa implique l'aliénation en faveur de ces derniers territoires de quelques zones appartenant auparavant au canton de Mértola. Ce processus semble avoir commencé à la fin du XIIIe s. avec la première démarcation du canton de Serpa. À la fin du XIVE s., Senhora da Graça dos Padrões et Santa Cruz étaient déjà intégrés au canton d'Almodôvar⁵¹². São Marcos da Ataboeira faisait déjà partie du canton de Castro Verde au XVIe s..

Dans les démarcations définies vers 1530, les limites du canton de Mértola sont claires : au Nord, la localité se situait à une distance de 5 lieues du canton de Beja; au Nord-Est, elle était à 4 lieues de celui de Serpa; à l'Est et au Sud-Est, se trouvaient les cantons espagnols de Paymogo, Alcaria de Juan Perez (l'actuelle Puebla de Guzman), Castillejos et Sanlucar del Guadiana, desquels il était séparé par la rivière de Chança. Au Sud, le territoire d'Alcoutim se trouvait à 4 lieues; vers l'Ouest et le Nord-Ouest il y avait ceux d'Almodôvar et de Castro⁵¹³.

510 Gonzalez Jimenez, 1991: 384

511 Neves, 1982: 172- 173. Alqueria la Vaca a été objet, pendant le XVe s., de plusieurs transactions – Ladero Quesada, 1992: 77

512 Toucinho, s.d.: 16-17 et 36-38; Coelho, 1987: 23-24

513 Collaço, 1931: 58

3. Voies du territoire

3.1. Les routes de la *kūra* de Beja

La tradition de l'Antiquité

Un des héritages les plus évidents de la romanisation dans *la kūra* de Beja est celui de l'utilisation persistante des voies de communication antiques. Même en marge de la discussion sur d'éventuelles questions de continuité entre l'Antiquité Tardive et l'islamisation, des principes de permanence d'occupation d'espaces/sites (éventuellement plus pour les premiers que pour les seconds) et d'un modèle identique de division de territoires⁵¹⁴, il suffit d'un rapide coup d'œil sur la carte des voies romaines du Sud-Ouest⁵¹⁵ pour avoir une trame raisonnablement définie des principaux chemins utilisés pour traverser les terres du Sud pendant la période islamique.

Ce principe est assumé de façon généralisée autant par les romanistes⁵¹⁶ que par les médiévistes⁵¹⁷ en soulignant qu'une des raisons qui pourrait expliquer les avancées rapides des campagnes au début de l'islamisation serait justement le bon état dans lequel les voies romaines se trouvaient.

Les adaptations admises pour d'autres zones de l'Andalus, où certaines voies étaient tombées en désuétude du fait de la décadence de vieux sites romains (ce qui implique son aménagement en époque musulmane), ne se vérifient pas pour les territoires du Ġarb⁵¹⁸ où les routes romaines ont en grande partie continué à être utilisées. Il semble discutable que l'on puisse établir une dichotomie entre les chemins romains pour chariots et les voies médiévales pour le transport simple à dos de mule⁵¹⁹. En effet, la réalité montre qu'il y a des principes de continuité (qui peuvent aussi être réducteurs...) établis non seulement en termes chronologiques mais aussi en fonction de l'importance relative des voies et de l'importance des centres urbains ou des simples agglomérations parfois isolés qu'elles desservaient. Même si l'on peut montrer une probable discontinuité entre les mondes romain et islamique ("*il y a parfois continuité mais, dans le détail, on décèle une adaptation progressive aux conditions nouvelles se traduisant par un aménagement des tracés*")⁵²⁰, il est vrai que l'idée n'a pas eu jusqu'à nos jours une

514 Discuté par Fernandes, 2000: 20-22 et 35-42

515 Alarcão, 1983: 73 (fig. 5); Fabião, 1992: 258

516 Sillières, 1990a: 602

517 Casquete de Prado Sagrera, 1993: 55

518 Sillières, 1990a: 604-606

519 Sillières, 1990a: 605

520 Sillières, 1990a: 606

argumentation solide qui puisse la justifier. Dans le cas concret de la *kūra* de Beja, nous n'avons pas de raisons, d'éléments ou de justifications qui permettent de penser qu'il y a eu des modifications importantes.

Infrastructures et sécurité

Au niveau des infrastructures ce que l'on a constaté aux environs de Mértola correspond à des chemins de la période romaine, qui ont connu une utilisation prolongée, dépassant souvent même la Reconquête. Cependant, la largeur des voies romaines, entre 6 et 7 mètres le plus souvent⁵²¹, ne correspond pas exactement aux mesures indiquées par les sources arabes; quatre coudées pour les sentiers où l'on passe peu, sept coudées pour les chemins destinés au passage des gens et vingt coudées (on peut penser que ce serait la largeur des routes principales) "pour les chemins destinés aux bœufs et aux moutons"⁵²². Nous n'avons pas, jusqu'à présent, d'exemples d'*agger* (chemins surélevés dominant les territoires de part et d'autre), les chemins adaptés au relief et tirant fréquemment parti de la roche étant une pratique exclusive: "*les Arabes, sans doute étonnés par ces extraordinaires chaussées, les appelèrent al-rasif, c'est-à-dire, la chaussée construite et surélevée*"⁵²³; la "Via Augusta" est ainsi classifiée par al-Ḥimyārī⁵²⁴. On peut y voir la preuve d'un prestige qui ne tardera pas à disparaître. On rappelle pourtant qu'un relevé systématique réalisé sur le terrain et basé sur des travaux de prospection des voies du Ġarb à l'époque islamique n'a jamais été tenté. Nous nous baserons donc sur les sources écrites pour obtenir des informations sur les voies de communication. Les sources géographiques qui décrivent les sites ponctuant les voies de communications, permettent seulement d'établir des tracés schématiques et rectilignes des réseaux routiers. Cependant, ces informations sont essentielles pour comprendre le maillage territorial et elles restent une source inestimable pour une étude concernant l'organisation économique et sociale d'un territoire.

Tout au long de la période islamique, on se préoccupait en permanence des conditions de sécurité des voyageurs car il était de pratique courante qu'ils subissent des attaques. Les autorités réprimaient violemment ces actions: on crucifiait ou on coupait pieds et mains à ceux qui menaçaient les routes⁵²⁵. Al-Maqqarī faisait référence à la décadence des voies "officielles"

521 Sillières, 1990a: 621

522 Ibn al-Imām, 1901: 67

523 Sillières, 1990a: 623

524 Al-Ḥimyārī, 1938: 21

525 Ibn ʿIdārī, 1904: 357

romaines en disant que les *mansiones* étaient devenus des endroits peu recommandables “convertis en lieux de corruption et d’injustice, et en autant d’endroits fréquentés par des voleurs et des vagabonds, profitant de la situation au milieu de districts inhabités, et loin des villes”⁵²⁶.

C’est sûrement une situation comme celle-ci que rencontra Bakr b. Yaḥyā b. Bakr quand il prit possession du gouvernement de la ville de Faro, établissant alors une administration efficace autant dans ses aspects civils que militaires. Un des aspects les plus appréciés de sa gestion a fut l’effort fait pour la sécurité des voyageurs. Il ordonna à toutes les localités de son territoire de donner secours et hospitalité aux voyageurs sur les chemins. Dans les localités de l’intérieur, il demanda aux populations qu’elles accueillent les voyageurs chez eux comme s’il s’agissait de proches⁵²⁷. L’emphase mise par Ibn Ḥayyān sur la sécurité acquise dans le territoire nous laisse supposer que la situation inverse était auparavant la norme.

Les voyages étaient tellement incertains qu’ils étaient souvent organisés en caravanes de façon à garantir une protection mutuelle. Et même ainsi, les chrétiens attaquaient souvent les territoires plus au Sud en capturant les voyageurs pour exiger de fortes rançons⁵²⁸.

Arrivés à ce point, il nous semble important de souligner que le modèle de travail que nous adoptons se base sur la proposition d’une continuité entre le réseau routier romain et celui de l’époque médiévale. Bien qu’il y ait des exemples de modifications, l’idée essentielle qui nous est donnée par les quelques rares sources écrites disponibles pour la période islamique et par la documentation postérieure à la Reconquête, est celle qui montre que les anciens chemins romains ont continué à être empruntés sans interruptions.

Le tracé des chemins, qui recherchaient normalement la topographie la moins accidentée, a contribué à l’utilisation à très long terme du réseau routier romain et islamique (qui s’est parfois prolongée jusqu’au XXe s.).

526 Al-Maqqarī, 1840: 78 (“converted into places of corruption and iniquity, and into so many haunts frequented by robbers and vagabonds, owing to the situation in the midst of uninhabited districts, and far from towns”)

527 Ibn Ḥayyān, 1949: 172

528 C’est ce qui est arrivé au *ṣūfī* de Loulé Abū Jaʿfar al-Uryanī quand il se déplaçait vers Séville. Il a retrouvé sa liberté pour 500 dinars se mettant ensuite en chemin pour aller chercher la rançon pour les autres - Ibn ʿArabī, 1979: 62

Les routes du territoire de Beja: présentation d'ensemble

Organisé autour de l'ancienne *Pax Iulia*, cet espace a gardé d'avant l'islamisation, et conservé jusqu'après la Reconquête, une unité territoriale parfois brisée par les convulsions politico-sociales qui ont traversé le Ġarb. Au-delà de la liste des caractéristiques géographiques du territoire, il est nécessaire de comprendre la façon dont celui-ci était structuré par rapport à d'autres zones et à d'autres villes, et quels étaient les contacts établis par le réseau routier en grande partie héritier des routes romaines⁵²⁹. Les chemins islamiques ont été identifiés à partir de plusieurs travaux notamment grâce aux relevés effectués sur le terrain, à la cartographie ancienne qui a donné lieu à plusieurs études (la plus importante, celle de Miguel Rego et Cláudio Torres, est encore inédite) et à de rares sources écrites.

On rappellera que la description d'al-Muqaddasī mentionne dans le Ġarb, dans la deuxième moitié du Xe s., seulement les sites d'Ossonoba, Santarém et Beja⁵³⁰. Le même auteur marque plusieurs distances à partir de Beja notamment en direction de Coria (4 jours), de la dernière ville du canton de Santarém (18 jours), de Niebla (2 jours jusqu'au Faḥs al-Ballūṭ et ensuite 14 jours jusqu'à la ville des bords du Rio Tinto), et de Carmona (4 jours). Cette référence nous laisse penser que Beja était un point central ou au moins d'une certaine importance au niveau régional⁵³¹. Le long de la limite Nord de l'ancien territoire du *Conventus*, une autre route venant des régions situées plus à l'Ouest passait par Évora en direction d'Elvas et Badajoz⁵³².

À la fin de la période islamique, c'est cette route au Nord de la *kūra*, reliant le littoral à Badajoz et Badajoz au Sud en passant par la vieille route de Mérida à Séville, qui semble s'imposer. C'est justement ce chemin qui est emprunté par le calife Abū Ya'qūb Yūsuf dans sa retraite du siège de Santarém⁵³³. Même si les anciennes routes héritées de Rome étaient encore en usage au XIIIe s., il apparaît évident que les dynamiques régionales ont influencé l'importance de ces routes et que le prestige des centres urbains qu'elles reliaient déterminait leur plus ou moins grande fréquentation.

Le territoire de la *kūra* de Beja était organisé, de l'époque romaine jusqu'au XIIIe s., autour des axes qui traversaient la ville elle-même. Toute la région était organisée autour de ces routes qui parcouraient les terres de la rive gauche du Guadiana, où dominait Aroche secondée

529 Nous verrons en premier lieu les principaux chemins de la *kūra* indépendamment du fait qu'ils traversent l'alfoz de Mértola en abordant ensuite les petits chemins jusqu'ici identifiés à l'intérieur de celui-ci.

530 Al-Muqaddasī, 1950: 11

531 Al-Muqaddasī, 1950: 69

532 Alemany Bolufer, 1919: 135; Ibn Ḥawqal, 1964: 115

533 Dozy, 1881b: 460

par Moura, Serpa, Noudar et Tūtāliqa jusqu'au haut Sado ou à la rivière de São Romão⁵³⁴. Les deux voies fondamentales connues depuis longtemps qui avaient des parcours bien définis sont (fig. IV.1):

a) celle qui reliait Évora à Beja, l'ancienne *Pax Iulia*, à l'ancienne ville portuaire de *Myrtilis/Mértola* et de là vers le Sud jusqu'à l'embouchure du Guadiana.

b) la route qui traversait le territoire dans le sens Ouest-Est (de *Salacia/Alcácer do Sal* jusqu'à *Arucci/Aroche* et après vers Séville) reliant le Guadalquivir aux régions les plus occidentales de la Péninsule⁵³⁵.

Ce sont donc ces chemins qui sont déjà mentionnés par les vieux itinéraires du Monde Ancien, surtout CEUX d'Antonin et de l'Anonyme de Ravenne⁵³⁶. Même si les itinéraires cartographiés à partir des descriptions d'Antonin⁵³⁷ ont subi quelques modifications au cours du temps, nous pouvons constater qu'ils ont été utilisés jusqu'au XIIIe s. Contrôler la ville équivalait à organiser un espace politique plus ou moins autonome et détenir la maîtrise du système de liaisons qui articulait une bonne partie du Sud-Ouest de la Péninsule. C'est une trame de connexions, tracés et infrastructures de l'époque romaine qui a perduré à la période islamique et que l'on retrouve encore pour les époques plus récentes sans grands changements⁵³⁸.

D'autres voies ont marqué le territoire à la période islamique. Si elles n'ont jamais eu l'importance des chemins principaux, elles ont néanmoins joué un rôle majeur dans l'histoire du Ġarb. Il nous semble que pour cette raison, la référence à d'autres chemins est justifiable et nécessaire: ceux qui traversaient la montagne vers la côte (notons l'ancien tracé de la voie romaine qui traversait la montagne de Monchique); sans omettre les chemins secondaires mais d'une grande importance stratégique), et celui qui reliait la zone plus au Sud de la *kūra* à l'Andévalo.

534 Torres, 1992a: 189-190

535 Torres, 1992b: 391; voir les justifications présentées par Fernandes, 1991: 33-34

536 Roldan Hervas, 1975: 77-80 et 122-123

537 Roldan Hervas, 1975: lam. III et Alarcão, 1983: 73 (fig. 5)

Entre Évora et Mértola

Entre Évora et Beja, il y a plusieurs lieux clairement signalés et confirmés⁵³⁹, notamment par la présence de deux marques milliaires romaines. On en a retrouvé une près du sanctuaire de Nossa Senhora de Aires à Viana do Alentejo et elle date du premier quart du IV^e s.⁵⁴⁰. L'autre, trouvée près du mont de Fonte dos Cântaros à São Brissos (Beja), et aujourd'hui déposée au *Museu Regional*, est de la deuxième moitié du IV^e s.⁵⁴¹.

À l'époque islamique, la route fut utilisée par les habitants d'Évora qui s'enfuirent de la ville lors des campagnes d'Ordonho⁵⁴², et elle est aussi mentionnée dans le texte d'al-Idrīsī avec une référence à la distance (40 milles, environ 73 km) entre les deux villes⁵⁴³.

En 1260, la liaison entre Beja et Évora se maintenait encore par la *carraria* (ou voie ancienne) qui passait par la rivière d'Odivelas au détriment du chemin plus court qui traversait la montagne de Portel⁵⁴⁴ et qui est aujourd'hui finalement la route nationale. Cette dernière est mentionnée comme axe de communication entre Évora et Serpa. On fait clairement référence au "*marcum qui est positus in via que venit de Begia pro ad monasterium de Marmelal*"⁵⁴⁵.

La grande route terrestre, colonne vertébrale de toute cette région, partait ensuite vers le Sud en direction de Mértola, ville depuis toujours liée à Beja et à l'Atlantique. Jusqu'à la Reconquête du Bas Alentejo, cette liaison entre Beja et Mértola, la ville de l'intérieur et le port fluvial le plus au Nord sur le Guadiana, s'est maintenue. Par cette voie, on écoulait depuis l'Antiquité les excédents agricoles de la fertile région de Beja. Décrit par l'Itinéraire d'Antonin⁵⁴⁶, ce chemin, emprunté depuis l'époque pré-romaine, ne sera abandonné qu'à la fin du XVIII^e s. quand sera conclue la route royale. Plusieurs tronçons identifiables persistent encore.

Une des données les plus significatives de l'existence de cette voie importante est la marque milliaire de la XXXVI^{ème} mille trouvée à Santa Clara de Louredo près de Beja. La distance correspond précisément aux 36 milles romaines (environ 52 km) qui séparent Mértola de Beja⁵⁴⁷. Même si la lecture de cette épigraphie a pu susciter une certaine polémique⁵⁴⁸, il ne

538 Fernandes, 1991: 33-34

539 Sillières, 1984: 58-67

540 Encarnação, 1984a: 730-731

541 Encarnação, 1984a: 734-735

542 Ibn Hāyyan, 1981: 82

543 Al-Idrīsī, 1989: 84

544 Neves, 1969: 347-348; Fernandes, 1991: 34 (note 40)

545 Neves, 1969: 286-287

546 Alarcão, 1983: 219

547 Alarcão, 1983: 86. Cette interprétation est contestée par José d'Encarnação qui voit dans l'épigraphie juste une référence aux Tétrarques qui étaient au pouvoir à la fin du III^e s. avec la proposition de lecture suivante: "À nos quatre seigneurs, Gaius Flavius Valerius Constancius, très noble César, Gaius Galerius

fait pas de doute que la pierre appartenait à la liaison Beja/Mértola. De façon incompréhensible, sur toutes les cartes encore publiées sur les voies romaines dans le territoire portugais, on décalque le tracé routier entre Mértola et Beja ouvert seulement au XVIII et XIXe ss.⁵⁴⁹.

Un peu plus loin, dans la zone de Salvada, le chemin bifurquait vers l'Est dans le sens de Quintos⁵⁵⁰, traversant le Guadiana en direction de Serpa dans la zone des grands gués⁵⁵¹. Conceição Lopes propose un tracé qui, après sa sortie de Beja, passerait près du Monte de Mértola, "suivant ensuite vers Monte de Barrocas, Fonte dos Piolhos et Monte dos Falcões, où il se tournerait vers la zone de Monte da Silveira de Cima, continuant à l'Ouest de Cabeça Gorda par les monts de Cagaloso et de Passaro vers la rivière de Terges"⁵⁵², point d'entrée sur le territoire de Mértola, et de là vers Mosteiro (dont l'occupation remonte au moins au IIIe s.⁵⁵³ et où il existe encore certains vestiges d'un lieu de culte paléochrétien⁵⁵⁴). L'étape suivante comprenait des passages par des lieux comme Monte do Almarginho et Vale Tomé. À l'approche de la ville d'Anas, la voie traversait encore la localité importante située à Alcarias (Corte Gafo de Baixo)⁵⁵⁵: le vieux chemin était encore bien visible à la fin du XVIIIe s. quand on écrivait "à cette voie appartient aujourd'hui un grand tronçon, d'une demie lieue de distance, cheminant vers la ville de Castro Verde, sous le nom de Route de la Chaussée (...)"⁵⁵⁶. Son tracé, surtout dans les environs de Mértola, est parfaitement connu et physiquement identifiable⁵⁵⁷.

Entre Mértola et l'Atlantique : le rôle du Guadiana

Au Sud de Mértola, la grande voie était le Guadiana lui-même (fig. I.5). On a cherché une chaussée sur la rive de la grande et placide avenue fluviale qu'était le Guadiana sans avoir jamais pu présenter une preuve tangible de l'existence d'une telle route.

La classique référence de l'Itinéraire d'Antonin à un chemin entre Mértola et l'embouchure du Guadiana ("*Item ab Esuri per compendium Pace Iulia*") sur la distance de 40

Maximianus, Marcus Aurelius Valerius Maximianus Pius Felix, Gaius Aurelius Valerius Diocletianus Augustus, pontife maximus, dans son (...) pouvoir tribun (...)" Encarnação, 1984a: 728.

548 Conceição Lopes admet l'hypothèse que cette borne miliaire a appartenu à la voie entre Pax Iulia et Vipasca - C. Lopes, 2000: 76

549 Voir les critiques et commentaires de Cláudio Torres - Torres, 1992a: 190

550 Viana, 1946a: 120

551 Voir Saa, 1963: 324-326, pour une des rares propositions consistantes qu'il présente.

552 C. Lopes, 2000: 76

553 Rego, sous presse

554 Maciel, 1995: 502-506

555 Rego, 1994a: site 14

556 Silva, 1949: 311

557 Voir pour le tracé initial près de Mértola la deuxième partie – chapitre I.2

milles a toujours été interprétée comme la confirmation de l'existence d'une voie le long du Guadiana qui conduisait les voyageurs jusqu'à l'Atlantique. Non seulement cette hypothèse revêt un côté illogique⁵⁵⁸, car les chemins de la montagne sont agrestes et accidentés alors que le Guadiana est navigable pratiquement tout au long de l'année, mais on n'a jamais non plus trouvé aucune preuve archéologique qu'un chemin terrestre ait existé.

Mértola (tout comme Séville) était dans cette zone le terminus méridional des parcours terrestres. Le chemin est ancien et cité par les géographes depuis longtemps. Avieno (auteur du IVe s. mais dont l'œuvre est la transcription d'un navigateur massaliote du VIe av. JC) rappelle que "*si quelqu'un de là [région de Lisbonne] se dirige à pied vers le littoral des Tartessiens, il vaincra avec difficulté le chemin en quatre jours*"⁵⁵⁹, le chemin étant fait par route entre Salacia et Myrtilis et à partir de là par mer⁵⁶⁰. Dans un autre texte, celui d'al-Idrīsī, il est indiqué que "*de Mértola en descendant sur la rive du fleuve [Guadiana] à la mer [Océan Atlantique] il y a quarante milles [= 73 km]*"⁵⁶¹. On peut cependant souligner que l'expression "rive" n'est proposée que par le traducteur (et vu que l'original ne dit que "*wa min Martula nazala ma nahr ila bahr*"⁵⁶²). Il n'y a aucune raison pour que les difficiles montagnes des bords du Guadiana soient préférés à la voie privilégiée que le fleuve a toujours été.

Par conséquent, cela n'a pas de sens de persister dans des références à une voie bordant la rive droite du Guadiana, qui est présente dans tant d'études sur le Sud-Ouest de la Péninsule⁵⁶³. Encore dans les années 40 du XXe s., le géographe Mariano Feio assurait que "*en plus de la route, ouverte récemment, de Mértola à Alcoutim, toujours très éloignée du fleuve et sur une section où il n'y a pas de terrasses, il n'y a aucune voie de communication le long du fleuve*"⁵⁶⁴. Quant aux chemins qui traversaient la montagne du Caldeirão ce n'étaient que des sentiers, dont l'usage était contrôlé par les communautés montagnardes et connu seulement de ceux qui s'y aventuraient.⁵⁶⁵

Le seul chemin utilisé de façon courante aux époques anciennes entre l'embouchure du Guadiana et Mértola était en effet le fleuve. C'est par lui que sont passés jusqu'à la Reconquête (et encore après) les hommes et les marchandises. Ce rôle distributeur est identifiable par

558 Torres, 1992a: 190

559 Avieno, 1992: 22. Description reprise et emphatisée par Jorge Alarcão – Alarcão, 1985: 102

560 Rego, sous presse

561 Al-Idrīsī, 1989: 84

562 Al-Idrīsī, 1989: 51

563 Claudio Torres a été pionnier dans cette critique et dans la révision du problème - Torres, 1992a: 198. Le tracé traditionnel se maintient pourtant encore dans les études récentes – Catarino, 1997-1998b: 654-656

564 Feio, 1946: 18

exemple avec la zone de dispersion des marbres de Trigaches extraits près de Beja et employés de façon généralisée dans les monuments funéraires romains des régions méridionales mais aussi le long de la vallée du Guadiana⁵⁶⁶. Les références constantes des géographes de la période islamique laissent prévoir une continuité dans les fonctions distributrices du fleuve jusqu'à la Reconquête des territoires plus au Sud. Et si le trafic a perdu en importance à partir du milieu du XIIIe s., ceci ne signifie pas qu'il a cessé d'exister. Le cycle d'exportation du blé par le Guadiana s'est étendu du Bas Moyen-Âge jusqu'à la fin du XVIIIe s. et lui a succédé celui des minerais vers le milieu du XIXe s.⁵⁶⁷, sans oublier celui des engrais au milieu du XXe s..

Le Guadiana était donc la grande voie de communication. L'importance et la relative rapidité du transport maritime et fluvial lui conféraient une importance particulière dans le trajet entre l'embouchure du Guadiana et Mértola. Si la traversée entre Tunis et al-Andalus était estimée selon un texte daté de 276 h/889 ap. JC à environ 10 jours⁵⁶⁸ et si la distance entre la moderne Oran et l'Espagne était d'à peine un jour et une nuit⁵⁶⁹, nous pouvons facilement imaginer l'importance qu'un tel transport revêtait par sa relative malléabilité et surtout par la possibilité de transporter et de charger de grandes quantités et une diversité raisonnable de marchandises.

Selon Végécîus, la période de voyage par mer s'étendait du 27 mai au 16 septembre, durée qui pouvait être élargie du 10 mars au 10 novembre. Nous admettons que cette pratique de la *mare clausum* a dû être plus rigoureuse dans l'Atlantique que sur la Méditerranée ce qui réduisait considérablement la période de navigation, spécialement pour le long cours. Mais le temps restait tout de même suffisant pour effectuer plusieurs voyages même en comptant le temps perdu aux escales : les navires de la flotte d'Alexandrie réalisaient trois voyages entre avril et septembre entre l'Italie et l'Égypte. Un voyage rapide entre Ostie et le détroit de Gibraltar sans escales durait une semaine⁵⁷⁰. Les voyages en Méditerranée ont continué à la période islamique une habitude courante pour les marchands : les commerçants juifs ont laissé au cours du XIIIe s. des exemples expressifs de ces aller-retours. Dans un témoignage du début de ce siècle, on remarque moins la diversité des produits mentionnés que la façon simple utilisée par l'auteur pour décrire son arrivée à Alexandrie depuis l'Espagne. Dans un autre (vers 514 h/

565 Voir le schéma intéressant et très complet des chemins de la montagne proposé par Helena Catarino – Catarino, 1997-1998b: 661

566 Encarnação, 1984b: 850 (carte 2). Le même rôle diffuseur du fleuve est visible dans la distribution de la céramique grecque – Arruda, 1997: 103

567 García, 1982: 18-25

568 Ya'qūbī, 1937: 217. On peut comparer aux 15 jours nécessaires pour arriver par terre de l'extrême est à l'extrême Ouest de l'Ândalus – Hadj-Sadok, 1968: 46

569 Al-Muqaddasī, 1950: 25

1120 ap. JC), malgré les risques et les difficultés, les produits étaient envoyés où l'on pouvait en obtenir le prix le plus intéressant ; finalement, on peut citer un marchand andalou de Fès qui commerçait dans toute la Méditerranée et qui indiquait que, bien qu'il doive traverser la mer jusqu'à Almeria, c'était le déplacement par terre qui lui causait le plus grand souci. Le trafic suivait toujours la même route : Espagne/Tunisie/Égypte, qui a été appelée "*golden rule of the Mediterranean trade*"⁵⁷¹.

À son tour, l'auteur du XVIII^e siècle, Luis Ferrari Mordau fait référence à un transport par terre environ 10 fois plus onéreux que par voie d'eau⁵⁷². La navigation était certainement aidée par la force des marées, un phénomène qui n'a pas échappé à l'observation des géographes de la période islamique qui disaient que le Guadiana "*est un grand fleuve et la marée le remonte sur environ 60 milles*"⁵⁷³.

Si à l'époque romaine on admet l'existence d'embarcations fluviales avec des aptitudes marines⁵⁷⁴, nous ne voyons aucune raison objective pour imaginer que la situation ait pu être différente tout au long du Moyen-Âge. On rappelle pourtant que les derniers 20 km entre Pomarão et Mértola n'étaient accessibles qu'à des bateaux d'au plus 10 tonneaux⁵⁷⁵.

Le contact entre Mértola et l'extérieur était assuré (il l'a été en réalité jusqu'aux années 40 du siècle dernier lorsque la route a finalement vaincu la montagne) par le passage par le Guadiana même si celui-ci offrait un parcours parfois traître et accessible seulement à des connaisseurs initiés des courants, du régime des vents et des points de passage difficiles et étroits⁵⁷⁶.

Pour avoir une idée de la difficulté, il suffira de rappeler les nombreux gués du fleuve par où l'on passait à pied avec facilité mais où il était difficile de faire circuler des embarcations d'un tirant d'eau important. Les points de passage étaient nombreux autour de Mértola : selon le baron de Wiederhold qui a séjourné dans la ville au XVIII^e s. "*quand le cours descend, on dit que s'y forment trois gués: 1) Gué du Carvoeiro; 2) Gué des Moulins; 3) Gué des Vaches*"⁵⁷⁷, ce dernier étant tout près d'une *villa romaine*⁵⁷⁸.

570 Mantas, 1999: 139-141

571 Goitein, 1973: 50, 54 (n.1) e 83 et Gil, 1979: 41. Pour un récit d'un long voyage en Méditerranée (4.2.1183 à 25.4.1185), avec départ et arrivée à Grenade, voir le périple d'Ibn Jubayr – Ibn Jubayr, 1906

572 Gaspar, 1970: 154

573 Ibn Sa'īd al-Mağribī, 1958: 319

574 Mantas, 1999: 141

575 Gaspar, 1970: 156 (tableau I)

576 Bien qu'il n'y ait pas de rapport pour la période islamique, il est indispensable de consulter Garcia, 1982

577 Guedes, 1992: 124

578 Rego, sous presse

Un des points de passage près de Mértola utilisé à la période islamique était le gué qui se trouvait près des moulins, par lequel passa un cavalier venu de Beja qui allait à Niebla demander de l'aide à l'Infant Sancho qui assiégeait alors la ville (573-574 h/1178 ap. JC)⁵⁷⁹.

Pendant plusieurs siècles, depuis le début de la romanisation et jusqu'à la fin de la période islamique, c'est par cette voie que l'on procédait à l'intense trafic qui reliait Mértola aux ports de la Méditerranée. Même à partir de la Reconquête, lorsque les contacts avec la Mer Intérieure se sont réduits c'est par le Guadiana que l'on a continué à assurer les contacts avec la zone côtière⁵⁸⁰.

Entre Alcácer do Sal et Aroche (par Beja)

La route entre Alcácer do Sal et Aroche, importante depuis l'époque romaine (c'était la voie XXI de l'Itinéraire d'Antonin) mettait en contact la Côte Occidentale, Pax Iulia et Hispalis . On procédait depuis lors à un trafic incessant de personnes qui se dirigeaient de la région d'Olisipo pour aller travailler dans les mines de Huelva⁵⁸¹ , et elle est restée un axe fondamental du Sud-Ouest de la Péninsule à l'époque islamique.

Entre Alcácer do Sal et Beja, le tracé proposé se base sur le vieux chemin romain pour lequel un trajet au Nord du Sado est indiqué (évitant ainsi les difficultés de la montagne de Grândola et une traversée plus accidentée) passant par Torrão, Odivelas, Peroguarda (lieu d'un ancien sanctuaire) et Beringel⁵⁸². Il n'y a aucune raison pour suggérer un tracé différent pour l'époque islamique malgré le manque complet d'information à ce propos. Abel Viana soulignait l'alignement de points, orientés dans le sens Est-Ouest - Corte Piornos à Quintos, Beja, Trigaches à Beringel et Alfundão où "*l'on note l'apparition d'objets en rapport avec le culte chrétien à la fin de l'époque romaine et pendant l'époque wisigothe*"⁵⁸³. Cette ligne correspond

579 "E pasarom pelo vao de Mértola, onde chamom as Açanhas. E os mouros de Mértola tinham escujitas no vao, e vieram dar novas a vila. E porque o Jffante pasava ao serão, e a vila era bem forte, não tiverom os Mourros que vinhão sobre eles, senão que todavia yão socorrer a Beja/, sobre aqueles que tinhom çercada./ E mamdarrom loguo de pee e de cavalo a Beamarzim (?) e a Albougelym (?), em como pelo vao das Asenhas pasarom aquela noyte muyta gemte, e que bem tinhom que não errom outros senão o Jffante D. Sancho" Tarouca, 1952: 122

580 Sur la liaison entre ces voies fluviales et terrestres, voir Picard, 1997: 384-387

581 Ruiz Acevedo, 1998: 79. Voir la curieuse pierre funéraire d'un olisiponense mort dans la zone de Villanueva de los Castillejos - Gonzalez Fernandez, 1989: 122-124

582 Alarcão, 1983: 73 (fig. 5) et 87; Encarnação, 1984b: carte 4; C. Lopes, 2000: 75-76

583 Viana, 1954: 12. Voir aussi la liste de matériaux de l'Antiquité Tardive d'Alfundão - Viana, 1954: 11 et est. II: 9, 11 et 12; Almeida, 1987a: 103-104 e Almeida, 1987c: PIL 28A

finalement au tracé de l'ancienne voie près de laquelle étaient situés les principaux noyaux de peuplement⁵⁸⁴.

Pour le parcours à partir de Beja et en direction de l'Orient, nous disposons de davantage d'éléments. Encore à une époque tardive, il est expressément cité dans le texte d' al-Idrīsī (XIIe s.) qui nous donne les distances suivantes: “*d'Aroche à Serpa, il y a vingt-cinq milles, à la ville de Beja il y a douze milles*”⁵⁸⁵. Ce n'est ni plus ni moins que le trajet classique et bien connu.

Le chemin se faisait par Beja/Serpa/Aroche, et il est peu probable que la marque milliaire romaine de Corte do Alho⁵⁸⁶ ait appartenu à cette voie. La voie terrestre qui reliait Beja, Serpa et Aroche constituait à cet endroit un point fondamental de son itinéraire. En ce site, que beaucoup identifient avec Fines, les doutes à propos de la période islamique sont nombreux bien qu'en ce qui concerne l'Antiquité Tardive nous ayons des données certaines sur une intense occupation de la zone où il y a des références importantes de zones d'habitat et d'inhumation⁵⁸⁷. Les fouilles réalisées par Monge Soares depuis une vingtaine d'années près de Igreja Velha de Ficalho prouvent la présence humaine à cet endroit depuis le Néolithique Final avec une interruption entre le VIIIe et les XII/XIIIe ss.⁵⁸⁸.

Dans une étude récente, on propose un tracé suggestif par les territoires de la rive gauche du Guadiana, qui relierait Fines à Serpa en passant par le tracé le plus court qui croiserait un ensemble important de sites romains⁵⁸⁹. Parmi ces sites, un seul, Cidade das Rosas, a fait l'objet de travaux archéologiques systématiques, et l'on a constaté son occupation à l'époque islamique (jusqu'au XIe s.); dans un autre, Abóbada, un ensemble important de matériaux du Haut Moyen-Âge⁵⁹⁰ est connu depuis longtemps. Il n'y a, dans ce cas non plus, aucune raison d'ordre logique ou topographique pour proposer des tracés différents entre les périodes romaine et islamique.

584 Près de Beringel, on connaît le site romain de “Pont de Lisbonne” avec une occupation jusqu'à la période islamique - Viana, 1949: 177 et 180. Conceição Lopes considère qu' Abel Viana aurait confondu le site archéologique d' Herdade da Misericórdia, avec une occupation islamique, avec celle du port de Lisbonne, où les restes ne sont que romains (C. Lopes, 2000: 89/cat. 540 et 68/cat. 25, respectivement)

585 Al-Idrīsī, 1989: 84

586 Lima, 1950: 575; Lopes, 1997

587 Soares, 1997: 30 (fig. 7)

588 Dias, 1987c; Soares, 1992: 122-125; Lopes, 1997: 90

589 Coelheiras / Abóbada / Figueiras / Meirinho / Lage / Maria da Guarda / Cidade das Rosas / Santa Justa - Lopes, 1997: 141

590 Almeida, 1987a: 272 et 282-286 et Almeida, 1987d: PLA 26/ BAS 1 et PÉ-ALT 1; Lopes, 1997: 78

Entre Beja et l'Algarve (par la montagne du Caldeirão)

Indépendamment de la valeur ou de l'importance que l'on peut attribuer aux autres voies de la *kūra*, les deux chemins qui vont vers le Sud sont ceux qui présentent le plus fort relief (supplantant même la vieille liaison Beja/Séville). En prenant en compte les campagnes militaires (qu'elles soient de la période islamique ou menées par les conquérants chrétiens) qui empruntaient de façon insistante la voie qui menait d'Aljustrel et Garvão vers Ourique et Castro da Cola et de là vers Faro, nous pouvons établir une dichotomie entre cette voie qui garde ses fonctions militaires et le Guadiana, chemin privilégié des échanges et du commerce. Les caractéristiques propres de l'un et de l'autre trajet aident à expliquer ce principe : la rapidité et la facilité du parcours par le fleuve facilitent le contact avec les entrepôts méditerranéens alors que les chemins de l'intérieur rendaient plus opérationnel le déplacement de contingents armés et leurs attaques de sites comme Ossonoba ou Silves, où les débarquements n'étaient pas toujours faciles comme les Normands ont si bien pu le constater vers le milieu du IXe s..

Du côté du Barlavento, nous pouvons distinguer un chemin important utilisé encore à l'époque islamique mais dont le tracé remonte au moins à la période romaine : il partait de Silves en direction de Garvão puis il poursuivait le long des bords du Sado vers São Romão et Alvalade jusqu'à la zone d'Alcácer⁵⁹¹. Il n'y a pas de doute que vers le Sud une route reliait Beja et Faro, traversant les terres à l'Ouest de la montagne de Caldeirão avec un passage (par Ourique) reliant l'actuel Bas Alentejo à la région de Silves⁵⁹². Le rôle de cette ville n'avait pas cessé de croître au point de devenir une référence importante en ce qui concerne les chemins du Sud⁵⁹³. D'une certaine manière, c'est à Silves, à la fin de l'époque islamique, que reviendra le rôle de premier plan qu'avait eu auparavant Beja.

En effet, l'indication, en plein IXe s., que les Normands se dirigèrent d'Ossonoba vers Beja en 229 h/844 ap. JC⁵⁹⁴, ne semble admissible que s'ils l'ont fait par la même voie qui au cours des années a été utilisée par de successives opérations militaires. Il semble que ce soit ce chemin auquel fait référence la description d'Ibn Ḥawqal, qui a visité al-Andalus en 337 h/948 ap. JC et qui mentionne entre Séville et Lisbonne l'existence d'une route qui passait par Niebla / Gibraléon / Huelva / Ossonoba / Silves / Qaṣr Abī Danīs / Almada⁵⁹⁵. Portela de Messines⁵⁹⁶,

591 Torres, 1992b: 391

592 Garcia, 1986: 192; nous renvoyons encore à la récapitulation des quatre voies qui reliaient l'Alentejo et l'Algarve – Catarino, 1997-1998b: 649-650

593 Al-Idrīsī, 1969: 217-278

594 Dozy, 1881b: 275, 277-278

595 Alemany Bolufer, 1919: 135; Ibn Ḥawqal, 1964: 114-115

596 Localité récemment localisée et en cours de fouilles. Nous n'avons pas les dates du site.

est un point de passage important sur cette voie. D'ailleurs cette localité est mentionnée dans le texte d' al-Idrīsī⁵⁹⁷.

De la même façon, ce serait cette route que le futur calife °Abd al-Raḥmān III aurait suivie quand il s'est dirigé de Beja à Ossonoba en passant par Ourique⁵⁹⁸. À la fin du XVIIIe s., c'était encore ce chemin, avec un parcours par Monchique / Garvão / Messejana / Aljustrel / Beja, qui était l'un des plus utilisés pour traverser la montagne⁵⁹⁹. Lors de l'incursion de Paio Peres Correia, on raconte qu'après la prise d'Aljustrel on demanda de l'aide pour traverser la montagne à un marchand qui “vendait ses marchandises parmi les Maures et les chrétiens”. Ce serait ce marchand, Garcia Rodrigues, qui aurait aidé les troupes chrétiennes à passer la montagne par Corte d'Ourique⁶⁰⁰.

Une autre voie moins connue et moins utilisée était celle qui traversait la montagne de Caldeirão dans la zone d'Almodôvar. C'est ce chemin contrôlé par des communautés montagnardes auquel nous avons fait allusion plus haut. C'est par lui que sont passées les principales campagnes militaires de la Reconquête quand les cavaliers chrétiens se préparaient à attaquer les derniers réduits islamisés de l'Algarve. C'est aussi ce chemin qu'a emprunté Afonso III pendant sa campagne en Algarve, “il a passé la montagne par les Cortiçadas”⁶⁰¹, dont la localisation a été récemment proposée comme coïncidant avec le mont des Cortiçadas près d'Almodôvar⁶⁰². Au delà de ce point de passage, on peut lire dans la *Crónica da Conquista do Algarve* que le maître Paio Peres Correia a attendu le roi “entre Loulé et Almodôvar et dans la ville de Salir où il a retrouvé le roi avec tous ses gens et ils y ont mis le siège”⁶⁰³.

L'importance de ce chemin semble croître à la période post-Reconquête quand il devient une voie fondamentale dans le contact entre l'Algarve et les territoires plus au Nord. Plusieurs documents datés de la fin du XIIIe et du milieu du XVIe ss. aident à mieux comprendre son tracé et à justifier l'augmentation de fréquentation qu'il a connue le long du Bas Moyen-Âge⁶⁰⁴.

597 Al-Idrīsī, 1989: 186

598 Ibn Ḥāyyan, 1981: 188; Ibn °Idārī, 1904: 332. De Beja à Silves, il y avait trois jours de marche - Yāqūt, 1974: 201. Le passage par Ourique rend peu logique l'utilisation du chemin qui passait près d'Almodôvar.

599 Guedes, 1992: 87 et 119

600 Tarouca, 1952: 254-255

601 Tarouca, 1952: 272

602 Catarino, 1997-1998b: 650

603 Agostinho, 1792: 95

604 Bernardes, 2002: 51-52

Malgré les découvertes archéologiques dans cette zone⁶⁰⁵, certaines résistances subsistent quant à l'existence de la voie pour la période romaine. Au contraire, comme nous l'avons vu ci-dessus, il n'y a aucun doute à propos de son existence à l'époque islamique⁶⁰⁶.

On soutient aussi l'existence de ce chemin secondaire entre l'Alentejo et l'Algarve par la zone de Santa Cruz à Almodôvar⁶⁰⁷ sur la base d'une découverte archéologique de monnaies arabes qui y a été faite⁶⁰⁸, ce qui ne garantit pas l'existence d'une voie commerciale importante qui placerait cet endroit dans les circuits économiques de la fin de la période islamique. La découverte atteste néanmoins l'utilisation de cette voie.

Il nous semble également important de noter que le tracé et les points de passage de la montagne n'étaient pas une connaissance commune et qu'il était nécessaire de compter sur l'aide/connivence de ceux qui contrôlaient ces voies. On peut aussi souligner que dans ces campagnes on préférait des chemins plus "discrets" au détriment de l'importante voie du Barlavento trop proche d'un Silves qui connaissait encore une certaine vitalité économique.

Le chemin de l'Andévalo

Finalement, un autre chemin moins important faisait la liaison avec l'intérieur inhospitalier de l'Andévalo. Que cette voie ait existé et ait connu un usage, nous le savons par les témoignages écrits de la période médiévale. Son utilisation est pourtant niée à l'époque romaine. On affirme que seul un chemin existait sur la rive gauche du Guadiana (au-delà de celle toujours mentionnée sur la rive droite) et qu'il reliait la zone de Tharsis à l'actuelle Ayamonte⁶⁰⁹ ou encore Tharsis à Onoba, ces voies étant toujours en relation avec à une activité minière⁶¹⁰.

Même en prenant en compte le rôle que la voie entre Beja et Séville a eu dans la traversé de l'Andévalo, il semble étrange, et les sources écrites le confirment, que la région de Beja n'ait pas eu au moins à la période islamique un contact direct - via Mértola -, bien que secondaire avec l'intérieur de l'Andalousie. Certaines études soutiennent que la voie romaine XXIII de l'Itinéraire d'Antonin [*ab ostio fluminis Anae Emeritam*] avait une partie de son parcours défini

605 Alarcão, 1988a: 58; Bernardes, 2002: 52-53. Un nouveau tracé de cette voie a été découvert près de São Bras de Alportel à la fin de 2002 - "Diário de Notícias" 4.1.2003, p. 29.

606 Bernardes, 2002: 52-53 et pour une cartographie de la voie, 37 (carte I). Voir aussi Guerra, 1993: 100, bien que l'utilisation de cette voie soit peu probable dans la campagne de °Abd ar-Raḥmān III (cf. supra).

607 Saa, 1963: 315-316

608 Moura, 1827: 9-15

609 Ruiz Acevedo, 1998: 40-45 et 75 (fig. 13)

610 Sillières, 1990a: 519-520

le long de la rive gauche du Bas Guadiana reliant Sanlucar et San Silvestre⁶¹¹. De ce vieux chemin, il resterait encore quelques vestiges raisonnablement conservés et parfaitement identifiables. Utilisée comme alternative à partir des débuts du XIIIe s. par les Chevaliers de Santiago pour atteindre l'extrême Sud, cette route donnait suite à celle qui bifurquait à partir d'Aljustrel vers Mértola et qui empruntait la rive gauche du Guadiana en passant par le château d'Alfajar de Peña (près de Puebla de Guzman) et par Los Castillejos pour atteindre Ayamonte.

La liaison avec la côte de Huelva se faisait par une voie qui sortait de Mértola et passait par Alcaria dos Fernandes⁶¹², Portela de Sevilha, Telheiro, Mina de São Domingos et Cerquinha (Corte do Pinto)⁶¹³ et qui de là se dirigeait vers Alfajar de Peña. De cette localité, un chemin conduisait à Ayamonte en passant par Villanueva de los Castillejos et San Silvestre de Guzman. Un autre se dirigeait vers Gibraléon et de là vers Huelva. La première desservait apparemment les localités liées au bassin hydrographique du Guadiana alors que la seconde était utilisée par les populations des rives de l'Odiel.

C'est par cette voie qu'est passée l'armée almohade venue de Séville pour aider Ibn Qasī en 539 h/1145 ap. JC.. Selon un extrait d'un rapport d' Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, le parcours des troupes aurait été Jerez / Séville / Niebla/ Mértola / Silves/ Beja⁶¹⁴. C'est par là qu'est revenu le futur Sancho Ier en 573-574 h/1178 ap. JC lors de la razzia de Triana⁶¹⁵. Le tracé proposé le long de l'Odiel et en liaison avec Alfajar de Pena nous semble plus plausible que de supposer une liaison à El Granado, localité qui semble n'avoir eu aucune expression à l'époque.

D'un autre côté, c'est probablement le long de la rive gauche du Guadiana que les chevaliers de l'Ordre de Santiago ont avancé pendant les campagnes de 635-637 h/1238-1240 ap. JC prenant successivement Mértola, Alfajar et Ayamonte⁶¹⁶. C'est une vieille voie utilisée depuis l'époque romaine⁶¹⁷ et d'une grande importance pour les populations de l'Andévalo vu le contact possible avec le Guadiana. Son utilisation militaire lui aurait donné un nouveau dynamisme à la période almohade.

Apparemment, la création de la localité d'Osuna et la naissance d'un nouveau chemin reliant Villanueva de los Castillejos au Guadiana aurait porté préjudice à Alfajar de Peña et dicté son dépeuplement au cours du XVe s.. Les contacts entre Gibraleon et le Portugal allaient se

611 Bendala Galan, 1986-87: 132 et 134-138

612 Rego, 1994a: site 22 (localité islamique)

613 Rego, 1994a: site 27 (localité islamique)

614 Voir le commentaire fait par Jassim Mizal chez al-Idrīsī, 1989: 185-186

615 Garcia, 1986: 101-102

616 Garcia, 1986: 98 et 101-102

617 Le tracé reste encore très discuté vu les doutes qui persistent dans l'identification de localités comme *Praesidium* et *Ad Rubras* - Bendala Galan, 1986-87: 132 et 134-138

faire de préférence par São Bartolomé de la Torre en direction de Sanlucar mettant fin à un passage par Alfajar et condamnant la vieille route romaine et islamique d'accès à la zone la plus au Sud de la *kūra* de Beja⁶¹⁸. Et si cette nouvelle voie en est venue à être préférée comme axe de contact avec le fleuve jusqu'au XXe s., il n'en est pas moins vrai que les Guzman n'ont jamais perdu leur domination sur le vieux chemin entre Alfajar et Mértola - comme l'atteste le toponyme de Camino del Duque -, pour contrôler les relations avec la frontière hispano-portugaise⁶¹⁹.

À partir de la période moderne, il y a un nouveau chemin qui gagne en importance pour la liaison entre Séville et Lisbonne, la voie qui passait par Paymogo et Serpa, traversant le Chança à Porto de Penalva. On peut présumer que la liaison avec Serpa n'existait pas à l'époque islamique et que le parcours était Mértola/Paymogo/Alfajar de Peña. Il est possible de constater d'après les guides anciens – le Guide de Villuga (XVIe s.), le réseau routier tracé par Javier Cabanes en 1830, les Itinéraires d' Escribano e Razola (1760-1788) et les chemins mentionnés par Santiago Lopez (1818-1828)⁶²⁰ –, que ce point de passage n'a pas connu de changements et que le souvenir d'un contact direct entre Mértola et Alfajar de Peña s'est perdu.

3.2. Les voies de l'*alfoz* de Mértola

Un réseau de chemins sommaire

Les contacts de la ville avec l'extérieur étaient aussi viabilisés par l'existence d'un réseau raisonnable de communications avec l'intérieur de l'actuel Alentejo. La région était traversée à la période islamique par d'autres voies moins importantes dans le contexte du Ġarb mais indispensables aux habitants des zones plus lointaines et isolées. Beaucoup de ces chemins ne sont détectables que par les cartes géographiques du XIXe s., ou par une tradition à laquelle la documentation fait parfois allusion.

Quelques-unes de ces voies assumaient pourtant un rôle important et créaient un réseau principal de chemins établissant une liaison entre Mértola et les autres villes du Ġarb. La plupart de ces villes se trouvaient à trois ou quatre journées de distance de Mértola. En établissant

618 Bendala Galan, 1986-87: 138

619 Pérez Macías, 1999b: 53-54 et 57

620 Jurado Sanchez, 1988: 38-49

comme principe les 30 km journaliers pour des parcours à pied⁶²¹, les 25 à 30 km qui séparaient les châteaux d'une certaine importance⁶²² et les 100 milles par jour de navigation⁶²³, nous confirmons rapidement les données avancées par les géographes de l'époque et nous pouvons élaborer en même temps de nouvelles propositions à ce propos : Beja et Serpa étaient à un jour et demi de chemin, Alfajar à un peu moins. Selon al-Idrīsī, pour arriver à Silves il fallait quatre jours alors que Huelva était distante de Mértola de deux courtes journées en une étape qui était sûrement faite par voie maritime⁶²⁴.

Bien que les sources écrites romaines et médiévales parlent peu des chemins qui avaient Mértola pour point de passage ou de départ, on peut admettre que le réseau de ceux qui traversaient ce territoire à la période romaine ait continué à être utilisé à l'époque islamique. Les récits de la Reconquête, les routiers du Bas Moyen-Âge ou de la période moderne ou bien même la logique d'occupation du territoire ont permis une proposition de reconstitution sur laquelle persistent encore des doutes justifiés.

Nombre de ces voies étaient de simples sentiers ou des chemins muletiers où ne passaient normalement que les paysans et leurs ânes. La plupart d'entre elles étaient encore utilisées il y a peu de temps et elles sont tombées en désuétude qu'avec l'arrivée des moyens modernes de transport et l'ouverture des routes asphaltées. Les chemins principaux faisaient l'objet d'une plus grande attention et de soins particuliers bien que les voies romaines pavées, si communes dans notre mythologie cinématographique, n'aient presque pas existé dans la région. On peut faire une exception avec le début de la voie qui allait vers les mines de São Domingos près du Guadiana et un tronçon important du chemin de Beja⁶²⁵. Dans la plupart des cas, le chemin était simplement creusé dans la roche qui devenait elle-même le pavement. Dans les parties où cela n'était pas possible on improvisait de petits empierrements, solution qui a perduré jusqu'à nos jours et qui s'est perpétuée dans la mémoire locale ou dans les sources écrites comme une "chaussée".

Dans une liste sommaire, nous pouvons considérer que seulement deux voies principales passaient, à la période islamique, par Mértola: celle de Beja et celle du Guadiana (et qui sont dans le fond les deux faces d'un même chemin) et les secondaires qui reliaient l'Andévalo à l'Alentejo intérieur (figs. IV.1 et IV.2).

621 Zozaya, 1987: 226. Des valeurs un peu moins hautes en ce qui concerne le rayon de déplacement journalier sont présentées par Gonçalves, 1988: 177-200. Des textes médiévaux présentent les 10 parasangas (environ 42 500 m) comme l'équivalent à un jour de voyage - Hadj-Sadok, 1968: 79

622 Terrasse, 1954: 12

623 Al-Idrīsī, 1969: 149

624 Al-Idrīsī, 1969: 218

625 Rego, 1994a

La région était encore traversée à la période islamique par un réseau de chemins qui reliaient les localités rurales et qui permettaient le contact entre elles et Mértola⁶²⁶. Les sources écrites et les rapports récents ne font aucunes références à ces sentiers. C'est pourtant par eux que se faisait le contact entre la ville et son territoire.

La route vers Serpa

La voie qui rejoignait Serpa était de moindre importance et c'est par elle que s'écoulaient les productions céréalières de la rive gauche du Guadiana. Un texte de 1288 mentionne le chargement de barques à Serpa, lesquelles devaient payer des droits à Castro Marim⁶²⁷. Vu que le Guadiana n'est pas navigable en amont de Pulo do Lobo, il est certain que les céréales étaient transportées à dos de mulet par une vieille route qui traversait la montagne de Serpa. Le tracé de cette voie a été établi depuis quelques années par Miguel Rego et Claudio Torres. Après le passage par Além-Rio et Cerro da Mina (site romain où sont encore visibles des restes de pavement *en opus signinum* et tesselles)⁶²⁸, les points de passage principaux sont Senhora do Amparo (où une communauté chrétienne s'est installée, aux VI/VIIe ss.; d'ailleurs, on a retrouvé des fragments architecturaux qui sont en rapport avec cette installation)⁶²⁹, le village d'Alcarias (avec une occupation prouvée jusqu'au XII^e s.)⁶³⁰, les sites comme Quintã et Corte Sines⁶³¹. De là, le chemin allait vers le Nord jusqu'à atteindre et dépasser les terres inhospitalières de la montagne de Serpa selon un trajet passant entre Monte do Venâncio et Vale do Poço jusqu'à la rivière de Limas, ligne limitrophe entre les *alfozes* de Serpa et de Mértola⁶³². Les éléments archéologiques qui y ont été retrouvés sont rares et l'occupation humaine a dû être maigre et éparse⁶³³. Dans la meilleure des hypothèses, ces terres pauvres et isolées ne permettaient pas plus que de petites *villæ*, des hameaux agricoles de petites communautés, installées sur de petites zones plus fertiles⁶³⁴. Les données sur le peuplement à l'époque islamique sont jusqu'à présent inexistantes.

L'affirmation équivoque que les barques étaient chargées à Serpa a poussé certains auteurs à proposer qu'elles descendaient effectivement le fleuve, interrompant leur parcours en

626 Rego, 1994a

627 Garcia, 1986: 56

628 Rego, 1994a: site 45

629 Torres, 1991: 29-30

630 Rego, 1994a: site 27

631 Torres, 1992a: 195

632 Rego, sous presse

633 Lopes, 1997

amont de Pulo do Lobo, pour le reprendre ensuite plus bas⁶³⁵. L'argumentation en faveur de l'absence d'une route quelconque traversant la montagne de Serpa se base sur le manque apparent de bornes milliaires et sur la rareté de zones de peuplement de chronologie islamique dans cette zone. Bien que plusieurs noyaux de datation pré et protohistorique aient été mentionnés dans la zone limitrophe entre les montagnes de Serpa et de Mértola, notamment à la période du Bronze I du Sud-Ouest⁶³⁶, il semble y avoir un abandon généralisé à partir de la romanisation raréfiant donc les sites, tendance qui n'a connu pratiquement aucun changement jusqu'à nos jours.

Ce chemin et celui qui traversait la canton jusqu'à Alfajar étaient desservis à Mértola par une barque de passage, à laquelle il est fait allusion dans l'édit de 1254. Les barques étaient juste chargées dans le port de Mértola comme cela semble évident⁶³⁷. On peut penser pourtant que le chemin le plus important de liaison à Serpa (parce que c'était aussi le moins accidenté) était la route de Beja qui bifurquait vers les gués qui traversaient le Guadiana.

Les routes vers l'Alentejo intérieur (la limite occidentale de l'*alfoz*)

De moindre importance pour l'utilisation militaire, les chemins qui faisaient la liaison entre Mértola et la zone minière située en plein filon pyriteux de l'Alentejo sont restés les voies prépondérantes d'un commerce intense et ininterrompu pendant plusieurs siècles. Deux de ces voies se dirigeaient apparemment vers Santa Barbara de Padrões⁶³⁸ et Senhora da Graça de Padrões⁶³⁹. Un autre chemin, aussi de grande importance, permettait le contact avec la zone côtière occidentale dans la région d'Alcácer do Sal. D'Aljustrel, il traversait Entradas, aujourd'hui dans le *concelho* de Castro Verde, lieu qui devait être près de la limite occidentale du territoire comme le toponyme lui-même semble le suggérer. Il traversait ensuite la rivière de Cobres pas très loin du château de Montel et passait par les sites de João Serra, Alvares⁶⁴⁰, Corte Pão et Água, Cerro das Oliveiras (Namorados)⁶⁴¹, Sapos, puis descendait à Neves et

634 Rego, sous presse

635 Lopes, 1997: 142

636 Lopes, 1997: 97-98 et carte n° 1

637 Garcia, 1986: 56

638 Rego, 1994a: site 91 et Torres, 1992a: 195

639 Rego, 1994a: site 104

640 Rego, 1994a: site 118

641 Rego, 1994a: site 50

suivait presque le fleuve jusqu'à Mértola (fig. IV.2)⁶⁴². Ce serait éventuellement par cette voie que les conquérants chrétiens seraient passés avant la prise définitive de Mértola.

Sur les bords de cette route, des sites comme Alcaria Ruiva (où on a retrouvé des restes de céramique d'époque islamique) et Corte da Velha présentent une occupation continue sur de longs siècles. À Corte da Velha, il y a des informations sur des sépultures creusées dans la roche d'époque romaine et à São Barão, à mi-chemin entre Cela et Corte da Velha, les *alcarias* islamiques punctuaient l'ancestral chemin qui vers Porto da Corte se dirigeait vers Morena et Namorados, l'un et l'autre étant des sites d'occupation pré-médiévale⁶⁴³.

La liaison avec la zone d'Almodôvar était faite par une petite route bien qu'il soit peu probable que celle-ci ait pu passer par la ligne des sommets des collines entre les vallées des rivières d'Oeiras et de Carreiras comme on l'a affirmé⁶⁴⁴. La route, utilisée depuis les temps pré-romains, se poursuivait vers le Sud, comme la route actuelle, et longeait la rivière de Carreiras, par un itinéraire qui avait comme point fondamental de passage la zone de São Miguel do Pinheiro⁶⁴⁵, un peu à l'Ouest d'Alcaria Longa. L'actuelle route nationale semble d'ailleurs reprendre cet itinéraire.

642 Rego, sous presse

643 Rego, sous presse

644 Boissellier, 1999: 80 (n. 263)

645 Grande densité de sites islamiques entre São Miguel do Pinheiro et São João dos Caldeireiros - Rego, 1994a

Chapitre II. LA KŪRA DE BEJA: ESPACE ET MUTATION

1. Aspects généraux

“*La kūra de Beja* borde celle de Mérida. Son territoire est favorable à la culture de céréales et à l'élevage. Ses fleurs sont bonnes pour les abeilles et ainsi le miel abonde. Ses eaux ont la propriété de tanner le cuir de façon incomparable. Son étendue est très vaste et contient des villes, des forteresses et des districts. Parmi ses villes, on trouve al-Qaṣr (Alcácer do Sal) et *Aruš* (Aroche). De Beja à Mérida, il y a une distance de trois jours de cheval”⁶⁴⁶

Les termes par lesquels le Grenadin Ibn Ġālib décrivait le territoire de Beja dans la deuxième moitié du XIIe s. et que nous reprenons ici correspondent à une caractérisation qui peut globalement être utilisée pour d'autres moments de l'époque musulmane. En faisant exception de courtes périodes de sursaut, la stabilité notable en termes de superficie, des ressources du territoire et du rôle polarisateur de la ville de Beja, surtout jusqu'au califat, nous permet de prendre ce texte comme point de départ pour une approche des différents sites de la *kūra*.

Rappelons ce qui a été dit plus haut : la zone d'influence de Beja s'étendait donc des débuts de la Péninsule de Setúbal (ou plus probablement de la vallée du Sado) aux terres d'Aroche, espace qui a gardé, dès avant l'islamisation et après la Reconquête, une unité territoriale brisée parfois par des convulsions politico-sociales qui ont traversé le Ġarb (fig. IV.3).

Les limites de la recherche

En partant du principe qu'une certaine stabilité territoriale a été la caractéristique dominante, il devient nécessaire, dans un second temps, d'aborder en détail chacun des sites de la *kūra*. Si le propos central est de vérifier la continuité avec le Monde Antique et les ruptures introduites par l'islamisation, il faut repérer autant pour l'ensemble du territoire que pour chaque site quelles sont les modifications qui se sont opérées, quels sont les processus associés à ces changements, ainsi que les causes qui en sont à l'origine.

646 Ibn Ġālib, 1975: 379

Les limites d'une telle recherche sont importantes et conditionnent en grande partie les conclusions. On méconnaît en détail les modifications qui ont eu lieu dans les campagnes et on ne connaît pas bien l'évolution topographique des villes entre le Ve s. et la Reconquête⁶⁴⁷. Il est cependant courant de considérer comme des villes nouvelles celles qui se sont consolidées entre les IXe et XIe ss., indépendamment du fait que ce soient des créations *ex novo* ou qu'il s'agisse de villes de fondation antiques⁶⁴⁸.

De cet ensemble d'informations dispersées, parfois contradictoires, et sans grandes séquences d'informations archéologiques, émergent quelques lignes de force qui aident en partie à caractériser l'évolution du territoire entre le monde romain et la période islamique.

On a affirmé qu'une des caractéristiques de cette période était la faible polarisation des villes et des voies⁶⁴⁹, situation qui se dessine dès la fin de l'Empire Romain et qui se prolongerait aux siècles suivants. Il n'est pas moins certain que malgré cette faible polarisation supposée au début, les voies finiront par assumer leur rôle structurant dans le territoire. Au moins en ce qui concerne le Ġarb, nous ne pouvons affirmer que les sites du Haut Moyen-Âge ont perdu tous les tracés de leurs anciens accès⁶⁵⁰. Tous les principaux points fortifiés de la fin de époque musulmane se situent dans l'axe des chemins ou des terrains qui leur sont proches.

Pour les VIIIe et IXe ss., le doute persiste. La dispersion et l'intensité de peuplement du territoire semblent se maintenir au cours de la période islamique. Si une ville comme Beja a conservé pendant un certain temps le rôle qu'elle avait toujours connu (ceci est surtout visible dans les mouvements politiques qui, pendant le VIIIe s., eurent la ville comme centre), le réseau de fortifications de la *kūra* ne prend de l'importance - fruit d'une évidente militarisation du territoire - que pendant la période almohade quand la Reconquête devient une menace effective pour les territoires situés plus au Sud. Avant cette période, le rôle strictement défensif de ces sites n'est pas aussi clair.

Peuplement et vestiges archéologiques

Une autre caractéristique importante de la *kūra* de Beja est le fait que les vestiges du Haut Moyen-Âge y sont rares et qu'ils renvoient, dans le cas des éléments d'architecture, presque toujours à des édifices religieux. Cette particularité est due aussi à l'absence de travaux

647 Une analyse comme celle que Sonia Gutierrez a réalisée pour le Šarq n'est pas possible par manque de données pour le territoire de Beja – Gutierrez, 1993

648 Acien Almansa, 2001: 23

649 Boissellier, 1999: 24

650 Bazzana, 1992a: 217

archéologiques systématiques sur la période islamique dans les espaces urbains de la région. En réalité, on peut faire la même observation pour les périodes antérieures: “*toutes les fouilles antérieures à cette période se sont limitées aux villas romaines, aux basiliques et structures de l’élite romaine*”⁶⁵¹. Il n’est pas donc étrange que les principaux vestiges soient ceux des anciens lieux de culte comme la basilique hypothétique de Sines⁶⁵² (qui appartient à la localité aujourd’hui identifiée avec Marsā Hāšim des sources islamiques⁶⁵³), celle de Mértola⁶⁵⁴, la petite église de Vera Cruz de Marmelar⁶⁵⁵ ou l’importante collection de pièces d’architecture recueillie à Beja et dans ses environs⁶⁵⁶. D’autres pièces identifiées de façon plus fortuite confirment l’occupation durant l’Antiquité Tardive de sites comme Moura⁶⁵⁷, Serpa⁶⁵⁸ ou Noudar⁶⁵⁹, mais il faut encore définir les termes de la permanence dans l’ensemble du territoire.

Une évaluation de chacun des principaux sites du territoire durant l’Antiquité Tardive est difficile. Les vestiges trouvés à Beja, Mértola ou Sines attestent d’une continuité d’occupation de l’espace urbain et/ou périurbain. Il est difficile de savoir avec rigueur si c’étaient les zones intra-muros héritées du monde romain qui étaient surtout occupées ou si une partie de la population vivait dans l’espace environnant des localités, dans ce qui restait des villas ou des zones palatines proches des *munya-s* du monde islamique. On peut signaler que pour environ deux cents fragments de décoration architecturale recensés sur le territoire de Beja, presque 72 % renvoient à ces trois localités⁶⁶⁰. On peut aussi souligner, et c’est une donnée cruciale, que la majeure partie des fragments d’architecture recueillies appartiennent au domaine religieux. La ville de Beja a hérité de vestiges importants d’époque romaine avec des références constantes à son évêché⁶⁶¹ pendant les Ve, VIe et VIIe ss. En outre, les éléments architecturaux qui démentent un quelconque déclin abondent dans l’espace intra-muros⁶⁶². La tradition de la ville en tant que centre prestigieux et lieu de diffusion du savoir a continué à l’époque islamique: une élite religieuse d’oulémas d’origine locale assurait une prestigieuse transmission des savoirs⁶⁶³.

651 Boone, 2001: 115

652 Almeida, 1968-1970: 17-29

653 Torres, 1992b: 391-392

654 Macías, 1993a: 31-62

655 Almeida, 1954

656 Correia, 1993

657 Macías, 1990: figs. 33, 35, 36, 37 et 38

658 Céramiques des VI-VIIe ss. déposées au Museu Arqueologico de Serpa

659 Rego, 1994b: 43 et fig. 5

660 Tableau de synthèse chez Almeida, 1987b

661 Gonzalez Palencia, 1946: 26, 173, 182, 249, 321 et 322 (plusieurs évêques mentionnés entre 531 et 693)

662 Le catalogage le plus complet des matériaux de la ville de Beja peut être consulté chez Correia, 1993

663 Marin, 2001: 32-34

Sines présente à son tour un ensemble important de matériaux du Haut Moyen-Âge⁶⁶⁴ au point de justifier en pleine période islamique une description assez détaillée d' al-Ḥimyarī. Il y mentionne explicitement des monuments hérités selon la tradition du temps de "Dioclétien"⁶⁶⁵ mais dont nous savons, par la collection du Musée Municipal, qu'ils proviennent d'une grande basilique utilisée au moins entre les Ve et VIIIe ss.

Mértola, en dernier lieu, assume à cette époque le rôle d'un site distant, d'accès difficile et qui est choisi comme lieu de refuge ("*le comte Censorius qui aurait été chargé d'une mission auprès des Suèves, au retour, fut cerné par Réchila à Mértola et dut se rendre*" - 440 ap. JC⁶⁶⁶). Cette caractéristique de forteresse de retraite nous est confirmée par les sources arabes à deux occasions : quand Ibn al-Jawwād s'y fortifie au IXe s. et au moment où Ibn Qasī choisit Mértola comme lieu de refuge au milieu du XIIe s. C'est aussi cet isolement face à l'intérieur de la *kūra*, les conditions de défense exceptionnelles du site et l'ouverture sur les routes de la Méditerranée qui expliquent l'héritage particulier de Mértola (mosaïques byzantines, céramiques tunisiennes, etc).

Des sites de moindre importance comme Moura et Serpa constituaient certainement de petites zones "palatines" des localités respectives à l'époque romaine. La concentration de matériaux de construction de facture sophistiquée (frises, chapiteaux, impostes, etc) indique l'existence, dans ces espaces, d'un ensemble d'édifices à caractère religieux liés à l'appareil du pouvoir. La persistance d'occupation des sites – et une occupation certainement importante – entre les Ve et VIIIe ss. est parfaitement attestée par la présence de fragments architecturaux recueillis presque toujours hors contexte⁶⁶⁷. Ces pièces appartenant à des typologies bien connues dans tout le Sud-Ouest de la Péninsule⁶⁶⁸, démontrent aussi le maintien d'un intense réseau de contacts au niveau régional tout au long du Haut Moyen-Âge. À Castro da Cola, la situation est identique et peut être prouvée par les matériaux des VIII-IXes ss. qui y ont été recueillis⁶⁶⁹. Même un site comme Noudar présente en dépit de son isolement géographique des éléments liés à un possible site religieux. Un fragment d'imposte retrouvé et datable des V-VIes

664 Almeida, 1968-1970

665 Al-Ḥimyarī, 1938: 232

666 Hydace, 1974a: 137. Selon la version d' Alain Tranoy, "Censorius, après avoir négocié avec les Suèves, pensait donc rejoindre les forces d'Andevotus qui venaient de se faire écraser par Réchila. Mais Réchila, installé à Mérida, put contrôler les régions proches et dut envoyer des détachements pour s'assurer le soutien des cités reliées à Mérida par les principaux axes routiers: ainsi s'explique la capture de Censorius à Mértola" (Hydace, 1974b: 77-78).

667 Macías, 1990: 85-92

668 Pour l'établissement de parallèles avec les matériaux architecturaux du Haut Moyen-Âge, il faut absolument consulter Villalón, 1985

ss. confirme la continuité d'occupation du site⁶⁷⁰. Si ce fut le cas pour un site aussi éloigné pendant les VI/VIIes ss., il semble difficile d'admettre un quelconque abandon de ces localités avec le début de l'islamisation.

La persistance du peuplement dans les zones urbaines

Les données sont souvent partielles, et nous ne disposons que de peu de sites fouillés qui auraient pu fournir des séries d'éléments permettant des interprétations assurées. Il reste à clarifier certains points comme celui des matériaux utilisés/commercialisés dans la première phase de l'islamisation. Les céramiques les plus anciennes sont datables du IXe s. alors que l'épigraphie en arabe n'apparaît pas avant le milieu du Xe s. et ne se généralise qu'au XIIe s.. Nous reviendrons plus en détail sur ce défaut général d'identification à propos de chacun des sites de la *kūra*.

Une caractéristique essentielle est aussi la persistance du peuplement des sites urbains. La norme la plus courante est que les lieux romanisés de grandes dimensions aient connu une continuité d'occupation qui s'est prolongée souvent jusqu'au XIe s. et ensuite jusqu'à la Reconquête. Du point de vue archéologique, une telle permanence a été constatée par le rassemblement – normalement hors-contexte archéologique et presque toujours du fait de découvertes accidentelles ou de fouilles partiellement publiées – de matériaux céramiques que l'on peut situer entre les VIII-IXes ss. et les débuts du XIe s. On a trouvé des pièces pré-califales et califales sur des sites aussi importants que Beja⁶⁷¹, Mértola⁶⁷², Moura⁶⁷³, Castro da Cola⁶⁷⁴ ou Aljustrel⁶⁷⁵, sans que nous sachions à quel moment précis de l'occupation de ces sites elles appartiennent dans une obscurité aggravée par d'évidentes lacunes dans notre connaissance de l'évolution céramique entre les VIe et IXe ss. Même en partant de la présomption que la tradition paléoislamique suit, au moins de façon partielle, les types de l'Antiquité Tardive (autant au niveau de la morphologie des pièces que de leurs procédés de fabrication), il nous faut démontrer pour le Ġarb al-Andalus quels étaient les mécanismes qui justifient cette continuité. Le thème ne fait pas l'unanimité des chercheurs. A. Bazzana, par exemple, conteste le

669 Correia, 1993: 50 et 59

670 Rego, 2003

671 Matériaux inédits des fouilles conduites par Susana Correia (Rua do Sembrano) et Conceição Lopes (Praça da Republica et Castelo).

672 Torres, 1987a; voir surtout Gómez Martínez, 2002b

673 Macías, 1993b

674 Mestre, 1992

675 Ramos, 1993

prolongement de l'art antique dans l'art hispano-musulman, qu'il considère véritablement comme oriental⁶⁷⁶. Les doutes sur l'évolution des villes sont nombreux: *“la vie survit-elle au début du VIIIe siècle? Il est bien souvent impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, de savoir s'il y a eu juxtaposition par rapport au centre ancien ou appropriation de celle-ci”*⁶⁷⁷. Il y a des questions qui peuvent être posées: jusqu'à quel point les murailles antiques sont-elles réutilisées, et l'espace intra-muros est-il réellement occupé? dans quelle mesure les villes andalouses reçoivent-elles l'héritage de l'Antiquité? Dans le Levant péninsulaire, on signale un affaiblissement de la vie économique au début du Ve s. et un retour aux X-XIes ss., c'est-à-dire une rupture nette avec l'Antiquité Tardive, se constate aussi quand on parle des céramiques⁶⁷⁸. Dans le Ğarb, pourtant, semble être différente.

Il nous reste encore à clarifier bien des détails de l'évolution spécifique de chaque site, en particulier en ce qui concerne l'importance plus ou moins grande que chacun d'eux a connue à chaque période. Il nous semble trop risqué d'affirmer que tous ces sites ont connu une période prolongée de semi-abandon et que ce n'est qu'à partir de la fin du IXe s. qu'ils ont lentement commencé à se fortifier⁶⁷⁹. Le caractère tardif de la plupart des forteresses n'est pas un argument suffisant pour justifier une occupation seulement pour cette époque tardive. De nombreuses murailles ont été édifiées sur d'anciens systèmes de défense et ont contribué à occulter des occupations antérieures. À l'exception du site d'Aroche, localité dont on a dit qu'elle n'avait occupé son actuelle implantation qu'à partir du XIe s.⁶⁸⁰ (idée un peu contrariée par l'existence au musée archéologique de cette ville d'un fragment architectural des VI-VIIes ss. recueilli près des murailles du château), tous les autres sites de la *kūra* occupent d'anciens points fortifiés de l'Âge du Fer. Même s'il y a une ancienne continuité d'occupation, les limites de ces sites sont évidemment distinctes entre la période romaine et les suivantes. Par ailleurs, rien ne permet d'affirmer qu'il y a eu un abandon de ces sites au Haut Moyen-Age. On peut noter, par exemple, que pour plusieurs sites d'occupation antique (Serpa, Moura, Beja, Fernão Vaz, Garvão, Mesas do Castelinho)⁶⁸¹ l'islamisation, au sens d'une inclusion dans les routes méditerranéennes, se fait sentir de façon évidente. Un processus semblable a été remarqué au Latium, où les grandes enceintes du Néolithique ont été réoccupés aux X-XIes ss.⁶⁸².

676 Bazzana, 1992a: 31

677 Mazzoli-Guintard, 1996: 159

678 Bazzana, 1992a: 37 et 55

679 Picard, 2002: 37-38

680 Pérez Macías, 2001a: 52-53

681 Arruda, 1997: 92-95

682 Toubert, 1973a: 330-338

Ce que nous avons dit ci-dessus des matériaux “wisigoths” de Beja, Moura, Sines, Noudar ou Mértola confirme cette permanence à laquelle l’islamisation a donné une suite évidente bien avant que des besoins de défense ne commencent à se faire sentir, ces sites devenant d’importants points de résistance à l’avancée de la Reconquête à partir du milieu du XIIe s.

Il est vrai que le manque de travaux archéologiques systématiques et les prospections encore trop superficielles pour la période islamique rendent un peu spéculatives les tentatives de réponses définitives sur la chronologie de ces sites, mais l’antinomie campagne/ville rencontre un autre type de difficulté. En admettant un dépeuplement des espaces urbains postérieur au VIIe s., la présence de matériaux importants de cette période annule l’hypothèse qu’ils aient été abandonnés avant cette époque. On pourrait s’attendre à trouver des témoignages vigoureux sur l’occupation des espaces ruraux entre les VII et Xes ss. Or à cette décadence urbaine supposée qui serait plus marquée pour Beja, ne correspond pas un développement contemporain des campagnes. Des travaux récents et exhaustifs concernant la période romaine et l’Antiquité Tardive sur le territoire de Pax Iulia démontrent clairement que les espaces agraires romains ne sont que partiellement occupés au Haut Moyen-Âge (et jusqu’aux X-XIes ss.) selon un phénomène que l’on peut vérifier, de façon dispersée, un peu partout dans le territoire de Beja mais que l’on doit pouvoir constater pour tous les sites romains⁶⁸³. Jusqu’à présent, il était légitime de mettre en doute ce mécanisme d’abandon des villes jusqu’au XIe s., date qui marque la reprise des sites urbains. S’il est certain qu’il n’y a pas une continuité stricte “la société islamique des premiers siècles de l’époque musulmane vit encore sur la permanence des structures anciennes, telles qu’elles sont mises en place, en Espagne comme en Afrique du Nord, à partir du IVe siècle. L’acculturation définitive à l’Islam et aux valeurs d’une société orientale ne semble s’affirmer, à l’examen des vestiges de la culture matérielle des IX-Xe siècles, qu’à partir du Xe siècle seulement (califat, systèmes d’irrigation, reprise démographique, réseau de qurā)”⁶⁸⁴.

Tout au long de la période islamique, la présence constante, mais déclinante, de Beja dans les textes écrits - et la rareté des éléments pour d’autres localités et régions de la *kūra* - rendent difficiles une approche rigoureuse du territoire. Les résultats présentés au cours des dernières années finissent par être influencés par des variables aussi aléatoires (et parfois contradictoires) que les découvertes occasionnelles ou les interventions archéologiques réalisées

683 C. Lopes, 2000

684 Bazzana, 1992a: 391

en des lieux qui n'étaient pas à l'époque de l'islamisation les plus importants de la région. Ceci a donné des asymétries évidentes. Il nous paraît intéressant de noter le décalage informatif difficile à expliquer entre des petits sites, comme le *hiṣn* de Moura⁶⁸⁵, pour lesquels nous avons une information archéologique et épigraphique importantes, et les grandes villes, comme Santarém, pour lesquelles nous ne disposons que de peu de données. On peut en dire autant de la collection de céramiques de Castro da Cola (un ensemble notable, fruit des travaux réalisés par Abel Viana à la fin des années 50 du XXe s.⁶⁸⁶), bien plus importante que celle que l'on connaissait il y a encore quelques années pour Évora.

C'est un domaine incomplet et dont les données disponibles ne concordent que rarement avec les sources écrites, contradiction qui existe même pour les sites les plus souvent mentionnés par les textes, comme Beja. L'étude de cette ville, en dépit de son importance, est rendue assez difficile par l'absence presque totale de travaux archéologiques systématiques dans le centre historique. On peut en dire autant des autres fortifications de la *kūra*.

Si nous prenons en compte l'ensemble des informations issues des données archéologiques et de la documentation écrite, nous avons une absence singulière de données pour les premiers siècles de l'islamisation. La seule exception est la ville de Beja. La persistance de références au rôle joué en particulier au cours du VIIIe s., le dynamisme et les capacités défensives qu'elle démontre encore au début du Xe s. présupposent que le noyau urbain lui-même ne s'est pas affaibli complètement et qu'au moins les défenses de la ville se sont maintenues. Pour le reste du territoire, la continuité d'occupation des sites urbains est une règle qui ne connaît d'exceptions que dans des régions plus lointaines du Sud de la *kūra*. Quant aux *villæ*, nous répétons ce qui a déjà été dit: quelques-unes ne sont que partiellement occupées.

D'une façon générale, aux témoignages de l'Antiquité tardive (presque toujours les impostes, frises et pilastres qui intégraient des édifices religieux) succèdent ceux plus discrets (presque uniquement des céramiques d'usage quotidien) de l'époque islamique. Même du point de vue des défenses urbaines et avec les exceptions déjà mentionnées ce n'est qu'à partir de la période califale que l'on commence à reconstruire les murailles.

La répartition des sites pré-romains et des sites islamiques offre au niveau de la région des coïncidences remarquables pour les principaux sites connus: Mesas do Castelinho a été construit sur un site de l'Âge du Fer occupé jusqu'au milieu du IIIe s. av. JC⁶⁸⁷, Aljustrel sur un

685 Borges, 1992b: 67-69

686 Viana, 1961: est. XXVIII et Mestre, 1992

687 Guerra, 1993: 88

site chalcolithique⁶⁸⁸, Castro da Cola sur un *castrum* de l'Âge du Fer⁶⁸⁹. À Moura⁶⁹⁰ et à Serpa⁶⁹¹, il y a aussi des vestiges de l'Âge du Fer ainsi qu'à Mértola⁶⁹². Beja a été considérée longtemps comme une fondation romaine et ce n'est que récemment qu'elle a vu son passé protohistorique révélé à la suite de travaux archéologiques⁶⁹³. Il nous semble pourtant risqué d'élaborer une réflexion du type: occupation des sites à la période pré-romaine / abandon ou mutation de fonction au cours de l'époque romaine et même au Haut Moyen-Âge / récupération de la topographie plus ancienne à partir du XIe s. Nous devons considérer deux types de situations complètement différentes. En premier lieu, celle des sites occupés de très longue date, d'origine pré ou protohistorique et dont l'évolution se prolonge jusqu'à l'islamisation sans interruptions visibles. Ce phénomène d'occupation continue d'un site a été constaté dans d'autres régions géographiques d'al-Andalus, même si certains vestiges architecturaux sont de datation tardive (almohade)⁶⁹⁴. On ne peut cependant pas simplement dire qu'à l'époque islamique tardive il y a eu une tendance à fortifier avec de nouvelles murailles un habitat préexistant comme c'est le cas à Serpa, Moura ou Aljustrel⁶⁹⁵. Une autre situation complètement différente correspond à une "récupération" tardive, avec toute probabilité d'être des zones de refuge temporaire, d'anciens sites abandonnés qui étaient des localités de l'Âge du Fer du Sud du territoire.

La sacralisation de certains de ces sites – Senhora da Cola, Senhora de Aracelis, Senhora do Amparo, Señora de la Peña – finira par marquer le souvenir d'un espace autrefois utilisé comme point de regroupement des communautés. Même après avoir été abandonnés comme espaces d'habitation ou comme simple points de vigie, ils sont restés jusqu'à aujourd'hui des points de rencontre des populations, normalement lors des pèlerinages célébrés régulièrement. Au moins l'un d'entre eux (Señora de la Peña) a pu par ses dimensions et par l'absence de structures d'habitation identifiables jouer le rôle d'enceinte fortifiée "*où les populations et leurs troupeaux s'abritaient en cas de danger*"⁶⁹⁶.

688 Ramos, 1994: 48

689 Viana, 1959: 10

690 Des travaux archéologiques inédits de Jorge Pinho Monteiro (plusieurs exemples de céramique ibérique déposés au musée municipal).

691 Braga, 1981: 116, 120 et 126

692 Voir Luís, 2000 et spécialement les résultats des fouilles récentes de David Hourcade – Hourcade, 2001

693 Voir la synthèse des travaux chez C. Lopes, 2000

694 Bazzana, 1988: 35-36

695 Boissellier, 1999: 61

Les mines

Les références écrites aux mines dans le Ġarb - que nous considérons comme sûres malgré l'absence de confirmation du point de vue archéologique - se rapportent à des exemples bien connus. Il est intéressant de les énumérer pour mieux contextualiser l'exploitation minière dans la *kūra* de Beja :

a) Dans la Péninsule de Setùbal, l'exploitation de l'or recueilli dans les sables du Tage (*“durant l'hiver, les habitants de la contrée vont auprès du fort [d' al-Ma'dan] à la recherche de ce métal et s'y livrent tant que dure la saison rigoureuse. C'est un fait curieux dont nous avons été témoins nous-mêmes”*⁶⁹⁷) ou retiré, selon al-Rāzī, d'un “vivier d'or fin”⁶⁹⁸ dans la mine d'Adiça, située entre Almada et le Cap Espichel. Cette dernière aurait peut-être été la plus grande exploitation portugaise du Moyen-Âge avec des activités minières qui se seraient prolongées jusqu'à la fin du XVe s.⁶⁹⁹.

b) La présence de peroxyde d'antimoine (appelé “bezoar”, “bezaar” ou “bezar”) auquel on attribuait des propriétés médicinales et d'antidote et qui existait près de Lisbonne *“sur une colline qu'il y a au-delà et qui resplendit la nuit comme des lampes”*⁷⁰⁰.

c) L'existence de marcassite ou marcassite dorée - pyrite de fer employée en joaillerie - près d'Antaniya (Idanha-a-Velha)⁷⁰¹.

d) Le témoignage de l'existence d'un étain sans égal dans sa ressemblance avec l'argent près d'Ossonoba⁷⁰².

e) La référence à l'ambre dans le Haut Sado sur les monts d'Algarve et près d'Ossonoba⁷⁰³.

Les falaises schisteuses du Bas Alentejo étaient riches non seulement en cuivre, plomb ou fer comme on le pensait encore récemment mais aussi en argent et éventuellement en or, extraits en quantités appréciables, et sans grands travaux miniers, dans les “chapeaux de fer”⁷⁰⁴.

En plus d'une agriculture aux fortes racines dans la région, qui a justifié un peuplement dense de villas à l'époque romaine, c'est dans les métaux que la région du Bas Alentejo a trouvé

696 Torres, 1992b, 398

697 Al-Idrīsī, 1969: 223

698 Al-Rāzī, 1953: 90

699 Custódio, 1993: 99; Duarte, 1996: 72-77. David Lopes soutient que son exploitation a duré jusqu'au règne de João III - Lopes, 1968: 161

700 Al-Bakrī, 1982: 37

701 Al-Maqqarī, 1840: 89; Al-Bakrī, 1982: 38

702 Al-Bakrī, 1982: 39

703 Al-Rāzī, 1953: 91

704 Torres, 1992a: 190

une de ses principales ressources et une gloire qui a atteint la période islamique⁷⁰⁵. Les poètes de l'Antiquité disaient que le soleil, en se couchant à l'Ouest plongeait dans des torrents d'or liquide qui causait cette incandescence à la fin du jour. La richesse métallifère de l'Ibérie était donc plus forte que le mythe. Nous savons aujourd'hui que dans les collines les plus inhospitalières de l'intérieur du Bas Alentejo ont été exploités pendant plusieurs siècles d'importants filons de minerai⁷⁰⁶.

Ces affleurements métalliques offraient des métaux précieux qui étaient recueillis avec une grande facilité et sans grands travaux de terrassement. L'épuisement rapide de ces bourses de métaux nobles a concouru au peuplement préhistorique précaire et dispersé, caractéristique de la région montagneuse du Bas Alentejo. De petits groupes humains ont reçu l'impulsion d'un marché, dont le centre d'exploitation a dû être grâce à sa position le port intérieur de Mértola. Ils se consacraient certainement à ces travaux miniers et métallurgiques pour avoir un complément à leur économie pastorale de subsistance. La ville du Guadiana, point de départ des plus importantes voies terrestres vers l'intérieur, a attiré les premiers commerçants et soldats venus de la Méditerranée⁷⁰⁷. La pauvreté des sols et la médiocre romanisation du territoire de Mértola ont été contrebalancées par le rôle de ville-magasin des mines de São Domingos et d'Aljustrel qu'assumait Mértola. C'est à ce caractère et à celui de port fluvial que l'on doit la composition sociale de la ville à l'époque romaine. A en juger par l'épigraphie conservée, les *liberti* et les immigrants semblaient nombreux, et deux d'entre eux indiquent clairement leur origine italique et africaine. Nous ne savons pas dans quelle mesure l'élite de Mértola exploitait les mines de la région, problème pour lequel l'épigraphie n'apporte pas une grande contribution⁷⁰⁸.

Dans toute la région, seuls São Domingos et Aljustrel étaient dépendants d'un pouvoir centralisateur extérieur ayant fonctionné tant que les armées de l'Empire Romain ont pu appuyer la machine administrative, surveiller les processus d'extraction et contrôler les parcours d'écoulement. Les *castella* ont pu faire partie d'un programme officiel de colonisation, représentant un des plus anciens programmes de distribution de terres à des colons venus du

705 Aux XI-XII^{es} ss., on faisait référence, dans le commerce entre la Méditerranée Orientale et Occidentale, au cuivre et au plomb mais surtout à l'argent, abondante en Espagne mais rare en Egypte - Goitein, 1973: 26 et 52-54

706 Voir la densité de peuplement dans cette zone de la montagne chez Silva, 1998: figs. 250 et 264

707 Torres, 1992b: 388-389

708 Alarcão, 1985: 102

dehors, dont les formes d'exploitation ont été étudiées en détail depuis le siècle dernier, et sur lesquelles une vaste bibliographie a été produite⁷⁰⁹.

La fin de l'intervention romaine, qui se traduit par l'arrêt de l'installation de complexes d'écoulement des eaux et des terrassements, marque une nouvelle étape pour l'exploitation des mines. Les grandes exploitations impériales se morcellent en des unités d'exploitation de plus petites dimensions qui n'ont parfois qu'un caractère résiduel. Ces activités minières sont restées sous le contrôle de communautés locales ce qui justifie à notre avis, les programmes de construction menés à Mértola au cours des Ve et VIe ss.

L'activité complémentaire des communautés autochtones de paysans-bergers bien que résiduelle à l'époque islamique a pu être l'activité minière. En effet, ces communautés sont installées dans des lieux visiblement inhospitaliers mais qui correspondent à la région des pyrites. Cette aire géographique du Sud de la *kūra*, entre l'Alentejo et l'Algarve, regroupe aussi les principaux foyers de population protohistoriques.

Aux données abondantes qui existent pour la période romaine, s'oppose pour le territoire de Beja (et même pour l'Andalousie Occidentale) un silence presque total en ce qui concerne l'époque islamique. La seule référence écrite relative à l'exploitation minière dans la *kūra* renvoie au Xe s. et concerne l'exploitation de mines d'argent de la région de Ṭūṭāliqa⁷¹⁰, que "*les villageois ont caché et dont ils tirent profit*", c'est-à-dire où le minerai est extrait en secret et à un endroit connu des seuls habitants qui semblaient ainsi gardé le contrôle sur les mines⁷¹¹. Cette référence justifie et semble définir un type d'activité minière encore courante à l'époque du califat, activité contrôlée par de petites communautés qui cachaient le lieu ou les lieux d'extraction et détenaient encore la commercialisation du métal sur les marchés urbains. Nous ne pouvons que spéculer sans aucune certitude sur l'ancienneté de ce système qui pourrait remonter à des périodes pré-islamiques. L'idée d'une relative autonomie de la région semble être renforcée par la constatation que plusieurs actions militaires, conduites par des chefs *muwallad* comme al-Ṭūṭāliqī et Bakr b. Maslama, sont parties de Ṭūṭāliqa pendant les IXe et Xe ss.⁷¹² Ces mouvements n'étaient certainement pas étrangers à la richesse provenant des mines d'argent. La liaison entre le contrôle des mines, la métallurgie indispensable à la fabrication de monnaie et au contrôle des flux monétaires justifie bien l'attention que ce territoire a toujours mérité.

709 Il faut absolument consulter les synthèses sur la région chez Domergue, 1987: 193-197, 212-213, 224-234, 495-508 et 1990: 49-62; Alarcão, 1990b: 413-415 (et bibliographie citée); Pérez Macías, 1998

710 Al-Rāzī, 1953: 88. Information répétée dans des textes plus tardifs - Yāqūt, 1974: 247. Al-Maqqarī, moins précis, mentionne seulement les mines d'argent de la région de Beja - al-Maqqarī, 1840: 60

711 Al-Rāzī, 1953: 88; Cintra, 1954: 65

712 Picard, 1993: 55-56

La zone des mines de Ṭūṭāliqa a été localisée dans la montagne d'Adiça entre les villages de Sobral, Ficalho et Santo Aleixo près de la rivière de Toutalga⁷¹³. On sait que les montagnes de Ficalho, Adiça et Preguiça sont constituées de plusieurs filons métalliques comprenant des galènes argentifères qui auraient fait l'objet d'une exploitation depuis l'époque protohistorique et qui auraient pu constituer la matière première extractive de la métallurgie d'argent qui se pratiquait à Castelo Velho de Safara (à moins de vingt kilomètres au Nord de la rivière de Toutalga) jusqu'au Ier siècle ap. JC⁷¹⁴. La poursuite de l'activité minière à l'époque islamique n'a pourtant pas été encore archéologiquement prouvée sur ces sites.

En accord avec l'hypothèse récemment formulée, le nom de Ṭūṭāliqa pourrait désigner toute la région autour de la rivière et non un site spécifique⁷¹⁵. Le site de Santo Aleixo dont l'occupation à l'époque islamique est probable (mais n'a pas été encore attesté archéologiquement) pourrait correspondre ainsi à une petite fortification, lieu de refuge des populations au moment des attaques. Toujours dans ce contexte et en liaison éventuelle avec l'activité minière, d'anciennes *villæ* comme São Pedro da Adiça auraient connu une occupation prolongée. La localisation de plusieurs fragments architecturaux de grande taille serait associée à la permanence d'un lieu de culte qui pourrait avoir survécu jusqu'à l'époque islamique. Les deux impostes retrouvées il y a quelques années à São Pedro da Adiça⁷¹⁶ ont une datation qui pourrait se situer aux VI/VIIes ss.⁷¹⁷, mais il ne faut pas exclure une chronologie postérieure (jusqu'à la période du califat, si l'on accepte la proposition de Manuel Real) pour la survie de la localité.

Nous répétons qu'à toutes ces références, ne correspond, jusqu'à aujourd'hui, aucune intervention archéologique qui nous permette de connaître les techniques liées à l'activité minière ou à la métallurgie et d'analyser le type de peuplement ou les formes d'habitat associés aux mines. Nous savons seulement que la transformation de l'argent se faisait à Mértola où on a trouvé (dans des contextes des XI-XIIes ss. de la citadelle) plusieurs creusets pour la fonte qui auraient appartenu à un orfèvre qui y avait son atelier⁷¹⁸. Ce n'est cependant pas une situation que nous pouvons généraliser. Au Castelo Velho d'Alcoutim et dans la fortification de Reliquias, par exemple, on n'a trouvé aucun vestige direct de fonderie à l'intérieur de l'enceinte murée⁷¹⁹.

713 Torres, 1992a: 194

714 Soares, 1985: 87 et 93

715 Rego, sous presse

716 Lima, 1963

717 Macías, 1990. Correction de chronologie proposée par Real, 1998: 47 et revue par Rego, 2003: 71

718 Silva, 1992: 35-37

719 Catarino, 1997-1998b: 701

La défense d'une continuité dans l'exploitation des ressources minières du Ġarb et en particulier dans la *kūra* de Beja a été soutenue au cours de la dernière décennie par l'existence d'une activité minière artisanale pratiquée par des communautés locales dont la principale activité serait l'élevage extensif.

L'hypothèse séductrice de l'exploitation de surface de petites poches de métaux précieux avancée par Claudio Torres⁷²⁰ et jamais testée sur le terrain a été vigoureusement contestée sur la base d'une argumentation qui privilégie l'inexistence de données sur l'activité minière extractive médiévale. Ce phénomène est perceptible aussi bien du côté espagnol qu' au Portugal (São Domingos et Aljustrel), ce qui pourrait s'expliquer par un épuisement des filons qui aurait déjà été la cause de la récession des exploitations minières au Bas-Empire.

Cependant, et bien que l'on insiste sur le fait que sur des sites comme Aljustrel il n'existe que des vestiges d'époque romaine (Algares n'a pas connu d'occupation depuis la deuxième moitié du IIIe s.; Mangancha n'a pas dépassé la fin du Ier siècle av. JC⁷²¹), on connaît en vérité à Poço 1 d'Algares des vestiges d'un habitat dont l'occupation a pu se prolonger entre les IVe et Xe ss.⁷²². La céramique (sigillée africaine des IV/Ve ss.) et le bois carbonisé⁷²³ qui y ont été retrouvés suggèrent l'hypothèse qu'il y a eu une certaine activité, même sporadique, sur ce qui restait de la vieille mine impériale.

L'idée d'une continuité à très long terme de l'exploitation minière à Aljustrel nous est confirmée par un document de 1254, vingt ans après le passage du château aux mains des chrétiens. Le roi donne alors le château à l'Ordre de Santiago avec les terrains et le droit royal, établissant pourtant une importante exception pour les mines dont il ne concède qu'un dixième, se réservant le reste⁷²⁴. Le fait que le roi conserve le contrôle des mines pourrait justifier que les mines aient été encore exploitées à cette époque et qu'elles représentaient encore une importante source de revenus.

Une éventuelle production d'or est écartée car les basses valeurs de ce métal - 2 grammes par tonne de minerai - semble contradictoire avec une production de masse. D'autant plus que les références à une activité minière aurifère manquent d'arguments archéologiques, métallurgiques et géologiques⁷²⁵. L'occupation de sites anciens se justifierait pour les localités minières de l'Andévalo seulement pour l'utilisation de la "caparrosa", un résidu utilisé pour sa

720 Torres, 1992b: 388

721 Domergue, 1971: 104-107

722 Cauuet, 2002: 79-83

723 Échantillons datés entre 400/584 et 680/925 ap. JC - Cauuet, 2002

724 M. Graça Dias, 1992: 76

725 Pérez Macías, 1999a: 31

couleur rouge comme colorant en teinture. Ce serait l'usage donné aux autres mines de la région à la période islamique⁷²⁶.

La question est cependant controversée, notamment au vue d'autres études qui soulignent que l'abandon des exploitations est intervenu après le Ve s.⁷²⁷. Ces études font aussi référence à l'exploitation, à l'époque islamique, de ressources minières qui n'ont pas laissé de vestiges appréciables, en plusieurs endroits de l'Andalousie Occidentale comme Rio Tinto, Quebrantahuesos, Los Cabezos Colorados, La Venta del Quico, Aracena et El Güerro. Sauf pour ce dernier où l'on exploitait le fer, dans les autres cas nous sommes devant l'exploitation minière du cuivre et de l'argent⁷²⁸. À Saltés, les métaux transformés parvenaient facilement par voie fluviale en descendant l'Odiel⁷²⁹. On y travaillait le fer (dont des restes sont visibles dans les scories de la zone Nord-Est de l'île), le cuivre, l'or et l'argent. L'activité minière était réalisée à l'intérieur de l'Andévalo, les produits étant ensuite soumis à une première transformation réductrice à Saltés pour ensuite être exportés vers des centres métallurgiques spécialisés⁷³⁰.

Les villages miniers de cette région du Ġarb doivent encore être localisés et étudiés de façon systématique . Pour l'Algarve Oriental, on affirme que: "*si aucun établissement minier n'a été fouillé, il semble exister une certaine coïncidence entre les mines et les lieux d'habitat où l'on a retrouvé de nombreux fragments de scories, de tuiles et de céramiques*"⁷³¹. Il est tout à fait probable que nombre d'entre eux ont dû être détruits par les travaux modernes opérés à ciel ouvert⁷³² et qui par leur dimension et profondeur ont éliminé complètement les anciens niveaux d'occupation. L'absence d'un travail systématique de prospection des localités minières du côté portugais a contribué à l'absence d'une cartographie de ces sites - si peu nombreux soient-ils - dans la *kūra* de Beja.

2. Noyaux urbains

Chaque centre urbain détenait traditionnellement sous son contrôle, plus économique que juridique, un territoire ou *alfoz*, dont la topographie dans la plupart des cas n'a connu que peu de changements au cours des siècles au point que dans certains cas ses limites coïncident

726 Pérez Macías, 1999a: 31-32

727 Blanco-Freijeiro, 1981: 20

728 Blanco-Freijeiro, 1981: 24, 94-95, 100-103, 117, 128-136 et 156

729 Bazzana, 1989: 48-49

730 Bazzana, 1997: 70-71

731 Catarino, 1997-1998b: 698

732 Bazzana, 1989: 49

avec celles du *concelho* actuel⁷³³. De la ville dépendaient directement les jardins et les campagnes des environs qui fournissaient quotidiennement ses marchés, et un nombre variable de localités rurales, les *alcarias* – cellule socio-économique cohérente, véritable cadre de vie pour les populations rurales médiévales – dont le gouvernement était exercé par des assemblées d’anciens ou *aljamas*⁷³⁴. Les modèles testés dans le Sud-Est de la Péninsule⁷³⁵ n’ont pas pu, jusqu’à présent, être vérifiés sur notre territoire. On ne peut que soulever l’hypothèse que certains sites à l’extrême Sud de la *kūra* aient eu des caractéristiques d’un habitat non permanent, mais les données disponibles ne sont pas encore suffisantes.

Localisées sur des positions escarpées au croisement des fleuves, dominant d’importants cours d’eau ou simplement occupant des points stratégiques exceptionnels - nous rappelons les cas de Lisbonne, Santarém, Coïmbra, Mértola ou Silves pour ne nommer que quelques exemples d’une liste qui engloberait forcément presque tous les sites qui ont connu l’impact de l’islamisation -, ces villes ont gardé, pour plusieurs de leurs aspects essentiels, leur caractère “urbain” tout au long de la période médiévale, par un processus qui n’a pas été linéaire et qui n’a pas eu un rythme identique dans les différents endroits.

Que sont concrètement les espaces urbains de la *kūra* de Beja lors de la transition du monde romain à l’époque musulmane? La règle de base est que les espaces auliques de beaucoup de ces cités ont continué à être utilisés à l’époque islamique. La récupération des structures et des matériaux de la période romaine est un fait habituel, surtout dans le cas où ces espaces ont cessé de remplir les fonctions pour lesquelles ils avaient été conçus, ce qui est particulièrement notoire avec la décadence (et disparition postérieure) de la scénographie impériale.

On peut constater en résumé deux types de continuités à ce niveau sur le territoire de la *kūra*. D’une part, l’occupation topographique qui se traduit par la permanence que les matériaux archéologiques confirment. D’autre part, la continuité des classes dirigeantes (visible pour Beja par la présence de l’évêque et ensuite des oulémas, même s’il n’y a pas “correspondance hiérarchique” entre les uns et les autres) qui symbolise l’entretien du prestige du site et d’un contrôle effectif sur le territoire. La discontinuité est attestée par le changement de fonctions de la ville. Celle-ci cesse d’exhiber l’apparat du pouvoir mais n’est pas physiquement abandonnée.

733 Il est certain que l’on ne peut généraliser cette constatation à cause de la restructuration de l’espace après la Reconquête - voir les cas des alfozes d’Alcacer do Sal et de Marachique.

734 Guichard, 1990: 223-226

735 Bazzana, 1988: 28-29. Le château n’est pas, dans le Levant islamique, le symbole d’un pouvoir autoritaire ou d’une domination sociale; il semble plutôt naître d’une affirmation des communautés

Sa vie est maintenue par les habitants des basses classes, par les petits fonctionnaires de la machine fiscale et par les garnisons qui garantissent la sécurité du territoire. Des villes comme Beja, “exportatrices” et économiquement dominatrices, déclinent. Seules les zones portuaires comme Mértola et Faro semblent garder leurs anciennes fonctions.

Un aspect essentiel dans cette caractérisation sommaire est celui de l’inexistence de nouvelles fondations urbaines islamiques sur le territoire de Beja (dans le Ġarb, seule Badajoz échappe à cette règle⁷³⁶), ce que nous interprétons comme une continuité de plus sur le long terme dans la vie de cet espace. Parmi les principaux lieux fortifiés, seul Aljustrel est considéré comme n’ayant pas connu d’occupation jusqu’au IXe s.⁷³⁷. Cependant, des recherches récentes prouvent que la zone minière a été peuplée au Haut Moyen-Âge⁷³⁸, ce qui contrarie l’idée d’un abandon du site à partir de la fin de l’Empire Romain.

Les fonctions des sites se transforment et la réutilisation des anciens édifices devient la règle. Statues, colonnes, architraves et pilastres sont récupérés sur des immeubles en déclin et intégrés - presque toujours comme de simples matériaux de réemploi - à de nouvelles constructions. Aucune d’entre elles ne sera à l’époque islamique capable de prendre la place et les fonctions qu’occupaient les basiliques, temples et théâtres. Même lorsque l’occupation d’un endroit continue, les fonctions changent, comme cela a eu lieu dans la zone Nord du complex palatin de Mértola, profondément modifié à la période byzantine.

L’impossibilité d’affirmer une continuité stricte entre la *civitas* et la *madīna* a été bien démontrée dans le Sud-Est d’al-Andalus, et on ne peut pas non plus accepter un principe général de décadence des cités antiques d’origine romaine au bénéfice de nouveaux noyaux créés par les conquérants arabes⁷³⁹.

Dans la *kūra* de Beja, l’absence de nouveaux noyaux de population (tous les sites d’une relative importance cités correspondent à des sites de peuplement ancien) est une réalité singulière et cela la différencie de la majeure partie de la Péninsule Ibérique. D’autre part, on ne connaît pas en détail la dynamique de ces sites et la simple constatation de sa permanence au cours du Haut Moyen-Âge ne nous autorise pas à conclure que la ville romaine a survécu avec ses caractéristiques essentielles à la fin de l’Empire.

rurales – le château est d’ailleurs un lieu de refuge collectif avant d’être le symbole de la cohésion du groupe qui l’a construit – Bazzana, 1992a: 266

736 L’argumentation à propos du début tardif de l’occupation d’Aroche nous semble insuffisante, comme nous essaierons de le démontrer.

737 Ramos, 1993: 11 et 20

738 Cauuet, 2002: 79-81

739 Gutierrez, 1993: 13-35, spécialement 23-25

Topographie urbaine

Le modèle d'une partie des villes du Ġarb al-Andalus, quel qu'ait été son degré d'adaptation à des espaces antérieurs, suit des principes qui sont familiers à de nombreux autres sites urbains de la Méditerranée Occidentale : près de la muraille et à l'endroit le plus facilement défendable, on implantait le palais (*qaṣr*), cellule des fonctions clairement gouvernementales, et la citadelle (*qaṣaba*). Ce site, presque toujours superposé à l'acropole romaine antérieure, formait un véritable monde à part fermé sur lui-même. Ces citadelles palatines sont cependant un phénomène tardif - on rappelle le célèbre Palais des Fenêtres à Silves chanté par le roi-poète al-Mu^ctamid⁷⁴⁰ -, dont il n'y a pas trace dans la *kūra* de Beja. Les fortifications et les forts qui ont été construits dans la phase finale de l'époque musulmane ne semblent pas avoir eu de caractère luxueux. Du point de vue archéologique, la modestie et la fragilité des structures sont la dominante pour tous les niveaux d'occupation plus tardifs.

Autour de ce noyau du pouvoir s'étendait la ville (le nom de *madīna* n'est applicable qu'aux villes les plus importantes) normalement entourée de murailles. C'est dans cet espace que l'on trouvait les marchés, les bains, les espaces religieux etc. c'est-à-dire toutes les structures nécessaires à la vie quotidienne de la population. Par conséquent, c'est dans ces lieux que la population de commerçants, d'artisans, de jardiniers et de paysans se regroupait principalement⁷⁴¹. Dans les localités plus importantes, la ville s'étendait souvent au-delà des murs en créant des faubourgs. Les exemples connus de quartiers extra-muros ne sont pas très fréquents dans le Ġarb al-Andalus. Lisbonne en fournit par sa dimension exceptionnelle le cas le plus important⁷⁴². Mértola a eu un quartier en dehors des portes abandonné à la fin du XI^e s. voire un peu plus tard, et Beja présente un ensemble d'éléments qui bien que contradictoires nous font admettre également cette possibilité. Pour tous les autres sites de la *kūra*, l'hypothèse de la présence d'un faubourg ne se pose même pas.

Dans certains cas, la ville était organisée en deux pôles différenciés et autonomes comme dans le cas de Santarém et d'Alcácer do Sal. Dans d'autres, comme à Lisbonne et Coïmbra, elle est unifiée en un seul espace urbain⁷⁴³. On peut cependant souligner que ce schéma d'organisation de l'espace a, dans les territoires du Ġarb, une correspondance insuffisante avec la réalité et, si nous pouvons admettre que des villes comme Lisbonne aient eu des schémas

740 Alves 1996: 84-85. Voir aussi la référence d'Abū l-Fiḍā, 1906: 86

741 "la distinction madina/qasaba s' impose de façon relativement progressive au cours des IX^e et X^e siècles" – Guichard, 1998a: 49

742 Torres, 1994: 80

743 Torres, 1992b: 397

d'organisation plus complexes, cette situation contrasterait avec le caractère relativement rudimentaire d'autres espaces "urbains".

Les phénomènes de continuité du monde classique en termes d'organisation urbaine se sont bien souvent prolongés longtemps après l'islamisation. Le cas le plus problématique est celui de la transformation ou de la permanence des villes anciennes, à propos duquel la première réserve à faire est qu'il ne s'agit pas d'un phénomène exclusif de l'ancienne Hispanie, mais qu'il est commun à d'autres zones de l'expansion islamique, comme le Proche-Orient ou le Magreb. Sonia Gutierrez défend d'ailleurs la continuité fonctionnelle de la ville de l'Antiquité Tardive jusqu'au VIII^e s. malgré le phénomène de désurbanisation. Concrètement, on peut soutenir en suivant ce point de vue que peu d'influences ou de survivances des villes antiques sont passées aux villes islamiques⁷⁴⁴.

On a pu signaler la "continuité" entre les maillages urbains de Faro et d'Évora, par exemple, pour souligner des vecteurs déterminants en termes d'organisation urbaine⁷⁴⁵. De telles approches au caractère strictement morphologique ont été pour Beja sévèrement critiquées⁷⁴⁶ et en évaluant le registre archéologique, il n'est pas possible de proposer des correspondances.

Nous ne pouvons pas davantage faire des transpositions ni confondre des idées comme celles de la "continuité" et de la "permanence": si pour tous les sites de la *kūra*, nous avons des évidences du maintien des populations, nous n'avons aucune preuve d'une continuité effective de l'utilisation des structures urbaines héritées du monde romain au cours du Moyen-Âge.

La chronologie de l'évolution urbaine dans le Ġarb pendant la période islamique constitue encore un sujet pratiquement vierge. Les données existantes renvoient presque toujours aux murailles des localités qui datent de la période la plus active de la Reconquête (deuxième moitié du XII^e/ première moitié du XIII^e s.). Les données disponibles pour les périodes émirate et califale ou même pour les différentes *taifas* qui ont divisé l'Andalus sont extrêmement rares.

Les seules propositions dans ce domaine sont celles qui ont des fouilles archéologiques comme base et qui permettent de façon générique de conclure à l'existence de deux grandes périodes: la plus ancienne débute avec l'islamisation et s'étend jusqu'au Xe s. (avec des prolongements ponctuels au siècle suivant); l'autre plus récente dure des X-XI^es ss. à la Reconquête. On a pu le constater à Mértola⁷⁴⁷, à Castro da Cola⁷⁴⁸ et à Aljustrel⁷⁴⁹ lors des

744 Gutierrez, 1993 et Acien Almansa, 2001

745 Mantas, 1986: 17-23 - voir les critiques par rapport aux approches strictement "morphologiques" de Vasco Mantas chez C. Lopes, 2000

746 C. Lopes, 2000: 178-184

747 Macías, 1996: 56-57

fouilles réalisées dans les châteaux respectifs. Au fond, cette division semble refléter en termes archéologiques ce que nous pensons avoir été le processus d'évolution historique dans cette région. C'est-à-dire, une première phase de l'islamisation marquée par des aspects de continuité par rapport au Haut Moyen-Âge ; une deuxième phase, qui marque davantage une rupture, débute avec le califat et voit ses caractéristiques se renforcer au cours des périodes almoravide et almohade.

L'intense occupation des localités de la *kūra* (dans de nombreux cas jusqu'à nos jours) n'a pas permis, sauf pour les exceptions indiquées, de faire une étude approfondie de l'évolution de l'occupation des sites. Pour les défenses urbaines presque toujours modifiées après la Reconquête et particulièrement abîmées par les travaux d'amélioration réalisées pendant la Restauration (au milieu du XVIIe s.), les informations sont toujours résiduelles. Si l'on excepte les pans Nord et Est du fort de Mértola et la tour de Mesas do Castelinho, ces défenses renvoient à des murs érigés à l'époque almohade pour faire face à l'avancée chrétienne.

On conserve encore des tronçons de ces murailles en *taipa*⁷⁵⁰ de la phase la plus tardive à Paderne⁷⁵¹, Salir⁷⁵², Loulé⁷⁵³, Juromenha⁷⁵⁴, Moura⁷⁵⁵, Alcácer do Sal⁷⁵⁶, Silves⁷⁵⁷ ou Mértola, préservées dans les deux premiers cas par la décadence inexorable de ces localités et pour les autres par la réutilisation des tours et des pans de mur de l'époque islamique dans les fortifications de chronologie plus récente. Dans certaines de ces structures (Salir, Moura et Alcácer do Sal notamment) des réticulés tracés à la chaux, destinés à imiter les moellons en pierre des murailles romaines, sont encore visibles.

Périmètres et superficies des villes

La vieille question des périmètres des villes a été traitée de façon approximative. La meilleure des hypothèses se réfère aux tracés des murailles almohades, qui sont considérés comme fiables pour déterminer la limite fortifiée de toutes les périodes antérieures, idée qui ne correspond pas toujours à la réalité. Il reste, pourtant, à résoudre la question importante de la

748 Mestre, 1992

749 Ramos, 1993

750 Le mot portugais "taipa" sera utilisé dans le texte.

751 Catarino, 1995: 74-75, 81 (figs. 11.1 et 11.2) et 82 (figs. 12.1 et 12.2)

752 Catarino, 1997-1998c: 1291-1292

753 Matos, 1971b: 229

754 Correia, 1992b: 75-76

755 Macías, 1993b: 129

756 Macías, 1998: 132

757 Gomes, 1988: 31-33

définition précise des limites de la fortification de Beja. Plusieurs problèmes apparaissent aussi, et encore dans le domaine urbain, à propos de la définition des zones religieuses ou des espaces funéraires. L'évolution urbaine que ces localités ont connue depuis le XIII^e s. a déterminé le remplacement des vieilles mosquées (ou d'éventuels lieux de culte mozarabes) par des églises nouvelles qui normalement n'ont pas laissé de vestiges de l'ancienne occupation, l'exception de Mértola étant déterminée par des raisons financières très concrètes⁷⁵⁸. Les zones funéraires situées dans les environs des anciennes murailles ont été sacrifiées à la croissance des sites (voir les exemples de Beja, Moura, Noudar ou Mértola) ou ont vu leur espace occupé par de nouveaux édifices chrétiens (comme à Castro da Cola). Le cas de Mértola, où un travail de fouilles a été possible et a permis l'analyse d'une partie de l'ancienne *maqbara*, est une exception. Pour les autres sites, le silence est presque total.

Les conclusions, pour ces sites pris dans leur ensemble, sont donc encore approximatives et auront besoin d'être actualisées en permanence notamment en fonction des recherches archéologiques en cours. Cette limitation naturelle se reflète dans la quantité et dans la qualité de l'information recueillie qui n'est pas toujours proportionnelle à l'importance de la localité. Des éléments apparaissent ainsi en abondance sur des sites qui dans le passé ont eu un rôle discret (Mesas do Castelinho par exemple). L'information archéologique disponible pour Mértola est clairement supérieure à celle que nous avons pour Beja, sur laquelle on ne possède pas de données correspondant au rôle et à l'importance que cette ville a connus à l'époque islamique.

Dans le Ġarb al-Andalus, aucune ville n'a approché en taille et importance une grande capitale comme Séville, Cordoue ou Grenade. Cependant, au contraire de ce qui a été parfois affirmé sur son manque de relief à l'époque islamique, le territoire de l'ancienne Lusitanie regroupait un réseau appréciable de villes de taille moyenne où se détache, comme noyau de plus grande dimension, la ville de Lisbonne⁷⁵⁹. La dimension en termes de superficie n'est fournie qu'à titre indicatif, ce critère n'étant pas nécessairement décisif pour approcher la réelle importance de la ville. En plus de Lisbonne, une dizaine de villes de moindre importance se répartissaient sur le territoire du Ġarb. Parmi elles ressortent Coïmbra et Badajoz avec une surface approximative intra-muros de 8 ha et une population qui pouvait atteindre près de 2 600 habitants.

758 Deuxième partie - chapitre III.2

759 Torres, 1994: 83

Badajoz, l'une des rares fondations urbaines d'al-Andalus a été le résultat de la lutte contre la centralisation omeyyade de Cordoue menée à bien par Ibn Marwān al-Jilliqī et ses descendants, originaires de la région⁷⁶⁰. Il avait l'intention de transformer Badajoz en capitale d'un Ġarb qui se serait situé dans la continuité de la Lusitanie : de Beja à Santa Maria de Faro, il maintenait de fortes solidarités politiques. Presque deux siècles plus tard, Badajoz redevient le centre d'une tentative similaire, la dynastie des Aftassides ayant réussi à unifier dans le même Etat les villes de Beja, Évora et Lisbonne.

Parmi les autres villes du Ġarb, aucune ne ressort vraiment de façon évidente. On constate, au Sud du Tage, une uniformité sans équivoque à propos de la dimension des périmètres à l'intérieur des murailles qui englobent précisément les aires d'habitation les plus anciennes. Avec une superficie intra-muros de 6 ou 7 ha et une population de 2000 à 3000 habitants, elles étaient entourées d'une enceinte dont le périmètre tournait autour de 1 000 m⁷⁶¹. Dans ce cas, on trouve des sites d'importance politique et économique notable comme Santarém, Alcácer do Sal, Évora, Beja, Mértola, Silves et Faro. Il n'est pourtant pas encore possible d'établir une chronologie précise pour les phases les plus dynamiques de chacun de ces sites. En Algarve, Faro et Silves ne coexistent pas mais plutôt se succèdent comme centre principal. Évora et Alcácer connaissent un parcours marqué par des soubresauts alors que dans la *kūra* de Beja, Mértola et sa capitale ont joué en permanence des rôles alternés comme site le plus important du territoire (bien que Mértola n'ait eu normalement qu'une place secondaire).

Il y a dans le Garb plusieurs dizaines de localités qui possèdent une ceinture fortifiée englobant une zone d'habitation inférieure à 5 ha.. Nous ne pouvons pas réellement les identifier comme des structures urbaines à part entière, ni comme appartenant à la catégorie de la "ville". Il s'agit plus d'agglomérations d'une certaine importance qui étaient désignées comme *ḥiṣn* (fortification), expression qui n'évoque aucune idée de peuplement mais désigne un territoire, son centre et l'ensemble de hameaux dans cet espace⁷⁶². Entre autres, on peut citer les cas d'Almada, Juromenha, Coruche, Tavira, Loulé, Moura, Serpa, Aljustrel et Aroche.

Une hiérarchisation de ces sites n'est pas une tâche facile si l'on prend en compte le caractère trop fluide qu'à nos yeux revêtent les mots utilisés à la période islamique pour désigner des réalités bien diverses. Il est vrai qu'une organisation selon un modèle simplifié et reposant sur trois types de sites, *madīna* (ville), *ḥiṣn* (château, forteresse) et *qarya* (village) peut aider mais ne rend pas compte de toutes les nuances ni des raisons qui font qu'un même site ait

760 Picard, 1991: 220-222

761 Torres, 1992b: 397

762 Bazzana, 1992a: 209

plusieurs types de désignations : “dans l’Andalus, il existait des secteurs administratifs appelés *mudun* (pl. *madīna*). C’étaient des divisions très étendues dont dépendaient des villes d’une certaine importance, châteaux et villages. Au contraire, dans l’Orient musulman, la ville ou *madīna* était simplement un centre urbain dont les environs et les faubourgs dépendaient de la *kūra* où elles étaient situées”⁷⁶³.

Vue l’impossibilité de définir avec rigueur les périmètres urbains, il n’est possible de signaler que de façon approximative les zones occupées. À cause de la pression urbaine au cours des siècles, les modifications ont été constantes et seule une analyse de la morphologie de la ville permet de se faire une idée de la superficie urbaine. Beja était la plus grande ville de la *kūra*, suivie de près par Mértola et leurs aires respectives devaient atteindre les 11 et 6 ha. Tous les autres sites suggèrent des dimensions beaucoup plus modestes : Moura et Serpa dépassaient de peu 2 hectares, Portel atteignait les 3 ha., Aroche (0,24 ha), Noudar (1,2 ha) ou Aljustrel (0,3 ha) restaient en-deçà de ces chiffres. Après les travaux de réparation à la suite de la Reconquête, les enceintes les plus tardives, construites dans la deuxième moitié du XIIe s. pour soutenir l’avancée chrétienne, ne sont pas toujours faciles à identifier.

Une rapide revue des sites, montre qu’avant la Reconquête, Moura et Serpa étaient circonscrites à leurs acropoles et que la croissance urbaine de chacune est postérieure au XIIIe s.. On peut en dire autant pour la petite fortification d’Ourique, semi-abandonnée au profit de la pente qui s’étend au Sud du château. On constate un phénomène identique pour Aljustrel dont la forteresse va se dégrader progressivement au cours du Bas Moyen-Âge jusqu’à être complètement abandonnée au XVIe s.. La “nouvelle” Aljustrel se situera au pied de la colline de Nossa Senhora do Castelo. De petits *burj*, comme Odemira et Noudar prennent une nouvelle importance à partir de la Reconquête et leurs structures défensives sont le pôle de croissance d’un nouveau site. Marsā Hāšim donne naissance à une Sines qui la supplante en taille. Beja double sa surface habitée et se met à construire une nouvelle enceinte en perdant le souvenir de la muraille islamique. Seul Castro da Cola dément cette tendance mais son abandon se fait tout de même au profit des nouveaux *concelhos* d’Ourique et d’Almodôvar. Il est évident que ce n’est pas ici le lieu pour analyser les différents processus de croissance intervenus pour chacun d’eux après la Reconquête. Mais pourtant, et indépendamment du parcours de chacun, il n’y a pas de doutes que le processus largement sédimenté au début du XVIe s. n’a que peu à voir avec la réalité de l’époque musulmane.

763 Abd al-Karim, 1972: 22 (argumentation étendue aux pages suivantes). Une hiérarchie identique est présentée pour l’Algarve Oriental – Catarino, 1997-1998b: 566-567

La typologie complexe élaborée pour les fortifications du Sud-Est de l'Espagne⁷⁶⁴ ne peut être appliquée que de façon partielle à la *kūra* de Beja car les conditions historiques différentes des deux zones empêchent une transposition directe du modèle.

Seuls deux sites urbains, Beja et Mértola, possèdent une citadelle bien différenciée d'une agglomération elle-même protégée par un système défensif. Dans le premier cas, la citadelle islamique n'est attestée que par les textes, dans le second, des éléments architecturaux ont subsisté, qui permettent l'identification du château des X-XI^es ss.. Bien que les données sur les faubourgs nous manquent pour Beja, la dimension de l'un et de l'autre site leur donne une importance que d'autres lieux n'atteignent pas.

Dans le groupe des "châteaux d'itinéraires", c'est-à-dire des fortifications qui contrôlent des points de passage ou des zones de confluence avec d'autres territoires, nous avons les exemples de Noudar, Alfajar, Ourique et peut-être Odemira.

Noudar est encore insuffisamment connu en tant que structure urbaine mais sa position à l'extrême orient de la *kūra* (c'est l'origine même du nom) nous conduit à l'intégrer dans cette catégorie; on peut en dire autant pour Alfajar, point de contrôle entre les territoires de Niebla et Mértola.

Sur la route vers le Sud, on trouve Ourique près de la voie qui menait à Ossonoba. Odemira, petit point de vigie sur la rive droite de la limite navigable du fleuve Mira, a joué un rôle identique de contrôle. La rapidité de l'attribution de la charte de franchise au milieu du XIII^e s. ne nous paraît compatible qu'avec une occupation antérieure.

La plupart des sites fortifiés de la *kūra* entrent donc dans la classification de "château rural" bien que pour des raisons pratiques nous ayons inclus dans le chapitre des espaces urbains des sites comme Moura, Serpa, Aljustrel, Mesas do Castelinho, Portel et Castro da Cola⁷⁶⁵. Il est difficile d'établir un modèle où ces sites répondraient aux mêmes caractéristiques, même si ponctuellement ils ont tous été des sites de refuge. Avec le manque généralisé de fouilles archéologiques la dimension de ce phénomène n'est pas facile à évaluer. Le seul site à avoir été fouillé de façon extensive, Castro da Cola, présentait un tissu dense d'habitation, ce qui exclut la possibilité d'un site destiné à servir uniquement de refuge pour le bétail.

764 Bazzana, 1988: 107

765 Pour les deux derniers nous renvoyons à une dénomination spécifique ("Fortifications à la limite du territoire").

Mosquées

Dans toutes les villes du Ġarb, il y avait au moins une mosquée *aljama*, c'est-à-dire capable de recevoir toute la communauté islamique. Dans le Ġarb al-Andalus, l'existence de plusieurs édifices religieux pour le culte musulman est connue. Les références précises à des lieux de culte dans des villes comme Lisbonne (la mosquée principale, sur laquelle a été construite la cathédrale romane, est mentionnée dans la lettre au croisé Osbern)⁷⁶⁶, Évora⁷⁶⁷ ou Faro⁷⁶⁸ ne font que confirmer l'évidence. Pourtant, seules les mosquées d'Idanha⁷⁶⁹ et de Mértola ont survécu dans leur structure d'ensemble et pour certains éléments décoratifs. Pour celle de Loulé, seul le minaret nous est parvenu⁷⁷⁰.

Parmi les espaces religieux islamiques de la *kūra* de Beja, il est encore aujourd'hui possible de reconnaître une partie importante de la mosquée almohade de Mértola⁷⁷¹, ainsi que la localisation probable de la mosquée de Moura⁷⁷². Une épigraphie signale la construction du minaret⁷⁷³, érigé par al-Mu^ʿtaḍid billāh au milieu du XI^e s., près de l'endroit où se dressera l'église de Santa Maria do Castelo construite après la Reconquête. Il n'est pas facile en l'absence de fouilles de montrer d'autres exemples. Il existait d'autres mosquées dans le Ġarb al-Andalus, mais à cause de leur réutilisation par le culte chrétien la majorité a disparu ou a été intégrée à des édifices postérieurs.

Conformément à la tradition méditerranéenne - avec une ou deux exceptions à plan central influencé directement par le monde impérial byzantin - les mosquées sont de vastes édifices hypostyles de plan carré implantés topographiquement à des endroits importants de la ville. L'innovation introduite dans ces espaces de culte consiste en l'orientation systématique de la *qibla* dans le sens de La Mecque. Situé fréquemment à l'entrée du patio et rompant l'horizontalité des lignes dominantes de tout l'ensemble, se dresse le minaret.

Plusieurs mosquées rurales ont certainement dû passer sans grands remodelages au culte des conquérants chrétiens. Cependant la localisation topographique de certaines églises des villes méridionales, un petit décalage dans l'orientation ou une profusion de volumes anormale et peu claire, sont parfois suffisants pour supposer l'existence à cet endroit d'une ancienne mosquée. Par ailleurs, dans l'occupation des villes du Sud, le nom de Santa Maria était souvent

766 Oliveira, 1936: 108

767 Macías, 1998: 123 et 126

768 Machado, 1979: 10

769 Torres, 1992c: 174-177

770 Macías, 1998: 212

771 Deuxième partie, chapitre III.2

772 Macías, 1993b: 131

773 Labarta, 1987a: 413

attribué à l'ancienne mosquée, ce qui nous laisse penser que les anciens lieux de culte musulman de Moura, d'Aljustrel ou de Tavira ont pu se situer au même endroit que les églises actuelles qui portent le nom de la sainte patronne.

La resacralisation chrétienne de ces mosquées, accompagnée d'un profond ou complet remodelage architectural, a eu lieu de façon plus évidente dans des centres urbains d'un plus grand poids économique, où naturellement le nouveau programme de construction était plus exubérant. À Silves par exemple, la grande mosquée a été complètement rasée pour laisser place à la cathédrale gothique, ne subsistant aujourd'hui de l'ancien édifice musulman que la tradition de son existence⁷⁷⁴. Dans un site comme Mértola, où au contraire la décadence de la ville a été presque immédiate à la suite de la Reconquête, le manque de capacité d'investissement explique le maintien de l'espace architectural de l'ancienne mosquée⁷⁷⁵.

Dans plusieurs autres villes, la toponymie urbaine évoque parfois d'humbles lieux de culte situés dans les faubourgs et qui correspondent normalement aux mosquées des *mourarias* autorisées jusqu'à la fin du XVe s.⁷⁷⁶.

Les espaces funéraires

Une ancienne tradition méditerranéenne de culte des morts a fait que pendant des millénaires les nécropoles et les villes des vivants ont eu des espaces propres et clairement séparés. Si les unes symbolisaient le monde du chaos, les autres représentaient l'ordre et les contacts entre les deux réalités devaient donc être réduits au minimum (le Jour des Défunts est à ce niveau une réminiscence des dates où les deux mondes pouvaient entrer en contact).

Situés en dehors des agglomérations et se superposant normalement à d'anciennes nécropoles romaines et tardo-romaines, les cimetières islamiques bordaient les principaux chemins d'accès aux villes. La Reconquête et l'expansion urbaine des localités ont fait disparaître ces espaces d'inhumation au point qu'il ne subsiste aucun vestige ou souvenir de leur présence.

Pour les archéologues, l'identification des inhumations musulmanes est aisée du fait de la différence évidente par rapport aux enterrements chrétiens. Le rite funéraire pratiqué par les musulmans obligeait à la déposition du corps dans la tombe en décubitus latéral droit avec la tête orientée Sud/Sud-Ouest et la face tournée vers l'Est. Les jambes étaient légèrement fléchies et

774 Gamito, 1997: 280

775 Boiça, 1998: 33-36 et Barros, 2002: 39-45

776 Oliveira, 1993: 198-199

les mains repliées sur la zone pubienne. La fosse était toujours intentionnellement étroite pour tenir le corps latéralement. L'inhumation sans dépôt culturel constituait aussi la norme dans ces nécropoles, les cas prouvés qui échappent à cette règle étant rares. Par exemple, il y a des dépôts de ce type (constitués de lampes à huile) à Gibralfaro (Málaga)⁷⁷⁷ et dans les tombes les plus anciennes de la nécropole de Santa Eulalia⁷⁷⁸.

Nous avons seulement deux nécropoles attestées pour la *kūra* de Beja: la *maqbara* de Mértola qui a été partiellement fouillée et celle de Moura qui a été accidentellement mise à jour au début des années 70 du siècle dernier⁷⁷⁹. En ce qui concerne les autres nécropoles islamiques de la *kūra*, leur localisation probable se base sur des éléments assez fragiles, mais aussi importants que la topographie de sites où l'on a découvert accidentellement plusieurs pierres tombales. C'est à partir de ces éléments que l'on détermine la localisation des cimetières islamiques de Beja et de Castro da Cola, l'un comme l'autre situés en dehors des murs mais à un endroit contigu aux murailles.

L'absence d'épigraphie funéraire dans tout le territoire de Beja pour les époques les plus reculées ne manque pas d'être dérangeante et semble être un indice de plus d'une islamisation tardive de la *kūra*. Luis Filipe Oliveira, dans un texte inédit et sur la base de l'orientation des sépultures, formule des réserves par rapport à la supposée chronologie almohade du cimetière islamique de Loulé, suggérant plutôt un lieu d'inhumations de la période émirate. Une telle proposition repose sur le rite funéraire (inhumations dans le sens Est-Ouest et positions fréquentes en décubitus dorsal) et suggère un moment de transition entre les rituels d'enterrement chrétien et islamique⁷⁸⁰.

L'impact de la Reconquête sur les espaces urbains

La fonction défensive des fortifications héritées de la période islamique se maintiendra sans grands changements jusqu'à la Reconquête. Ceci traduit la préoccupation des nouveaux monarques portugais de renforcer les structures défensives des localités, spécialement celles qui se situent près de la frontière avec la Castille. Les sites documentés sont malheureusement rares et, en ce qui concerne les murailles, les nouveaux travaux se sont révélés si importants que dans un ou deux cas seulement ils ont laissé des marques des périodes plus anciennes.

777 Fernandez Guirado, 1995: 51-52

778 Rossello Bordoy, 1989: 156

779 Borges, 1992b: 65-69

780 Orientation identique visible dans les enterrements du Palais de la Buhayra, dont la datation proposée oscille entre les IX et XIIes ss. – Valor Piechotta, 1995: 260

La croissance des villes à partir du XIV^e s. s'est faite normalement à l'intérieur de l'espace occupé antérieurement, en sacrifiant dans la plupart des cas les structures architecturales et urbaines plus anciennes. D'autre part, une archéologie principalement préoccupée par le passé romain entraînait presque toujours un moindre intérêt pour les niveaux médiévaux. Ce sont donc des raisons d'ordre scientifique qui ont souvent déterminé une disparition permanente des informations sur le Haut Moyen-Âge et la période islamique aussi bien dans le milieu urbain que rural.

Les permanences topographiques sont évidentes après la Reconquête⁷⁸¹ dans les sites urbains. Aucun des principaux sites de la *kūra* ne change de nom après la Reconquête, et nombre d'entre eux sont devenus des chef-lieux des nouveaux *concelhos* - Aljustrel, Aroche, Beja, Castro da Cola, Mértola, Moura, Noudar, Ourique, Serpa et Sines- gardant leurs anciennes dénominations.

Moura et Serpa semblent sentir de façon marquée le besoin de protection contre une quelconque menace extérieure car en 1320, sous le règne de Dinis Ier, des ouvrages de grande importance sont entrepris dans les châteaux des deux localités⁷⁸². Ces travaux vont renforcer de façon sensible la muraille antérieure de la période islamique.

La réalisation de ces travaux est justifiée autant par le besoin de défendre les *alcaceres* des châteaux de Moura et Serpa que par le fait qu'il faut donner une aide logistique au château de Noudar⁷⁸³, fortification située près de la ligne de séparation entre les royaumes du Portugal et de Castille.

La "réfection" des forteresses des châteaux de Moura et Serpa qui reste à dater avec certitude, a eu comme conséquence la séparation d'un espace unitaire à l'intérieur de la fortification en deux zones parfaitement délimitées. Ainsi dans d'autres fortifications similaires (le château de Portel par exemple), le passage d'un type de fortification à une autre marque de façon évidente la transition d'un modèle de société à l'autre. Du point de vue pratique, cela se traduira par l'implantation de forteresses féodales qui prennent une partie de l'espace disponible à l'intérieur du château.

Au XIV^e s., la création de citadelles/*alcaçovas* réservées au logement du seigneur ou du concessionnaire du château est une pratique généralisée. Moura, Castro da Cola, Portel et Serpa en sont des exemples. Le dépeuplement de ces zones hautes en faveur des tout nouveaux

781 Le manque d'information toponymique sur le Haut Moyen-Âge est un problème généralisé et difficile à dépasser dans la plupart des localités du Sud du Portugal.

782 Macías, 1993b: 132

783 Macías, 1993b: 132

faubourgs est une conséquence indirecte de la féodalisation, au point qu'il fallut créer une législation spéciale pour retenir les habitants intra-muros⁷⁸⁴. Nous n'avons aucun doute que la proximité crainte et indésirable des *alcaldes* (qui disposaient de prérogatives notables et exerçaient sur les populations une pression considérable, notamment en ce qui concerne les obligations fiscales) a été un des mécanismes importants d'abandon des anciennes murailles au profit des nouveaux faubourgs.

Pendant la période islamique, le représentant du pouvoir central était fortement limité par l'organisation communautaire locale⁷⁸⁵. Chaque communauté exerçait de façon autonome et collectivement l'autorité autant sur le territoire que sur le château. Cela explique en partie le caractère unitaire de l'organisation de l'espace à l'intérieur des murailles, ainsi que les altérations structurelles que beaucoup de ces fortifications (parmi lesquelles il faut inclure celles de Moura et de Serpa) ont subies après la Reconquête. C'est le cas de nombreuses localités fortifiées avec des objectifs exclusivement communautaires et défensifs, qui après la Reconquête feront partie des nouvelles stratégies de défense de la frontière portugaise ou seront objet de donation. Dans ce cas, elles changent de fonctions et connaissent des transformations architecturales variées. Pour le territoire actuel portugais, nous pouvons noter dans ce sens les exemples, entre autres, de Monsaraz, Portel, Moura, Serpa et Castro da Cola.

Les anciennes structures d'habitation "pré-seigneuriales" n'avaient pas grand-chose à voir avec le système féodal imposé après la Reconquête par les chevaliers chrétiens. Le processus de féodalisation, principalement au cours du XVe s., est devenu plus sensible au besoin de procéder à des changements constructifs substantiels dans les châteaux, symboles de l'autorité de l'*alcaide* et du roi lui-même. Achevant un long processus d'évolution économique et sociale, l'organisation des espaces fortifiés a été complètement changée à cette époque, au même titre que dans les fortifications levantines⁷⁸⁶.

784 Macías, 1993b: 134-135. Sur la dynamique post-Reconquête des citadelles, voir Boissellier, 1999: 127-134

785 Guichard, 1990: 223-226

786 Cf. le cas de l'albacar de Perpunchent - Bazzana, 1982: 449-465

3. L'espace rural

Les mutations opérées dans l'espace rural ou mieux dans les différents espaces ruraux de la *kūra* de Beja sont encore moins évidentes. Une des tentations les plus persistantes dans l'étude de ce territoire consiste à projeter vers le passé une réalité qui nous est proche en imputant à des époques passées des caractéristiques supposées ou même imaginées.

Cette tentation peut être plus forte s'agissant de territoires comme celui de Beja qui ont connu depuis le Bas Moyen-Âge une évolution lente aussi bien de leur organisation foncière et du mode d'exploitation des terres que des structures économiques et sociales. Cette présomption se base aussi sur l'idée que le type d'agriculture pratiqué n'a pas beaucoup changé depuis la période médiévale (et même avant cela) et que les vignes, oliveraies, champs de blé et pâturages qui dominent depuis longtemps le paysage de la région sont une réalité très ancienne, durable et immuable. Il est impossible d'envisager la permanence d'un même système d'organisation du territoire pendant plusieurs siècles, même s'il en est ainsi pour l'existence effective de ces ressources. Les modèles du monde contemporain ne sont pas applicables à ces époques, et les changements opérés dans les campagnes de l'Alentejo - notamment les grands défrichements de nouvelles zones pour la culture faits à partir du milieu du XIX^e s.⁷⁸⁷ - ont modifié pour toujours l'aspect du paysage. Il est donc inutile de regarder le territoire de la *kūra* de Beja comme si les champs qui s'ouvrent sous nos yeux étaient une réalité peu modifiée depuis le monde romain. Cette constatation évidente est souvent oubliée et nous la rappelons pour cela.

Le manque de textes écrits suffisamment clairs pour les périodes pré-islamiques et islamiques (prolongée par la documentation rare et peu expressive du Bas Moyen-Âge), et l'inexistence d'information archéologique pour des contextes ruraux sur le territoire de la *kūra*, font qu'il est difficile d'aller au-delà d'une première approche de ces problèmes.

Comme les sources écrites comparables aux *repartimientos* espagnols n'existent pas, le champ d'action des historiens et archéologues est sensiblement restreint. Les éléments de la toponymie, presque toujours détruits ou transformés par la christianisation, ne sont d'autre part que sporadiquement utilisables, ce qui ne nous permet que de lancer des tentatives d'interprétation, et les interrogations sont plus nombreuses que les certitudes.

Les permanences toponymiques sont repérables pour de rares sites ruraux comme al-Jawza / Alcaria dos Javazes⁷⁸⁸ ou Qaryat Banū Tarwan / Garvão⁷⁸⁹. Un changement généralisé

787 L'état "sauvage" du territoire est souligné par les textes du XVIII^e s. qui estiment un pourcentage de 60 à 90 % de la superficie à mettre en culture - Silbert, 1978: 425-426

788 Khawli, 1997: 104 et 112 (note)

de toponymes s'opère par anthroponymisation de ceux des petites localités dans des zones agricoles (avec l'adoption de noms portugais tels que Vasco Rodrigues et Manuel Galo à Mértola; Gomes Aires à Almodôvar; Cid Almeida à Moura) qui intervient au Moyen-Âge ou même à la période moderne. Il en est de même pour l'hagionymisation des nouveaux sanctuaires mais une liste est inutile vu la fréquence avec laquelle apparaissent dans le territoire des noms comme São Sebastião, Santa Maria, São João, Santo Antonio, etc. On a des exemples d'hagiotoponymes anciens comme São Torpes à Sines; São Brissos à Mértola et Beja; São Matias à Beja; São Cucufate à Vidigueira ou pour des saints peu connus et aujourd'hui retirés du calendrier liturgique comme Santo Amador à Moura ou São Barão à Mértola⁷⁹⁰. Dans la plupart des cas, ces hagiotoponymes anciens sont en relation avec des sites archéologiques antiques et médiévaux, mais l'évolution historique précise de chaque site demeure inconnue. Les éventuelles liaisons entre ces toponymes ruraux et les noyaux de population situés dans leurs environs restent aussi, et si l'on excepte São Cucufate, dans la pénombre.

En revanche, nous avons des sites, mentionnés de façon fugace par les textes écrits, pour lesquels il n'est pas possible d'établir une correspondance avec des sites de l'Antiquité tardive ou avec des lieux actuels. C'est le cas pour: al-Ṭmāl ou al-Ṭumāl⁷⁹¹, al-Sahl, Rujīna, al-Sanad, Ṭarṭānāš, al-Šarq et Muntaqūt⁷⁹². Bien que ces lieux, mentionnés par Yaqūt et par Ibn Ḥayyān aient été considérés comme des zones agricoles d'une certaine importance, leur localisation restent toujours très discutée et sujet à polémique.

Quand on parle d'"espace rural" dans la *kūra* de Beja, on ne fait pas référence à une réalité unique, à une région avec des caractéristiques identiques dans son ensemble. Au contraire et en dépit de l'apparente unité géographique, les sous-régions sont nombreuses dans le territoire. Dans une schématisation qui sera parfois réductrice, nous proposons une division assez simple basée, pour chaque secteur de la *kūra*, surtout sur les différentes caractéristiques qui ont conditionné cette évolution. On distinguera en premier lieu, la ville de Beja et la campagne environnante où se trouvent les terres fertiles et les vestiges des plus grandes *villæ* de

789 Information personnelle d'Abdallah Khawli recueillie dans la *Ṣilat al-ṣila*.

790 L' "Hagiologue Lusitanien" fournit de nombreux exemples de saints de l'ancien calendrier liturgique de l'occident péninsulaire, voir notamment les cas de S. Barão (Cardoso, 1657: 198-199 e 206-208), Santo Amador (Cardoso, 1657: 320-322 e 331-332), S. Torpes (Cardoso, 1657: 751-754 e 759-760) et S. Brissos (Sousa, 1744: 109-110 e 114-116). D'autres, comme S. Cucufate, ne font même pas partie de la liste des saints "portugais".

791 Village non identifié à cinq milles de Beja, mis à sac par Ibn Marwan pendant les conflits avec Ibn Malik dans la deuxième moitié du Xe s. - Ibn Ḥayyān, 1981: 98

792 Alemany Bolufer, 1920: 137; Yāqūt, 1974: 166, 186, 187, 290. Sur Montafut/Monteagudo mentionné comme "château des territoires agricoles de Beja" par Yāqūt. Monteagudo est cité dans la région de Mértola par David Lopes (1911) mais sans justification supplémentaire en plus de la coïncidence toponymique avec une colline dans les environs de São Miguel do Pinheiro.

la région . Nous pouvons considérer ensuite la rive gauche du Guadiana où les terrains les plus riches commencent lentement à laisser place à un relief plus accidenté, aux sols moins favorables à l'agriculture, mais avec de grandes potentialités minières. En troisième lieu, nous avons, à la limite Sud du territoire, les montagnes qui séparent la *kūra* de Beja de l'Algarve, zone archaïque et habitée par des populations qui ont vécu presque toujours dans un état d'autosuffisance et avec peu de contacts avec l'extérieur . À la limite Ouest du territoire, on trouve la côte, moins habitée, zone sur le passé islamique de laquelle nous n'avons que peu de données. C'est donc dans ce cadre territorial que les différents espaces ruraux s'organisent dans une évolution fortement conditionnée par leurs ressources respectives et par l'ouverture de chacun d'eux (ou non) sur l'extérieur.

Du point de vue du peuplement, la recherche d'un modèle applicable à l'ensemble de la *kūra* est une tâche impossible. Une étude récente est venue mettre en évidence l'impossibilité d'analyser pour la période romaine tout le territoire en fonction de la notion de *villa* sans préciser de façon rigoureuse le type de propriété, la dimension, la nature des sols, l'autonomie effective ou la dépendance ou proximité par rapport au centre urbain⁷⁹³. La forme d'exploitation des terres aux périodes antérieures à l'islamisation a certainement conditionné les termes dans lesquels les zones agricoles ont continué à être occupées et à évoluer.

La description la plus ancienne du territoire de Beja à l'époque islamique est celle d' al-Rāzī (Xe s.). D'ailleurs, elle a servi de modèle à toutes les autres peut-être parce que les caractéristiques et potentiels du territoire n'ont pas connu de modifications, mais surtout parce que les auteurs, n'ayant pas toujours la connaissance de ce qu'ils décrivaient, se sont successivement répétés. Nous pouvons surtout penser que les modes d'exploitation de la terre ont gardé une continuité raisonnable depuis la désagrégation des structures agraires du monde romain, au moins jusqu'à la fin de la période califale.

Les affirmations que "*Beja est une très bonne terre aux bonnes récoltes et avec du beau bétail. C'est aussi une bonne région pour les ruches car il y a beaucoup de fleurs et profitables aux abeilles. La nature de l'eau de Beja est bonne pour le tannage des peaux*"⁷⁹⁴, seront suivies et réitérées de nombreuses fois. On peut lire sensiblement la même chose chez Ibn Ġālib⁷⁹⁵, al-Maqqarī ajoutant à l'éloge du cuir qu' "*elle était fameuse [pour ses] manufactures d'articles en coton*"⁷⁹⁶.

793 C. Lopes, 2000: 215-218

794 Al-Rāzī, 1953: 87-88; Al-Rāzī in Cintra, 1954: 65

795 Ibn Ġālib, 1975: 379

796 Al-Maqqarī, 1840: 60

L'importance de la vie agricole et de ce que la terre produit est présente dans toutes les références, si rares soient-elles, des géographes. Cette importance qui renvoie à celle du territoire à l'époque romaine n'aide malheureusement pas à éclaircir plusieurs points de l'évolution de l'espace agraire de la région de Beja entre les Ve et XIIIe ss.

Dans le monde agricole, ce qui ressort dès le départ est la difficulté de transposer pour la période islamique des modèles interprétatifs testés pour l'époque romaine. Plusieurs facteurs empêchent une analyse schématique qui apparaîtra toujours réductrice et simpliste pour les trois raisons suivantes:

En premier lieu, la *kūra* de Beja n'est pas un territoire homogène et sans variations dans les formes d'occupation du sol. L'application de modèles interprétatifs n'est donc possible que si nous prenons en considération les différents contextes sous-régionaux. C'est-à-dire que l'étude de l'évolution de l'espace, de ses formes d'occupation et/ou d'exploitation devra naturellement prendre en compte les héritages du monde romain sans qu'il soit possible de traiter de la même manière des réalités aussi disparates que l'évolution de la région des *castella* dans les environs de Mértola/Castro Verde, que celle des *villæ* sur les riches terres de Beja ou la façon dont s'est transformé le peuplement des petites exploitations rurales des régions montagneuses entre l'Alentejo et l'Algarve.

En second lieu, il est également erroné de penser que le modèle de peuplement romain a constitué une réalité homogène et peu tournée vers les mutations, et que la transition avec la période islamique s'est passée de la même façon dans toute la *kūra*. La carte des sites archéologiques romains ne correspond pas à un ensemble de lieux occupés simultanément ni à des localités ayant existé en permanence pendant toute la période romaine. Au contraire, nous savons parfaitement que beaucoup de sites ont connu à l'époque romaine une évolution qui les a fait passer par des phases de construction / abandon / réoccupation⁷⁹⁷ et qu'un tel processus s'est également manifesté sous une forme différente à l'époque islamique.

Dans la plupart des sites ruraux, on peut constater la pérennité de prototypes céramiques antérieurs. Cependant, la continuité morphologique de certains modèles entre la période tardo-romaine et l'époque califale, bien qu'elle ne mérite aucune contestation, continue à être une vaste énigme pour des aspects comme ceux de ses centres de production et de ses zones de diffusion. Ce phénomène durera jusqu'au XIe s. à partir duquel se diffuseront de nouvelles formes⁷⁹⁸.

797 Fabião, 1992: 271-272

798 Boissellier, 1999: 189

Enfin, il est erroné, abusif et simpliste de penser que pendant l' époque islamique le peuplement du territoire n'a pu être qu'une simple transposition de la réalité du monde romain. Des travaux récents sur l'occupation du territoire de Pax Iulia sont venus mettre en évidence un schéma d'organisation reposant non seulement sur la dimension des unités agricoles (qu'il s'agisse de *villae*, de hameaux ou de petites agglomérations) mais aussi sur le lieu de leur implantation et sur l'utilisation spécifique que chacune d'elles pouvait faire des ressources naturelles. Il nous semble particulièrement important de souligner que tous les hameaux n'ont pas eu une vocation éminemment agro-pastorale, autonome ou dépendante d'une villa ; certains ont pu exploiter d'autres ressources, notamment métallurgiques, ou se consacrer à des activités artisanales⁷⁹⁹. En réalité, si la continuité d'occupation de sites a été fréquente, les grandes unités agricoles - pensées pour la production d'excédents et l'échange - ont cessé de faire sens et de nombreux sites ont souffert d'une contraction visible ou ont purement et simplement été abandonnés.

L'élevage extensif était l'une des grandes ressources économiques de la *kūra*. La seule référence à ce thème est suffisamment expressive même si elle est insuffisante pour une interprétation globale du territoire. Dans le *Taʿrīḥ ʿulamāʾ al-Andalus* d'Ibn al-Farāḍī, on mentionne un certain Zuhayr ibn Malik, un homme qui a agité les esprits des habitants dans la région entre Beja et Faḥs al-Ballūt. Son grand-père, puis son père, tous deux appartenant aux Banū Abū al-Aflaḥ⁸⁰⁰, étaient propriétaires d'une partie des troupeaux de la région entre Beja et le Faḥs al-Ballūt, et ceci avant l'arrivée de ʿAbd al-Raḥmān b. Muʿāwiya au Faḥs al-Ballūt⁸⁰¹. Indépendamment du fait que le lieu de résidence du propriétaire de ces troupeaux était Cordoue, on doit remarquer le caractère que ce type d'exploitation préfigure. Une économie de subsistance, construite sur la base de petits troupeaux contrôlés collectivement par des communautés isolées⁸⁰², a son contrepoint avec l'installation de grands propriétaires sur le territoire, installation qui a précédé les *mestas* féodales. Leur richesse était si évidente qu'ils ont suscité l'envie des émirs.

799 C. Lopes, 2000: 239-240

800 Ibn al-Farāḍī, publié par Velho, 1966: 27-28 (la graphie est celle présentée par M. Velho)

801 Il faut mettre en rapport ce toponyme ancien avec "Bar Peloché", aux environs de Paymogo, région de pâturage (annexe A – fig. IV.2)

802 Torres, 1992a: 194-196

Les environs de Beja (fig. IV.3)

L'étude de la continuité de l'occupation des *villæ* jusqu'à la période islamique est un sujet sur lequel les plus grands doutes persistent. Dans les régions du Sud, la plupart des anciennes villas continuent à être habitées au moins jusqu'au XIe s. mais avec une dynamique fonctionnelle bien différente. Bien que l'importance de villes comme Beja au cours de tout le Moyen-Âge soit un fait incontesté, on n'y trouve aucun ensemble significatif d'édifices de la même époque. Dans une perspective presque "écologique", le recyclage des immeubles et des matériaux hérités du monde romain était la norme. On refait et l'on réutilise mais, au contraire des époques antérieures, il est rare que l'on construise entièrement. On peut faire la même observation pour l'espace rural où les grandes exploitations sont reprises mais en accord avec des modèles d'exploitation plus modestes qu'avant.

À Beja, "la zone à demi vide dans la proximité immédiate du noyau urbain (un rayon d'environ 3,5 km) devrait refléter la réalité avec une grande approximation. La prospection intensive du terrain nous a juste permis d'identifier un petit site à Fonte de Figueira 2"⁸⁰³. Autour de la ville, rares sont les tissus d'habitat aussi denses que dans la zone de São Cucufate, vers Cidade das Rosas - Serpa, aux environs de Monte da Cegonha - Vidigueira ou de Corte Negra⁸⁰⁴.

La chronologie des *villæ* autour de Beja obéit à un modèle commun : elles datent de la fin du Ier s. av. JC ou des débuts du Ier ap. JC et sont presque toutes occupées jusqu'au milieu du Ve s.. Certaines de ces villas verront leur occupation prolongée jusqu'à l'époque islamique : Pisões, Apolinarias, Romeirão, Carrascozinha, Monte da Cegonha, Paço do Conde et Marianas 2 intègrent ce groupe⁸⁰⁵. Il ne semble pas y avoir eu un modèle d'occupation unique. La continuité d'occupation des villas n'est pas en rapport avec leur distance à la ville (elles apparaissent indistinctement à des endroits distants ou proches) ni avec les dimensions des villas. En effet, il y a des unités de grande dimension, comme Pisões qui ont continué à avoir leur vie propre⁸⁰⁶ ainsi que des sites plus petits comme Monte da Cegonha qui ont connu une utilisation intense.

Il ne s'agit pas cependant d'un modèle unique que nous pouvons prendre comme modèle à appliquer à toute la *kūra*. On peut constater aussi que des phénomènes identiques de

803 C. Lopes, 2000: 218

804 C. Lopes, 2000: 218

805 C. Lopes, 2000: 246. Pour Monte da Cegonha, voir Lopes, 1994: 499 et pour Monte do Paço do Conde, voir Mestre, 1986: 228

806 Pour São Cucufate, des doutes subsistent - on souligne pourtant la découverte de deux fragments de "corda seca" - Conceição Lopes (information personnelle)

continuité, entre les périodes romaine et islamique, peuvent être vérifiés pour des régions plus au Sud comme le prouve l'évolution des sites aussi importants que Montinho das Laranjeiras (Alcoutim - Faro)⁸⁰⁷, Milreu (Faro)⁸⁰⁸ et Cerro da Vila (Loulé - Faro)⁸⁰⁹. Les terrains agrestes de la montagne d'Algarve semblent avoir connu aussi une phase évidente de transition même si leur dynamique était conditionnée par des circonstances différentes⁸¹⁰.

Dans les *villae* de plus grandes dimensions, la règle commune est celle de la contraction des zones occupées dans la *pars urbana* qui sans récupération effective n'a jamais été abandonnée. Il est vrai qu'il y a eu des mutations de fonctions mais ces zones sont restées habitées même si elles ont été conditionnées pour de nouvelles manières d'entendre les espaces.

Les zones qui existaient autrefois sont repensées et de nouvelles compartimentations, aux dimensions plus modestes, sont créées. Ce sont de petits ensembles souvent construits en pierres jointes sans mortier ce qui explique qu'il ne reste que de maigres vestiges. L'archéologie a mis ce processus en évidence sur des sites comme Montinho das Laranjeiras⁸¹¹, Cerro da Vila⁸¹² ou Monte da Cegonha⁸¹³. Il ne s'agit pas d'une réoccupation de l'espace où les édifices du Bas Empire auraient été réutilisés pour leur fonction antérieure. Ceux qui réoccupent ces espaces sont souvent de simples paysans et non les seigneurs d'autrefois. Ils n'ont même plus le souvenir des fonctions de la *villa* ou de la façon dont elle était organisée. Les structures économiques et les terrains de la *villa* ou ce qui l'en restait sont beaucoup plus importantes que les espaces d'habitation, ce qui explique l'abandon. Il s'agit d'une occupation dont l'aire diminue à l'époque islamique: les vestiges de cette période se trouvent, presque exclusivement, dans des silos ou des fosses sanitaires⁸¹⁴.

Dans le cas de São Cucufate, il semble très probable que la population rurale se soit maintenue sur le lieu de la *villa* et que le changement de cadre politique n'ait entraîné aucune migration. Le site n'a révélé aucun fragment de céramique "suévo-wisigothe"⁸¹⁵ et l'on donne comme date possible de son abandon (non définitif)⁸¹⁶ les années 450 ap. JC.. L'occupation de São Cucufate est, pourtant, attestée à l'époque califale.

807 Coutinho, 1993: 39

808 Teichner, 1995: 97

809 Matos, 1983: 377; Matos, 1986: 149

810 Catarino, 1997-1998b: 548-549 et 852-853

811 Maciel, 1996: 99; Maciel, 1999a: 8

812 Matos, 1983

813 Alfenim, 1995a: 391

814 Matos, 1991: 429; Lopes, 1994: 489-490, 499 et fig. 1

815 Alarcão, 1990c: 265 et 268

816 J. Alarcão, 1995: 383

Du point de vue religieux, il y a aussi d'importantes modifications. Les anciens sanctuaires païens des villas ont été christianisés créant autour d'eux de petites zones funéraires ou y déplaçant les zones d'inhumation antérieurement situées ailleurs. Si sur des sites, comme Torre de Palma (Monforte - Évora)⁸¹⁷, São Cucufate⁸¹⁸ ou Milreu⁸¹⁹, cet espace religieux antérieur existait déjà et avait une certaine dimension, seuls quelques travaux d'adaptation suffisaient. Pour des sites comme Montinho das Laranjeiras, qui perd en grande partie ses fonctions d'habitat pour donner lieu à de nouvelles, religieuses et funéraires, l'intervention archéologique a permis de mettre au jour la zone reconstruite : la nouvelle zone religieuse s'impose de façon nette sur les structures antérieures⁸²⁰. On ne connaît pas encore bien la façon dont ces zones ont évolué au cours de la période islamique, si elles ont continué à être occupées par des populations autochtones islamisées, si le culte chrétien s'est maintenu ou si, à partir du VIIIe s., on a assisté à une nouvelle mutation des espaces et de leurs fonctions respectives. Pour São Cucufate, on propose comme date pour l'édification de l'église monastique l'époque wisigothique voire la période islamique⁸²¹.

Dans le cas de Milreu, on peut spéculer encore sur la possibilité de la transformation (ou de l'utilisation temporaire) de l'église paléochrétienne en mosquée⁸²², idée soutenue par la présence d'inscriptions coraniques sur plusieurs colonnes de l'ancienne *villa*⁸²³ bien que le caractère de celles-ci indique plutôt une utilisation funéraire de cet espace avec, comme limite chronologique mise en évidence par la céramique, le Xe s.⁸²⁴.

On peut difficilement résumer le processus d'utilisation des *villæ* par un schéma, un peu mécanique et réducteur, du type: *villæ* occupées jusqu'au Ve s. / abandon de la *pars urbana* et mutation de leurs fonctions au cours du Haut Moyen-Âge / continuité d'occupation pendant la période islamique / abandon au XIe s.. La question est beaucoup plus complexe et le phénomène d' "*incastellamento*", lorsqu'il s'étend au Garb, ne s'applique pas de façon indistincte à tous les types de situations. C'est un modèle que l'on a pu constater dans les plus grandes *villæ* du territoire mais qui n'est pas vérifiable pour toutes les exploitations agricoles romaines⁸²⁵ et que l'on ne peut étendre à tous les systèmes de peuplement.

En ce qui concerne l'islamisation des campagnes, la continuité est indéniable, tant par

817 Maloney, 1995: 392

818 Alarcão, 1990c: 259; J. Alarcão, 1995: 383-387

819 Macías, 1996: 91-100; Maciel, 1999b: 269-270

820 Maciel, 1996: 91-100; Maciel, 1999b: 269-270

821 J. Alarcão, 1995: 385

822 Boissellier, 1999: 189

823 Sidarus, 1997: 183 et 185

824 Teichner, 1995: 97; Sidarus, 1997: 183 et 185

l'information fournie par certaines découvertes archéologiques, malheureusement trop dispersées, que par les témoignages écrits où l'on souligne l'attribution de terres au *jund*, un peu avant le milieu du VIII^e s.. On ne peut pourtant pas postuler une continuité en termes généraux. Seuls certains sites semblent avoir connu une occupation permanente et prouvée. Dans d'autres cas, on constate un abandon effectif après la période romaine.

Il nous semble plus évident qu'aucun de ces sites n'a connu d'occupation pendant les XII^e et XIII^e ss.. Il ne s'agit sûrement pas d'un abandon de tous ces sites comme lieux de travail et de production (au moins en ce qui concerne les sites les plus proches des agglomérations) mais plutôt d'un oubli effectif et définitif de ceux-ci comme habitat. Un témoignage sans équivoque de cet éloignement est le fait qu'on n'y a pas recueilli un seul fragment de céramique des périodes almoravide et almohade.

La rive gauche du Guadiana (figs. IV.3 et IV.4)

Au-delà du Guadiana, un autre territoire et une autre réalité commencent à se dessiner. Dans les zones agricoles les plus intéressantes, la continuité d'occupation entre l'Antiquité Tardive et le XI^e s. est en tout identique à ce que l'on observe dans les campagnes autour de Beja. Parmi une poignée de sites archéologiques où l'on a trouvé une présence islamique (Salsa 2, Morenos 2, Fonte da Baina 1, Testudos 1, Santa Ana, Zambujeiro 1 et Cidades das Rosas⁸²⁶) un seul - Cidade das Rosas - a connu des fouilles archéologiques dont on a publié quelques résultats⁸²⁷. Le site aurait pu donner des réponses importantes sur la dynamique d'occupation autour de Serpa, mais les fouilles ont été interrompues il y a plus de vingt ans, et la plupart des matériaux - ainsi que les plans des structures exhumées - restent inédits. Près de Pias à Zambujeiro 1, on a trouvé, il y a quelques années, un moule en ardoise pour la fabrication d'amulettes, daté de la deuxième moitié du XII^e siècle, contenant la transcription des versets 3 et 4 de la sourate CXII ["3. Il n' a point enfanté, et n' a point été enfanté/ 4. Il n' a point d' égal"]⁸²⁸. Quant aux autres lieux, l'information disponible résulte de la prospection des sites ou de la reconnaissance sur le terrain⁸²⁹.

825 Comparer les différentes densités dans le concelho de Serpa - Lopes, 1997: cartes 2 et 3

826 Lopes, 1997: 43, 67 et 74-75; pour Cidade das Rosas, voir aussi Retuerce Velasco, 1986

827 Occupation balisée entre les I et XI^e ss. - Retuerce Velasco, 1986: 85 et 92

828 Caractérisation du site chez Lopes, 1997: 30-31 et site 265. Sur l'amulette, consulter Soares, 1993: 219-220; Borges, 1998: 266

829 Lopes, 1997 et C. Lopes, 2000: catalogue des sites

Dans la zone de Moura, les informations sont encore plus insuffisantes. En plus d'une possible *munya* à Quinta de Frades –, où une nécropole est présumée par l'existence d'une épigraphie⁸³⁰, il faut mentionner près de l'affluent de l'Ardila, Garrochais de Vale Navarro qui a connu une occupation entre la période romaine⁸³¹ et l'époque islamique, occupations dont témoigne un trésor numismatique⁸³² aujourd'hui disparu, et Castelo das Guerras. À Castelo das Guerras (le nom est assez suggestif mais n'a pas de lecture de type historique ou archéologique⁸³³) site de l'Âge du Fer avec une occupation importante à l'époque romaine, Monge Soares a trouvé, il y a quelques années, des matériaux de la période islamique⁸³⁴ dont on ne connaît ni la datation ni les circonstances de la découverte.

Ces territoires de la rive gauche du Guadiana ont une longue continuité historique et une intégration persistante au monde méditerranéen justifiée en bonne partie par leur position à la limite de la zone importante des mines de la montagne d'Adiça. C'est sûrement pour cela que la région a gardé une certaine vitalité au moins aux époques les plus anciennes au point d'y avoir inclus deux des cinq sites mentionnés par al-Rāzī dans sa description du territoire (Aroche et Ṭūṭāliqa)⁸³⁵.

Les localités d'Aroche et de Ṭūṭāliqa semblent jouer au début de l'islamisation un rôle important confirmé autant par les descriptions du territoire⁸³⁶ que par les événements qui ont eu lieu au milieu du IXe s. dans l'axe formé par ces localités⁸³⁷.

Au contraire de ce qui se passe pour Beja, dans la zone d'Aroche à la limite orientale de la *kūra*, il ne semble pas qu'il y ait eu, avec la possible exception du site de La Lopita, une occupation continue⁸³⁸. Selon Pérez Macías, “après [le IIIe s. ap. JC] nous ne savons que très peu de chose sur la zone, sauf que se sont maintenues et regroupées quelques villas rustiques à Aroche et que les mines restent en fonctionnement à La Murtiga alors que d'autres sites probablement à cause d'une nouvelle politique minière qui a découvert d'autres filons à partir de la deuxième moitié du IVe s. ap. JC, nous ne comptons que sur une paire de récipients romano-tardifs et les pizarras gravées de Baldio, témoignage de la présence de villages

830 Lima, 1988: 110

831 C. Lopes, 2000: site 176 (catalogue)

832 Lobato, 1961: 21-22 et 27. Bien que l'auteur du texte n'indique pas la provenance des pièces, les seules références de teneur archéologique viennent de ce site ce qui laisse penser que la découverte y a eu lieu.

833 La toponymie reflète simplement le nom (Guerra) de la famille des propriétaires.

834 Antonio Monge Soares (information personnelle)

835 Al-Rāzī, 1953: 88; Al-Rāzī in Cintra, 1954: 65

836 Al-Rāzī, 1953: 87-88

837 Picard, 1993: 55

838 Pérez Macías, 1987a: 44 et 88 et 1988: 333

*marginaux. Nous ne retrouvons des traces d'habitation qu'après le XIe s.*⁸³⁹. Il n'y a donc aucune raison pour affirmer que *“dans la zone d'Aroche, les parties rustiques des villae le long de la route Beja-Séville survivent jusqu'au Ve siècle et peut-être même un peu plus tard, grâce à la petite exploitation minière”*⁸⁴⁰.

Il y a eu dans la région d'Aroche un abandon généralisé des anciennes zones peuplées, ce qui se voit dans l'absence d'enceintes fortifiées d'époque islamique et qui contrarie la constatation faite pour les autres régions de l'Andévalo⁸⁴¹. Un tel abandon semble contradictoire avec l'ambiance d'agitation politique qui, au milieu du IXe s., a atteint en particulier la région d'Aroche / Tūṭāliqa. La contradiction évidente entre l'archéologie et les textes écrits laisse donc le problème en suspens. En accord avec la carte qui existe au Musée d'Aroche, on peut vérifier l'abandon des sites topographiquement les plus bas - la bande fertile le long du Chança avec une grande densité de villas romaines - et l'occupation de sites en hauteur. L'habitat ancien (romain) ne semble pas être réoccupé à l'époque islamique, mais il n'est pas possible, en l'absence de travaux systématiques, d'être plus précis.

L'idée de récupération de sites de l'Âge du Fer comme fortifications destinées à être utilisées comme lieu de refuge trouve dans la région d'Aroche un exemple concret, celui de Castillo de Maribarba avec trois moments d'occupation : la période chalcolithique, le 2ème Âge du Fer et l'époque médiévale⁸⁴².

Entre le Campo d'Ourique et la côte (fig. IV.3)

Un autre type de réalité, en termes de peuplement, est celui qui se présente lorsque nous abordons le Campo d'Ourique, vaste région qui se prolonge dans la plaine d'Alentejo. Jusqu'aux pentes septentrionales des montagnes de Mu et de Caldeirão, le peuplement ancien s'organise presque exclusivement en agglomérations de sommet.

L'indépendance profonde de ces sites face à l'extérieur, qui se traduit par un conservatisme et une résistance à l'innovation qui sont devenus des caractéristiques des sociétés de montagne⁸⁴³, a donné naissance à une organisation structurée autour de localités fortifiées. Elle sont utilisées comme des habitats permanents ou comme de simples zones de refuge

839 Pérez Macías, 1987a: 88

840 Boissellier, 1999a: 25. En réalité, la seule et incertaine hypothèse d'une exploitation minière est d'époque tardive et se situe quelques dizaines de kilomètres au Nord d'Aroche, à Casa del Guarda I - Pérez Macías, 1987a: 87-88

841 Pérez Macías, 1988: 333-345

842 Pérez Macías, 1987a: 23 et lam. 25

843 Bastos, 1993: 120-125 et 144-145

constituant ainsi des espaces propres de subsistance, “une zone économique constituée par des jardins, des champs de blé, des zones de pâturage et une partie en maquis et forêt”⁸⁴⁴. Bien que nous ne puissions pas prouver que ces espaces formaient des dépendances de type familial ou clanique ou qu’elles avaient des espaces communs d’inhumations⁸⁴⁵, il est évident que la survivance commune résultait de l’établissement ponctuel de solidarités autant au moment des attaques extérieures que comme forme de résistance, plus tard, lors de la féodalisation.

Nous reprenons ici une proposition formulée il y a quelques années par Cláudio Torres et qui a eu comme principal critère pour l’identification des sites, l’étude de leur morphologie, en particulier à travers les mailles du tissu urbain et les données toponymiques⁸⁴⁶. Les éléments disponibles ne sont pas suffisants pour des conclusions définitives et dans plusieurs cas (Castro Verde et Ourique au moins) ne dépassent pas un caractère spéculatif.

Nous trouvons dans ces localités fortifiées, toujours selon le même auteur, deux modèles différents d’organisation. Le premier est composé par deux parties séparées mais complémentaires : un *cerro* plus élevé où une muraille forme une enceinte d’un demi hectare et au niveau inférieur, un mur qui renferme 12 000 à 20 000 m² pour la protection et le regroupement des troupeaux.

Les exemples de ce modèle sont variés bien que les cas d’Ourique et de Castro da Cola nous semblent significatifs. À Almodôvar, la forme d’organisation du village est aussi clairement perceptible (depuis l’Âge du Fer?) avec le *cerro* de Santa Rufina ou Castelo Velho, noyau d’une *salugia* probable (zone plus élevée à l’intérieur d’une fortification) qui avec sa forme circulaire a donné naissance au toponyme d’Almodôvar et, à une côte inférieure, un hypothétique *albacar*⁸⁴⁷.

Une autre série de localités de sommet occupe d’une façon générale les mêmes structures défensives d’agglomérations antérieures de l’Âge du Fer. Parmi elles, on remarque “Colos (12 000 m²) ancien village qui s’appelait au XIVe s., Colos de Benaguaz; et aussi Castro Verde avec ses 16 000 m². Son expansion urbaine en lignes orthogonales semble dater des XV et XVIe ss.”⁸⁴⁸. On peut aussi rappeler qu’à Casével, près de Castro Verde, on a retrouvé un ensemble de monnaies arabes, sans indication de chronologie⁸⁴⁹.

844 Torres, 1992a: 197; Torres, 1992b: 376

845 Torres, 1992a: 197

846 Torres, 1992a

847 Torres, 1992a: 196 et 198 (fig. 11)

848 Torres, 1992a: 197

849 Vasconcelos, 1919-1920: 237

Bien que l'on suppose une liaison directe entre les localités de l'Âge du Fer et les sites islamiques⁸⁵⁰, on ne l'a jamais vérifiée sur le terrain et il n'y a pas d'éléments archéologiques qui le prouvent de façon généralisée. Si nous prenons comme point de départ les sites du 1er Âge du Fer dans cette limite Sud de la *kūra* de Beja, on peut vérifier une continuité à long terme sur un site comme Castro da Cola⁸⁵¹. Il serait intéressant de vérifier jusqu'à quel point cette continuité se retrouve aux endroits où l'on a recueilli les 67 stèles du 1er Âge du Fer recensées dans les *concelhos* d'Ourique (la plus grande partie), Lagos, Aljezur, Almodôvar, Loulé, Silves, Castro Verde, Odemira et Aljustrel⁸⁵². Bien qu'il soit possible qu'il ait existé une continuité dans la zone où se trouvaient les nécropoles de la région de Castro Verde, Almodôvar et Ourique - qui coïncident toutes avec d'anciennes et importantes zones minières - il n'est pas facile d'établir une connexion entre cette période et une récupération de ces espaces comme zone d'habitat à l'époque islamique. Nous pouvons affirmer la même chose par rapport aux sites du 2ème Âge du Fer. On constate objectivement une occupation à l'époque islamique dans les sites de Garvão⁸⁵³ et de Mesas do Castelinho⁸⁵⁴. Le site de Fernão Vaz présente deux occupations : une entre le 2e quart du VIIe s. av. JC et le 2e quart du Ve s. av. JC, et la deuxième entre les XI et XIIIe ss.. On a signalé comme particulièrement intéressant le fait que, lorsqu'on y a construit au Moyen-Âge, des parties de la construction de l'Âge du Fer étaient encore visibles, peut-être avec des irrégularités à la surface du sol⁸⁵⁵. Rien ne nous empêche de considérer Castro Verde comme une localité d'après la Reconquête⁸⁵⁶, alors qu'Almodôvar ne dépassait pas aux X/XIIe ss. la taille d'un petit village.

Nous pouvons admettre que Castelo Velho do Roxo et Cerro da Mangancha connurent une évolution identique avec une occupation reprise à l'époque islamique⁸⁵⁷. Une population dispersée de bergers et de petits agriculteurs semble avoir contrôlé ces points fortifiés pendant longtemps, situation que nous retrouvons aussi plus au Sud dans les localités fortifiées de Castro da Cola, Ourique et Odemira et dans le *burj* de Mesas do Castelinho, sites encore intégrés à un territoire qui s'étendait jusqu'aux falaises désertiques de la côte occidentale.

Une première topographie de ces sites a été tentée par le frère Manuel do Cenáculo à la fin du XVIII/début du XIXe s.. Il est parvenu à enregistrer le Forte de Coito, le Forte das

850 Viana, 1959

851 Silva, 1990: 277 - carte 9; Silva, 1998: 250 - fig. 42

852 Beirão, 1986: 52-53 (carte 7)

853 Susana Correia (information personnelle)

854 Silva, 1998: 264 - fig. 56

855 Beirão, 1986: 105 e 110-111 et, spécialement, Correia, 2002: 41. Voir plan dans la Première partie, chapitre III.1 (site H)

856 Costa, 1996: 19-20

Juntas, le Forte Grande, le Forte das Amendoeiras, le Forte da Ribeira, Cabeças do Rei et São Pedro das Cabeças sur un dessin plus tard repris par Gabriel Pereira⁸⁵⁸ et sur lequel s'est basé Abel Viana non seulement pour confirmer l'ancienneté des sites, mais aussi pour constater qu'ils étaient habités dans la première moitié du XIIe s.⁸⁵⁹. Tous les sites antérieurement cités se retrouveraient dans ce cas⁸⁶⁰.

L'hypothèse d'une réoccupation de ces *cerros* à l'époque islamique est aussi séduisante que logique. Il lui manque cependant une confirmation sur le terrain. Des travaux systématiques de prospection n'ont jamais été réalisés et l'application généralisée de ce modèle explicatif manquera donc de confirmation (sauf les exceptions de Castro da Cola, de Mesas do Castelinho⁸⁶¹ et de Cerro do Castelo à Garvão⁸⁶²) seulement possible avec une approche plus approfondie pour chaque site. Le peuplement rural de la région de Messejana semble aussi prouvé par les découvertes numismatiques et épigraphiques qui y ont été faites⁸⁶³.

Malheureusement, et en excluant les trois localités que nous avons citées, pour les autres lieux où l'on a procédé à des interventions, faites il y a plusieurs années par des archéologues préhistoriens et de la période classique, on ne peut pas savoir s'il y existait ou non des niveaux médiévaux. Dans le cas de Castro da Cola et malgré des fouilles soignées, la dispersion des matériaux après la disparition d'Abel Viana et la publication très incomplète des travaux menés sur le site rendent nécessaire une révision profonde de ce qui y a été réalisé et une actualisation, heureusement en cours⁸⁶⁴.

En résumé, il nous reste à connaître quel type de peuplement a connu la région et comment il a évolué. Le problème peut être centré sur deux sujets. D'abord, celui de la continuité d'occupation de l'espace après l'Empire Romain, hypothèse plausible mais non prouvée. En second lieu, celui du type d'occupation à la période islamique, affirmée par Abel Viana pour un ensemble de sites, mais qui n'est prouvée que pour quelques-uns.

Nous devons considérer encore l'hypothèse que le peuplement s'est maintenu intact à l'époque islamique par imposition. C'est-à-dire, de façon à assurer un contrôle fiscal effectif sur

857 Ferreira, 1992: 20

858 Pereira, 1879: 10-11

859 En plus de l'affirmation d'Abel Viana, nous ne connaissons qu'un autre type de relevé et/ou recueil qu'il a réalisé (s'il a réellement procédé à de telles opérations).

860 Viana, 1959: 14. Claudio Torres va dans le même sens - Torres, 1992a

861 Guerra, 1993

862 Garvão - sanctuaire de l'Âge du Fer (Beirão, 1985) mais avec une occupation prouvée jusqu'à l'époque islamique - Susana Correia - données de fouilles archéologiques près du château encore inédites.

863 Deux monnaies d'Ibn Wazîr au château de Messejana - Antunes, 1991-1992b: 28; pierre tombale recueillie près de la route entre Messejana et Aljustrel - Borges, 1998: 239

le territoire, les populations étaient laissées dans des zones parfaitement déterminées comme s'il s'agissait de petits "*bantoustans*". Un système d'équilibre précaire pouvait être avantageux aux deux parties: pour les habitants de ces *alcarias* qui, installés sur des sites lointains, se voyaient garantir une relative autonomie tout en pouvant compter sur la protection du pouvoir califal; aux fonctionnaires du califat qui pouvaient ainsi maintenir éloigné un commandement du territoire effectif. Un isolement prétendu de ces sites ne nous paraît pas défendable. L'intégration dans les circuits économiques et le contact avec les marchés urbains est visible dans les découvertes numismatiques, les céramiques (et même les rares pièces de joaillerie) présentes sur plusieurs sites éloignés comme Mesas do Castelinho et en plusieurs sites de l'*alfoz* de Mértola.

Les forteresses de l'Âge du Fer seraient seulement utilisées comme des lieux de refuge temporaire (où l'on abritait aussi les troupeaux), auxquels on avait recours aux moments de danger, notamment d'attaque de la part des bandes qui parcouraient al-Andalus lors des phases de plus grande instabilité. La réutilisation de ces anciens sites doit être donc reliée à un effort de protection de la part des populations.

Situés à des endroits plus élevés et disposant de la possibilité de réutilisation d'abondants matériaux de construction des anciens *castros*, ces lieux avaient non seulement une localisation topographique idéale mais ils dispensaient aussi d'une logistique compliquée que la construction de nouvelles murailles impliquait. Une occupation plus continue des sites comme celle qu'Abel Viana mentionne ne serait intervenue qu'au moment où la pression de la Reconquête augmente et que l'insécurité s'accroît.

Après la Reconquête, une nouvelle organisation des territoires et l'importance donnée à de nouveaux noyaux de peuplement, comme l'émergence de Castro Verde, Almodôvar ou Ourique, donnent un nouveau sens à cet espace.

Les marques évidentes de la romanisation et de l'islamisation de localités de la montagne d'Algarve à la limite Sud de la *kūra* peuvent être interprétées à deux niveaux : d'un côté, celui de la présence persistante de groupes humains qui sont essentiellement les mêmes du point de vue ethnique, hypothèse qui enlève tout sens à une quelconque idée d'abandon et/ou réoccupations de cet espace par des envahisseurs ou par des populations originaires d'autres zones géographiques ; d'un autre côté, celui de l'évidence de contacts entre les centres urbains et ces endroits lointains conduits par des muletiers, "*les grands voyageurs de l'intérieur et principaux passeurs d'objets et d'idées*"⁸⁶⁵.

864 Fouilles archéologiques reprises en 2001 par Fernando Branco Correia.

865 Torres, 1992a: 200

Ces preuves d'influences successives que les zones de montagne les plus reculées ont connues ne peuvent donc pas être vues comme le résultat de "colonisation" (romaines, berbères ou autres) ni comme le fruit d'actions de "peuplement" dont on ne trouve pas de traces. Comme nous l'avons vu précédemment, le processus de contrôle des terres avait la primauté sur sa possession effective et le faible intérêt économique de ces zones ne suscitait qu'un intérêt très limité de la part des seigneurs des villes.

Dans les zones de montagne, à la transition entre l'Alentejo et l'Algarve, il semble y avoir eu plusieurs modèles de peuplement et de continuité. La règle générale est celle de l'inexistence au début de l'islamisation d'une rupture avec le peuplement antérieur. D'un autre côté, la chronologie des localités indique deux phases complémentaires: il y a des sites qui appartenaient à de petites communautés rurales qui y vivaient principalement pendant les périodes wisigothe/émirale ; dans une phase postérieure et à partir de la fin de la période émirale, le peuplement rural semble se développer dans un processus qui atteint sa plus grande expression à partir du califat et des royaumes des *taifas*, comme le suggère le grand nombre de localités qui se sont développées et où on a été trouvées des céramiques islamiques. Dans d'autres villages de plus grandes dimensions, la diachronie d'occupation est plus dilatée, ceux-ci étant abandonnés seulement après la Reconquête⁸⁶⁶. Une telle réalité révélée par une recherche prolongée d'Helena Catarino dans l'Algarve Oriental a mis à jour différentes perspectives sur l'occupation islamique de l'espace rural qui était jusqu'ici sujette à la dichotomie: occupation jusqu'au XIe s./abandon aux périodes almoravide et almohade⁸⁶⁷. Finalement, il semble que l'absence d'une fortification polarisante du territoire met en évidence le caractère pauvre de cette occupation, et que ce statut de territoire à demi marginal et sans grandes ressources n'a pas suscité l'intérêt ou l'envie des conquérants.

C'est surtout du point de vue ethnographique que l'on atteint d'autres conclusions. Une étude sur le tissage traditionnel réalisée au milieu des années 80 du siècle dernier sur le territoire de Mértola est venue démontrer des parallèles formels et stylistiques entre les motifs en zig-zag des couvertures traditionnelles de la région et celles qui étaient fabriquées dans les zones montagneuses du Magreb, faisant remonter les origines à cette grammaire commune de vie, l'élevage extensif, qui subsiste encore dans la montagne d'Algarve, dans la Sierra Morena, en

866 Catarino, 1997-1998b: 548-549 et 852-853

867 Réalité constatée par exemple au Castelo Velho de Alcoutim, abandonné dans la deuxième moitié du XIe s. – Catarino, 1997-1998a: 396

Kabylie ou dans le Rif⁸⁶⁸. Plutôt que de parler des influences sur la Péninsule Ibérique, visibles par exemple dans la façon de construire les maisons en *taipa*⁸⁶⁹ ou les toits faits d'une seule pente qui existent sur les deux rives de la Méditerranée⁸⁷⁰, nous serions donc conduits sur le terrain des origines communes d'une même civilisation.

Sur la côte, les zones habitées sont rares, et Marsā Hāšim continue à assumer à l'époque islamique un rôle hérité des périodes antérieures. Il faut encore faire référence au toponyme Alforge (pour Alvorge? - *burj*) sur le littoral d'Alentejo⁸⁷¹, ce qui pourrait marquer la présence d'un point de surveillance de la côte occidentale.

868 Torres, 1984: 50 et 58-62

869 Van Staëvel, 1999: 100 propose "banchée"

870 Ribeiro, s.d.: 63-65, reprenant les arguments de W. Giese

871 Ferreira, 1985a: 343

Chapitre III. LA KŪRA DE BEJA: LOCALITÉS ET SITES FORTIFIÉS

1. Topographie des sites

L'expression "sites de la *kūra*" apparaît ici comme une désignation plus globale qu'elle ne l'est la réalité. Nous entendons ces sites comme les principaux points fortifiés du territoire, ceux qui ont joué un rôle politico-militaire important à certaines phases de la période islamique. La tâche est facilitée sur ce territoire par l'absence de dynamiques plus complexes, vérifiées pour d'autres zones d'al-Andalus où plusieurs fondations et consolidations urbaines ont été enregistrées⁸⁷². L'absence d'une quelconque localité fondée à l'époque islamique dans la *kūra* de Beja est, d'ores et déjà, la première observation à faire et à souligner.

Du point de vue pratique, nous espérons que la lecture de ces sites fortifiés deviendra plus efficace en prenant comme modèle la typologie déjà utilisée pour le Šarq⁸⁷³ et qui nous permet de ranger les principaux lieux de la *kūra* de Beja en quatre catégories:

* Les citadelles urbaines: Beja et Mértola, dont nous reparlerons de manière plus approfondie ultérieurement.

* les châteaux ruraux: Moura, Serpa, Aroche, Tūtāliqa, Aljustrel, Messejana, Garvão et Mesas do Castelinho.

* les châteaux à la limite du territoire: Portel, Noudar, Alfajar et Ourique.

* les autres sites: Sines, Santiago do Cacém et Castro da Cola.

Ces trois derniers sont inclus dans une catégorie sans dénomination spécifique de par le caractère particulier que leurs occupations revêtent. Le site de Sines a commencé à prendre de l'importance dès le Haut Moyen-Âge, et cette importance semble s'être prolongée jusqu'à la période islamique, bien que nous n'ayons pas beaucoup de détails sur cette dernière phase; Santiago do Cacém a été apparemment une fortification utilisée seulement dans la phase finale de l'époque musulmane bien que l'on ne sache rien de concret à son sujet; quant à Castro da Cola, il y a des doutes légitimes sur son inclusion dans la *kūra* de Beja mais nous l'incluons dans ce chapitre car il a exercé une influence sur la région.

Il est vrai que ce sont les sites du pouvoir qui sont les plus faciles à identifier et qui attirent notre attention en premier, mais dans la *kūra* de Beja, les fortifications de la période

872 Voir, pour les années 210 h/825 ap. JC – 324 h/936 ap. JC, Mazzoli-Guintard, 1996: 163-167

873 Bazzana, 1988: 107

islamique sont encore bien visibles. Cette lisibilité est avant tout le fruit d'un investissement important réalisé à la période almohade, lorsque toutes les principales localités ont connu des ouvrages de renforcement considérables. Malgré la vitesse avec laquelle les travaux ont été effectués, une partie raisonnable des structures a réussi à survivre aux campagnes de construction de la fin du Moyen-Âge et de la Période Moderne . Les limites des acropoles de certains sites (Moura, Serpa, etc.) sont, en grande partie, le résultat des campagnes de construction de la deuxième moitié du XIIe siècle.

Il n'en est pas moins vrai que l'inégalité des informations disponibles se reflète par le détail atteint dans la description de chaque site, celui-ci dépendant des sources écrites, du nombre d'interventions archéologiques réalisées et de l'attention que certains de ces sites ont reçue de la part des archéologues au détriment d'autres.

La description abrégée de chaque site sert ainsi de complément aux pages antérieures, qui traitaient surtout des zones où les vestiges de l'époque islamique étaient les plus perceptibles. Les zones rurales, comprises ici comme exploitations agricoles, restent en dehors de l'étude, bien que certaines d'entre elles soient connues et parfaitement localisées. La systématisation déjà atteinte par rapport à l'espace rural dans des zones comme celles de Serpa ou Beja, fruit de plusieurs relevés réalisés, contraste avec la rareté des approches dans d'autres zones. Notre vision du territoire devient, petit à petit, plus claire. Pourtant, présenter des hypothèses élaborées exclusivement à partir des zones où les relevés sont plus avancés ne nous paraît pas utile, car nous ne disposons que de très peu d'information sur de vastes étendues de la *kūra*. À l'exception (déjà concrétisée) de Mértola, on ne fera aucune mention plus détaillée des *alfozes* que les fortifications ci-dessus ont polarisés.

De la même façon que précédemment, on abordera les points principaux du territoire par les sous-régions que l'on peut identifier dans la *kūra*. Beja aura un traitement plus détaillé à cause du rôle qu'elle a joué dans cette zone du Sud du Ġarb au cours de plusieurs siècles et de par les problèmes singuliers que la topographie continue à poser. D'un autre côté, nous inclurons les sites comme Castro da Cola et Portel en dépit des doutes plus ou moins évidents que leur "attribution" (intégration) à la *kūra* de Beja peut susciter. S'agissant de points de passage essentiels entre des territoires, nous pensons que les informations qu'ils nous apportent, permettent une meilleure compréhension de l'espace étudié.

Dans les espaces urbains, nous incluons seulement Beja (Mértola sera traitée dans un chapitre à part), la seule localité du territoire d'importance autant au point de vue politico-

administratif qu'en ce qui concerne sa signification économique et culturelle. Centre d'événements importants au cours du VIII^e s. et objet de référence constante dans les sources écrites, la ville de la période islamique demeure pour plusieurs aspects un mystère que seule l'archéologie pourra un jour déchiffrer. Les données qui se présentent, presque toujours d'ordre topographique, se croisent avec certaines informations recueillies par les rares fouilles réalisées dans le centre historique de la ville et par des découvertes occasionnelles de pièces significatives. Les fiches seront présentées selon les cinq critères suivants : localisation et évolution, morphologie urbaine, topographie religieuse, topographie funéraire et archéologique.

A. BEJA

A.1. Localisation de la fortification et évolution locale

Connue à l'époque islamique sous le nom de "Beja des oliviers" (en opposition à la tunisienne "Beja des céréales"), le passé de la ville, récemment mis au jour dans le château par Conceição Lopes⁸⁷⁴, remonte à l'Âge du Fer ce qui contrarie l'idée très ancrée d'une fondation romaine.

Capitale administrative de toute cette vaste région, *Pax Iulia* est le grand noyau urbain, siège du pouvoir impérial et centre d'un marché agricole important. C'est la ville romaine par excellence, symbole de l'ordre militaire, du pouvoir foncier et du commerce du blé. Les restes monumentaux qui y ont été retrouvés - notamment le temple supposé qu'Abel Viana a pu partiellement étudier⁸⁷⁵ - confirment que sa splendeur maximale a été atteinte pendant la paix romaine.

Au Haut Moyen-Âge, elle était après Séville et Mérida, le centre le plus important de l'Occident ibérique. Elle a gardé au début de l'islamisation l'importance qu'elle avait connue auparavant au point d'être la seule ville de la *kūra* citée dans les textes du IX^e et X^e ss.⁸⁷⁶. Quelques événements politiques marquants s'y sont déroulés surtout au cours des VIII^e et IX^e ss., mais la ville a perdu, à partir de la période califale, ce rôle focal dans les territoires de l'Ouest d'al-Andalus.

À partir du XI^e s. avec l'importance croissante d'Évora et principalement avec l'éclatement politique en royaumes de *taifas*, la décadence de Beja s'est accentuée et il ne faut

874 Voir la description de Beja chez al-Ĥimyarī, 1938: 45-46. L'argumentation exposée par C. Lopes, 2000, notamment à propos des fouilles des niveaux de l'Âge du Fer démonte définitivement l'hypothèse d'une fondation romaine.

875 Viana, 1947b: 77-78. Les mesures indiquées (29 m. x 16,5 m.) sont supérieures à celles du temple d'Évora - Alarcão, 1988a: 197

plus s'étonner que le rôle de capitale régionale ait pu être assumée sporadiquement par la bien fortifiée Mértola.

L'évolution du site a donc été marquée par deux époques complètement distinctes: la première se situe entre le début du VIII^e s. et le Xe s., la deuxième, entre le début du califat et la fin de la période musulmane. L'une est marquée par le maintien, *lato sensu*, des structures (au sens physique du terme mais aussi en ce qui concerne la permanence et la lutte pour la survie d'une classe dominante qui était essentiellement la vieille classe seigneuriale du Bas Empire dont l'évolution vers le féodalisme est arrêtée par l'islamisation) héritées de l'Antiquité Tardive, l'autre a donné lieu à une lente décadence de la ville qu'accompagne à distance l'importance croissante de Mértola.

Le silence croissant des textes est le reflet de cette décadence. Par ailleurs, l'inexistence de *taifas* ayant pris Beja comme ville principale suggère aussi cet état de fait. La longue agonie de la ville connut son épilogue dans la tentative manquée de repeuplement du site en 570h/1174 ap. JC, quand ceux qui s'étaient chargés de donner une nouvelle vie à la ville n'ont pas réussi à mener à bien cette mission⁸⁷⁷. L'archéologie confirme l'idée d'un échec de l'occupation à l'époque almohade. Dans tous les cas, la disparition des mentions relatives à la ville dans les sources écrites signifie un déclin politique (C. Picard met l'accent sur le rôle du pouvoir centralisateur dans la structuration de l'espace, phénomène qui a ses racines au IX^e s. mais qui se renforce au Xe s.)⁸⁷⁸ mais la ville conserve cependant un certain niveau d'activité et maintient une dynamique économique et sociale. Cette contradiction est bien visible dans le domaine épigraphique. L' époque de décadence de Beja correspond en effet à la période pour laquelle nous disposons du plus grand nombre de pierres funéraires. Il semble que le processus que l'on constate à Beja soit contraire à tout ce que l'on voit généralement en al-Andalus, où le IX^e s. marque la période "*qui consacre la naissance de la ville, qu'il s'agisse de la consolidation de la cité ou de la mise en place de noyaux défensifs autour desquels se développe le centre urbain*"

⁸⁷⁹.

La ville, avec ses belles et larges rues auxquelles font allusion les textes de la période islamique⁸⁸⁰ (le maintien du réseau routier nous semble évident comme cela a été amplement démontré par le pavement datable de cette période sous-jacent à la Rua dos Infantes qui a été mis

876 Cornu, 1985: 125

877 Ibn ʿIdārī, 1953: 19-21

878 Picard, 2002: 31-40

879 Mazzoli-Guintard, 1996: 166

880 Al-Rāzī, 1953: 87

à jour vers 1950⁸⁸¹), avait des eaux qui se prêtaient au tannage du cuir. Cela est mentionné dans différents textes : Beja “*était fameuse pour ses cuirs*⁸⁸² *et ses manufactures d’articles en coton. Le territoire possédait plusieurs mines d’argent et a eu en plus la gloire d’être la terre natale d’ al-Mu^ctamid ibn ^cAbbād*”⁸⁸³. On peut donc conclure que la ville avait encore une activité économique importante et que le réseau urbain était de fait encore entretenu. Le déclin politique n’ avait pas entraîné un déclin économique.

La communauté mozarabe semble avoir gardé une certaine importance dans un processus qui s’est prolongé au moins jusqu’au début du Xe s.. Un ensemble notable de pièces architecturales recueillies dans la ville et dans ses environs montre le maintien de la capacité économique de l’oligarchie locale. La chronologie de ces matériaux a fait l’objet d’une discussion qui est loin d’être résolue et qui est tout sauf innocente du point de vue des conclusions. Bien que l’on admette que les quatre chapiteaux retrouvés à Beja puissent dater des VIII/IXe ss.⁸⁸⁴, il ne faut pas exclure selon d’autres auteurs une chronologie plus avancée, jusqu’au milieu du XIe s., époque où il y avait encore les conditions pour la construction et l’adaptation d’édifices⁸⁸⁵. Les impostes et les trois chapiteaux de l’église de Santo Amaro seraient aussi du IXe s. (ou de la première moitié du Xe s.) et pourraient être une preuve de l’existence à cet endroit d’un lieu de culte mozarabe⁸⁸⁶.

Cependant, si l’on considère la capacité d’investissement de cette oligarchie issue de l’aristocratie “wisigothique” comme le facteur essentiel de la rénovation des édifices chrétiens, nous pourrions difficilement accepter une chronologie qui dépasse les trois premières décennies du Xe s. pour la réalisation d’améliorations importantes dans les édifices de la ville. À partir de ce moment, le déclin de Beja n’a pas pu permettre de grandes campagnes de travaux dans la ville. Il s’agit donc d’un débat encore ouvert et seule la réalisation d’interventions archéologiques dans le centre ancien pourra un jour donner des réponses consistantes.

A.2. Morphologie urbaine

Jusqu’à une date récente, les historiens et les archéologues considéraient que la muraille actuellement visible à Beja correspondait à la muraille ancienne, dont le tracé reprenait approximativement celui de l’époque romaine. Or, les travaux archéologiques effectués au cours

881 Viana, 1950: 38 (fig. 37) et 40

882 Dans la zone basse de la ville, près d’un petit cours d’eau, on a conservé le curieux toponyme de “pelames”, éventuel souvenir d’une activité entre temps disparue.

883 Al-Maqqarī, 1840: 60; voir aussi Abū l-Fiḍā, 1906: 87

884 Correia, 1993: 43, 45, 46 et 48

885 Real, 1995: 47

886 Torres, 1993: 24-27

des dernières années démontrent que la muraille actuelle serait une construction du Bas Moyen-Âge, qui aurait profité de constructions antérieures pour certains tronçons de son élévation: “*en n’excluant pas l’hypothèse que certains tronçons de la muraille médiévale aient pu utiliser des fondations romaines, leur coïncidence exacte ne serait qu’une présomption risquée car le fait que certaines portes aient donné une entrée à l’enceinte depuis la période romaine jusqu’à aujourd’hui, signifie seulement l’immuabilité des accès ou leur souvenir (dans le cas où les portes auraient été légèrement déplacées) et non la permanence du circuit des murailles*”⁸⁸⁷. En ce qui concerne la fortification islamique, on a juste détecté un petit tronçon à l’intérieur du château chrétien⁸⁸⁸. La restitution du reste tracé de l’enceinte repose sur la topographie de la ville qui met en évidence les principaux dénivelés et pendages qui marquent la transition entre la “ville haute” et les extensions de la ville au XIIIe s. Cette méthode a aussi permis de rendre compte de la topographie funéraire de l’Antiquité Tardive. En l’absence d’autres éléments, archéologiques ou textuels, les données que nous venons de présenter permettent de lancer le débat et d’essayer de donner une autre direction à une argumentation qui se basait sur le principe (erroné) que la ville d’après la Reconquête répétait en termes de superficie l’agglomération intramuros de la période islamique.

Au Nord-Ouest et au Nord, la limite murée de Beja à la période islamique coïnciderait en grande partie avec le tracé actuel, dont les murs datent du Bas Moyen-Âge (fig. I.6). Il nous semble admissible que les structures défensives se soient développées à partir du château actuel le long des actuelles Ruas dos Escudeiros et do Sembrano⁸⁸⁹ jusqu’aux Portas de Mértola. La convergence de plusieurs rues importantes a marqué à cet endroit le départ d’un des axes principaux de liaison entre l’intérieur et l’extérieur de la ville. Ce nœud formé par plusieurs artères était encore bien visible sur un plan du XIXe s.⁸⁹⁰, les importantes démolitions survenues à la fin de ce siècle ayant altéré de façon sensible le profil des rues de cette entrée de la ville.

La définition de la limite Nord-est de la ville est moins évidente. Nous ne savons pas jusqu’à quel point l’aujourd’hui disparu Paço dos Infantes - construction seigneuriale du Bas Moyen-Âge - s’est superposé à des constructions antérieures. On remarque le dénivelé d’une dizaine de mètres entre l’actuel Largo da Conceição et les terrains à l’Est aux environs de l’église de Santa Maria - idée qui est pour le moins plausible si nous considérons la tradition

887 C. Lopes, 2000: 131

888 C. Lopes, 2000: 146-147

889 Grandes quantités de céramiques islamiques dans les fouilles de la Rua do Sembrano.

890 C. Lopes, 2000: fig. 70

d'installer des espaces auliques sur d'autres préexistants⁸⁹¹. Cette brusque baisse de niveau, à laquelle s'ajoutent d'autres arguments, notamment celui de l'implantation de la *maqbara*, justifie la proposition de situer dans cette zone la limite Nord-Est de la fortification. Nous pensons donc qu'à partir du Museu Regional, installé sur ce qui restait du Convento da Conceição, la muraille devait suivre une ligne située un peu à l'Ouest du tracé de l'actuelle Rua Dr. Aresta Branco (fig. I.6).

Nous savons aussi que l'intérieur de la fortification actuelle était en réalité l'extérieur de la Beja islamique. En acceptant comme évidente une ligne qui réunit les Portas de Mértola au château chrétien et en laissant en dehors l'église de Santa Maria (édifice dont on soutient l'origine paléochrétienne⁸⁹²) et la zone de la *maqbara*, nous sommes obligés de limiter à la zone la plus élevée de la ville la surface occupée à l'époque islamique (ou même avant cela).

Cette diminution de la zone intra-muros par rapport à ce que l'on admet habituellement était déjà détectable dans une étude sur la ville romaine qui a été publiée il y a des années et où l'on cherchait à définir la surface que l'*oppidum* pré-romain avait occupé. En réalité, ce que l'on définissait alors comme l'*oppidum* ("il se situait, selon nous et ce qui semble logique, sur la partie la plus élevée de la zone urbaine, suivant un axe défini en termes généraux par l'actuelle Rua do Touro"⁸⁹³) correspond autant à la limite de la cité romaine qu'à celle de la ville islamique (figs. I.6 et I.7). C'est-à-dire que la muraille de Beja entourait une superficie d'environ 11 hectares, ce qui faisait d'elle le plus grand espace urbain de la *kūra* et un des sites de plus grande dimension dans le Ġarb al-Andalus.

La définition des portes de la ville à l'époque islamique n'est pas une tâche facile même si nous considérons celles de la période romaine. La localisation des portes d'Évora et de Mértola semble être assez évidente, situées dans le même axe aux extrémités Nord-Ouest et Sud-Est de la ville. Nous n'avons pas de doute que cette ligne (qui joignait les deux portes) correspondait à la principale voie intra-muros de Beja. Il a pu y avoir au moins une troisième entrée dans la ville à l'endroit qui serait connu comme "o Buraco" - le trou⁸⁹⁴ - et peut-être, une quatrième donnant sur la zone où se trouve aujourd'hui l'église de Santa Maria.

891 La zone de la citadelle, comprise comme un espace militarisé, devait se situer au Nord-Ouest pas très loin de la forteresse chrétienne - "le hicieron en seguida una puerta a la alcazaba, por el lado de la ciudad y construyeron la puerta del lado de la llanura" - Ibn ʿIdārī, 1953: 19-20

892 Voir les références aux deux frises de chronologie du Haut Moyen-Âge qui existaient au coin de la tour de l'église - Almeida, 1962: 218 et XXXII - fig. 215-216

893 Mantas, 1996: 47

894 Voir l'argumentation présentée en faveur d'une chronologie médiévale de ce site chez C. Lopes, 2000: 176-178

A.3. Topographie religieuse

En l'absence de travaux archéologiques ou d'une documentation écrite ou iconographique, les indices qui permettent de localiser rigoureusement les espaces religieux de la Beja islamique sont rares.

En admettant que les matériaux qui intègrent les structures de l'église de Santo Amaro ne proviennent pas d'un autre endroit et que cet espace religieux s'est maintenu sur ce site au cours de tout le Moyen-Âge, nous pouvons soutenir l'existence de l'église mozarabe de la ville en dehors des portes et près de l'ancienne sortie vers Évora.

Le fait qu'elle soit localisée hors des murs pourrait associer cet édifice à une nécropole bien que les éléments qui soutiennent cette hypothèse soient minces. On sait que les terrains autour de Santo Amaro ont été utilisés comme cimetière mais les éléments recueillis de façon décontextualisée pendant des travaux de revêtement de la voie publique renvoient surtout à des stèles datables du Bas Moyen-Âge⁸⁹⁵, alors que les éléments architecturaux de l'intérieur de Santo Amaro indiquent des chronologies bien antérieures (figs. I.8, I.9, I.10 et I.11).

L'église actuelle de Santa Maria a pu être l'un des édifices religieux de la Beja du Haut Moyen-Âge. Bien qu'il y ait peu d'éléments pour soutenir une telle hypothèse, on aimerait souligner la présence dans cette zone de deux épigraphes funéraires d'ecclésiastiques - le prêtre Sévère (fin du VIe s.) et un évêque possible, Julien (VI ou VIIe ss.) On peut aussi mentionner la découverte, près de l'église de Santa Maria, de plusieurs pièces architecturales ayant pu faire partie d'un édifice religieux: un chancel (VIIe s.), une croix évasée (VI-VIIe ss.), une persienne (VI-VIIe ss.) et un petit pilier (VIIe s.)⁸⁹⁶.

L'importance de la communauté chrétienne de Beja, avant et après le VIIIe s. est sans équivoque. Bien que l'on ne connaisse pas la localisation de l'église épiscopale de la ville, nous savons que Beja a été au cours du VIIIe s. le théâtre de plusieurs mouvements politiques dont certains ont eu la participation des Mozarabes. Nous savons aussi que le mouvement de conversion de la part de la communauté locale a été rapide permettant le maintien d'une élite spirituelle liée à la région au détriment de l'hypothétique arrivée de savant venus de l'Orient méditerranéen. On soulignera à cet égard l'intérêt d'une étude récente selon laquelle *“les biographies de tous ces savants [les oulémas de Beja] se caractérisent par leur brièveté et leur imprécision chronologique. Leur présentation onomastique offre - avec quelques exceptions dont on s'occupera plus tard - une homogénéité notable: tous ont une chaîne généalogique*

895 Viana, 1955: 16-19

896 Correia, 1993: 62-64 et 83

très courte, composée seulement de leur nom propre et de celui de leur père ou, dans certains cas, celui de leur grand-père. Un seulement a une nisba arabe. Tout cela indique que pour la plupart il s'agit de muwalladūn, fils ou petits-fils de convertis à l'Islam appartenant à la population d'origine locale. Ce procédé peut aussi être reconnu par la fréquence de noms arabes avec des résonances biblico-évangéliques utilisés par ces personnages: Ishāq (Isaac), Ibrāhīm (Abraham), °Isā (Jésus), Yūsuf (José)...”⁸⁹⁷. La prédominance de la spiritualité a donc été une autre sphère par laquelle l'oligarchie locale a assuré la continuité de sa puissance sur la région. C'est-à-dire que ceux qui auparavant détenaient les rênes du pouvoir se sont rapidement adaptés à une nouvelle situation suivant un phénomène de conversion qui justifie le nombre élevé “savants” que la ville a connu (environ une trentaine⁸⁹⁸), nombre qui va être drastiquement réduit après l'instauration du califat lorsque la chute de la ville aura entraîné avec elle ses élites.

Il est aussi difficile, devant le silence total des sources, de savoir où était implantée la mosquée de Beja. Une fois éliminée l'hypothèse qui la fait coïncider avec l'église de Santa Maria⁸⁹⁹ (une tradition locale sans aucune consistance), il reste la possibilité que l'*aljama* de la ville se soit trouvée à l'emplacement de l'église de São João, aujourd'hui démolie, qui se situait sur un des points les plus élevés de Beja⁹⁰⁰. Cet édifice présentait d'ailleurs une orientation assez rare (mur latéral tourné vers le Sud-Est). En alternative, nous pouvons toujours considérer la possibilité que cette mosquée se trouvait à un autre endroit de l'agglomération aujourd'hui caché par les constructions.

A.4. Topographie funéraire

La topographie funéraire de la Beja pré-islamique est bien connue et, à l'exception du site que nous allons aborder, elle ne nous paraît pas décisive pour l'analyse de la topographie de la ville entre les VIII^e et XIII^e ss.

Dans une proposition que nous avons formulée il y a quelques années, nous évoquons la zone de l'actuel Museu Regional comme site probable de l'ancien cimetière islamique de Beja⁹⁰¹. Une telle idée se basait sur le lieu de découverte des pierres tombales (de quelles époques) en présumant qu'elles n'avaient pas été déplacées de leur lieu d'origine. Comme il est fréquent dans ces situations, les pierres tombales ont été trouvées en dehors d'un contexte et

897 Marin, 2001: 32

898 Mazzoli-Guintard, 1996: 332 et Marin, 2001: 43-44

899 Située en dehors des murailles islamiques et sous laquelle se trouvait une maqbara. La dynamique d'occupation de l'espace répète ce que nous savons sur Mértola - Macías, 1993a

900 Annexe A – fig. I.6

901 Macías, 1998: 146

autant que l'on sache sans rapport prouvé avec une quelconque inhumation. L' utilisation de cet endroit comme nécropole est ancienne. Aux pierres islamiques s'ajoutent les inscriptions funéraires déjà mentionnées: du prêtre Sévère (mort en 584 ap. JC⁹⁰²) qui était encadrée dans le clocher de l'église de Santa Maria (ce qui rend possible un lieu d'inhumation assez proche de cet endroit) et la pierre tombale d'un évêque présumé, Julien, trouvée au Convento da Conceição et datable des VI-VIIe ss.⁹⁰³.

La zone occidentale de notre proposition ne semble pas correspondre à une aire d'inhumation. Nous savons maintenant que dans cet espace se trouvaient jusqu'au XI-XIIe ss. des zones d'habitation auxquelles sont associés des restes céramiques d'usage quotidien⁹⁰⁴. Nous ajoutons que dans cette probable zone d'habitation islamique aucune inhumation n'a été retrouvée. La localisation intra-muros de cette zone et l'impossibilité de l'usage simultanée zone d'habitat/aire d'inhumation nous fait annuler en définitive l'hypothèse d'y situer le cimetière islamique de Beja.

Si l'idée de la localisation de la *maqbara* dans la zone Sud-Ouest de la ville continue à faire sens - la proximité par rapport à l'endroit où les épigraphies funéraires sont apparues continue à être une donnée à prendre en compte - son point précis d'implantation devait se situer un peu plus à l'Est que la proposition première.

L'existence d'une différence raisonnable d'altitude entre la zone de Largo da Conceição et le Largo de São João et le Largo de Santa Maria semble marquer deux zones distinctes et c'est un élément à prendre en compte dans la définition du "dedans" et du "dehors" de la ville. Cette idée est accentuée par la présence de la Casa da Torrinha, construction du XVIe s., qui pourrait avoir été construite sur la base d'une tour plus ancienne.

Ce serait donc à l'emplacement du Largo do Duque de Beja et de Santa Maria que se seraient situés autant les cimetières paléochrétiens⁹⁰⁵ que la *maqbara* de la ville. Les vestiges de ces nécropoles ont été mis au jour par les travaux réalisés à cet endroit en 1895. Les éléments mentionnés à la fin du XIXe s. font référence à la présence de sépultures dans cette zone où quelques-unes des pierres de la *maqbara* ont été retrouvées. Ce n'est que cinquante ans après qu'Abel Viana a pu réévaluer le site⁹⁰⁶.

902 Silva, 1950: 61

903 Pièce réutilisée sur l'autre face comme pierre tombale d'Ibn Hūd - Borges, 1993b: 77-78; Borges, 1998: 246 (pièce 300)

904 Fouilles dans la Rua do Sembrano - Correia, 1994: 199

905 Une autre nécropole importante de cette période a été mentionnée à quelques kilomètres de la ville (à Herdade do Azinhal) où a été trouvé un ensemble de 24 sépultures datées des VI-VIIe ss. - Barros, 1968-1970: 109 et fig. 2.

906 Viana, 1946b: 178-182, 202 et 206-209

Au début des années 40 du XXe s., l'ouverture de fossés sur le Largo de Santa Maria a entraîné l'identification d'un ensemble important d'inhumations (sans vestiges de sépultures de pierre ou de brique ni de cercueil de bois) orientées dans le sens NE-SW. Le dépouillement de la tombe (il est aussi mentionné que l'on a même pas retrouvé "une broche, un reste céramique, un clou, un indice de mobilier votif"⁹⁰⁷, situation qui était courante dans les cimetières islamiques) et l'orientation des corps rappellent les critères d'identification de la nécropole islamique. Malheureusement, le caractère fortuit de la découverte ainsi que l'insuffisance de l'enregistrement alors réalisé (fig. I.12) ne nous permettent ni une recherche plus approfondie, ni l'attribution d'une chronologie approximative. Nous n'avons rien sur le rite funéraire pratiqué et la seule information sur le rituel d'enterrement est énigmatique et ne nous permet pas de conclusions sur l'époque ou les conditions d'utilisation du site comme nécropole: "*que ces corps ont été enterrés à la même occasion semble nous dire la régularité de leur disposition, les uns très proches des autres, parfois côté à côté donnant l'impression qu'un fossé a été ouvert de largeur égale à la hauteur des individus, ceux-ci ayant été mis en file, disposés en travers du fossé*"⁹⁰⁸.

D'un autre côté, la simple orientation des inhumations n'est pas suffisante pour que nous puissions les attribuer à une période précise. Les fouilles récentes de la nécropole de Poço dos Mouros, près de Silves, ont mis au jour un ensemble de sépultures orientées dans le sens Sud-Ouest/Nord-Est (orientation vérifiée aussi dans d'autres nécropoles de la Péninsule à la même époque) dont la datation doit se situer aux VI-VIIe ss.⁹⁰⁹.

Même avec de telles limites, la continuité enregistrée dans l'occupation des espaces funéraires entre l'Antiquité Tardive et la période islamique (et même l'endroit de la découverte des épigraphies en arabe) nous permet de proposer la zone entre l'église de Santa Maria et le Museu Regional comme le site de la *maqbara* de Beja. Il n'en est pas moins vrai que les fonctions de cette zone de la ville restent à éclaircir précisément. On admet aussi que le cimetière chrétien du Haut Moyen Âge a été remplacé, à la période islamique, par une zone artisanale⁹¹⁰. Toutes ces hypothèses, sans confirmation archéologique précise, ont été construites à partir des descriptions et des récits laissés par Abel Viana et des différentes tentatives d'interprétation de diverses découvertes occasionnelles qui ont eu lieu au cours des cent dernières années.

907 Viana, 1946b: 178-182, 202 et 206-209

908 Viana, 1946b: 178-182, 202 et 206-209

909 Gomes, 2002: 345 (fig. 3), 372 et 387

910 C. Lopes, 2000: 155 et 161

De ce cimetière, le Museu Regional de Beja conserve six inscriptions funéraires, quatre d'entre elles étant datées⁹¹¹. L'épigraphie la plus ancienne date de 440-79 h/1048-86 ap. JC et signale le décès d'un Mālik b. Hasan. Elle a été trouvée à Beja insérée dans une marche entre deux dépendances de la maison de José Eduardo Barbosa Bentes en mars 1986⁹¹². Une autre stèle a été trouvée aussi à Beja à un endroit non identifié. C'est l'épigraphie d'une dame de famille aristocratique morte en 487 h/1094 ap. JC. À Alcaçarias ou à Casa dos Corvos (édifice démoli à la fin du XIXe s. et qui se situait à quelques mètres au Sud de l'église de Santa Maria) a été retrouvée en 1893 l'épithaphe d'un individu appelé °Abd al-Raḥmān, mort en 520-29 h/1126-35 ap. JC.

La plus récente des pierres tombales de Beja date de 531 h/1136 et fait référence à un Muḥammad ibn Mufarrij ibn Ḥūd. Elle a été mentionnée pour la première fois par Leite de Vasconcelos (il s'agit de l'autre face de la pierre de Julien à laquelle nous avons déjà fait allusion. Elle était intégrée aux fondations du nouveau dortoir du couvent de la Conceição et a été retrouvée lors de travaux réalisés en mai 1896⁹¹³.

On a retrouvé deux autres épigraphies: celle d' Ibn Aḥmad qui renvoie au Ve s. de l'hégire/ XIe s. ap. JC et qui a été retrouvée à un endroit inconnu de Beja ; une seconde retrouvée aussi sur un site non spécifié qui fait référence à un individu appelé Ibn °Abd al-°Azīz et qui date du premier quart du VIe s. h/XIIe s. ap. JC.

Malgré le degré d'incertitude que revêt l'information, la simple hypothèse qu'une des pierres tombales puisse provenir d' Alcaçarias à plus de 500 m de la limite Est des murailles, nous permet de poser l'hypothèse qu'il y a eu là un petit noyau de population installé sur une zone qui était déjà habitée à la période romaine⁹¹⁴.

Les aspects les plus importants de cette collection épigraphique résident dans leur caractère tardif - l'épigraphie la plus ancienne date seulement de 440-79 de l'hégire - et dans le manque de liaison sans équivoque entre ces inscriptions et l'oligarchie de la ville. Une telle situation contraste avec l'importance que Beja a eue jusqu'à la période califale, ces pierres tombales appartiennent seulement à l'époque où la ville a déjà engagé sa décadence. Le moment où ont été gravées les épigraphies de Beja confirme la datation tardive généralisée des pierres tombales du Ġarb (synonyme d'une lente et progressive arabisation?) et ne va pas à l'encontre

911 Borges, 1989 - En plus des pierres tombales médiévales (Viana, 1945a: 339-241), il faut noter que de l'ancien édifice du collège de la Compagnie de Jésus est venue une collection de tables calligraphiées du XVIII^e s. qui ne sont normalement pas exposées au public et que l'on suppose avoir appartenues à D. Frei Manuel do Cenáculo.

912 Borges, 1998: 237

913 Lopes, 1896: 205

914 C. Lopes, 2000: 164

de la logique d'une élite urbaine d'oulémas. Aucune de ces inscriptions ne renvoie aux grandes familles qui ont vécu à Beja et nous ne trouvons aucune trace des savants qui ont donné son importance à la ville. Des familles notables comme les Janāḥ, les Jālid (clients des Omeyyades, d'origine orientale probable⁹¹⁵) ou les Ḥājib⁹¹⁶ sont absents du registre épigraphique. Il n'en est pas moins bizarre qu'une importante classe "arabe" ou "arabisée" n'ait pas en plus de trois siècles d'activités laissé un simple témoignage épigraphique de sa présence. Ce sont des questions qui restent ouvertes et encore sans réponse.

A.5. Archéologie

Les interventions archéologiques réalisées récemment à Beja ont toujours été fortement conditionnées par l'aménagement de l'espace urbain et les fouilles sont toujours dues à des travaux de (re)construction d'habitations. Quant à celles qui ont été effectuées, toujours sous la pression de travaux publics, au cours du XXe s., elles ne font jamais référence à la période islamique au point de rendre presque inutile la recherche d'informations postérieures à l'époque romaine dans le périmètre de la ville.

Du point de vue de la ville islamique, quatre fouilles ont fourni des matériaux et des informations pertinentes:

1. L'intervention de la Rua do Sembrano a permis la mise au jour de céramiques, sans liaison prouvée avec un espace d'habitation. Cet état de fait est attribué par les archéologues à la faible résistance des niveaux postérieurs à la période romaine ce qui explique leur destruction pendant le processus normal des reconstructions successives des maisons⁹¹⁷. On remarque aussi la découverte d'une pièce importante en "corda seca" (XI-XIIe ss.) qui témoigne d'une certaine puissance de l'activité économique de Beja. La présence d'une quantité raisonnable de matériaux céramiques d'usage quotidien dans les fouilles de la Rua do Sembrano nous incite à émettre la possibilité que cette zone n'a pas pu correspondre à la *maqbara*.

2. Les fouilles réalisées à Praça da República dans les soubassements d'un palais en reconstruction. Bien que l'objectif concret ait été centré sur l'identification du temple romain qu'Abel Viana avait partiellement fouillé⁹¹⁸, les travaux ont fini par mettre en évidence une séquence stratigraphique entre la période romaine et le XVIe s.. Une des strates, portant la référence E8 était associée à des céramiques des Xe et XIe siècles (fig. I.13).

915 Molina, 1989: 37-38 et 42-43

916 Molina, 1990: 21 (avec une généalogie étendue)

917 Correia, 1994: 199

918 Viana, 1947b: 77-81 (et figs. 1-5)

Les fouilles ont mis au jour:

- à 1,19 m de profondeur, un mur de construction récente, qui traversait tout le sondage dans le sens Nord-Sud d'une largeur moyenne de 0,63 m (E1);
- à 2 m de profondeur, une chaussée orientée dans la même direction, constituée par des matériaux céramiques brisés et bien compactés dans de la terre argileuse que l'on peut dater de la fin du XVe s. ou du début du XVIe s. (E3);
- à environ 3 m de profondeur, un tronçon de mur orienté Est-Ouest de 0,58 m de largeur très probablement datée de la période musulmane.
- la structure E4 (à voir sur le dessin) a été couverte par la chaussée des XV/XVIe ss qui fait 2,5 m de largeur (E3). Cette chaussée a aussi recouvert des fosses musulmanes qui ont été ouvertes de chaque côté de la structure. Celle-ci a aussi été détruite en partie par le mur que nous datons de la période islamique (E8)⁹¹⁹.

3. Dans l'intervention réalisée dans le château de Beja, on a identifié des niveaux inchangés du 2ème Âge du Fer et de la période romaine. Apparemment, la muraille médiévale a reposé sur une autre plus ancienne sans qu'il soit possible de déterminer s'il s'agit d'une structure tardo-romaine ou islamique. Adossées à l'extérieur de cette muraille, on trouve deux structures (E3 et E4) formant une caisse de section rectangulaire de 4 m de long et 2 m de large (figs. I.14, I.15 et I.16). Le mur E4 présentait des vestiges évidents de fumée avec des oxydes de métal ce qui suggère le fonctionnement d'une forge, déduite de la présence d'une couche compacte de scories associée à des matériaux des XI/XIIes ss. Ce tronçon de muraille aurait donc une chronologie antérieure⁹²⁰.

Il est aussi intéressant de noter que la face extérieure de cette muraille islamique, côté auquel les constructions étaient adossées, correspond à l'intérieur de la citadelle chrétienne. Si cette réalité se confirmait, l'hypothèse que la forteresse aurait été ajoutée à l'extérieur du mur de la ville serait renforcée⁹²¹.

4. Les fouilles de l'ancien hôpital de la Misericórdia ont permis la collecte d'un ensemble important de grandes jarres estampées (fig. I.17) dont la chronologie ne devrait pas dépasser le milieu du XIIIe s.⁹²². Les matériaux ont été trouvés dans un contexte de décharge superposé à un pavement romain, mais l'on ne connaît pas la liaison entre les découvertes et d'éventuelles structures d'habitation dans cette partie de la ville.

919 C. Lopes, 2000: 134

920 C. Lopes, 2000: 146-147

921 C. Lopes, 2000: 147

922 Correia, 1991: 377

En plus de ces lieux, on a retrouvé des matériaux de la période islamique dans l'enceinte du couvent de São Francisco même s'ils ont été attribués à des restes de l'occupation située un peu plus en amont, à l'intérieur de la muraille⁹²³.

Malgré le caractère partiel que ces interventions revêtent, nous pouvons noter, pour chacune d'entre elles, l'absence des formes céramiques typiquement almohades. On constate en particulier l'absence totale de pièces avec applications plastiques de forme triangulaire à l'extérieur caractéristiques de cette période.

Ces lacunes évidentes dans le registre archéologique de la Beja islamique sont loin de permettre des conclusions définitives. De toute façon, il y a trois lignes de force qui donnent une certaine consistance à ce que l'on sait sur la ville à cette période : en premier, la présence de matériaux avec une chronologie du Haut Moyen-Âge (qui s'étale jusqu'au IXe s.) va à l'encontre de l'idée du maintien de la capacité d'investissement de la ville; en deuxième lieu, les céramiques des X-XIes ss. confirment l'importance relative de la ville bien que nous manquions d'éléments pour cette époque; finalement, le manque de matériaux de chronologie almohade vient confirmer sur le terrain les informations fournies par les textes écrits sur l'abandon effectif de Beja à partir du dernier quart du XIIe s. au moment où les Banū Wazīr renoncent à repeupler la ville.

CHÂTEAUX RURAUX

Dans la catégorie des châteaux ruraux, on a inclus, sans préoccupation d'excessive rigueur typologique, tous les sites fortifiés de la *kūra* qui ont eu une certaine expression à l'époque islamique, et souvent après. Si une caractéristique les réunit c'est celle de leurs parcours respectifs, presque toujours débutés à la Préhistoire et poursuivis sans interruption jusqu'à la Reconquête. Souvent, les données disponibles, notamment en ce qui concerne l'architecture militaire et l'épigraphie, renvoient seulement à l'époque almohade. La profondeur de l'approche faite pour chacun des sites dépend beaucoup du travail qui y a été mené (ou pas) par des archéologues ou des historiens locaux. Le schéma de présentation est identique à celui qui a été suivi pour Beja.

923 C. Lopes, 2000: 151

B. MOURA

B.1. Implantation de la fortification et évolution locale

Le *hişn* de Moura se situe entre les rivières de Brenhas et de Roda dont il domine les vallées depuis une cote de plus de 100 m d'altitude (fig. I.18). La fortification est implantée dans une zone de terrains agricoles fertiles sur les rives de l'Ardila à quelques kilomètres du château, motif principal d'une occupation qui remonte à la préhistoire (fig. I.19).

Malgré le rôle peu visible que les sources de la période islamique lui confèrent, la fortification se révélera cruciale dans la stratégie de peuplement de la couronne portugaise sur les terres de la rive gauche du Guadiana.

À la période islamique, Moura était considérée par Ibn al-Faraḍī comme un “*château de la kūra de Beja*”⁹²⁴, affirmation qui démontre la continuité de la dépendance de Moura par rapport à l'ancien siège du Conventus⁹²⁵. Si nous faisons exception de cette information, le site est pratiquement ignoré par toutes les sources écrites. Il y a pourtant des éléments évidents qui prouvent le peuplement du château et de ses environs à l'époque islamique (fig. I.20). Autour de la fortification, on a localisé de petits noyaux de population dont l'organisation et l'importance démographique restent encore inconnues. L'existence de grandes *alcarias* à quelques centaines de mètres du château ne semble pas probable: nous supposons plutôt que les vestiges archéologiques apparus dans la zone de Santa Clara et dans la Rua do Sete-e-Meio indiquent une présence possible d'exploitations agricoles de petites dimensions où vivaient au maximum deux ou trois familles⁹²⁶.

D'autres éléments en rapport avec Moura confirment une occupation persistante à l'époque islamique bien que le caractère dispersé des vestiges rende difficile la systématisation. En plus de la présence de plusieurs tours en *taipa*, de chronologie almohade, deux données acquièrent un intérêt spécial : d'un côté, la mention de la construction d'un minaret au milieu du XIe s. par al-Muṭṭaḍid⁹²⁷, apparemment dans un acte symbolique d'appropriation du site et à un moment où la localité faisait partie de la *taifa* abbaside (fig. I.21); d'un autre côté, la référence à l'existence dans la tradition orale d'une *saluqia*, tour ou partie de fortification⁹²⁸ qu'une légende romantique va consacrer avec le nom de la supposée dernière *alcaideça* - la “gouverneure”.

924 Lopes, 1911: 67

925 Cette liaison semble aussi trouver un écho dans la référence à Muḥammad ibn Saḍdūn - “il était originaire d'une maison de la citadelle (fortifiée) de Moura, appartenant à un travailleur de Beja” - Velho, 1966: 26. La traduction de l'original en arabe semble avoir certaines faiblesses mais la liaison entre les deux endroits est pourtant évidente.

926 Une *alcaria* à la période islamique ne comptait plus en moyenne de 4 à 10 feux, ce qui nous fait penser à un nombre plus réduit encore pour les environs du château de Moura. Cf. Bazzana, 1983: 164

927 Nykl, 1940: 401-403

La Reconquête n'a pas représenté à Moura une coupure immédiate avec le passé. La tradition des contacts avec d'autres régions d'al-Andalus (et notamment avec la ville de Grenade) se maintiendra jusqu'à la fin du XVe siècle. En plus de plusieurs témoignages épigraphiques, on peut encore identifier sur le mur Nord-Est du Convento do Castelo une porte mudéjar d'influence andalouse très nette construite probablement à la fin du XVe s. ou peut-être au XVIe s., quand la zone annexe à l'église de Santa Maria a connu d'importants travaux d'agrandissement. Il nous paraît peu probable que la construction de cette porte, travail qui met en évidence une connaissance de techniques sophistiquées, ait été l'ouvrage d'artisans locaux.

La ville avait aussi une importante *mouraria*, détruite en grande partie par la construction des murailles au XVIIe s. Dans ce quartier, a résisté une population de jardiniers et d'artisans dont témoignent les documents du Bas Moyen-Âge⁹²⁹. En plus de l'épigraphie, le seul vestige matériel de la présence de cette communauté musulmane est une margelle de puits datable du XIVe s.⁹³⁰, qui était intégrée à l'une des habitations.

En dépit de l'appauvrissement de la population musulmane, la découverte faite il y a quelques années d'un petit coffre recouvert de fines lames en os, finement dessinées et peintes⁹³¹, et d'une main de Fatima en os utilisée comme amulette et destinée à des fins prophylactiques⁹³², laisse supposer la permanence dans la citadelle d'une petite élite locale qui s'est maintenue en place jusqu'en 1232 et dont les contacts s'étendaient jusqu'au royaume de Grenade. En effet, l'acquisition de ces pièces ne serait à la portée que d'une couche sociale dont les contacts s'étendaient au-delà des limites du Ġarb.

B.2. Morphologie urbaine

Il s'agit d'une localité de petites dimensions à l'époque islamique (200 par 120 m, soit environ 2,4 ha). La muraille de Moura défendait une aire intra-muros où apparemment il n'y avait aucune hiérarchisation des espaces comme on peut le vérifier par exemple à Portel, Castro da Cola ou Serpa.

On remarque la courtine almohade qui devait se superposer à une fortification antérieure de type communautaire et à l'intérieur de la fortification, le château de type seigneurial avec le donjon de la fin du XVe siècle (fig. I.22).

928 Guichard, 1980: 708

929 Macías, 1993b: 150-151

930 Macías, 1993b: 145 (fig. 33)

931 Macías, 1994

932 Macías, 1993b: 137 (fig. 19)

Des murailles en *taipa* du XIIe s. qui autrefois entouraient Moura, on ne conserve aujourd'hui qu'une tour carrée dans la zone Sud-Est de la fortification et les restes d'une autre dans la zone Nord. De cette période nous est parvenu le souvenir d'une tour, ou petite enceinte - "*celoquia*" - que la mémoire populaire a toujours interprété comme le nom de la dernière *alcaideça*. Dans notre toponymie militaire, cette persistance de la mémoire orale est aussi évidente à Silves où la grosse tour de la citadelle est aujourd'hui encore connue par "tour celoquia"⁹³³.

Cependant, les murailles de *taipa* de la période islamique qui entouraient toute l'acropole, vont être avec le temps successivement détruites. Il ne reste de cette dernière que quelques structures dispersées sur le côté Nord-Ouest de la fortification et surtout un ensemble plus important de structures sur le flanc opposé.

Du côté Sud-Est reste un petit tronçon en *taipa* de 11,9 m de long et 1,55 m de large, l'épaisseur du parapet étant de 0,55 m. Sa partie supérieure est en ruine et les merlons qui la couronnaient sont encore visibles. Près de ce pan de mur - et sur l'actuelle porte d'entrée du château - se situe une grande tour en *taipa* de 13 m de long sur 7,60 m de large sur sa face principale et 6,70 m sur sa face postérieure. Il présente un format légèrement trapézoïdal qui doit être probablement dû au fait qu'il était adossé à une courtine préexistante. Cette tour présente encore sur sa face principale, tournée vers l'église de São João Batista, des restes des peintures à la chaux typiques de l'époque almohade imitant de grands moellons (fig. I.23). Accompagnant un mouvement généralisé de réalisations d'ouvrages militaires qui s'est étendu à tout le Ġarb dans la deuxième moitié du XIIe s., les fortifications de Moura semblent avoir été construites à cette époque dont nous datons la muraille en *taipa* qui entourait avant tout le château.

L'état de ruine presque total de la tour tournée vers le Nord a été provoqué par la dévastation des murs du château au milieu du XIXe s. lors de la transformation des *taipa* nitrifiées en salpêtre pour la fabrication de poudre⁹³⁴. Quant à la grosse tour, elle n'a été épargnée que par crainte des effets de la démolition qui aurait pu mettre en cause l'édifice de la municipalité situé immédiatement en dessous de l'énorme structure⁹³⁵.

Le principal noyau de peuplement de ce territoire était évidemment le château lui-même qui hébergeait à l'intérieur une population de quelques centaines d'individus (figs. I.24 et I.25). L'organisation de l'intérieur de ce noyau nous est inconnue : dans la citadelle, les niveaux

933 Gomes, 1988: 50 (fig. II. 1). Voir à propos de la fonction de "celoquia", Guichard, 1990: 220

934 Cordeiro, 1854: 17-19

935 Cordeiro, 1854: 46

islamiques sont à environ 4,5 m en dessous du sol actuel et ils n'ont pas encore fait l'objet de fouilles extensives alors que dans les 2/3 de la surface intra-muros, les rues que l'on peut identifier sur les plans et qui étaient visibles encore dans les années 70 du siècle dernier n'ont rien à voir avec la période médiévale. Au contraire de ce que l'on a affirmé⁹³⁶, cette structure urbaine a du commencer à prendre forme à la fin du XVI^e s. au moment où les travaux du couvent de Nossa Senhora da Assunção se sont achevés, donnant un nouvel ordre à la zone intra-muros. Le processus de (re)construction d'habitations s'est prolongé jusqu'au milieu du XIX^e s., époque où l'on bâtissait encore des maisons à l'intérieur du château⁹³⁷. Nous pouvons le confirmer par des travaux archéologiques récents qui sont venus démontrer qu'à l'exception de la forteresse les niveaux d'occupation de la zone intra-muros correspondent à une succession d'édifications qui remontent à la fin du XVI/début du XVII^e siècle⁹³⁸.

B.3. Topographie religieuse

En ce qui concerne la mosquée mentionnée antérieurement et qui a été édifiée ou partiellement reconstruite au milieu du XI^e siècle, elle se trouvait certainement au centre de la fortification à l'endroit occupé après la Reconquête par l'église de Santa Maria do Castelo et où, à partir du milieu du XVI^e s., s'est installé le couvent de Nossa Senhora da Assunção.

En l'absence d'une intervention archéologique qui pourrait confirmer cette proposition, nous nous appuyons sur les arguments topographiques et toponymiques suivants :

1. L'inscription que l'on peut voir sur une fontaine du château de la ville et qui signale la construction du minaret d'une mosquée sur ordre d' al-Mu^ctaḍid billāh au milieu du XI^e s. (date probable - 444 h/1052 ap. JC)⁹³⁹.

2. Le nom de Santa Maria donné à l'église de la période post-Reconquête est fréquemment attribué à d'anciennes mosquées christianisées. En plus des exemples de Mértola⁹⁴⁰ et de Tavira⁹⁴¹ dans le Ġarb, on peut citer aussi les cas de Badajoz⁹⁴², de Ronda⁹⁴³ et de la mosquée *aljama* de Grenade⁹⁴⁴.

936 Macías, 1993b: 134

937 Matta, 1982: 207

938 Fouilles de 2002 – résultats encore inédits

939 Nykl, 1940: 401-403

940 Boiça, 1998: 33

941 Macías, 1998: 213-214

942 Torres Balbas, 1941: 191 et 1943: 467-469

943 Torres Balbas, 1944: 479

944 Torres Balbas, 1945b: 415

3. Le fait que le point central de la fortification soit occupé par l'église de Santa Maria do Castelo (il vaut la peine de rappeler que la pierre commémorative de la construction du minaret se situe à moins d'une dizaine de mètres de cet endroit).

4. Un des murs principaux de l'église du couvent est orientée au Sud-Est, point cardinal qui marque la *qibla* dans la plupart des mosquées de la péninsule. Par ailleurs, ce mur suit l'alignement de constructions antérieures, notamment celui de la chapelle des conquérants de la ville, datée du début du XVIe s. et donc antérieure au couvent. Nous admettons la possibilité que la construction des églises successives ait respecté l'alignement des anciens murs de la mosquée dont les structures peuvent avoir servi de fondations à toutes les édifications religieuses postérieures de l'endroit.

B.4. Topographie funéraire

Localisée accidentellement en 1970, la *maqbara* de Moura se situait au Sud-Ouest du château près du commencement de l'ancienne route vers Évora. Le seul registre qui nous est parvenu se résume à un dessin fait à l'époque (fig. I.26) où sont présentées neuf sépultures avec leurs mesures respectives et l'orientation qu'elles présentaient. La longueur ne dépasse pas 1,70 m alors que la largeur est de 0,35 m, mesures habituelles dans d'autres nécropoles islamiques d'al-Andalus.

Les inhumations étaient orientées SW-NE (avec la tête au Sud-Ouest) et leur rituel d'inhumation a été décrit dans la presse de l'époque - le seul registre écrit dont nous ayons connaissance - comme "violent", expression que nous attribuons au fait que les enterrements en décubitus latéral n'étaient pas habituels aux yeux de celui qui a fait cette observation⁹⁴⁵.

On y a aussi retrouvé quatre inscriptions qui sont sans rapport avec les inhumations découvertes. On connaît encore la référence à une autre épigraphie⁹⁴⁶ même si on ne sait pas si elle correspond à l'une de celles que le musée municipal conserve. Les pierres tombales de Moura oscillent en termes de datation entre le XIe s. et le milieu du XIVe siècle. Une fois de plus, on peut constater l'absence d'inscriptions pour des époques plus reculées en contraste avec la production épigraphique de la période qui a suivi la Reconquête de la ville.

La pierre la plus ancienne de ce cimetière, bien qu'il n'ait pas été possible de procéder à sa lecture, date de la fin du XIe s.⁹⁴⁷. Parmi les autres, une seule présente une date précise, 769 h/1368 ap. JC, avec une épigraphie à double inscription. Sur l'une des faces, on peut lire la

945 Borges, 1992b: 66-67

946 Lima, 1944

947 M.M.M. - n° d'inventaire 222/EPI 12 - Borges, 1992b: 67

profession de foi en l’Islam alors que l’autre présente la phrase “*il n’y a pas de vainqueur sinon Dieu et il n’y a ni force ni pouvoir sinon en Dieu*”, phrase qui commence à être utilisée par les émirs de Grenade à partir du milieu du XIIIe s., ce qui a permis de dater cette pierre tombale de la fin du siècle ou même du début du XIVe s.⁹⁴⁸.

Trouvées de façon occasionnelle dans la zone des sépultures, ces pierres tombales ont été un instrument indispensable pour la localisation de l’*almocavar*⁹⁴⁹ de la ville. Un fait important est la proximité entre la *mouraria* et le cimetière islamique ce qui n’est pas un cas unique. En effet, cette cohabitation forcée entre les espaces funéraires et les communautés maures s’explique par la pression exercée par les nouveaux seigneurs des villes qui ont contraint ces communautés à s’installer à l’emplacement de ces nécropoles. La situation que nous retrouvons à Moura est la même que celle qui se constate à Elvas où, sous le prétexte d’une proximité excessive entre les cimetières chrétien et musulman, on a cherché à pousser l’*almocavar* plus près de la *mouraria*⁹⁵⁰.

Le seul individu identifié dans la nécropole islamique de Moura est un Abū al-Walid Isma‘īl b. Abī ‘Abd Allāh al-Anṣārī qui serait éventuellement membre d’une famille plusieurs fois citée dans le Ġarb (elle est présente sur l’épigraphe de Mértola au milieu du Xe s. et à Beja au XIIe s.⁹⁵¹) et serait en rapport, par des liens de parenté, avec les Banū Wazīr⁹⁵².

B.5. Archéologie

Bien que ce ne soit qu’un petit *ḥiṣn* sans trop d’importance (même dans le contexte régional), les données archéologiques qui s’y rapportent sont relativement abondantes. L’information archéologique disponible résulte de données dispersées et recueillies de façon fortuite. Les éléments les plus anciens et dignes d’une certaine fiabilité ont été regroupés par un archéologue local, José Fragoso de Lima⁹⁵³, alors que la majeure partie des pièces du musée a été découverte hors contexte.

De la période islamique, on connaît une nécropole possible du Haut Moyen-Âge près de l’église São João Baptista. Un peu au Nord de cet édifice, on a trouvé dans les remblais du jardin trois pièces en or wisigothiques (l’une d’elles serait un triens de Recesvinto – 653-672

948 Borges, 1992b: 68

949 Sur la présence du toponyme sur le territoire portugais voir Ferreira, 1985b: 568-569

950 Correia, 1999: 343

951 Borges, 2001: 181-182

952 Fernandes, 2000: 116 et 137. On répète à propos des Banū Anṣārī ce qui a été dit plus haut: selon Terés, la famille très nombreuse dans l’Andalus n’a pas de lignage qui lui corresponde à Médine d’où elle serait théoriquement originaire - Terés, 1957: 339. Voir aussi Velho, 1966: 25.

953 Lima, 1981 et Lima, 1988

ap. JC – frappé à Séville) et des sépultures⁹⁵⁴. Bien que les éléments soient rares, il n'est pas impossible de mettre en relation la présence d'une ancienne nécropole chrétienne à cet endroit près de la principale sortie de la forteresse, avec les environs d'une église extra-muros⁹⁵⁵.

Les matériaux archéologiques de la période islamique se résument à certaines pièces de céramique dont la chronologie ne dépasse pas le XIe siècle. Trouvées dans des zones périphériques de l'ancienne localité comme le Largo de Santa Clara ou le quartier de Sete-e-Meio (on a aussi trouvé dans ce quartier⁹⁵⁶ une pièce du temps de Hišām II⁹⁵⁷), ces matériaux doivent être en rapport avec, comme nous l'avons affirmé, de petites exploitations agricoles liées au château.

À Quinta de Frades, près de la vallée fertile de l'Ardila, on a découvert, dans les années 40 du XXe siècle, une pierre tombale à inscription en arabe⁹⁵⁸ qui pourrait indiquer la nécropole d'une *munya*⁹⁵⁹. L'existence d'une petite exploitation agricole dans cette zone fertile nous semble plus logique que la présence d'une *alcaria*⁹⁶⁰. Dans cette même zone ont été recueillies des céramiques de la période islamique bien que nous n'ayons aucune information chronologique en ce qui les concerne⁹⁶¹.

C. SERPA

C.1. Implantation de la fortification et évolution locale

Localisée sur une colline⁹⁶², Serpa ne correspond pas au modèle méditerranéen classique d'implantation inter-fluviale. De la fortification, on domine le territoire environnant sur une latitude Sud-Ouest et Sud-Est. Vers le Sud, la vision est coupée par les monts d'Alto da Forca et Guadalupe⁹⁶³. En dépit d'une position qui n'est pas la plus favorable, sa proximité par rapport à plusieurs zones fertiles importantes a été déterminante pour justifier une occupation qui remonte au Chalcolithique et qui a atteint une expression particulière au IIe Âge du Fer⁹⁶⁴. La ville définit donc son propre territoire (limité après la Reconquête par le canton de Moura, par le

954 Lima, 1988: 105

955 Le nom de São João Baptista apparaît souvent associé à l'initiation chrétienne.

956 Lima, 1988: 106

957 Fin du Xe siècle.

958 Lima, 1943

959 Il ne s'agirait pas d'une situation unique. Nous connaissons l'existence des *fuqahā'* d'origine rurale qui voulaient se faire enterrer dans leur *alcaria* natale - Guichard, 1991a: 363-364

960 Une situation identique peut être vérifiée à Mértola sur les terres où sera construit plus tard le couvent de São Francisco.

961 Silva, 2000: 343

962 Cote maximale de 216 m à l'intérieur de la forteresse

963 Cotes de 259 m et 279 m respectivement.

Guadiana et par le Chança⁹⁶⁵), qui se compose d'une zone de plaines agricoles riches où les céréales, le vin et l'huile d'olive ont depuis toujours marqué leur présence.

Même si elle se trouve sur l'axe de la voie qui reliait Beja à Aroche (et à Séville), le caractère un peu "subalterne" de Serpa est dû à la proximité de Beja dont elle est distante d'à peine 30 km ainsi qu'à l'influence de Mértola, un peu plus éloignée⁹⁶⁶.

Les sites ruraux ont une importance particulière dans cette zone notamment sur les terres au Nord de Serpa, plus fertiles et loin des terrains inhospitaliers de la montagne qui sépare la ville de l'*alfoz* de Mértola. C'est sur les terres autour de la rivière d' Enxoé que l'on a constaté une occupation humaine dense à la période romaine, qui a perduré lors de l'islamisation. Des *villæ* de grandes dimensions comme à Salsa⁹⁶⁷ et à Cidade das Rosas⁹⁶⁸, semblent obéir à un modèle identique d'occupation (fig. IV.4). Elles ont connu une activité ininterrompue entre l'époque romaine et le XIe s., ayant alors été abandonnées. Une chronologie identique est visible pour les sites moins importants comme Entre Aguas 2⁹⁶⁹ et Tojosas de Baixo 1⁹⁷⁰. Du site de Zambujeiro 1 (qui a pu avoir une occupation jusqu'à une époque tardive), on ne connaît qu'une plaque en ardoise (deuxième moitié du VI s. h / XII s ap. JC) qui a servi à la fabrication d'amulettes⁹⁷¹. Les Testudos et Santa Ana, présentent une chronologie tardive (vers les XI-XIIes ss.)⁹⁷², donnée qui va à l'encontre de ce qui a été mentionné pour Reguengo Grande (Messejana - Aljustrel) et qui contrarie l'idée d'un éventuel abandon généralisé de l'espace rural après la période califale.

En dehors de cette zone de l' Enxoé, on peut présenter encore deux autres sites islamiques, Fonte da Baina 1 et Morenos 2⁹⁷³, bien que les éléments disponibles nous permettent seulement de confirmer cette occupation. D'autres sites, comme Ficalho, présentent les indices d'une occupation au Haut Moyen Age, comme l'atteste l'épithaphe dédiée à Martinus, datée de 626 ap. J.C.. Par ailleurs, la nécropole présente des sépultures en *opus signinum* et couvertes de mortier⁹⁷⁴, cas que l'on retrouve à Mértola. Cependant, pour Ficalho il n'existe aucun élément qui marquerait une éventuelle continuité à l'époque islamique.

964 Soares, 1986 et Lopes, 1997: 62-63

965 Afreixo, 1884: 31

966 Garcia, 1986: 63

967 Lopes, 1997: 33-34. *Dolium* avec inscription wisigothe sur ce site archéologique – Almeida, 1962: 232 et LII – fig. 301

968 Lopes, 1997: 74-75

969 Lopes, 1997: 47

970 Lopes, 1997: 76-77

971 Lopes, 1997: 30-31

972 Lopes, 1997: 35-37 et 44

973 Lopes, 1997: 67 et 83

974 Dias, 1987c

La rareté des exemples présents à la période islamique face à l'exubérance du peuplement à l'époque romaine nous oblige à une certaine prudence par rapport à l'idée d'une continuité généralisée d'occupation de l'espace rural. Si cette continuité a eu lieu, il faudrait admettre une contraction des zones d'habitat ou une quelconque autre altération dans les modèles d'occupation du territoire. On peut d'un autre côté admettre que la permanence du peuplement sur des sites plus importants comme Salsa et Cidade das Rosas ait contribué à diminuer le rôle de Serpa. Le site de Serpa semble acquérir un certain statut - et en dépit d'une occupation visible à la période califale - à des époques plus tardives, c'est-à-dire quand les Banū Wazīr font de la forteresse un de leurs points de résistance dans le *kūra* de Beja.

C.2. Morphologie urbaine

En termes globaux, Serpa, qui n'est mentionnée que de façon fugace dans les sources écrites⁹⁷⁵, a dû être une localité aux caractéristiques semblables à Moura. D'une superficie identique et sans aucun vestige d'une citadelle pré-féodale, il reste à Serpa la localisation possible d'une ancienne mosquée (à l'endroit où plus tard sera implantée l'église de Santa Maria), la ligne de murailles et l'existence d'une barbacane, qui est restée dans la toponymie sous forme de nom de rue.

La fortification semble avoir été structurée sur le même mode que des sites comme Salir, Castro da Cola ou Moura: l'inexistence d'une citadelle antérieure à la Reconquête indique une forme d'organisation communautaire. Une seule muraille entourait toute la localité.

L'ancienne forteresse est parfaitement identifiable dans la topographie urbaine en dépit de la croissance que l'agglomération a connue : la zone du Castelo Velho (dénomination attribuée à l'enceinte plus ancienne) est délimitée par le palais des Marquis de Ficalho, la muraille Nord, la forteresse, l'église de Santa Maria et la "Torre do Relógio"⁹⁷⁶. La présence d'une Rua da Barbacã ne laisse aucun doute sur la limite de l'enceinte (fig. I.27). À l'intérieur de la barbacane se trouvait le château chrétien des débuts du XIVe s. qui pendant plusieurs siècles était connu sous le nom de "château neuf"⁹⁷⁷.

La surface qui correspond à la Serpa islamique – mesures maximales de 220 m dans le sens Sud-Ouest/Nord-Est par 140 m dans le sens Nord-Ouest/Sud-Est, environ 2,5 ha intra-muros – est celle de l'espace occupé aujourd'hui par la forteresse féodale et par le petit quartier annexe ainsi qu'à l'extrême Nord-Ouest, par le palais des Marquis de Ficalho.

975 Lopes, 1911: 67

976 Vieira, 1995: 6

977 Afreixo, 1884: 50

L'organisation urbaine de Serpa à la période islamique nous est pourtant complètement inconnue. Les reconstructions successives opérées à l'intérieur du fort au cours des 700 ans n'ont rien laissé en place. Les fouilles archéologiques qui ont été réalisées jusqu'à présent ne permettent pas pour l'instant d'avancer une proposition d'organisation routière de l'agglomération intra-muros à cette époque.

Il ne reste de la muraille islamique qu'un petit tronçon en *taipa*: de la Torre da Horta part une muraille en *taipa* (autrefois mentionnée comme "gros mur en terre et chaux"⁹⁷⁸) qui près du mur Sud de l'église Santa Maria semble posséder au moins une tour ronde et qui finit sur la muraille de Denis Ier au Sud du palais du Marquis (figs. I.28 et I.29).

Il n'y a aucun vestige de portes antérieures à la fortification chrétienne. Si le dénivelé que l'on constate sur les côtés Nord et Ouest a pu être un reste d'accès et si la barbacane semble avoir occupé tout le tronçon, il semble logique qu'une entrée de Serpa ait pu être localisée face à la muraille tournée vers le Sud dans la zone qui aujourd'hui est occupée par l'église Santa Maria et par le Largo dos Santos Prócuro e Hilarião.

C.3. Topographie religieuse

En l'absence d'autres éléments fiables, il est plausible que la mosquée de Serpa ait été située à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'église de Santa Maria à la limite Sud-Est du centre ancien de la localité. En ce qui concerne le lieu de culte chrétien, on peut signaler l'orientation au Sud-Est présentée par son mur méridional. Un tel alignement, commun aux mosquées de la Péninsule, a déjà été noté dans le cas de l'église de Santa Maria do Castelo à Moura, et peut indiquer la réutilisation de structures préexistantes.

C.4. Topographie funéraire

Le seul espace funéraire antérieur à la Reconquête que l'on connaît est l' "Alpendre dos Lagares", un peu au Sud de la rivière d'Enxoé⁹⁷⁹, où a été découvert un ensemble de sépultures avec une datation entre les VIe et VIIIe ss.⁹⁸⁰. On ne connaît pas l'étendue de la nécropole et on ne sait pas si elle a pu être utilisée dans la phase initiale de l'islamisation.

La localisation du cimetière islamique n'a pas été déterminée. L'épigraphie recueillie à Serpa n'est pas funéraire.

978 Soares, 1986: 168

979 Lopes, 1997: 51 et carte n° 4

980 Analyses au carbone 14 avec un âge calibré AD 676 et déviation de 2 sigma 639/786 - Cunha, 2001: 319 et 325

C.5. Archéologie

Malgré des ressemblances avec Moura - autant en termes de surface que d'organisation de la forteresse -, les vestiges d'époque islamique sont nettement plus rares⁹⁸¹.

Dans un sondage réalisé il y a environ 20 ans entre le donjon et la Torre da Horta près de la citadelle féodale, ont été identifiés plusieurs niveaux liés à la période islamique⁹⁸² et pour lesquels il a été possible de conclure ce qui suit:

a) L'existence d'une chaussée d'époque islamique, utilisant des pierres de petite dimension reposant sur une couche de graviers, laquelle sépare deux époques distinctes. En effet, les matériaux sont situés chronologiquement à des périodes plus reculées dans les couches sous-jacentes à la chaussée, et d'époques plus récentes dans les niveaux au-dessus de la chaussée. Un tel pavement aurait été réalisé à une période située par les archéologues lors des *taifas*⁹⁸³, mais nous pouvons peut-être le placer autour du dernier quart du XIe s. quand d'importantes mutations s'opèrent dans tout le *Ġarb al-Andalus* (figs. I.30, I.31, I.32, I.33 et I.34).

b) La présence possible d'un atelier de forgeron dans les strates situés sur et sous la chaussée, hypothèse soutenue par la découverte d'abondantes scories, d'un fragment de tuyère de soufflet de forge et d'objets en fer⁹⁸⁴.

Les matériaux identifiés dans ces fouilles renvoient aux périodes califale et post-califale : pièces "vert et manganèse", en "corda seca partielle", peintes avec un dessin réticulé, indiquant pour toutes un horizon culturel situé autour des X-XIe siècles (fig. I.35). On a aussi découvert des pièces plus récentes, identifiées comme "céramique vitrifiée couleur miel, décorée avec des motifs végétaux à l'oxyde de manganèse"⁹⁸⁵, qui datent probablement des XIIe et XIIIe ss.. Nous pouvons donc distinguer deux phases d'occupation islamique du château de Serpa à partir des matériaux retrouvés même si ces derniers sont en faible quantité.

Sauf cette exception, les vestiges archéologiques de la période islamique sont apparus de façon fortuite, presque toujours dans les environs du château et au fur et à mesure que l'on pratiquait des de grand travaux d'aménagement.

⁹⁸¹ Quatre monnaies émiraies (entre 237 h/ 851 ap. JC et 257 h/ 871 ap. JC) trouvées à Serpa (l'endroit précis est inconnu) - Marinho, 1993-1994: 409-411

⁹⁸² À une cote approximative de - 1 m à - 2 m – fouilles dirigées par António Monge Soares - Soares, 1986: 182-183

⁹⁸³ Soares, 1986: 197

⁹⁸⁴ Soares, 1986: 193 (n° 44) et 196

⁹⁸⁵ Soares, 1986: 197

Contrairement à Moura, le site a donc connu une occupation plus importante à partir du XIe s., sensiblement renforcée à la période almohade⁹⁸⁶. À des époques antérieures, l'importance du site aurait été moins évidente (il n'y a pas par exemple de matériaux architecturaux du Haut Moyen-Âge provenant du château)⁹⁸⁷ ce qui n'exclut pas une présence humaine confirmée par les exemplaires de sigillée tardive (VI-VIIes ss.) recueillis dans le centre historique de Serpa. En particulier dans la zone la plus élevée de la fortification où se situe aujourd'hui le Largo des Marquis de Ficalho, des fouilles réalisées par Miguel Rego ont permis de mettre au jour des matériaux de cette période dans deux unités stratigraphiques⁹⁸⁸.

Dans une zone extra-muros (à quelque 100 m à l'Est de la muraille islamique) et qui correspond à l'actuel Largo de São Paulo ont été trouvés en 1984, pendant des travaux de construction d'un parking, des matériaux céramiques qui ont été datés de la deuxième moitié du XIe s.⁹⁸⁹.

Les douze pièces publiées ont une chronologie homogène (deuxième moitié du XIe s.⁹⁹⁰) et peuvent provenir d'une petite exploitation agricole située dans les environs du fort. Dans cet ensemble prédominent les récipients de table (six coupes, deux jarres et une petite cruche)⁹⁹¹, un rebord de coupe avec une décoration "vert et manganèse" étant le fragment de plus grand intérêt (fig. I.36).

La présence de matériaux archéologiques près de l'espace fortifié (et appartenant éventuellement à des structures d'habitations) n'est pas un cas unique dans la région. À Moura aussi, comme nous l'avons vu, on a trouvé des pièces de la période islamique à quelque distance du château sans qu'il ait été possible – du fait de l'absence d'un accompagnement archéologique adéquat – d'établir la liaison entre la présence de ces matériaux et les structures auxquelles ils devaient certainement appartenir. Pour ces deux sites, on n'a pas trouvé, extra-muros, de matériaux des périodes les plus récentes de l'époque islamique ce qui semble indiquer une stratégie différente d'occupation de l'espace aux époques almoravide et almohade.

Une des pièces les plus citées est l'inscription trouvée au début des années 50 à Porta

986 Ibn ʿIdārī, 1953: 21

987 Tremisses d' Emerita (Recaredo: 586-601) trouvés à Serpa – Faria, 1988: 73). Monnaies de Séville (Egica – Witiza: 695-702) et de Cordoue (Witiza: 702-710) recueillies à Monte da Pipa, aux environs de Serpa – Faria, 1988: 77-78

988 LCF. A/01 - UE 43 et LCF. A/01 - UE 44 - information personnelle de Miguel Rego que nous remercions.

989 Caeiro, 1993

990 Caeiro, 1993: 29

991 Caeiro, 1993: 31-33 et 37-45

Nova⁹⁹². La pièce est un parallélépipède en granit qui mesure 1,25 m de haut, 0,43 m de large et 0,30 m d'épaisseur⁹⁹³. De par ses dimensions et sa configuration, il est peu probable que ce soit une pierre tombale. Ce serait plutôt une inscription de type commémoratif bien que la dégradation de l'épigraphie n'ait pas permis son déchiffrement et son intégration dans une période précise de l'histoire de Serpa⁹⁹⁴. L'établissement d'un lien entre cette épigraphe et le rôle joué par les Banū Wazīr dans la région, particulièrement dans la deuxième moitié du XIe s., est une hypothèse tentante (l'inscription serait-elle une marque d'appropriation du territoire à un moment où cette famille domine l'Alentejo ?) mais seule la lecture de la pièce pourrait ou non le confirmer.

La plupart des matériaux faisant référence à la zone de Serpa proviennent donc d'une zone de fouilles archéologiques débutées depuis longtemps à Cidade das Rosas, *villa* romaine dont l'occupation est prouvée jusqu'à l'époque islamique et qui n'a pas encore fait l'objet d'une publication d'ensemble. Les matériaux céramiques ont été trouvés dans une poche de cendres et de terre brûlée située au-dessus d'un four à chaux qui réutilisait un ensemble thermal romain⁹⁹⁵. Ce qui nous paraît le plus intéressant dans cet ensemble, c'est l'évidente continuité formelle des pièces exhumées avec les modèles romains, qui peut être interprétée comme un élément d'une nette continuité de peuplement dans la région⁹⁹⁶.

D. AROCHE

D.1. Implantation et évolution locale

Le château d'Aroche occupe le point le plus élevé (419 m.) d'une colline qui domine une zone fertile de culture située sur les rives du Chança (figs. I.37 et I.38). La chronologie attribuée à la fortification est relativement tardive (XIe s.) et l'on soutient qu'avant cette époque, il n'y avait aucune occupation de l'endroit.

Le principal problème posé par Aroche est celui de l'identification précise du site qui correspond au toponyme Arucci / "Aros" des périodes romaine et islamique et de l'évolution historico-archéologique de la colline qui domine la localité actuelle. Bien que l'identification du

992 Viana, 1950: 14 (fig. 13) et 22-23 – la surface épigraphique a 0,59 m. x 0,40 m. et l'inscription proprement dite 0,49 m. x 0,40 m.

993 On peut comparer ces mesures avec celles de la pierre de Silves: 0,965 m. x 0,34 m. x 0,16 m. - Gomes, 2001: 137

994 La pièce appartient aujourd'hui à la collection du Museu Nacional de Arqueologia et reste inédite.

995 Retuerce Velasco, 1986: 85

996 Retuerce Velasco, 1986: 91

site ait causé parfois une certaine hésitation (il est présenté comme “Aros”⁹⁹⁷ ou comme “Arun”), il est presque toujours mentionné comme un lieu appartenant à la province de Beja (“district agricole - *nāḥiya min ʿamal* - dépendant de Beja”⁹⁹⁸). Une autre affirmation courante concerne le lin qui y était produit et qui était d’une qualité clairement supérieure à celui des autres régions d’al-Andalus⁹⁹⁹. En plus de Yāqūt, al-Rāzī¹⁰⁰⁰, al-Idrīsī¹⁰⁰¹ et Ibn Ġālib¹⁰⁰² mentionnent aussi Aroche, dans leur description géographique¹⁰⁰³.

Bien qu’ *Arucci* apparaisse dans les sources écrites de la période romaine, la correspondance entre ce nom et la localité actuelle est loin d’être assurée. *Arucci Vetus* et le site d’ Aroche seraient alors deux endroits différents¹⁰⁰⁴. Le principal site de la période romaine serait la ville de Turobriga, localisée à 2 km au Nord d’Aroche sur un site plat et à une cote basse, près de Barranco de la Villa et tout près du Chança (fig. I.39). Turobriga a connu une période d’apogée qui s’est étendue jusqu’au IIIe s., puis elle s’effaça au détriment d’autres lieux de la région¹⁰⁰⁵. Quant au nom d’*Arucci*, il n’aurait rien à voir avec la localité actuelle, le nom pouvant correspondre à un des différents et importants sites romains des alentours de la ville actuelle.

Au contraire de ce que l’on peut vérifier pour d’autres zones de la *kūra*, la logique qui semble s’imposer sur ces sites est celle de la discontinuité d’occupation. Il n’existe pas de documentation épigraphique faisant référence aux VI-VIIe ss. et il n’y a pas non plus de données sûres sur la vie des sites autour d’Aroche au cours du Haut Moyen-Âge. Par contre, l’importance de la région d’Aroche pendant le IXe s. (soulignée par les liaisons que ses petites élites locales maintiennent avec les seigneurs de Beja et aussi par l’agitation des Banū Ṭūtāliqī dans cette zone) rend difficile de soutenir une argumentation autour d’une occupation tardive de l’Aroche actuelle.

Jusqu’alors, le château d’Aroche a été vu comme une édification qui ne serait pas antérieure à la deuxième moitié du XIe s.¹⁰⁰⁶ période à laquelle les sites de Llanos de la Torre et

997 Ibn Ḥāyyan, 1981: 89

998 Yāqūt, 1974: 67 et García Sanjuán, 2002: 71

999 Voir en particulier les descriptions de Yāqūt - Vandendriessche, 1974: 247 et Yāqūt, 1974: 67. Bref aperçu historique sur Aroche chez Fernandez Gabaldon, 1990: 313-317

1000 Al-Rāzī, 1953: 88

1001 Al-Idrīsī, 1989: 184

1002 Ibn Ġālib, 1975: 379

1003 Pour une synthèse des références recueillies à partir de chroniques et de dictionnaires biographiques, voir García Sanjuán, 2002: 66-75

1004 Pérez Macías, 1987a: 21-22

1005 Campos Carrasco, 2001: 120

1006 On ne peut pourtant pas dire qu’à Aroche la stratigraphie constate une continuité d’occupation [Boissellier, 1999: 55 (n. 151)] mais il faut plutôt souligner que dans cette zone on peut vérifier d’importantes interruptions dans la vie de chacun des principaux sites - Pérez Macías, 1987a, 1989 et 2001

de Las Peñas¹⁰⁰⁷ sont abandonnés. La relation de cause à effet qui s'établit entre l'abandon de ces sites et l'apparition d'une implantation *ab initio* dans la fortification d'Aroche, seulement à cette période, nous pose un problème et soulève de nombreuses questions qui restent pour le moment sans réponse:

1. À quelle(s) localité(s) appartient le toponyme d'Aroche? Il est encore étrange de penser qu'Arucci renvoie pour l'époque romaine à un site agricole de la région et que le toponyme soit ensuite appliqué aux IX/Xes ss. à un autre endroit (éventuellement Las Peñas) se fixant enfin à partir du XIe s. dans la localité actuelle. Nous ne connaissons pas d'autre exemple d'un toponyme qui se déplace de façon si intense entre trois endroits différents au cours de huit siècles (III -XIes ss.)¹⁰⁰⁸.

2. L'implantation d'Aroche sur une colline importante est-elle compatible avec son occupation seulement pendant une phase tardive de la présence musulmane? Il semble peu logique que l'on considère postérieure au XIe s. l'occupation de ce site, mais l'absence de travaux archéologiques empêche des affirmations définitives. Le lieu où se situe la fortification islamique est du point de vue du paysage environnant trop important pour que l'on affirme qu'il n'y a jamais eu aucune occupation. Il est important de souligner que le musée municipal conserve un reste de frise architecturale, trouvée près de la muraille du château, datable des VI-VIIe ss.. Il ne nous semble pas non plus très logique de penser à une réutilisation des matériaux de Turobriga (dont l'abandon date du IIIe s.) huit siècles plus tard.

3. Il reste aussi à expliquer cette dynamique d'occupation du site archéologique connu sous le nom de El Ladrillero, situé à quelques centaines de mètres de l'actuelle Aroche. En considérant la distance entre ce site et le château, il est difficile de l'interpréter comme un simple faubourg. La datation proposée des pièces qui y ont été recueillies en superficie sur une étendue de 4 ha ne coïncide pas avec les données archéologiques. Juan Aurelio Perez les attribue à une période comprise entre les XIe et XIIIe ss., ce qui correspondrait à une période de la vie du château islamique¹⁰⁰⁹. En revanche, la seule étude détaillée sur la céramique d'El Ladrillero indique les X-XIes ss. comme limite la plus récente pour le matériel recueilli (fig. I.40)¹⁰¹⁰.

En admettant comme valide cette chronologie califale/*taifa* pour les matériaux d'El Ladrillero, nous sommes devant une situation identique à celle que nous observons pour Sete-e-Meio/Moura ou São Paulo/Serpa. La présence, aux environs de la forteresse, de pièces dont la

1007 Pérez Macías, 2001a: 52-53

1008 Voir sur le changement d'endroit d'un toponyme, Guichard, 2000: 149-152

1009 Pérez Macías, 1987a: 22

1010 Fernandez Gabaldon, 1990: 325 et Pérez Macías, 1987b: 328, qui indique la continuité formelle entre des pièces tardo-romaines et islamiques.

chronologie ne dépasse pas le XIe s., , donne un certain sens à l'existence, tout comme pour les exemples cités, d'une zone habitée dont la population se dédierait à l'agriculture.

Cette "incongruité" dans la datation (pièces d'El Ladrillero antérieures à l'occupation du château) nous oblige aussi à revoir avec plus d'attention la chronologie et les conditions d'occupation de ce site car il nous semble difficile d'admettre une localité importante à cet endroit sans l'existence d'un simple point de refuge dans les environs.

Un travail récent est revenu sur le thème d'Aroche et du changement du toponyme. Les nouvelles propositions qui reprennent et éclairent des idées déjà formulées par les auteurs, peuvent se synthétiser comme suit:

- Refus de l'identification du toponyme Arucci avec l'actuelle implantation d'Aroche, argument basé sur l'absence de niveaux archéologiques romains à l'intérieur de la localité.
- Identification des deux sites islamiques importants dans les environs de l'Aroche actuelle : Llano de la Torre et Las Peñas.
- Llano de la Torre - structures d'habitat et de fonderie qui seraient en rapport avec la présence d'une population *muwallad*-mozarabe qui se serait dédiée à la fonte du fer. On attribue finalement au site une chronologie émiro-califale.
- Le site de Las Peñas a été abandonné au Ier s. ap. JC, et son repeuplement date des IX-Xe ss., ce qui est en rapport autant avec l'abandon de Fuente Seca qu'avec celui des *villæ rusticæ* qui parsemaient l'*ager Aruccitanus*¹⁰¹¹. Au fond, c'est un processus ressemblant à celui de nombreux sites de l'Âge du Fer de l'Alentejo méridional qui n'ont été réoccupés qu'à l'époque islamique.
- À la forteresse d'Aroche, on peut attribuer une chronologie située au XIIe siècle.
- La permanence du nom d'"Arucci" peut être un argument expliquant le maintien de la population hispano-romaine de Arruci et Turobriga dans la zone, même s'ils ont changé d'habitat pour des raisons économiques¹⁰¹².

D.2. Morphologie urbaine

L'identification de la forteresse est facilitée par la conservation d'une grande partie de ses murailles, où on a enregistré plusieurs modifications importantes, et par la restitution de son tracé dans son ensemble (fig. I.41). Ceci nous permet aussi de définir ses mesures, bien que

1011 Pérez Macías, 2001b: 793

1012 Pérez Macías, 2001b: 796

des occupations successives du site en rendent difficile une lecture détaillée: 60 m dans le sens Nord-Ouest/Sud-Est par 40 m dans le sens Nord-Est/Sud-Ouest, 200 m de périmètre et 2 400 m² de superficie intra-muros.

L'espace intérieur du château a été détruit par la construction d'arènes à la fin du XIXe siècle. Les travaux de terrassement que cet ouvrage a entraînés ont pu bouleverser sensiblement les niveaux d'occupation du site mais les doutes ne pourront être résolus qu'avec une intervention archéologique.

Une partie des structures défensives, notamment les tours, a aussi été substantiellement altérée à partir du Bas Moyen-Âge même si nous pouvons admettre que les constructions les plus récentes ont pu respecter des bases antérieures¹⁰¹³. Du côté Sud, subsiste encore une porte (Puerta de la Reina) à laquelle on attribue une chronologie des XI-XIIes ss. (figs. I.42 et I.43)¹⁰¹⁴. Il ne faut pas exclure l'existence d'une autre entrée sur le flanc Sud-Ouest qui coïnciderait avec l'accès actuel mais il faut imaginer une autre configuration. Sur un dessin du XVIIIe s., on peut identifier avec netteté une porte en coude (dont nous pouvons suggérer au moins l'origine à la période islamique), mais il n'en reste aujourd'hui aucun vestige (fig. I.44).

D.3. Topographie religieuse

Aucun lieu de culte antérieur à la Reconquête n'a été identifié.

D.4. Topographie funéraire

L'implantation de l'*almocavar* d'Aroche n'a pas été identifiée. Aucune pierre tombale islamique n'est connue à cet endroit ou dans ses environs. On peut même s'étonner de l'absence de pierres tombales entre la période romaine et la Reconquête dans la région d'Aroche¹⁰¹⁵.

D.5. Archéologie

Du point de vue archéologique, une logique de discontinuité semble apparaître pour la zone d'Aroche comme cela a déjà été affirmé. Le site de Las Peñas où l'on a constaté une permanence, à très long terme, a connu une occupation entre le IIIe millénaire av. JC et le Ier siècle ap. JC et ensuite, mais pendant peu de temps, entre les IXe et Xe ss. ap. JC¹⁰¹⁶. On a

1013 Cet aspect est spécialement visible dans le pan de mur, et les tours respectives, tournés vers le Nord.

1014 Pavón Maldonado, 1996a: 45

1015 14 épigraphes recensées par Gonzalez Fernandez, 1989: 23-53 (aucune ne dépasse le IIe siècle)

1016 Campos Carrasco, 2001: 101

proposé une correspondance entre cette localité (à quelques kilomètres au Sud-Ouest d'Aroche), l'Arucci romaine¹⁰¹⁷ et l' Aruś des sources les plus anciennes de la période islamique.

Le seul site où il y aurait pu avoir un phénomène de permanence de l'habitat rural (semblable à ce que l'on a pu constater par exemple autour de Beja) est La Lobita où les vestiges identifiés indiquent une continuité entre les périodes romaine et islamique¹⁰¹⁸. Bien que les sites ne soient pas exactement coïncidents du point de vue topographique, La Lobita I (avec une occupation des IV et Ve ss.) et La Lobita II (pour la période islamique) peuvent être considérés comme un seul site, occupé sur le long terme (fig. I.45)¹⁰¹⁹. On peut aussi dater de la période islamique le Castillo de Maribarba, minuscule habitat fortifié dont l'époque d'occupation et d'abandon ne sont pas encore clarifiées¹⁰²⁰.

Il y a apparemment pour la période islamique une dynamique de peuplement qui se caractérise par l'implantation des populations dans de nouvelles zones. Las Peñas se maintient jusqu'au XIe s. (coexistant avec El Ladrillero aux environs de l'actuel château d'Aroche) cédant ensuite la place de forteresse importante à la ville actuelle.

Le phénomène de la continuité entre l' Antiquité Tardive et la période islamique constaté dans d' autres zones de la *kūra* semble trouver ici des nuances intéressantes. D' une part parce que jusqu' à présent le château d' Aroche semble être le seul site fortifié du territoire de Beja occupé exclusivement à l' époque islamique. D' autre part parce que un seul endroit du territoire d'Aroche a connu une continuité d' occupation entre la fin du monde romain et la période islamique.

E. TOTALICA

E.1. Implantation et évolution locale

Malgré toute l'attention que le thème "Ṭūṭāliqa" a pu susciter ces derniers temps, il reste à déterminer si Ṭūṭāliqa correspond à un site précis ou si au contraire il désigne une région minière. Il est intéressant d'aborder ensemble les divers sites autour de Santo Aleixo car Ṭūṭāliqa n'est peut-être pas un seul endroit mais bien toute la zone entre la montagne d'Adiça et les localités de Sobral et Santo Aleixo où l'on connaît des activités minières antiques¹⁰²¹. En

1017 Campos Carrasco, 2001: 113-114

1018 Pérez Macías, 1987a: 44

1019 Pérez Macías, 1987a: 44

1020 Pérez Macías, 1987a: 23

1021 Flores, 1945: Domergue, 1987: 506-507

outre, une référence situe la fortification de Ṭūṭāliqa près d’Aroche¹⁰²². De nouvelles hypothèses sont apparues et proposent la localisation de Ṭūṭāliqa aux alentours de São Pedro da Adiça à un peu plus d’une dizaine de kilomètres de Santo Aleixo et sous un “chapeau de fer” exploité jusqu’aux années 60 du XXe siècle¹⁰²³.

Le nom du site n’a pas de correspondance directe avec une quelconque localité actuelle bien qu’il semble difficile de réfuter que ce lieu se situe sur l’actuelle frontière portugaise. L’hypothèse qu’il puisse s’agir de la localité de Santo Aleixo ou d’un autre endroit dans ses environs¹⁰²⁴ est basée sur la proximité de la rivière de Toutalga, toponyme qui aurait baptisé la région, et sur la pratique connue d’activité minière et de métallurgie de l’argent dans la région, parfaitement attestée par Antonio Monge Soares à Castelo Velho de Safara depuis la période pré-romaine (fig. I.48)¹⁰²⁵.

La recherche de l’argent “en secret” mentionnée par al-Rāzī signifie, comme il est évident, le maintien du statut d’autonomie de ses habitants. Il ne semble pas acceptable que des populations soumises à l’autorité d’un pouvoir extérieur aient eu la capacité de contrôler l’extraction d’un métal précieux. On rappelle en deuxième lieu la mention d’un chef militaire presque inconnu appelé Fāraj b. Ḥayr al-Ṭūṭāliqī, qui était natif de Ṭūṭāliqa¹⁰²⁶. On sait qu’au milieu du IXe s., il a défié l’autorité de l’émir de Cordoue, °Abd al-Rahmān II en se réfugiant dans cette localité. Il y a encore la référence à un petit-fils ou arrière petit-fils de cet al-Ṭūṭāliqī appelé Bakr b. Maslama qui après avoir commandé plusieurs campagnes militaires contre l’émir de Cordoue s’est soumis et en a été récompensé par la possession du château d’Aroche.

L’intérêt historique de ces personnages réside dans le fait que les deux soient originaires de Ṭūṭāliqa et qu’autant al-Ṭūṭāliqī qu’ Ibn Maslama soient *muwallad*, c’est-à-dire descendants d’anciennes familles péninsulaires qui par utilité ou conviction ont embrassé l’Islam. Ces phénomènes de conversion ont été très communs au cours des VIIIe, IXe et Xe ss., et ils ont représenté une façon pour plusieurs familles puissantes de l’Alentejo et de l’Algarve actuels de maintenir un espace propre et de préserver leur zone d’influence.

1022 Picard, 1993: 55

1023 Rego, 2003: 70-71

1024 Torres, 1992a: 194

1025 Soares, 1985: 91 et 93

1026 En plus de ce personnage, le grammairien °Abd Allāh b. Fāraj al-Ṭūṭāliqī était aussi originaire de cette petite localité - Yāqūt, 1974: 227

E.2. Morphologie urbaine

Le seul point fortifié connu dans cette partie du territoire est la localité de Santo Aleixo (fig. I.46). Outre son implantation sur une colline qui domine les terrains alentour, l'organisation du site peut correspondre à une occupation ancienne (probablement médiévale).

Santo Aleixo est disposé sur deux anneaux concentriques de rues qui entourent complètement une petite acropole. Le plus grand anneau - constitué par la Rua Nova¹⁰²⁷ -, se situe à un niveau inférieur alors que le plus petit et le plus près du centre de la forteresse est à une cote supérieure (fig. I.47). Sur le point le plus élevé de la localité se situe actuellement l'église mais on ne peut pas exclure l'hypothèse qu'il y ait existé auparavant un autre type d'édifice.

L'absence d'éléments archéologiques - aucune fouille n'y a été effectuée et aucune découverte fortuite non plus - liés au site nous oblige à être prudent quant à la proposition de Santo Aleixo comme site de Ṭūṭāliqa. Bien que nous puissions admettre que la localité corresponde à l'ancienne Ṭūṭāliqa ou qu'elle a été au moins un refuge pour les populations au moment des attaques, nous ne pouvons pas exclure complètement l'hypothèse que nous soyons devant une fondation postérieure à la Reconquête, période où il y a eu un net renforcement du peuplement sur cette limite du territoire portugais.

E.3. Topographie religieuse

On n'a pas identifié d'éventuel lieu de culte musulman.

E.4. Topographie funéraire

La localisation du cimetière islamique n'est pas connue non plus.

E.5. Archéologie

Le site de Santo Aleixo dont l'occupation à l'époque islamique est probable (mais n'a pas encore été attestée par l'archéologie) peut ainsi avoir correspondu à une petite fortification, lieu de refuge des populations au moment d'attaques.

D'autres lieux aux alentours ont pu fournir des éléments dispersés sur la période médiévale. Parmi eux, deux prennent un relief particulier : São Pedro da Adiça et Safara. Le premier est localisé dans les environs de la montagne d'Adiça près de la rivière de São Pedro

1027 C'est le nom qui indique une nouvelle zone d'expansion et qui est souvent donné à des voies fondamentales dans l'organisation des villes du Sud pendant les XV/XVIe ss.

(figs. I.48 et I.49). Le seul sondage qui y a été fait a permis l'identification de matériaux de surface, qui peuvent être attribués à l'époque islamique ou au moins à une période de transition. Indépendamment de l'époque exacte d'occupation du site, on pense qu'elle ne serait pas antérieure à la fin du IV^e s.¹⁰²⁸. La présence, à São Pedro da Adiça, de deux impostes (initialement datées des IV/V^e ss. mais dont la chronologie devrait être revue et placée vers le VI-VII^e s. ou même après¹⁰²⁹) montre une occupation du site jusqu'à une période tardive et/ou de transition (figs. I.50 et I.51). Cette idée est confirmée par la présence dans toute la zone autour de l'actuel ermitage de tuiles que leur typologie permet de situer dans la période islamique, ce qui nous autorise à penser au maintien de la vie utile jusqu'au Xe siècle¹⁰³⁰. D'après J. Fragoso de Lima, qui a visité le site et y a recueilli des céramiques, cette typologie "*cette typologie de tuile est définie, de façon générale, par la présence d'un dessin gravé sur sa face extérieure (...). Dans certains cas, les bords extérieurs de ces pièces céramiques présentent des coupes ronds. Les ornements de la face extérieure sont constitués par des tracés sinueux faits, semble-t-il, avec les doigts*"¹⁰³¹. Une datation qui serait donc compatible avec la période où les mines de Tūtālīqa étaient en pleine activité.

Si l'on accepte une chronologie autour du VII^e s. pour les fragments d'architecture d'Adiça, nous pouvons admettre que comme pour d'autres endroits (Montinho das Laranjeiras - Alcoutim, par exemple), la zone païenne de la villa a été sacralisée. Nous ne savons cependant rien de concret sur les détails d'occupation de cet espace au cours d'une période aussi étendue dans le temps.

Quant à l'autre site, Safara, les références persistantes dans les textes d'après la Reconquête et le fait qu'il soit mentionné même sur les cartes les plus anciennes laissent supposer une certaine importance pour cette localité. Nous pouvons même admettre qu'il a pu y avoir un noyau de population à l'époque islamique : la découverte de six pièces de monnaie de la période islamique (de forme ronde et avec un diamètre proche de celui des pièces de 240 reais de 1855¹⁰³²) survenue au milieu du XIX^e s.¹⁰³³, semble donner une certaine consistance à cette

1028 Lima, 1963: 9

1029 Macías, 1990: 86-88 (IV-V^e); Real, 1998: 47 (après le VIII^e siècle); Rego, 2003: 71 (VI-VII^e). Une proposition autour des VI-VII^e siècles est aussi avancée pour une plaque de Beja, typologiquement très proche de celle d'Adiça – Correia, 1993: 44

1030 Les conclusions, bien plus récentes, de James Boone vont dans le même sens: "the use of finger-impressed zig-zag begins in the Late Roman period and before the Muslim invasion, continues throughout the Islamic period, and ceases with the Christian conquest of the area" – Boone, 2001: 112-113. Tuiles d'Alcaria Longa dans l'annexe A (fig. II.166)

1031 Lima, 1963: 11

1032 L'imprécision de l'information fournie par Avelino Mata ne permet pas de formuler d'hypothèses. Au XIX^e s., aucune monnaie de 240 reais n'a été frappée. Le diamètre des pièces de 200 reais, celle qui se rapprochent le plus de la valeur faciale, est de 24 mm - Vaz, 1973: 419-420

supposition. L'auteur de l'information mentionne encore, mais sans donner de détails, l'apparition de vestiges d'une muraille, ce qui peut renforcer l'argumentation en faveur de l'importance du site.

Les monnaies trouvées à Poçanque, à Herdade dos Machados¹⁰³⁴ pourraient aussi être liées à un hypothétique noyau de peuplement dans les environs de la montagne d'Adiça.

F. ALJUSTREL

F.1. Implantation et évolution locale

Le château d'Aljustrel occupe le sommet d'une colline qui domine l'ancienne agglomération minière (fig. I.52). Du château, on peut voir à 1 200 m vers le Sud-Est les sites d'Algares et Valdoca, mines romaines importantes qui ont connu une exploitation rénovée aux XIXe et XXe siècles.

On ne connaît pas de matériaux remontant à la période entre les Ve et IXe ss.¹⁰³⁵ dans le périmètre du château d'Aljustrel. Nous pouvons encore admettre avec quelques réserves un abandon effectif du site comme lieu d'habitation permanent à cette période bien que l'on sache que les zones autour de vieilles mines ont continué à être habitées¹⁰³⁶ et que les anciens puits peuvent éventuellement avoir été exploités.

La première référence écrite à Aljustrel à la période islamique se trouve dans Ibn Ḥayyān rapportant des événements qui se sont passés au début du Xe s. Il explique que la forteresse de Pastoril (ou al-Baštrīl) à 20 milles de Beja servit d'abri temporaire à al-Surunbāqi et à ses troupes au moment où il était l'allié d'Ibn Mālīk et combattait Yaḥyā b. Bakr de Faro vers 301 h/913 ap. JC¹⁰³⁷.

Les données écrites et l'importance évidente d'Aljustrel avant et après l'époque islamique ne se reflètent pas dans l'archéologie qui reste lacunaire. On fait notamment référence au hiatus stratigraphique entre les céramiques pré-califales et les céramiques tardives, attribué à un abandon sous les *taifas*¹⁰³⁸. Nous pensons cependant qu'il est plus probable qu'Aljustrel répète la dynamique d'autres sites qui nous révèlent normalement une connexion plus logique entre les matériaux et les structures des périodes les plus récentes en opposition aux périodes

1033 Matta, 1982: 43-44

1034 Lima, 1943

1035 Estorninho, 1994: 30

1036 Cauuet, 2002: 81-83

1037 Ibn Ḥayyān, 1981: 89

1038 Boissellier, 1999: 60 - (n. 173)

califale et pré-califale pour lesquelles les trouvailles n'apparaissent pas toujours liés à des niveaux d'occupation clairement définis. Il est probable que le hiatus constaté correspond finalement à une modification opérée à l'intérieur de la fortification et non à un véritable abandon sans logique apparente et sans correspondance avec les autres sites du territoire. Les archéologues qui ont travaillé sur le site sont du reste clairs quant à l'existence d'un hiatus en ce qui concerne les céramiques. Celles-ci peuvent se diviser en deux grands groupes, correspondant à deux périodes chronologiques. La première englobe les IXe, Xe, XIe ss. et le début du XIIe siècle alors que la deuxième regroupe tout le XIIe s. et la première moitié du XIIIe siècle¹⁰³⁹. Il est ainsi plus logique de parler d'une réorganisation probable de l'espace intérieur du château et non de son abandon, même temporaire.

On propose encore que le site a acquis à partir de 614 h/ 1217 ap. JC, face au déclin de Beja, un rôle de commandement en Alentejo méridional¹⁰⁴⁰ (rôle que tous les sites principaux de la zone Sud de la *kūra* de Beja ont joué à différents moments). Cette idée paraît difficile à soutenir face à la petite surface fortifiée (insuffisante pour héberger une population nombreuse), aux références écrites inexistantes dans les sources islamiques tardives, et aux conditions insuffisantes de défense pour une responsabilité militaire trop lourde.

Dans la *Crónica da Conquista do Algarve*, le site est cité sommairement. On y dit seulement que D. Paio Peres Correia a gagné sur les Maures Aljustrel “*qui se trouve dans les territoires d'Ourique*”¹⁰⁴¹. La dynamique du peuplement autour de la fortification ne s'est pas perdue comme en témoigne la continuité d'exploitation de petits hameaux près d'Aljustrel après la Reconquête¹⁰⁴². De même l'activité minière encore importante dans la deuxième moitié du XIIIe S., suggère un noyau de peuplement pour l'exploiter. La donation du château d'Aljustrel à l'Ordre de Santiago en 632 h/ 1235 ap. JC définit clairement un territoire (qui confine à celui de Mértola)¹⁰⁴³, mais nous ne savons pas de façon concrète si cet espace aux dimensions appréciables renvoie à une réalité antérieure à la conquête, hypothèse qui semble la plus probable, ou s'il s'agit d'une délimitation faite en fonction de la conquête.

1039 Ramos, 1993: 19-20 et 35 (est. 5)

1040 Ramos, 1993: 12

1041 Correia, 1992a: 67

1042 Arnaud, 1992

1043 Lobato, 1983: 43

F.2. Morphologie urbaine

La colline de Nossa Senhora do Castelo mesure approximativement 100 m sur 30 m (3 000 m²) et est orientée dans le sens NO/SE (fig. I.53)¹⁰⁴⁴. L'occupation de la colline remonte au Néolithique Final/Chalcolithique et se prolonge jusqu'à l'Âge du Fer, son abandon datant de la fin du Ier siècle. La réoccupation du site ne semble pas être antérieure au IXe s. comme en témoignent les conclusions des interventions archéologiques réalisées sur place¹⁰⁴⁵. Par ailleurs, on admet que les tuiles trouvées dans les niveaux les plus anciens puissent "*être morphologiquement de tradition haut-médiévale (réminiscence des imbrices romains) mais la thématique décorative est clairement islamique, pouvant même appartenir aux premières périodes de l'occupation islamique*"¹⁰⁴⁶.

Ce qui reste aujourd'hui de ce château se résume aux vestiges qui subsistent dans la zone au Nord-Ouest, soit la base de deux tours carrées (fig. I.54) et un pan de la muraille en *taipa* qui entourait la petite plate-forme fortifiée.

Au XVIe s., il existait encore d'importants tronçons de l'ancienne muraille. Selon un document de 1565 "*le dit château est pour la plus grande partie fait en taipa et gravats*". La porte principale de la forteresse a dû être localisée près de l'entrée de l'enceinte actuelle de l'ermitage dont l'extrémité du côté Sud montre encore des restes de murs en *taipa*¹⁰⁴⁷, ces vestiges pouvant même constituer la base d'une des tours de contrôle de la porte¹⁰⁴⁸.

F.3. Topographie religieuse

L'existence probable d'un petit lieu de culte n'a jusqu'à présent pas été prouvée. Mais on peut soulever l'hypothèse que l'église de Nossa Senhora da Assunção (au centre du château) se soit superposée à un espace religieux d'époque islamique.

F.4. Topographie funéraire

L'implantation de l'*almocavar* n'a pas été identifiée. Si nous prenons en compte les dénivelés prononcés que l'on note autour du château entre le Sud et l'Est (dans le sens des aiguilles d'une montre) et si nous considérons que la zone la plus accessible se trouve au Sud-Ouest (c'est d'ailleurs à partir de là que s'est développée la localité post-Reconquête), il est

1044 Ramos, 1993: 11

1045 Estorninho, 1994: 29

1046 Ramos, 1993: 21

1047 Correia, 1992a: 68

1048 Ramos, 1993: 15

plausible qu'une ancienne zone d'inhumation se soit située autour de l'espace aujourd'hui occupé par l'église.

F.5. Archéologie

Certains matériaux islamiques provenant des fouilles réalisées pendant la dernière décennie ont été publiés. Lors des travaux archéologiques, deux grandes périodes d'occupation ont été identifiées : la plus ancienne entre les IX/Xe ss. et le début du XIIe s. (sans qu'il soit possible de donner une chronologie plus précise) et la plus récente renvoyant aux XII/XIIIes ss.¹⁰⁴⁹. Les pièces jusqu'à présent publiées se rapportent seulement aux matériaux de chronologie tardive (XII-XIIIes ss.)¹⁰⁵⁰. Une des typologies identifiée - celle des coupes avec application triangulaire à l'extérieur¹⁰⁵¹ - est venue confirmer par sa datation almohade sans équivoque l'occupation plus tardive du château, où les sources attestent la présence de garnisons islamiques jusqu'en 631 h/ 1234 ap. JC.

Les parallèles indiqués dans l'étude des matériaux renvoient aux collections de Mértola et de Silves, ce qui fait supposer l'intégration des pièces d'Aljustrel dans des circuits économiques identiques et dans une même ambiance culturelle. De ce qui a été publié ressortent les pièces ouvertes pour la table, au détriment des matériaux de cuisine, d'emmagasinage et de réchaud. Le caractère limité de l'intervention et le degré élevé de destruction que le site présente rendent difficiles, sans un élargissement de la zone fouillée et un approfondissement des recherches, une analyse plus précise des conditions de vie dans le château d'Aljustrel et de ses formes d'habitat.

En dehors du village, il n'y a que des informations dispersées comme celle de la pierre tombale trouvée à Monte do Revez vers Messejana. C'est une épigraphie de la fin du XIe s. (484 h/1091 ap. JC) qui présente des parallèles dans le texte avec quatre autres pièces inscrites du même genre: deux d'Almeria et deux de Kairouan¹⁰⁵². On ne connaît pas le contexte spécifique dans lequel la pièce a été récupérée ainsi que sa liaison avec une quelconque localité et/ou une exploitation agricole.

1049 Ramos, 1993: 20-21

1050 Ramos, 1993: est. 4 et 5; Estorninho, 1994

1051 Ramos, 1993: est; 5 (NSC 92/ 06 - B- 104)

1052 Borges, 1998: 239

G. MESSEJANA

G.1. Implantation et évolution locale

Le château de Messejana occupe une colline dans une importante zone de transition entre la plaine alentejane, la vallée du Sado et le début de la montagne d'Algarve (fig. I.55). Les sols fertiles de la région justifient un peuplement ancien du site.

Le site a une occupation tardo-romaine où il faut mentionner une nécropole qui n'a jamais été fouillée dans sa globalité¹⁰⁵³. On connaît aussi deux pièces de monnaie d'Ibn Wazīr, retrouvées dans le château de Messejana¹⁰⁵⁴. Cela nous place devant l'hypothèse que le château a pu connaître au moins une occupation à l'époque almohade.

À une courte distance de Messejana (Poço do Ouro - 460 m au Nord-Est du château) est mentionné un site d'occupation islamique entre les XI^e et XIII^e ss.¹⁰⁵⁵. Il devait s'agir d'un petit site rustique en liaison avec le château.

G.2. Morphologie urbaine

Le château de Messejana n'a jamais fait l'objet d'une intervention archéologique, les seules structures visibles sur la colline qui domine la localité étant d'époque très récente (XVII^e s.). Elles reposent sur une petite plate-forme surélevée¹⁰⁵⁶ d'environ 40 m (Nord-Sud) par 35 m (Est-Ouest), c'est-à-dire 1 400 m² (fig. I.56).

G.3. Topographie religieuse

Il n'y a aucune donnée sur le site à l'époque islamique.

G.4. Topographie funéraire

À une courte distance de l'église paroissiale, il y a un endroit appelé Courela do Carneiro¹⁰⁵⁷. On y a découvert les restes d'une nécropole romaine datable du Bas Empire. Il y a cinq sépultures (une disposée N-S, les quatre autres dans le sens NE-SO), dont l'une d'elles contient une cruche en terre cuite¹⁰⁵⁸. Il n'y a aucun élément sur une possible *maqbara*.

1053 Viana, 1956: 8-11

1054 Antunes, 1991-1992b: 28

1055 Pita, 1994: 14 et 20-23

1056 Cote de 226 m

1057 Le mot "carneiro" est fréquemment associé à "ossuaire".

1058 Viana, 1956: 8 et fig. 4

G.5. Archéologie

En l'absence de fouilles sur le site – et en décomptant les brèves notes fournies par Abel Viana – les données qui concernent Messejana se restreignent à la découverte numismatique déjà mentionnée et à la présence d'un imposte du Haut Moyen-Âge qui se trouvait auparavant dans la tour de l'Église de la Misericórdia¹⁰⁵⁹.

Ce sont des éléments peu abondants et dispersés, mais qui attestent d'une vie à Messejana pendant une bonne partie du Moyen-Âge.

H. GARVÃO

H.1. Dynamique locale

Le château de Garvão occupe un *cerro* aplani en position interfluviale. À l'Est, il est bordé par la rivière de Garvão et à l'Ouest par la rivière de São Martinho, les deux cours d'eau se rencontrant sur le côté Nord de la colline. Les rivières appartiennent au bassin hydrographique du Sado et sont caractérisées par des régimes irréguliers qui garantissent de parfaites conditions de défense de l'endroit, justifiant son occupation depuis les époques antiques.

Les matériaux archéologiques recueillis sur place renvoient au Bronze Final, au II^e Âge du Fer, aux périodes romaine, islamique, médiévale portugaise et moderne. Les travaux agricoles qui y ont été régulièrement pratiqués ne facilitent pas les séquences stratigraphiques. Mais les fouilles archéologiques réalisées à Garvão, il y a presque vingt ans, ont fourni un important dépôt d'offrandes et d'*ex-votos* (deuxième moitié du III^e s. av. JC) ainsi que certains restes de structures attribuées à la période islamique¹⁰⁶⁰. Selon les travaux en cours, il semble pourtant que c'est sur le petit mont au Sud du "château" et près de l'église que se situe la partie la plus importante de l'occupation islamique (fig. I.57).

Bien que l'histoire du site à la période islamique soit presque inconnue, on peut rapprocher le toponyme d'une Qaryat Banū Ṭarwān, localité appartenant à la *kūra* de Beja¹⁰⁶¹. L'édit de franchise de Garvão date de 1267 et la localité est restée importante jusqu'au XVI^e s. puis s'est effacée.

1059 Viana, 1956: 13; Almeida, 1987a: 180-181 et 1987b: IMP 4

1060 Beirão, 1985: 49-50

1061 Proposition d'identification avec Garvão d'Abdallah Khawli à partir de la lecture de la *Şilat al-şila* – information personnelle.

H.2. Morphologie urbaine

Le château proprement dit s'étend dans le sens NE-SO et présente 250 m de longueur maximum et 120 m de largeur, c'est-à-dire une superficie approximative de trois hectares (figs. I.58 et I.59). On ignore la surface intra-muros à l'époque islamique et les zones précises d'habitat.

H.3. Topographie religieuse

Aucun lieu de culte n'a été identifié.

H.4. Topographie funéraire

L'implantation de l'*almocavar* n'est pas connue.

H.5. Archéologie

Les fouilles en cours dans le château de Garvão ont fourni les résultats provisoires suivants: l'occupation prouvée aux X/XIes ss., sans que l'on ait la certitude que les habitations situées près de l'église aient été à l'extérieur des murs dans la première phase de l'islamisation ; la construction d'une dernière muraille daterait de la période almohade¹⁰⁶².

I. MESAS DO CASTELINHO

I.1. Implantation et évolution locale

En dehors des données archéologiques, on n'a pas de précisions sur l'occupation du site (figs. I.60 et I.61). Ainsi que pour d'autres sites de la région, Mesas do Castelinho (à la proximité du village de Santa Clara-a-Nova) n'est pas une fondation islamique; s'agit plutôt d'un site antique dont l'utilisation a été reprise pour des raisons défensives en pleine époque islamique. La dynamique du site est marquée par plusieurs hiatus: après une phase d'occupation entre les V-IVe ss. av. JC et une autre vers la fin du Ier/début du IIe s. ap. JC, le site a été abandonné jusqu'à sa réoccupation aux X-XIes ss.¹⁰⁶³. Cette évolution suit un modèle - qui n'a jamais été vérifié de façon systématique - proposé pour d'autres fortifications de l'Âge du Fer de cet extrême Sud de *la kūra*. D'après cette thèse on constaterait la réoccupation à l'époque islamique de sites pré-romains abandonnés¹⁰⁶⁴.

1062 Teresa Ricou – information personnelle

1063 Guerra, 1993: 101. Sur l'occupation ancienne de Mesas de Castelinho, voir Fabião, 1994

1064 Torres, 1992a

On admet la possibilité d'une activité minière à une toute petite échelle près de Mesas do Castelinho bien qu'une première prospection n'ait pas rendu de conclusions définitives¹⁰⁶⁵.

I.2. Murailles et superficie

Dans cette ample localité fortifiée du II^e Âge du Fer (3 ha divisés en deux plates-formes: l'une, supérieure, aux formes rondes, l'autre au plan plus rectangulaire), on a retrouvé un ensemble de constructions de la période islamique qui ont été fouillées à la fin des années 80 du XX^e siècle.

De cette période date, en dehors de quelques silos, une petite forteresse rudimentaire de plan circulaire d'une aire de 700 m² et entourée d'un fossé (fig. I.62). La plus importante de ses tours (la mieux conservée) se détache de la ligne de murailles et fait environ 6 m par 4 m (figs. I.63 et I.64). Elle a été construite avec des blocs de schiste de grandes dimensions recouverts de mortier de chaux et sable. L'élévation est actuellement conservée sur trois mètres de haut. La grosse tour massive, qui aurait eu, au Sud-Est un étage situé dans sa partie supérieure, est entourée au Nord et au Nord-Ouest par un fossé qui servait de protection. Le fossé a une profondeur d'environ 2 m et a détruit toutes les strates d'occupation antérieures, pénétrant même dans le substrat géologique de schiste (fig. I.65)¹⁰⁶⁶.

Les matériaux retrouvés dans les niveaux de destruction du site montrent une occupation centrée sur les Xe et XI^e ss. et ils sont référencés par les responsables des fouilles comme appartenant à la famille des matériaux alors en usage courant dans le Ġarb al-Andalus¹⁰⁶⁷. Selon Carlos Fabião et Amílcar Guerra, Mesas do Castelinho correspondrait à une occupation de type militaire - à un *burj* - ; il est donc peu probable qu'il s'agisse d'une tour d'*alcaria* ou d'une quelconque petite localité¹⁰⁶⁸. Pour Abel Viana, Mesas do Castelinho serait un "*bel exemple du type de castro d'Alentejo*", identique à Castro da Cola, à Castro Velho près de la rivière Roxo ou à Cerro da Mangancha entre autres¹⁰⁶⁹.

Par la structure que Mesas do Castelinho présente (avec une petite zone d'habitat près d'une localité de l'Âge du Fer de grandes dimensions), nous pouvons nous trouver devant un site d'habitat temporaire, un château refuge destiné à héberger le bétail aux moments de menaces. Il serait important de comparer dans le futur le type et la chronologie de l'occupation de ce site avec ceux des autres *castros* d'Alentejo mentionnés ci-dessus.

1065 Le Beau, 1994: 294

1066 Descriptions plus détaillées du site dans Guerra, 1993 et Fabião, 1994

1067 Guerra, 1993: 98-99

1068 Fabião, 1991: 309

1069 Viana, 1956: 8 et 13

I.3. Topographie religieuse

Aucun lieu de culte n'a été identifié.

I.4. Topographie funéraire

L'implantation de l'*almocavar* n'a pas été identifiée.

I.5. Archéologie

Partiellement dévasté par un "chercheur de trésor" en 1986, cet important site archéologique a été dans une première phase (1987) fouillé par Carlos Jorge Ferreira. Il a fait référence à des matériaux islamiques notamment des tuiles-canal digitées à bords dentelés assez communes dans des contextes urbains¹⁰⁷⁰. Parmi les différents matériaux recueillis, on remarque la présence de quatre pièces de monnaie en bronze frappées à Myrtilis au début du Ier siècle av. JC¹⁰⁷¹.

Des travaux archéologiques postérieurs ont mis à jour la tour déjà mentionnée ainsi qu'un ensemble d'unités stratigraphiques que l'on peut attribuer aux IXe-XIe ss.¹⁰⁷². Les céramiques des périodes almoravide et almohade sont absentes de l'échantillon de matériaux publiés, ce qui rend possible un abandon du site à partir des débuts du XIIe s. au plus tard (fig. I.66). Un aspect marquant dans les matériaux de Mesas do Castelinho est le fait que celui qui y a été recueilli s'insère dans des "contextes urbains" et avec des parallèles dans les principales localités de la *kūra*.

FORTIFICATIONS À LA LIMITE DU TERRITOIRE

J. PORTEL

J.1. Évolution locale

Le château de Portel contrôle une des grandes voies de sortie de la *kūra* de Beja¹⁰⁷³, bien que son importance et l'intérêt qu'il a suscité de la part de João de Portel, un des grands seigneurs du Bas Moyen-Âge, soient surtout en rapport avec la richesse des terres agricoles qui s'étendaient au Sud et au Sud-Ouest de la fortification. C'est ce qui justifie l'autorisation datée

1070 Ferreira, 1992: 22

1071 Ferreira, 1992: 24-25

1072 Guerra, 1993: 85-102

1073 Annexe A (fig. IV.1)

de 1261 donnée à João Peres de Aboim pour construire un château sur une propriété qui lui avait été concédée dans le canton d'Évora ("*mando eciam et concedo et do vobis plenam et liberam potestatem quod vos infra terminos supradictos faciatis si vobis placuerit castellum et fortaleciam qualem vobis placuerit*"¹⁰⁷⁴) et qui correspond au château actuel de Portel.

Les années suivantes, João Peres de Aboim s'est constitué un patrimoine foncier remarquable, ce qui lui a permis de délimiter le canton de Portel (fig. I.67) comme de faire un nombre important de donations et d'achats de terrains¹⁰⁷⁵. C'est aussi une importance renouvelée de la liaison entre les territoires de Beja et d'Évora qui justifie l'implantation de Portel. En fait, le château est situé sur l'axe de la route entre Serpa et Évora¹⁰⁷⁶.

La facilité avec laquelle les transactions de terres se sont faites, particulièrement à la limite orientale du canton, est probablement liée à une relation avec une localité antérieure plus éparse, dont témoigne apparemment le toponyme "alqueva"¹⁰⁷⁷.

Il nous semble aussi possible, et en prenant en compte la surface intra-muros, que le château ait été utilisé comme refuge pour les troupeaux des environs aux périodes de plus grande instabilité. On peut aussi admettre l'utilisation de cette colline seulement comme site de refuge, comme tant d'autres connus dans le Šarq "*sans réduit ultime, sans habitations à l'intérieur des murailles, ces enceintes n'ont guère été autre chose que des refuges temporaires*"¹⁰⁷⁸.

La forteresse se situe à une cote de 340 m ce qui annonce déjà la zone de montagne qui entoure Portel (fig. I.68). Du haut du château, on domine le paysage entre l'Ouest et l'Est, le contact visuel avec Beja étant coupé par le mont de Mendro. Le mont de São Pedro, au Nord, est un autre point important dans le paysage, et son utilisation comme vigie semble admissible, bien que l'absence de vestige sur le terrain n'autorise pas une formulation de propositions sûres (fig. I.69). La fortification islamique correspond à ce qui est aujourd'hui dénommée *Vila Velha*, une vaste enceinte presque dépeuplée (environ trois hectares intra-muros) que la ville moderne englobera sur ses côtés Nord, Ouest et Sud.

Les références à la localité de Portel Mafomade renvoient à cette forteresse qui est aujourd'hui encore visible à l'Est de la partie principale de l'agglomération. La date de son occupation par les chrétiens est inconnue mais on admet qu'elle a pu intervenir dans les

1074 Neves, 1969: 305

1075 Louro, 1997: 69 et 118-127

1076 Neves, 1969: 286-287

1077 al-qawa (zone déserte) – voir Boissellier, 1999: 469

1078 Bazzana, 1992a: 338

premières décennies du XIII^e siècle. En 1262, elle est citée comme siège de l'église¹⁰⁷⁹, recevant un édit de franchise cette même année¹⁰⁸⁰. La vieille fortification est ensuite devenue Portel Novo¹⁰⁸¹. La localité actuelle se situe près du site primitif et s'en détache à une cote légèrement inférieure de la colline qu'elle occupe.

J.2. Morphologie urbaine

La Vila Velha de Portel occupe le sommet d'une colline qui s'étend dans le sens Est-Ouest. Elle y présente une étendue maximum de 300 m alors que sa plus grande largeur est d'approximativement 100 m (fig. I.70). Les murailles qui l'entourent sont en *taipa* et sont ponctuées de grosses tours carrées. Il n'existe aucune étude détaillée sur ce château et le site n'a fait l'objet d'aucune fouille archéologique. Le site est presque inhabité, étant juste traversé par une rue qui accompagne le sens principal de la zone murée.

Apparemment la muraille de Portel a connu deux phases : l'une plus ancienne où a été construit le mur qui renferme Vila Velha (ce qui reste de ces murailles peut être postérieur à la Reconquête bien que l'on puisse défendre aussi bien une chronologie antérieure qu'une reconstruction des murs sur des bases plus anciennes). La fortification a été refaite au Bas Moyen-Âge, avec la construction d'une citadelle (pour la demeure du seigneur de l'endroit) à l'extrême Ouest de la fortification (fig. I.71). Cette séparation de zones à l'intérieur de la fortification correspond à un phénomène de réorganisation de l'espace fréquent dans les fortifications anciennes qui ont subi un processus de féodalisation¹⁰⁸². Dans le territoire de la *kūra*, nous trouvons des processus identiques à Moura, Serpa et à Castro da Cola.

J.3. Topographie religieuse

Aucun vestige d'espace religieux pour la période islamique n'a été identifié. D'autre part, rien ne nous permet d'interpréter comme faisant partie d'un hypothétique *ribāṭ* les deux tours rondes en pierre installées sur une colline voisine du château chrétien de Portel¹⁰⁸³, qui ne sont rien d'autre que deux vieux moulins abandonnés.

1079 Boissellier, 1999: 150 (note 227)

1080 Fernandes, 2000: 220-221

1081 Boissellier, 1999: 160 (note 260)

1082 Voir l'exemple de l'albacar de Perpunchent - Bazzana, 1982: 449-465 et Bazzana, 1988: 285-286

1083 Boissellier, 1999: 66 (note 203)

J.4. Topographie funéraire

L'implantation du *almocavar* n'a pas été identifiée.

J.5. Archéologie

Bien qu'il soit habituel d'affirmer qu'il n'y a aucun site qui puisse être classé comme étant d'époque islamique dans la zone de Portel¹⁰⁸⁴, il n'en est pas moins vrai qu'un travail de prospection intensive n'a jamais été réalisé.

K. NOUDAR

K.1. Implantation et évolution locale¹⁰⁸⁵

Située entre deux cours d'eau, le Murtiga et l'Ardila, la fortification de Noudar nous apparaît aujourd'hui comme l'un des points les plus isolés de la *kūra* (figs. I.72 et I.73). Ce site est distant des voies principales, en dehors des zones agricoles les plus fertiles, et à l'intérieur d'un territoire où c'est l'activité minière qui justifie, en grande partie, une présence humaine aussi persistante. Ces mines, notamment celles de Botefa et Castelo de Cid, existantes dès l'Age du Bronze¹⁰⁸⁶, ont été exploitées pendant des périodes plus récentes (époque romaine et au XIXe siècle). Les terrains de la Contenda et de Campo de Gamos (au Sud) lui conféraient une certaine importance stratégique par la proximité de pâturages bons et étendus.

Le château domine la zone autour d'une altitude d'environ 275 m contre les 165 m de Volta dos Burros au Nord-Est et les 149 m de Porto das Juntas au Nord-Ouest¹⁰⁸⁷. Les dénivelés naturels prononcés qui l'entourent constituent une excellente défense du site (fig. I.74) dont l'autonomie était renforcée par la présence proche (250 m) d'une source d'eau de bonne qualité qui subvenait aux besoins de la forteresse.

L'air d'isolement et d'abandon que cet extrémité du Ġarb présente, est en partie, le résultat des conditions imposées par la création de la frontière. Noudar deviendra, à partir du XIVe s., un garde avancée du royaume portugais. Simple *burj* avec une population qui se consacrait à l'élevage de subsistance et à l'activité minière, le site devient le point de contrôle des troupeaux transhumants venus de Castille et destinés au territoire portugais¹⁰⁸⁸. Il nous

1084 Lima, 1992

1085 Le site de Noudar n'a fait l'objet d'un travail de recherche historico-archéologique approfondi que très récemment - Rego, 2001a. Les pages qui suivent en sont en bonne partie le résultat de cette recherche inédite pour la période antérieure à la Reconquête.

1086 Rego, 2001a

1087 Rego, 2001a

1088 Trindade, 1962: 73

semble peu probable qu'un type d'organisation aussi typiquement féodal que celui de la Mesta ait pu exister à la période islamique et qu'une transhumance au long cours ait été pratiquée avant la Reconquête. Si c'était le cas, l'information dont nous disposons pour ce site est nulle.

Les mines et l'économie agro-pastorale ainsi que plus tard l'existence d'une voie importante liée à la transhumance et à l'écoulement du minerai de la région, furent quelques-uns des aspects fondamentaux qui ont servi à justifier la "richesse" matérielle que cette localité a connue à l'époque islamique. Il y a donc continuité avec l'importante occupation constatée pour l'Antiquité Tardive, dont les éléments d'architecture (frises, impostes etc.) recueillis à l'intérieur du château sont le témoignage.

K.2. Morphologie urbaine

Occupant une plate-forme schisteuse située entre les rivières Ardila et Murtiga près de leur confluence, la localité abandonnée de Noudar a une enceinte murée d'approximativement 12 000 m² de superficie (figs. I.75 et I.76). Reposant sur une couronne rocheuse située à 275 m au-dessus du niveau de la mer, le périmètre de muraille que l'on voit aujourd'hui sur une extension de 500 m correspond à la grande campagne du roi Denis Ier au début du XIV^e siècle.

Étant donné l'origine du toponyme de Noudar (qui dérive du mot *mandar*, équivalent à l'expression *atalaia*¹⁰⁸⁹), il est probable que ce site était une simple tour (*burj*) ou une vigie qui servait de protection à une petite localité dont la fonction pouvait être de contrôler cette limite de la *kūra*. Le pan de muraille en *taipa*, d'environ 50 m de long, revêtu de plaques de schiste, qui court le long du côté Sud de la forteresse, pourrait être de la période islamique. Une telle hypothèse nécessite pourtant d'être confirmée par une intervention archéologique. Dans tous les cas et si une datation islamique n'était pas confirmée pour ce mur, il n'y a pas d'équivoque sur le fait que la ligne où cette structure a été édifiée correspond à la limite méridionale du *burj* par la différence même de cote entre l'intérieur de la forteresse et son extérieur.

La localité était évidemment en rapport avec une structure militaire qui y existait à l'époque islamique. Du point de vue topographique, nous soutenons que l'implantation de cette tour correspondait au point le plus élevé du site, occupé ensuite par la forteresse chrétienne. La surface occupée par cette structure et les zones adjacentes serait de 2000 m². Les fouilles conduites par Miguel Rego ont permis de constater la présence d'une autre zone d'occupation située près de l'extrême Nord du château actuel (6500 m²) et qui se trouve physiquement

1089 Un autre site avec le même toponyme "Nodre" nous apparaît dans la même région à Almodôvar, ville du district de Beja qui est aussi en rapport avec une zone d'altitude et de fonctions défensives.

séparée du *burj*. On a prouvé aussi que la surface entre ces deux espaces (tour et zone d'habitation) n'a jamais connu d'occupation à l'époque islamique. Finalement, on admet la possibilité qu'il ait existé extra-muros un ensemble de maisons qui ne devait pas excéder les 3500 m². En tout, la zone habitée devait mesurer environ 12000 m².

La zone avec des vestiges d'occupation islamique a plus d'un hectare et supplante de loin les nécessités logistiques pour loger un petit groupe de guerriers. Le long de toute la plate-forme schisteuse aplanie et sur la forte pente des rives du Murtega et de l'Ardila, on a trouvé des vestiges de structures d'habitations et de céramiques des XII et XIIIe ss.¹⁰⁹⁰.

Dans la seule étude réalisée sur l'archéologie du site, on a pu constater l'existence de deux périodes importantes dans son occupation: une première vers le XIe s. (éventuellement en rapport avec la tour qui y a été érigée) et une seconde à partir du XIIe s. quand un ensemble plus important d'habitations a occupé une partie de la plate-forme qui est aujourd'hui connue comme le "château". L'absence d'une stratigraphie sûre nous mène donc à interpréter les données avec réserve¹⁰⁹¹.

Après la Reconquête, le destin de Noudar change. Il est remis à l'Ordre d'Avis, et le frère Loureço Afonso reçoit en 1303 l'ordre d'y construire: "*ce château avec un bon mur, et qu'il y fasse un fort résistant*"¹⁰⁹². Malgré cela, les siècles ont consumé un lent abandon du site en faveur du nouveau bourg de Barrancos à un peu moins de 10 km au Sud-Ouest de Noudar.

K.3. Topographie religieuse

Aucun lieu de culte de la période islamique n'a été identifié. En prenant en compte la modestie du site, il est peu probable que celui-ci ait même existé.

K.4. Topographie funéraire

Les deux pierres tombales de Noudar - toutes les deux du Ve s. de l'hégire/XIe s. ap. JC¹⁰⁹³ - ont été retrouvées au Nord de la chapelle principale de l'église pendant le retrait du plâtras qui couvrait partiellement l'enceinte intra-muros. Aucun vestige d'inhumations n'a jamais été retrouvé. La proximité constatée entre l'endroit où l'on a trouvé les épitaphes et la zone habitée élimine aussi la possibilité que la *maqbara* soit située précisément là où les pierres tombales ont été récupérées.

1090 Rego, 2001b: 107

1091 Rego, 2003: 77

1092 Sequeira, 1909: 10

1093 Borges, 1993a: 215-217

Peut-être cette zone d'inhumation a-t-elle pu se situer sur la pente tournée vers l'Est où ensuite sera édifiée la muraille de Noudar. La construction de cette structure qui a sensiblement changé le profil du terrain aurait pu alors complètement détruire ce qui restait du cimetière. Une autre hypothèse est la pente Sud-Ouest, aujourd'hui partiellement englobée dans l'enceinte murée. C'est un vaste espace que l'on sait ne pas avoir été habité à l'époque islamique ce qui rend possible son utilisation comme zone funéraire.

Le travail des lettres arabes des pierres tombales gravées sur des plaques de schiste grossières et fragiles prouve bien l'existence, à cet endroit inhospitalier de l'intérieur montagneux, d'une communauté ou du moins d'une couche de la population qui dominait l'écriture arabe¹⁰⁹⁴ et qui se dédiait probablement à l'activité minière et à l'élevage.

K.5. Archéologie

L'intérêt des travaux archéologiques à Noudar est d'avoir mis en évidence une chronologie précise pour les phases successives d'occupation du site. Une donnée importante est la constatation d'un abandon du lieu entre les Ier et III/IVe siècles. À partir de cette époque et bien qu'il manque les structures construites, des éléments architecturaux attestent d'une continuité d'occupation tout au long du Haut Moyen-Âge, et lors de la transition vers l'islamisation. En effet on y a mis au jour neuf fragments avec une datation entre les Ve et IX/Xe ss., provenant éventuellement d'un édifice religieux¹⁰⁹⁵.

On peut attribuer à cette dernière période les structures d'habitations creusées dans la zone actuelle des bains publics (100 m au Nord-Est de la citadelle) et avec deux phases distinctes d'occupation (figs. I.77 et I.78). Le relevé archéologique a permis d'identifier deux niveaux, le plus ancien des X-XIes ss., auquel s'en superpose un autre des XII-XIIIes siècles. L'exhumation de matériaux des Xe et XIe ss. *“autant dans cette zone que de découvertes hors contexte dans d'autres zones de Noudar permettent d'affirmer l'importance de l'occupation du site dans ce contexte temporel. Des céramiques ‘vert et manganèse’ sont l'artefact fossile le plus important”*¹⁰⁹⁶, bien que les pierres tombales représentent l'élément le plus évident de cette période de l'époque musulmane.

1094 Borges, 1993a: 215-218

1095 Rego, 2001a: 43 et 51

1096 Rego, 2001a

On mentionne aussi l'apparition d'une gaine de poignard en bronze (faite pour renforcer un fourreau en cuir) sur laquelle on remarque des petits arcs en fer à cheval datable du XII/XIII^{es} ss.¹⁰⁹⁷.

L. OURIQUE

L.1. Implantation et évolution locale

Si nous admettons l'identification d'Ourique avec Ḥiṣn al-Wikā^o (éloignant ainsi la possibilité que cette localité puisse correspondre avec Castro da Cola), c'est sur le territoire de l'actuel *concelho* que nous plaçons un des événements politiques cités pendant la campagne de consolidation du pouvoir d' °Abd al-Raḥmān III.

La localité est dans une zone de transition entre l'Alentejo et l'Algarve ce qui justifie l'affirmation de sa dépendance soit par rapport à Beja, indiquée par al-Rāzī¹⁰⁹⁸, soit par rapport à Ossonoba¹⁰⁹⁹. En effet, le *Bayān al-Muḡrib* qui relate la campagne de pacification du Ġarb al-Andalus survenue en 317 h/929 ap. JC, explique qu'al-Nāṣir s'est emparé de ce Ḥiṣn al-Wikā^o et qu'il y a trouvé des richesses, de l'approvisionnement et des armes appartenant à Ḥalaf b. Bakr, seigneur d'Ossonoba¹¹⁰⁰.

Le nom de Vila Nova de Ourique, présente dans la documentation au début du XIV^e s., se traduit non pas par l'abandon du *ḥiṣn* primitif¹¹⁰¹ et la fondation d'une nouvelle localité mais par le développement d'une agglomération plus étendue qui correspond à l'actuelle zone urbaine d'Ourique.

L.2. Morphologie urbaine

Ourique appartiendrait au groupe de localités fortifiées du Campo de Ourique qui sont constituées par deux parties séparées mais complémentaires : une colline plus élevée où est implantée une petite *saluqia* et dont la surface ne dépasse pas les 5000 m²; et une autre zone, à l'intérieur de murailles plus grossières, occupant une altitude légèrement inférieure sur une surface moyenne de 12 000 à 20 000 m², qui pourrait avoir eu comme fonction initiale celle de forteresse avec une enceinte de protection et celle de zone de regroupement des troupeaux(figs.

1097 Rego, 1994b: 52 (fig. 6)

1098 Al-Rāzī, 1953: 88

1099 Ibn °Idārī, 1904: 332

1100 cf. note antérieure

1101 Boissellier, 1999: 160 (note 260)

I.79, I.80 et I.81)¹¹⁰². L'existence de ce dernier espace est à prouver vu qu'aucun élément archéologique, textuel ou d'un autre ordre, ne l'atteste.

De la muraille islamique, on conserve à peine le souvenir photographique d'une tour semi-cylindrique - sur l'une des pentes du périmètre fortifié comme à Aljezur¹¹⁰³ -, rasée comme le reste du château pendant l'Estado Novo pour donner lieu à un panorama.

L.3. Topographie religieuse

Aucun lieu de culte de la période islamique n'a été identifié.

L.4. Topographie funéraire

On ne connaît pas la localisation du cimetière islamique. Le Musée Municipal de Santiago do Cacém héberge deux pierres tombales provenant d'Ourique où elles ont été trouvées en 1933 à un endroit et dans des circonstances qui nous sont aujourd'hui inconnus : *“il s'agit de fragments épigraphiques très incomplets et mutilés qui ne conservent pas les noms des défunts ni les dates de leur décès. La qualité de la pierre (pizarra) et la technique employée pour l'inscription (incision) sont des indices qu'il s'agissait de personnages importants”*¹¹⁰⁴.

L.5. Archéologie

Il n'y a aucune référence connue à des matériaux archéologiques de la période islamique dans la zone urbaine d'Ourique.

AUTRES SITES

Bien que faisant partie de la *kūra*, les sites proches de la côte ont connu un peuplement moins intense – ou aux contours moins bien définis pour l'instant – à la période islamique. En réalité, Odemira ne semble avoir connu une occupation importante qu'après la Reconquête, ainsi que Santiago, mentionné seulement à la fin de l'époque musulmane. Sines, dont l'importance au Haut Moyen-Âge est évidente, a connu un certain déclin pendant la période islamique. Les ruines de l'ancienne église qui a existé à Sines n'étaient plus que le souvenir de cette splendeur. On peut, cependant, admettre la présence à cet endroit d'une petite communauté de

1102 Torres, 1992a: 196-197

1103 Azevedo, 1929: 408

1104 Labarta, 1987b: 483

pêcheurs. Dans toute cette zone, l'occupation des sites semble donc être moins évidente à des époques antérieures ou postérieures à la présence musulmane¹¹⁰⁵.

M. SANTIAGO DO CACÉM

M.1. Importance et évolution locale

Malgré l'importance topographique évidente de ce site, sur une colline dominant tout le territoire aux alentours (fig. I.82), la seule référence qui y soit faite avant la Reconquête est la brève mention d'al-Marrākušī lorsqu'il cite plusieurs sites de l'Occident: "*du côté du Couchant, où se trouve l'Océan, il y a aussi des villes comme Lisbonne, Beja, Sintra, Santiago, Évora et beaucoup d'autres dont je ne rappelle pas le nom et qui sont aux mains d'un homme appelé Ibn al-Rīq*"¹¹⁰⁶. Il s'agit donc d'une donnée qui ne peut pas être antérieure au milieu du XIIe s..

Il pourrait, selon S. Boisselier, correspondre à un *castro* de fondation tardive qui serait dans la dépendance de l'ancienne Mirobriga¹¹⁰⁷. Lors de la recomposition du territoire, Denis Ier donnera, en 1314, le bourg et le château de Santiago à son premier chambrier D. Vataça, noble d'origine grecque¹¹⁰⁸.

M.2. Morphologie urbaine

Le château occupe une surface approximative de quatre hectares (462 m. x 82,5 m.)¹¹⁰⁹, mais l'intérieur de la forteresse a été occupé au XIXe s. par le cimetière municipal, ce qui rend impossible une étude archéologique quelconque du site (figs. I.83 et I.84).

M.3. Topographie religieuse

Aucun lieu de culte d'époque islamique n'a été identifié

M.4. Topographie funéraire

La localisation du cimetière islamique n'est pas connue.

1105 On peut signaler, malgré le manque apparent d'éléments et une éventuelle dispersion dans le peuplement de cette zone, l'existence dans le Canal de Grândola d'une pierre taillée avec une inscription arabe dont la localisation actuelle est inconnue – Vasconcelos, 1919-1920: 235

1106 Al-Marrākušī, 1955: 301-302

1107 Boisselier, 1999: 56

1108 Silva, 1869: 18

1109 Silva, 1869: 74

M.5. Archéologie

La seule pièce à laquelle on puisse attribuer une chronologie islamique est un chapiteau “wisigoth”, trouvé à Pomar dos Mouros (fig. I.85), que Manuel Real a proposé de classer comme une production almoravide¹¹¹⁰. Si cette hypothèse se confirmait, une révision de la chronologie d’occupation de ce site deviendrait obligatoire.

N. SINES

N.1. Implantation et évolution locale

La fortification de Sines est localisée au centre de la baie du même nom, et elle est l’un des rares endroits abrités sur la côte inhospitalière au Sud du Tage (fig. I.86). La réputation du site est mentionnée de façon expressive dans un texte du XIX^e s.: “*les navires trouvent dans la baie de Sines un excellent abri contre les vents, s’ils ne sont pas du Sud ou du Sud-Est car ainsi ils brisent les navires qu’ aucune ancre n’ empêche de s’échouer sur la plage ou de se briser sur les rochers*”¹¹¹¹.

L’identification de ce lieu avec Marsā Hāšim des sources écrites islamiques (au détriment de la correspondance classique Marsā Hāšim / Castro Marim¹¹¹²) est une proposition relativement récente de Cláudio Torres, implicitement acceptée par certains auteurs¹¹¹³ mais ignorée voire rejetée par d’autres¹¹¹⁴.

Nous rappelons le texte d’al-Ḥimyarī : “*non loin de Mértola, près du bord de la mer se trouve Marsā Hāšim: c’est une forteresse ancienne, où se trouvent des ruines antiques, ainsi qu’une grande église qui fut bâtie sous le règne du César Dioclétien [?] (Kasliyan). C’est au règne de cet empereur que remonte également l’église de Tolède*”¹¹¹⁵. Depuis cette publication par Lévi-Provençal, les historiens ont fait correspondre Marsā Hāšim avec Castro Marim bien que cette fortification à l’embouchure du Guadiana doive être identifiée avec Qašruh ou Ḥiṣn al-Qaṣr cité par Yāqūt dans la zone de Niebla¹¹¹⁶. Nous soutenons cette hypothèse pour deux raisons : en premier, parce que Castro Marim est la seule localité qualifiée de *castro* dans la région ; en second lieu, parce al-^cUḍrī affirme que l’ *iqḷim* de Niebla s’étendait sur 40 milles à

1110 Almeida, 1962: 209 et XX – fig. 164; Real, 1995: 52 et fig. 20

1111 Silva, 1869: 125

1112 Identification proposée par Lévi-Provençal dans l’édition d’al-Ḥimyarī, 1938 et suivie par tous les auteurs jusqu’à nos jours.

1113 Picard, 2000: 176

1114 Boissellier, 1999: 56 (note 152) avec une proposition de dichotomie entre Baesuris/ Marsā Hāšim et Qašruh.

1115 Al-Ḥimyarī, 1938: 232

l'Ouest, se confondant avec Ossonoba, ce qui fait coïncider le site de Qaşruh (Castro Marim) avec cette zone de transition.

L'hypothèse de Claudio Torres repose sur deux arguments, philologique et historico-artistique. D'après la philologie, on rappelle que *Marsā* signifie "port" en arabe et que Sines dérive du latin *sinu-* (baie). Les éléments présentés sont soulignés par la logique du lieu implanté sur une petite baie qui fait de Sines un des rares points protégés de la côte d'Alentejo et avec de bonnes conditions pour héberger des embarcations. En ce qui concerne le deuxième point, on peut citer la collection architecturale singulière de l'Antiquité Tardive retrouvée dans le château de Sines et dans ses environs (fig. I.87). C'est un ensemble de plus d'une trentaine de pièces qui n'a de parallèle au niveau de la *kūra* qu'avec celui de la ville de Beja¹¹¹⁷. L'ensemble de ces pièces présente une grande homogénéité chronologique puisqu'elles sont toutes datées du VIIe s.¹¹¹⁸, et que nous pouvons les intégrer, du point de vue stylistique, à la zone d'influence de Mérida. Tout ceci, nous incite à penser que ces pièces ont pu appartenir à un seul monument.

Cette collection de Sines a fait perdurer le souvenir de l'existence d'un édifice religieux de grandes dimensions. Au XVIIIe s., bien longtemps après qu'al-Ḥimyarī eut fait mention de l'église, on continuait encore à parler à Sines du culte de São Torpes dont les reliques seraient venues par mer, et de la grandeur de son église, "le premier d'Europe et le second de la Chrétienté"¹¹¹⁹, selon une tradition locale.

N.2. Morphologie urbaine

Inconnue. Il est possible que le château du Bas Moyen-Age ait été construit sur une ancienne fortification

N.3. Topographie religieuse

L'implantation de l'église actuelle près du château médiéval et dominant, à partir du centre, toute la baie, nous laisse croire que l'édifice que nous y voyons s'est superposé à des constructions plus anciennes (fig. I.88). Cette idée est aussi renforcée par l'intense réutilisation des pièces du Haut Moyen-Âge dans les murailles de la fortification.

1116 Yāqūt, 1977: 77, basé sur al-ʿUdrī.

1117 Deux tremisses de chronologie inconnue proviennent aussi de Sines – Faria, 1988: 79

1118 Voir sur Sines l'étude fondamentale de Fernando de Almeida - Almeida, 1968-1970: 17-29 et figs. 3-42

1119 Le toponyme de São Torpes a perduré jusqu'à nous sur une plage à 7 km de Sines – Silva, 1981: 23-27 et Real, 1995: 52. On note aussi le toponyme singulier "Benaiça", à 10 km. à l'Est de Sines, mentionné au XVIe s. – Collaço, 1931: 50

N.4. Topographie funéraire

La localisation du cimetière islamique n'est pas connue.

N.5. Archéologie

Les fouilles archéologiques réalisées à l'intérieur du château n'ont donné aucun élément: "à l'intérieur de l'enceinte, les sondages n'ont rien révélé" alors qu'à l'extérieur, un hypocauste a été localisé, incluant d'autres matériaux de l'époque romaine¹¹²⁰.

On connaît aussi trois *trientes* de la période wisigothique, dont l'un date du règne de Sisebut¹¹²¹, ce qui témoigne encore une fois de l'importance du site dans l'Antiquité Tardive. La possibilité de la permanence d'un lieu de culte chrétien à l'époque islamique n'est suggérée que par le texte d'al-Ḥimyārī.

O. CASTRO DA COLA

O.1. Implantation de la fortification et évolution locale

La fortification de Castro da Cola est située à une courte distance d'Ourique, au Sud-Ouest, et on la fait correspondre au toponyme médiéval de Marachique. Le nom traditionnel de "Castro da Cola" semble dériver du mot arabe *qula* (sommets)¹¹²². Son identification avec la localité islamique de Marachique a été proposée par David Lopes¹¹²³ et suivie par Abel Viana qui a approfondi les données liées aux limites de la région de Marachique. Murjīq était, selon Yāqūt un *ḥiṣn* dans la dépendance d'Ossonoba¹¹²⁴ ou situé dans sa région¹¹²⁵. Ibn al-Zubayr affirmait que la localité se trouvait à 40 milles de Silves¹¹²⁶, ville dont elle dépendait, selon Ibn al-Abbār¹¹²⁷.

Castro da Cola se situe dans une zone "où l'existence de filons métallifères (...) n'est pas de moindre importance dans la définition des potentialités d'exploitation de ce territoire. La zone (...) n'englobe pas les importantes régions de la bande pyriteuse ibérique (...). Cependant la géologie locale offre des points d'accès à de petites poches de composition

1120 Almeida, 1968-1970: 19

1121 Almeida, 1968-1970: 19-20 et figs. 2-2A

1122 Lopes, 1911: 73

1123 Lopes, 1911: 71-73

1124 Yāqūt, 1977: 81

1125 Alemany Bolufer, 1920: 139

1126 Yāqūt, 1977: 81 (note 106)

1127 Lopes, 1911: 71

identique”¹¹²⁸. Pendant la période islamique, le silence des textes sur ce site isolé et éloigné de tout est total : on connaît la référence à une famille de Marachique à laquelle appartenait Muḥammad b. °Abd al-Raḥmān b. Sibrin¹¹²⁹ et il y a aussi la mention d’un °Abd Allāh b. Sa°id b. Lubhaj al-Ummawwi as-Santajjali, Abu Muḥammad, qui était à Marachique (on peut présumer pour une charge d’une certaine importance) et à Silves¹¹³⁰, ce qui renforce la possibilité d’une liaison entre ces deux sites. Du point de vue archéologique, son occupation est prouvée entre les Xe et XIIIe ss.¹¹³¹; il ne s’agit donc pas d’un autre site récupéré à une époque tardive comme on a pu le voir pour d’autres fortifications. Au contraire, la présence à cet endroit de matériaux du Haut Moyen-Âge indique une continuité d’occupation qui ne serait interrompue qu’après la Reconquête.

En effet, l’importance de Marachique décroît vers la deuxième moitié du XIIIe s., souffrant des conséquences de la nouvelle organisation de l’espace. L’endroit a été donné à la cathédrale de Porto en 1245 mais revient ensuite à la Couronne qui donne un édit de franchise à ses habitants en 1261. L’année précédente, le *concelho* de Marachique avait fait don au chancelier Estevão Anes d’une vaste propriété près du territoire de Mértola, qui comprenait une parcelle des landes d’Almodôvar. Par héritages successifs, cet endroit est devenu un bien de João Pires de Alporão, recteur de São Nicolau de Santarém, qui l’a ensuite donné au roi Denis Ier en 1285, année où le roi a attribué à Marachique un édit de franchise¹¹³².

Les limites fixées à cette époque (Azambujeira / Antas / Alcaria do Boi / Mato das Lançadoiras) et qu’Abel Viana a fixées, de façon approximative (fig. I.2)¹¹³³ configurent la division de l’espace mis en pratique et annoncent la fin du conseil de Marachique.

L’*alfoz* de Marachique souffre une amputation nouvelle et importante avec la création de la municipalité d’Ourique en 1290, qui lui a retiré une partie de son territoire. Cela va rapidement entraîner la disparition de Marachique¹¹³⁴. En 1298, le site continue à être mentionné comme “château” et son “église, qui existait encore et était en fonction en 1284, n’apparaît plus sur la liste de 1320-21”¹¹³⁵.

1128 Correia, 2002: 10

1129 Mort 503 h/1109 ap. JC – Velho, 1966: 46

1130 Mort 436 h/1044 ap. JC – Velho, 1966: 50-51

1131 Les céramiques “vert et manganèse” sont datables entre la deuxième moitié du Xe s. et la fin du XIe s. – Gómez Martínez, 1998a: 57

1132 Viana, 1961: 68

1133 Viana, 1961: 70-79

1134 Azevedo, 1937: 62

O.2. Morphologie urbaine

Le tracé d'une muraille avec un périmètre d'environ 300 m (englobant une fortification aux dimensions approximatives de 125 m dans le sens Nord-Ouest/Sud-Est par 40 m dans le sens Nord-Est/Sud-Ouest - 5 000 m² de superficie), délimite la partie principale de l'ancienne Marachique (figs. I.89 et I.90).

Dans le secteur tourné vers le Sud-Ouest, à une distance de 10 m par rapport à la limite de la fortification, on peut aussi reconnaître une deuxième ligne de muraille. L'origine des deux n'est pas attribuable à l'époque islamique mais il semble plus logique de la faire remonter à l'Âge du Fer. La typologie de construction des murs (blocs de pierre liés par un simple mortier d'argile) nous semble identique à celle des édifices de l'Âge du Fer dans la zone de Cola - notamment celles de la localité de Fernão Vaz, avec une origine qui remonte à cette période et une réoccupation à l'époque islamique (fig. I.91)¹¹³⁶. On peut aussi souligner que si la deuxième muraille de Cola a pu être utilisée comme "barbacane" elle n'a pas dû être, à l'origine, conçue pour cela (fig. I.92).

La muraille a été en grande partie reconstituée pendant les travaux archéologiques pratiquement inédits d'Abel Viana et il serait inutile d'avancer, sans de nouvelles recherches, des conclusions sur les caractéristiques de construction de ce qui, finalement, a été refait il y a un peu plus de 40 ans.

De toute façon, il est important de souligner que Marachique doit avoir réutilisé des restes d'une fortification antérieure (probablement de l'Âge du Fer) refaite à l'époque islamique. Au contraire de ce qui se passe dans d'autres points fortifiés du Sud, la muraille est pré-almojade et on ne trouve pas de vestiges d'une construction militaire en *taipa*.

L'intérieur de Cola est rempli par un tissu dense de constructions datables de la période islamique dont se détache la présence d'une citerne qui assurait l'alimentation en eau de la population (figs. I.93, I.94 et I.95). L'absence d'une publication monographique sur Cola empêche la présentation de données plus précises sur les phases de construction et d'abandon des unités d'habitations ou sur l'existence de différents niveaux archéologiques et phases d'occupation à cet endroit.

L'intérieur de la fortification présente une pente douce vers le Nord-Ouest. La zone la plus basse sur cette limite est en train d'être fouillée et l'on espère que ce travail pourra faire la lumière sur les recherches d'Abel Viana. Le point le plus élevé de la fortification, tourné vers le

1135 Boissellier, 1999: 125

1136 Correia, 2002: 41

Sud, présente des restes d'une tour (7 m par 5 m approximativement), qui contrôlait l'unique accès (en coude) à l'intérieur du périmètre muré et dont l'entrée est aujourd'hui bouchée par un tronçon de mur (fig. I.96). Après la Reconquête, cette porte a souffert de quelques modifications et on y a même installé une nouvelle porte. Ce qu'il en reste (notamment le chambranle biseauté en pierre datant du XIV^e s.) peut encore aujourd'hui être vu sur place (fig. I.97).

Ainsi que pour d'autres sites déjà mentionnés, Castro da Cola semble avoir été un site de type communautaire. La citadelle construite probablement dans la deuxième moitié du XIII^e s. ou au début du XIV^e s. (la proposition se situe entre la Reconquête et son abandon prématuré) a coupé en deux l'espace antérieur. À l'extrême Sud-Ouest et près de l'entrée du site, on a implanté la résidence des nouveaux seigneurs de Cola (approximativement 1 200 m² de surface - environ 25 % du total intra-muros)¹¹³⁷. Le reste de la fortification était réservée à leurs dépendants.

Nous pensons que cette petite citadelle date de la phase finale de l'occupation du site, à l'époque chrétienne. La présence d'une place d'armes centrale nous paraît plus logique dans un château de type féodal que dans une petite localité islamique.

O.3. Topographie religieuse

Aucun lieu de culte de la période islamique n'a été identifié. Il y a des éléments importants qui indiquent la présence pendant le Haut Moyen-Âge d'un lieu de culte chrétien à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'ermitage de Nossa Senhora da Cola. De cet endroit, proviennent deux pièces – un fragment d'une plaque décorée et un petit pilastre de chancel – qui ne peuvent s'intégrer qu'à un édifice religieux¹¹³⁸. La chronologie proposée par Fernando B. Correia (VIII-IX^es ss.) est corroborée par Manuel Real qui n'exclut pas l'hypothèse que le pilastre soit même postérieur à cette période¹¹³⁹. Si l'on accepte comme argument à considérer la coïncidence entre l'endroit où la pièce a été retrouvée et le site où elle était utilisée, il est obligatoire de poser l'hypothèse d'une islamisation de ce territoire.

Jusqu'à une phase avancée une communauté chrétienne a peut-être subsisté à Marachique et il faudrait, dans ce cas, admettre la coexistence du lieu de culte et d'une nécropole

1137 Virgílio H. Correia interprète l'espace près de l'entrée comme une zone militaire de la forteresse islamique – “de ce patio, on avait accès par une entrée relativement étroite à la zone urbaine, plus vaste, entourée par une muraille identique: avec deux voies de circulation, l'une centrale, l'autre près de la muraille” – Correia, 2002: 65

1138 Correia, 1993: 50 et 59

1139 Real, 1995: 52 et figs.17 à 19

extra-muros, pratique commune des communautés chrétiennes du Haut Moyen-Âge. Mais on ne connaît cependant pas de pierres tombales chrétiennes de cette période.

On n'a pas de preuves de l'existence d'une mosquée, et il semble peu probable que le édifice qui existait dans l'Antiquité Tardive ait pu être transformé en lieu de culte musulman¹¹⁴⁰. Après la Reconquête, le site a été resacralisé. Malgré l'abandon total en termes d'habitat de Castro da Cola, le poids de la tradition religieuse de l'endroit s'est maintenu jusqu'à nos jours¹¹⁴¹.

O.4. Topographie funéraire

Les seuls éléments qui peuvent contribuer à l'identification de la *maqbara* sont d'ordre topographique et se basent sur le fait que les pierres tombales d'époque islamique de cette localité ont été trouvées autour de l'église du XVIIIe s. de Nossa Senhora da Cola même s'il n'y avait pas de connexion connue avec des sépultures.

Abel Viana indique que l'on a retrouvé “*six fragments avec des inscriptions appartenant à quatre stèles funéraires*”¹¹⁴², collection qui se trouve encore aujourd'hui inédite car il nous a été impossible de localiser les épigraphies. De Castro da Cola, il existe au Musée du Carmo à Lisbonne (où son arrivée a été enregistrée par donation en 1933) une stèle funéraire de l'année 486 h/1093 ap. JC¹¹⁴³.

Bien qu'aucune découverte de sépultures ne soit signalée dans la zone, il nous semble logique de proposer comme lieu éventuel de la nécropole la plate-forme (zone aplanie au Sud-Ouest du Castro) où se trouve, aujourd'hui, l'édifice chrétien. Son implantation, à l'extérieur des murailles et près de la porte, semble aussi appropriée à l'installation du cimetière du site (fig. I.98). Du point de vue de son utilisation, cet endroit présente une constance notable en ce qui concerne ses fonctions qui ont toujours été liées au domaine spirituel (lieu de culte/nécropole/ermitage).

O.5. Archéologie

L'endroit est mentionné pour la première fois par André de Resende qui s'y serait rendu en 1573 et y aurait vu un monument votif romain¹¹⁴⁴. Le frère Manuel do Cenáculo y a aussi fait

1140 Voir le point suivant où l'on justifie l'implantation de la *maqbara* à cet endroit précis.

1141 Pèlerinage annuel en l'honneur de Senhora do Cola au mois de septembre.

1142 Viana, 1959: 19

1143 Nykl, 1941: 11-12 et Borges, 1998: 240 (pièce n° 290). On note la réutilisation dont cette pièce a fait l'objet comme jeu d'alquerque après l'abandon du cimetière islamique.

1144 Viana, 1946a: 124; Resende, 1996: 201-202

une visite à la fin du XVIIIe s.; il y a réalisé un plan sommaire de la zone et recueilli quelques matériaux archéologiques¹¹⁴⁵. À la fin du XIXe s., en 1897, José Leite de Vasconcelos, aussi de passage par Cola, a rédigé un bref rapport et recueilli quelques matériaux de superficie¹¹⁴⁶. Ce n'est cependant qu'en 1958 qu'ont eu lieu les premières campagnes systématiques de fouilles dirigées par Abel Viana et interrompues en 1964 avec le décès de leur responsable.

Bien que l'on sache que l'endroit était occupé depuis l'Âge du Fer, les vestiges archéologiques faisant référence aux fouilles - notamment les céramiques aujourd'hui conservées dans les réserves du Museu Regional de Beja - couvrent un éventail temporel qui va des IX/Xes ss. à des pièces de fabrication almohade¹¹⁴⁷. Le seul lot étudié de façon systématique a été celui des pièces "vert et manganèse" qui présentent une grande homogénéité autant du point de vue formel qu'en ce qui concerne leur datation (deuxième moitié du Xe s. - XIe s.). Sur l'ensemble des pièces retrouvées, les plats représentent 94 % de l'échantillon étudié. S. Gómez Martínez a soulevé l'hypothèse d'un groupe appartenant à une production à caractère régional, fabriqué dans une zone du Garb encore non identifiée¹¹⁴⁸.

Les matériaux de Castro da Cola sont en tout identiques à ceux de Mértola, non seulement du point de vue de la technique de fabrication mais aussi des critères d'évaluation formelle ou typologique¹¹⁴⁹. Les cruches, plats, pots et jarres qui existent au Museu Régional de Beja sont très probablement originaires des mêmes lieux de fabrication que ceux qui ont été retrouvés dans la forteresse de Mértola¹¹⁵⁰. À Cola, Abel Viana a aussi trouvé une petite amulette en plomb avec un texte religieux dont on ne connaît qu'une reproduction photographique¹¹⁵¹ qui ne nous permet aucune analyse.

Certains éléments architecturaux attribuables au XIVe s., notamment l'arc brisé à arête biseauté qui constituait l'entrée du château et qui a été partiellement détruit vers 1905 par des chasseurs de trésor¹¹⁵², sont les seuls qui attestent de l'occupation du site après la Reconquête.

1145 Pereira, 1879: 10; Viana, 1946a: 124-125

1146 Vasconcelos, 1930-1931: 238-241

1147 Mestre, 1992: 14-23

1148 Gómez Martínez, 1998a: 58-60

1149 Mestre, 1992

1150 Boone, 1991a et Boone, 1991b

1151 Beltrán, 1964: 137-138

1152 Viana, 1959: 17

P. ODEMIRA

P.1. Importance et évolution locale

On connaît la mention suivante relative à la côte occidentale, au Sud de Lisbonne, dans un récit écrit par un participant à l'expédition en terre Sainte menée par l'escadre du roi Richard d'Angleterre en 1190:

“recesserunt a portu Ulixisbonae [...], transeuntes per montem magnum protensum in mari, qui dicitur Spichel, et per portum Dalchath, et per Palmel, et per Sinnes, terram quandam arenosam protensam in mari; et per portum Deordimire, et per montem magnum et excelsium, protensum in mari, qui dicitur Caput Sancti Vincentii; in quo corpus Sancti Vincentii requievit intumulatum per multa tempora, usque dum translatum fuit ad civitatem Ulixisbonae”¹¹⁵³.

Odemira aura donc été un point de contrôle du fleuve, rôle qu'elle assume encore plus nettement après la Reconquête. Cette référence, la plus ancienne pour ce qui concerne Odemira, est aussi importante pour les mentions aux autres rades de la côte occidentale.

P.2. Morphologie urbaine

L'endroit où existait alors le château (aujourd'hui seulement détectable par la toponymie urbaine) devait correspondre à un point de surveillance à l'entrée du fleuve (figs. I.99 et I.100). Les constructions qui occupent actuellement ce site occultent la présence d'éventuelles structures.

P.3. Topographie religieuse

Aucun lieu de culte de période islamique n'a été identifié.

P.4. Topographie funéraire

La localisation du cimetière islamique n'est pas connue.

P.5. Archéologie

Malgré le fait que le territoire d'Odemira n'a jusqu'à présent fourni aucun résultat intéressant en ce qui concerne son occupation à l'époque islamique, l'existence d'un trésor de monnaies d'argent, dont la chronologie serait des IX-Xes ss., est mentionné à Luzianes. Il a été trouvé près du Monte Velho da Consulta¹¹⁵⁴ il y a une dizaine d'années. Les monnaies, une

1153 Ferreiro Alemparte, 1999: 172, à partir de la *Chronica Magistri Rogeri de Hovedene* ed. par William Stubbs (remerciements à António Martins Quaresma pour cette référence)

1154 Monte Velho da Consulta - CMP 562 – alt. 107 m., Merid. (UTM) 459, Paral. (UTM) 575.

centaine, ont été retrouvées sur le sol, apparemment hors structure dans un récipient en céramique. Le trésor se trouve aujourd’hui dispersé, aux mains d’un grand nombre de particuliers, qui ont acquis les pièces auprès de celui qui les avait trouvées¹¹⁵⁵.

Q. MUNTAQŪT / MONTEAGUDO

Nous réservons une note finale à ce site polémique, mentionné par Yāqūt comme *ḥiṣn* des territoires agricoles de Beja¹¹⁵⁶. Monteagudo a été le théâtre d’une des opérations militaires d’Ibn Qasī et est mentionné sous ce nom dans les sources. À moins qu’il ne s’agisse d’un autre site du même nom, ce qui est peu probable, nous devons chercher Monteagudo à l’intérieur de la *kūra* de Beja, zone dans laquelle les textes écrits le situent.

Bien que David Lopes ait proposé son identification dans les environs de Mértola¹¹⁵⁷, en se basant sur la coïncidence toponymique d’une colline dans les environs de São Miguel do Pinheiro – proposition suivie par l’ensemble des historiens au cours du XXe s. -, les prospections qui y ont été réalisées n’ont pas révélé l’existence d’une occupation à la période islamique.

D’un autre côté, l’identification de Monteagudo avec Alfajar de Peña¹¹⁵⁸, une des rares collines qui se détachent de façon évidente (et à plusieurs kilomètres de distance) à la limite de la *kūra*, semble difficile à soutenir vue l’absence de correspondance entre deux toponymes aussi différents, et en dépit du fait que chacun renvoie à des caractéristiques “topographiques” qui lui sont propres. S. Boissellier, acceptant implicitement la proposition de D. Lopes, suggère que Monteagudo est un point de surveillance de la rivière de Carreiras, alors qu’il a joué pendant plusieurs mois le rôle de base stratégique d’Ibn Qasī contre les Almoravides¹¹⁵⁹. Cette proposition ne nous paraît pas plausible car aucun élément ne nous permet d’affirmer que le site de Monteagudo a connu une occupation à l’époque islamique. Par ailleurs, rien ne justifie que l’une des fortifications du territoire de Mértola ait pu être une “base militaire”.

La localisation de ce château reste encore aujourd’hui à résoudre bien que l’existence du toponyme près de Sines et près d’endroits comme São Torpes, Benaïça et Santa Comba nous fait croire à la possibilité qu’il soit près de la côte et non à l’intérieur de la *kūra*

1155 António Martins Quaresma – information personnelle

1156 Yāqūt, 1974: 290, repris par Roldan Castro, 1993: 108 (note 107)

1157 Lopes, 1911: 70

1158 Proposition de Cláudio Torres – Torres, 1992a: 191

1159 Boissellier, 1999: 65